





ECV

D GCL
A
(v.1)

CB 1157298

2.125940

V 312





R. 15263



PHILIPPE II^{ES}



L A V I E
D E
P H I L I P P E I I .
R O I D ' E S P A G N E ,
T R A D U I T E D E L ' I T A L I E N
D E
G R E G O R I O L E T I .
T O M E P R E M I E R .



A A M S T E R D A M ,
C h e z P I E R R E M O R T I E R .
M D C C X X X I V .

L A V I E

D E

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE

FRANÇOIS DE BARRIEN

D E

GREGOIRE BRET

TOURNAI



IN A M S T E R D A M
M D C C X X I I I



A

SON EXCELLENCE

LE ROI

HENRI DE BUNAU,

SE

SEIGNEUR DE DAHLEN,
DOEMSEN, GOELNIZ,
GROS-STAUCHWIZ;

CHEVALIER DE L'ORDRE
DE S. JEAN,

MINISTRE D'ETAT,

ET PRESIDENT DU

CONSEIL DES APPELLATIONS

DE SA MAJESTE

LE ROI DE POLOGNE,

ELECTEUR DE SAXE, &c.

MON-

MONSIEUR,

Quoique cet Ouvrage
soit connu de VOTRE
EXCELLENCE depuis
longtems, j'ose esperer
qu'Elle en verra avec
plaisir une Traduction
Françoise, plus propre
que toute autre à le ré-
pandre dans le mon-

E P I T R E.

de. Je ne me propose point, MONSIEUR, de le mettre à l'abri de la Critique, en prenant la liberté de vous le dédier. Je pourrois, à la vérité, m'en flater, si le nom du Protecteur décidait du succès d'un Livre. Mais j'aurois beau vanter l'éclat de votre Naissance & de

E P I T R E

vos Dignités , l'étendue de vos Lumieres , & la justesse de votre Discernement : le Public verroit avec plaisir l'éloge d'un Homme qui a déjà su gagner toute son estime , & l'Historien de Philippe II. n'en seroit pas traité avec moins de rigueur. Aussi n'est-ce

E P I T R E.

point là le motif qui
 me porte à Vous offrir
 cet Ouvrage. Je res-
 pecte en VOTRE EX-
 CELLENCE tous les
 avantages qu'Elle tient
 de la Nature, & de
 la faveur du Prince :
 j'admire cette force de
 génie, qui La rend ca-
 pable de s'appliquer en
 même tems, & avec
 un

E P I T R E.

un succès égal, aux plus pénibles fonctions du Politique & du Magistrat, & aux recherches les plus savantes : je Vous honore, MONSIEUR, comme l'Ami & le Protecteur des Lettres ; & plein de vénération pour tant de belles qualitez, j'embrasse avec joye cette

E P I T R E.

*occasion de Vous temoi-
gner le profond respect
avec lequel j'ai l'hon-
neur d'être,*

MONSIEUR;

DE VOTRE EXCELLENCE

Les très humble & très
obeissant serviteur

PIERRE MORTIER;



LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE I.

La Maison d'Autriche dans le cours de ses conquêtes comparée au Soleil. Nombre des Empereurs qui en sont sortis. Difficulté de décrire l'origine des familles. Sentiment de Charles V. sur l'antiquité de sa Maison. Diverses opinions sur l'origine de la Maison d'Autriche. Naissance de Rodolphe de Hapsburg. Ses actions de valeur & de piété. Son avènement à l'Empire. Ses guerres. Ses conquêtes. Sa mort, & ses Enfants. Reflexions politiques sur la personne de Rodolphe. Albert d'Autriche. Sa concurrence à l'Empire avec le Comte de Nassau. Ses batailles.

Tome I. A tail-

2 VIE DE PHILIPPE II.

tailles. Son élection à l'Empire. Evénemens fâcheux qui lui arrivent. Guerre qu'il eut contre les Suisses. Sa mort, & ses Héritiers. Empereurs élus en ce même tems. L'Empire sort de la Maison d'Autriche. Albert II. Ses actions, sa mort, & ses Héritiers. Albert III. Partage qu'il fait avec ses Frères de la succession de son Père. Léopold II. vend diverses terres. Guerre qu'il eut contre les Suisses. Il perd une grande bataille, & meurt. Albert IV. & Albert V. Leurs actions, leur mort, & leurs Enfans. Frédéric IV. Son élection à l'Empire. Ses guerres, ses voyages, ses mariages, ses actions, sa mort. L'Empereur Maximilien. La conquête qu'il fait des Pays-Bas. Ses guerres, ses exploits. Philippe I. d'Autriche. Son mariage, ses voyages en Espagne, sa mort.

La Maison d'Autriche dans le cours de ses conquêtes comparée au Soleil.

DANS le dessein où je suis d'écrire, d'une manière non moins simple que sincère & entièrement dépourvue de toute passion, la vie du plus sage, du plus prudent, du plus puissant, & du plus glorieux Monarque qui ait vécu depuis Salomon ; il est à propos de découvrir l'origine de cette Maison, dont la tige a su, avec tant de gloire & au grand étonnement de l'Univers, étendre ses branches fécondes par-tout où le Soleil répand sa lumière. En sorte qu'elle a même, pour ainsi dire, devancé cet astre, par sa rapidité à conquérir de nouveaux Royaumes & de nouvelles Provinces, & à rendre sa domination non seulement supérieure à toutes les autres,

PARTIE I. LIVRE I. 3

tres, mais presque aussi vaste que le Ciel; puisque le nombre infini de lieux soumis à son obéissance égale presque celui des Etoiles.

Un Prince tel que je viens de le décrire, ne pouvoit tirer son origine que de l'illustre Maison d'Autriche, qui depuis l'an 1273. jusqu'à présent a fourni quatorze Empereurs, sans qu'il y en ait jamais eu aucune autre qui puisse se vanter d'en avoir seulement donné la moitié.

Empe-
reurs sortis
de la Mai-
son d'Au-
triche.

Si je suivois mon inclination, je rabatroy ici l'ambition démesurée de ceux qui se donnent aujourd'hui tant de peine pour aller chercher leur origine dans l'antiquité la plus reculée, dans l'espérance d'y trouver de quoi augmenter, je ne dirai pas la gloire, mais la vanité de leurs familles. Quel avantage peut tirer une Maison de l'incertitude d'une naissance que ses partisans établissent, & que ses ennemis combattent, & que ni les uns ni les autres ne peuvent accréditer dans les esprits, qu'au moyen d'une aveugle & basse complaisance, que l'amour & la haine dispensent selon l'inclination & l'intérêt?

Il est vrai qu'à force de se fatiguer à les déterrer du milieu de tant d'opinions différentes, après plusieurs contradictions de part & d'autre, on rencontre quelquefois la vérité; & comme ni la faveur ni la haine ne s'opposent à son établissement, pourvu que l'on n'ait en cela d'autre dessein que de combattre l'erreur, il arrive qu'on n'a pas plutôt vu dissiper les nuages qui offusquoient la vie qu'on vouloit mettre au jour, que l'on s'applaudit extrêmement à la première lueur d'une nouvelle lumière qui se découvre.

Difficul-
té de trou-
ver l'origi-
ne des fa-
milles.

4 VIE DE PHILIPPE II.

Mais quand on entreprend de remonter dans l'antiquité au delà de cinq siècles ou plus, pour feuilleter les mémoires de ce qui s'y est passé, & débrouiller les monumens & les intrigues confuses de tant d'histoires, que la succession des tems, non plus que les peines d'autrui, n'ont pu faire passer jusqu'à nous avec clarté; ne faut-il pas avouer nécessairement que ce dessein n'est autre chose qu'un entêtement d'ambition, qu'un ridicule caprice d'orgueil, qu'un desir passionné de vaine gloire?

En effet, il faut être bien entêté de fumée, & bien affamé de vaine gloire, pour mendier ainsi une chose qui peut se refuser avec justice, & qui ne s'accorde qu'à force d'importunitez. Cependant on n'ignore pas que ceux qui prétendent découvrir ainsi l'origine de leurs Héros, ne s'engagent dans cette pénible recherche que par une folle prévention, en s'imaginant que la vraie noblesse doit être tirée de fort loin, pour mériter place parmi les personnes illustres.

De cette manière, dès que leur imagination frappée vient à rencontrer quelque convenance capable d'appuyer le moins du monde leurs conjectures; comme ils ne l'ont cherchée qu'à dessein d'établir ces mêmes conjectures, quoiqu'avec peu ou point de vraisemblance, sur le fondement orgueilleux de leur ambition, il arrive qu'ils s'engagent misérablement à vouloir l'affirmer comme un article de foi, prétendant qu'en ces occasions leur volonté seule doit servir de règle.

De tout cela je conclus qu'un esprit raffiné & qui a quelque jugement, ne doit jamais

s'en-

PARTIE I. LIVRE I. 5

s'engager dans l'incertitude d'aucune discussion généalogique ; puisqu'elle ne peut lui découvrir qu'un éclat trompeur, qui brille tout au plus à la faveur des ténèbres ; que c'est faire tort à la vérité connue, dont la lumière n'est point équivoque ; & que c'est perdre le tems à vouloir embrasser une ombre invisible, au lieu de la véritable lumière, seule capable de lui fournir abondamment de quoi satisfaire une plus louable curiosité.

Voici un exemple qui fait à mon sujet. Quelques Généalogistes de la Cour de Charles-Quint se mirent en tête de repaître ce grand Empereur d'une fumée de cette nature. Pour cet effet ils cherchèrent une origine des plus chimériques à la Maison d'Autriche, s'imaginant l'avoir découverte dans les siècles les plus reculez ; & l'ayant mise en bon ordre sur le papier, ils vinrent, le cœur plein d'espérance, pour la présenter à l'Empereur.

Exemple
de quel-
ques Gé-
néalogis-
tes de la
Cour de
Charles V.

Ce Prince, non moins prudent qu'invincible, leur répondit sans s'émouvoir, *qu'il n'étoit pas assez foible pour donner dans une si basse flaterie ; & que trois siècles d'une juste & légitime succession de Noblesse incontestable, que sa Maison comptoit depuis Rodolfe de Hapsburg jusqu'à lui, étoient suffisans pour contenter son ambition, sans vouloir remonter plus haut, & sans avoir besoin de mendier une grandeur chimérique, qui ne pouvoit subsister que sur le fondement de leur imagination.*

Réponse
de ce Prin-
ce.

Puis donc que la corruption du siècle & la vanité des personnes les plus éminentes les portent à se repaître de ces folles idées, dispensons-nous ici de cette maxime rigoureuse

6 VIE DE PHILIPPE II.

qui rejette tout ce qui s'éloigne de la plus exacte raison; & avant que d'établir l'origine de l'auguste Maison d'Autriche sur les fondemens les plus surs que l'histoire lui donne, considérons, du moins superficiellement, les sources diverses desquelles certains Généalogistes prétendent la tirer.

Le vain desir de trouver aux Héros vivans des Ancêtres très reculez, a partagé les Généalogistes de Rodolfe en tant de différentes opinions, qu'il n'y a presque point de famille un peu distinguée dans l'Europe, même parmi celles qui sont éteintes, dont ils n'ayent pensé à le faire sortir, comme la branche la plus illustre, & le germe le plus considérable qu'elles ayent produit. Et avec tout cela, de dix Auteurs qui ont travaillé sur cette matière, il y en a six qui ont été la risée de tous ceux qui ont quelque intelligence de ces choses-là; & des quatre autres, il n'y en a pas un qui ait pu établir la moindre vraisemblance dans l'esprit de ceux qui n'ont coutume de juger que sur de solides fondemens.

Opinions
diverses
sur l'origine
de la
Maison
d'Autriche.

La première opinion, dont Giliman & Gerard de Roho sont les principaux auteurs, ne pouvant souffrir que la Maison d'Autriche tire son origine d'une source étrangère, lui en trouve une moins éloignée dans l'ancienne famille des Comtes d'Altenbourg. Et pour l'établir avec plus d'apparence de vérité, ces Ecrivains ne remontent pas plus haut que vers la fin du IX. siècle, où, prenant pour souche Guran, dit le Riche, Comte d'Altenbourg, ils continuent ensuite la généalogie avec tant de circonstances sur tous les Ayeux qui la composent, qu'ils la conduisent enfin sans aucu-

ne

PARTIE I. LIVRE I. 7

ne contestation, à ce qu'ils prétendent, jusques à Rodolfe de Hapsburg. Mais comme les preuves qu'ils en apportent ne sont rien moins que solides, les personnes éclairées n'ont point voulu la soutenir: de sorte que n'y trouvant aucune matière pour fonder un jugement, même probable, ils l'ont abandonnée pour examiner les autres opinions.

La seconde est celle de quelque particulier, appuyée sur le sentiment d'Henri de Sponde dans ses Annales. Celle-ci dispute à Rodolfe l'honneur de sa naissance, prétendant qu'il est sorti des Seigneurs de Triesten en Suisse, entre les Cantons de Bâle & de Soleure; & qu'un de leurs Enfans, qu'on dit être l'Ayeul de Rodolfe, épousa l'Héritière, & prit ensuite les armes & le nom de Hapsburg.

La troisième opinion est celle de Tritheime, de Latus, de Munster, & de Fierdope, qui prétendent que cette Maison tire son origine de Merouée, Roi de France. Mais les preuves en sont si foibles, au jugement des personnes de bon-sens, quoiqu'incontestables au sentiment de ceux qui les avancent, que dès que Charles-Quint les eut vues, il s'écria: *Voilà ce qui s'appelle une généalogie bien travaillée, & qui ne se peut trop payer; il n'y manque qu'un fondement bien solide pour en établir la grandeur.*

La quatrième, qui fait descendre la famille de Rodolfe de celle des *Frangipani* d'Italie, est, si-non plus solide, du moins plus accréditée que les autres, & a pour garants Gili-man, Roho & Geoffroi. Les preuves qu'ils en apportent sont, que les Romains, sous le Pontificat de Celestin & de Lucius, conti-

8 VIE DE PHILIPPE II.

nuant à vouloir affoiblir ou même détruire la trop grande autorité du St. Siège, Albert le Riche & Rodolfe, tous deux fils de Pierre Léon le plus grand des Frangipani, furent obligez de se retirer en Suisse, où l'ainé des deux, qu'on prétend être le bisayeul de notre Rodolfe, signala la gloire de son exil par la fondation du château & de l'illustre Maison de Hapsburg.

Giustiniani, Auteur célèbre, dans son histoire de la Monarchie d'Espagne, s'exprime ainsi en parlant d'Hercule l'un de ses Rois & successeur des trois Gérions: *C'est de ce Prince que descend l'auguste & impériale Maison d'Autriche, venant en droite ligne de son fils Turcus né d'Arasse son épouse, du tems que les Espagnols combattoient avec la fronde inventée par les Majorquains des Iles Baléares, qui furent peuplées par le Capitaine Baleus.*

Enfin Scipion Amirato commence la généalogie de la Maison d'Autriche par le Prince Verner, qui vivoit l'an 1081. Mais sans perdre le tems à justifier l'une ou l'autre de ces opinions, que chacun peut condamner ou approuver comme il le jugera à propos, parce qu'il n'y en a aucune qui ait l'évidence nécessaire pour déterminer à y ajouter foi; je m'en tiendrai à celle qui est généralement reçue & approuvée. Cette opinion est celle qui ne remonte pas plus haut que l'origine de Rodolphe de Hapsburg: Prince qui ne pouvoit être que d'une très grande réputation, puisque, parmi tant de Potentats qui aspireroient à l'Empire, il fut préféré par les Electeurs à tous ses Concurrens. Et je crois, en suivant cette opinion, aprocher d'autant plus

PARTIE I. LIVRE I. 9

plus de la vérité, que Charles-Quint ne pouvoit souffrir qu'on le fit descendre d'une souche antérieure à celle de Rodolfe, tenant à honneur d'avoir pour tige ce fameux guerrier, que ses grandes vertus firent élever sur le premier trône du monde.

Ce Rodolfe, sur lequel presque tous les meilleurs Ecrivains Allemands fondent l'histoire de la Maison d'Autriche, nâquit l'an de Notre Seigneur 1218. le premier jour de Mai, comme par une espèce de présage qu'il devoit former, pour ainsi dire, le printems de cette florissance fortune qui étoit destinée à ses Descendans. Il hérita du Comte son père des Comtez de Hapsburg, d'Ergone & d'Alsace. Il étoit encore jeune, lorsqu'il passa à la Cour de l'Empereur Frédéric II., à qui il se fit bientôt connoître pour un Gentilhomme plein de courage, & capable des plus hautes entreprises. Tellement que l'Empereur, le préférant à tous ses Favoris, l'employa dans les principales occasions, & le mena avec lui dans la guerre sainte qu'il faisoit en Asie, où Rodolfe ne fut pas longtems sans donner d'éclatantes marques de sa valeur.

A son retour de cette guerre, il songea à mettre à profit les talens qu'il avoit reçus de la nature, aussi bien que la faveur de Frédéric. Ce Prince avoit alors de grands démêlez avec le Pape Alexandre III., de sorte que l'Allemagne étant partagée en diverses factions, il se prévalut de ces divisions pour étendre ses limites. Pour cet effet, il suscita des querelles aux Barons ses voisins, en dépouillant plusieurs, & n'épargnant pas même

1218.

Naissance de Rodolfe de Hapsburg.

10 VIE DE PHILIPPE II.

me ses parens à qui il enleva le Comté de Chiburg, outre celui de Fribourg qu'il acheta argent comptant. Et comme il y avoit aussi alors une guerre en Bohême entre le Roi de ce pays & le Roi de Hongrie, Rodolfe y alla servir l'an 1260. en qualité de Grand-Maréchal de la Cavalerie, & y fit tant de belles actions, qu'elles lui méritèrent le titre de grand Capitaine.

Après cette expédition, ceux de Strasbourg le choisirent pour leur Protecteur, & lui déferèrent le commandement de toute leur milice. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Rodolfe affermit si bien leur domination, qu'en reconnoissance de ses services ils lui érigèrent trois statues, pour en conserver la mémoire à la postérité. A leur exemple ceux du Turgaw élurent aussi Rodolfe pour leur Chef, contre le Comte de Regensberg, Seigneur puissant, qui ne laissa pas d'être vaincu, & de subir le joug du vainqueur. Ce fut l'an 1264. que Rodolfe acheva ce nouvel exploit. Etant allé un jour à la chasse pour se délasser de ses travaux militaires, il rencontra un Curé de village portant le Viatique à un de ses Paroissiens, qui demouroit dans des montagnes si escarpées, & dont le chemin étoit si rempli de boue à cause des pluyes qui étoient tombées en abondance les jours précédens, que le pauvre Prêtre qui étoit à pié avoit toutes les peines du monde à s'en tirer. Notre chasseur donna en cette occasion une grande marque de sa piété. A peine eut-il aperçu de loin l'embarras du Curé, que piquant à lui il le joignit, mit aussitôt pied à terre, adora le Sacrement à genoux, & faisant monter le Curé sur son cheval, qu'il

prit

1260.

Effet de
la piété.

PARTIE I. LIVRE I. II

prit lui-même par la bride, il le conduisit ainsi à pied avec un grand respect à la cabane du Malade, & ne le quitta point qu'il ne l'eût ramené de la même manière à son Eglise.

Cette action, que j'ai tirée de la Chronique de Colmar, & de plusieurs autres histoires, passa bientôt de bouche en bouche, & fut ensuite célébrée par la plupart des meilleurs Ecrivains. Elle engagea les Successeurs de Rodolfe à signaler de père en fils, à son exemple, leur zèle & leur piété envers le culte de Dieu; & si nous en voulons croire le témoignage de divers Auteurs, c'est de cet acte d'humilité envers un Prêtre de J. C. que toute la grandeur de la Maison d'Autriche tire son origine. En effet, on ne peut guère s'empêcher d'y reconnoître une disposition secrète de la Divine Providence, surtout si l'on considère qu'il n'y a point de famille au monde sur laquelle les bénédictions du Ciel se foyent répandues avec plus d'abondance que sur cette auguste Maison; & sur laquelle néanmoins Dieu semble avoir exercé dans la suite ses jugemens d'une manière toute différente, peut-être parce que la Nation Espagnole n'a pas su se conformer aux anciens exemples d'humilité que ses Princes lui avoient donnez. Mais laissons cette discussion aux Théologiens, reprenons la suite de l'histoire.

La Ville de Bâle étoit partagée alors en deux factions, dont l'une tenoit pour l'Evêque, & l'autre pour Rodolfe. Après diverses expéditions qui se firent de part & d'autre avec différens succès, la querelle se termina par une trêve conclue l'an 1273., par laquelle, du commun consentement des Electeurs

12 VIE DE PHILIPPE II.

Il est élu
Empereur.

qui se trouvoient tous dans la ville, Rodolfe fut élu Empereur. Peut-être ne purent-ils faire autrement, parce que Rodolfe les y tenoit assiégés; mais si son élection fut imputée à la force de ses armes, du moins est-il certain que personne n'étoit plus digne de l'Empire que lui, & que ce fut Verner, Electeur de Mayence, qui le proposa pour cette haute dignité. Rodolfe étoit dans le camp, lorsqu'il en aprit la nouvelle. Il la reçut avec beaucoup de modération, sans en témoigner aucune joye extraordinaire, & comme si c'eût été une chose qui lui fût dûe. Mais il en usa d'une manière un peu étrange envers les Electeurs; car étant entré dans Bâle, & s'étant fait montrer le scrutin, il ordonna qu'on lui prêtât sur le champ le serment de fidélité avec les cérémonies accoutumées, en disant qu'il vouloit commencer dès-lors à donner les ordres nécessaires pour le gouvernement de l'Empire. En vain les Electeurs y résistèrent, sous prétexte qu'ils n'avoient pas encore le sceptre impérial, & qu'il falloit le recevoir dans les lieux destinez au couronnement. Rodolfe persista dans sa résolution, & voulant à toute force que le serment fût prêté, il prit une croix en disant, *Voilà quel est le véritable sceptre de tous les Princes, & particulièrement des Empereurs.*

Le Pape Grégoire X. se trouvoit alors à Lyon, Ville de France, à cause du Concile qu'il y avoit assemblé touchant la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine; & Paléologue Empereur des Grecs s'y étoit aussi rendu. Le Pape ayant appris sur ces entrefaites l'élection de Rodolfe, lui envoya un Légat pour

PARTIE I. LIVRE I. 13

pour l'en féliciter, & pour lui proposer une entrevue dans un lieu commode. La Ville de Laufanne en Suisse fut choisie pour cet effet; & Rodolfe s'y étant rendu avec toute sa suite, le Pape y vint aussi de Lyon. Ils y demeurèrent deux jours, le Pape étant logé dans le Palais épiscopal, & l'Empereur dans une des principales maisons de la ville. Il accorda de grands privilèges aux Bourgeois, dont le principal est, que tous ceux qui ont maison à eux, peuvent être Juges dans les causes criminelles: de sorte qu'un simple artisan peut être Juge, pouvant acheter une maison pour cent écus ou environ.

Le Pape & l'Empereur eurent ensemble trois conférences, dans lesquelles ils convinrent de deux choses: la 1. que Rodolfe passeroit dans l'année en Italie, pour y recevoir la couronne impériale des mains du Pape; la 2. qu'il se disposeroit sérieusement à la guerre contre les Sarafins. L'Empereur ayant juré ces deux articles sur l'Evangile en présence du Pontife, celui-ci confirma son élection, & l'obligea de faire aussi serment de fidélité envers l'Eglise & le St. Empire. Toutefois l'Empereur ne put exécuter cette convention: ce qui a donné lieu à quelques Ecrivains mal informez, & qui ne jugent que sur les apparences, d'accuser ce Prince de parjure. Mais c'eût été en effet un parjure, que d'observer cette promesse, puisque le premier serment qu'il avoit fait, & qui étoit général, devoit l'emporter sur le second qui n'étoit que particulier, & qu'il n'avoit fait que par complaisance pour le Pape. Je veux dire, qu'étant arrivé sur ces entrefaites de grandes & dange-

Entrevue
de ce Prin-
ce avec le
Pape Gré-
goire X. à
Laufanne.

14 VIE DE PHILIPPE II.

reuses brouilleries en Allemagne, Rodolfe fut obligé d'y demeurer pour défendre l'Empire : ce qui est la principale chose à laquelle les Empereurs sont tenus par leur serment solennel, auquel le Pape ne pouvoit le contraindre de déroger, en vertu de sa seconde promesse.

Guerres
de Rodolfe
en Al-
lemagne.

Les principales causes de cette guerre, que Rodolfe eut à soutenir en Allemagne, sont d'autant plus à mon sujet, qu'elles regardent la Maison d'Autriche, & son avancement à l'Archiduché de ce nom. On appelle Autriche cette partie du Royaume d'Austrie, nommée ensuite Auftralie, qui étoit possédée par les Rois de France de la I. Race, & qui au commencement de la II. fut partagée entre Lothaire & Louis le Germanique, tous deux fils de Louis le Debonnaire. Il faut donc savoir qu'Othon III. considérant ce pays comme très propre à arrêter les courses des Hongrois ennemis de l'Empire, y établit pour cet effet un certain Léopold, ou, selon d'autres, Frédéric, en qualité de Marquis, c'est-à-dire de Gouverneur de la Marche ou frontière; & que ce Gouverneur, s'étant rendu recommandable par sa fidélité & par son courage, fut si bien ménager sa fortune auprès des Empereurs, qu'il leur donna lieu d'établir la Maison de ces Marquis, dont il étoit le premier, & qui devinrent dans la suite Ducs d'Autriche.

Duché
d'Autri-
che.

La fondation de cette Maison, qui fut faite l'an 1000. avec le titre de Marquis, subsista sous ce titre jusqu'à l'an 1267. que Frédéric dernier Duc d'Autriche, ayant pris le parti de Conradin, fils de l'Empereur Conrad,

&

PARTIE I. LIVRE I. 15

& arrière-petit-fils de Frédéric II., contre Charles d'Anjou, Fils de France & frère de St. Louis, appelé par le Pape Innocent IV. au Royaume de Naples, après avoir été fait prisonnier dans une bataille que Charles gagna, fut décapité par son ordre, de même que l'infortuné Conradin qui avoit été la cause de son malheur. Il est bon d'avertir ici, que ce Frédéric Duc d'Autriche n'étoit de la famille de Léopold que par sa mère, nommée Germede. Il étoit petit-fils du frère de Frédéric surnommé le guerrier, dernier Prince de cette Maison, dont le père s'appelloit Herman Prince de Bade. Et comme il étoit favori de Henri II., cette faveur lui valut la continuation du titre de Duc d'Autriche, quoiqu'il eût pour compétiteur à cet égard Othocare Roi de Bohême, qui fondoit ses prétentions sur son mariage avec Marguerite, sœur de Frédéric le guerrier, dernier Duc d'Autriche, mort sans enfans, & qui se prétendoit par cette raison héritier légitime du Duché.

Mais comme ce Duché n'étoit pas un Fief féminin, Othocare & Frédéric en étoient également exclus, à moins d'une nouvelle investiture, que ni l'un ni l'autre n'étoit en état de prétendre durant l'anarchie. Cette anarchie dura l'espace de vingt ans, c'est-à-dire depuis la déposition de Frédéric jusqu'à l'élection de Rodolfe. Othocare voulut se prévaloir de la conjoncture. Voyant qu'il ne se rencontroit aucun obstacle au dessein qu'il avoit de s'emparer de l'Autriche, pendant qu'elle étoit sans maître, n'y ayant que Frédéric qui lui en disputât la prétention, il étoit pas-

Prétentions d'Othocare à ce Duché.

pas-

16 VIE DE PHILIPPE II.

passé en Italie pour accomplir son traité avec Conradin : de sorte qu'il tenta l'entreprise, & qu'il en vint à bout sans difficulté.

Othocare, étant donc maître de la Bohême & de l'Autriche, se voyoit en état de prétendre à l'Empire, auquel il aspiroit avec ardeur. Mais le Ciel en disposa autrement, en faisant tomber la couronne impériale sur la tête de Rodolfe. Les histoires d'Allemagne sont pleines des rodomontades avec lesquelles cet Usurpateur reçut la nouvelle de cette élection. Il ne se contenta point d'en témoigner son chagrin par ses discours, il alla jusqu'à menacer Rodolfe, & à faire entendre qu'il avoit les mains assez longues pour s'en vanger. Rodolfe, ayant pris possession de la dignité impériale, fit citer Othocare à la Diète, à ce que non seulement il lui vînt faire hommage comme vassal de l'Empire, mais encore à ce qu'il lui restituât l'Autriche, sur laquelle Marguerite son épouse n'avoit aucun droit, puisque ce n'étoit pas un Fief féminin; de même que la Carinthie, qu'il avoit achetée mal à propos, n'ayant pu le faire sans une permission expresse de l'Empereur.

Il s'accoutume avec l'Empereur.

Othocare se moqua de cette citation. Il y répondit avec tant de hauteur, que Rodolfe irrité le fit mettre au Ban de l'Empire. Ils armèrent aussitôt chacun de leur côté, & ils étoient prêts d'en venir à une bataille, lorsque quelques Médiateurs interposèrent leurs offices pour terminer ce différend. Les conditions furent : que l'Autriche seroit restituée à Rodolfe son légitime Souverain : que la Carinthie & les autres Provinces du Duc Ulderic seroient promises en dot à Agnès fille d'Otho-

PARTIE I. LIVRE I. 17

care, laquelle épouferoit Rodolfe cinquième fils de Rodolfe de Hapsburg; & que, pour cimenter encore mieux cette paix, Judith fille de l'Empereur, épouferoit Vencellus fils d'Othocare, qui n'avoit encore que fept ans.

Toutefois Othocare ayant fait depuis de férieufes réflexions fur ce traité, & le trouvant trop préjudiciable à fes intérêts, fe mit en état d'en éluder l'exécution par les armes. Le prétexte fut, que Rodolfe vouloit l'obliger à lui rendre hommage à genoux dans fa tente: ce qui mit Othocare en fureur, à l'infiftigation de Cunegonde fa concubine, qui l'excitoit à s'en vanger. Mais cette réfolution lui fut fatale, ayant été tué dans la première bataille qu'il donna en Autriche, où il laiffa par fa mort l'Empereur Rodolfe maître de toutes fes prétentions. Néanmoins l'Empereur ufa généreufement de fa victoire; il fe contenta de reprendre la Moravie avec les autres Provinces qui lui appartenoient, & voulut que le mariage de Vencellus s'accomplît, quoiqu'il ne dût fe confommer que fept ans après, à condition que s'il n'en fortoit point d'Enfans mâles, fa fœur demeureroit héritière du Royaume. Ainfi il déclara Vencellus fon gendre, & le remit entre les mains du Marquis de Brandebourg, qu'il lui nomma pour tuteur.

Rodolfe ayant donc réfolu d'affermir le Duché d'Autriche dans fa Maifon, maria fon fils ainé Albert avec Elizabeth fille de Mainard Prince de Tirol; & outre le droit héréditaire qu'il y avoit, il lui en donna folemnellement l'investiture dans une Diète qui fe tint à Augsbourg l'an 1282., & dans une autre

1278.

Et est en-
fuite tué
dans un
combat.

qui

18 VIE DE PHILIPPE II.

qui se tint depuis à Nuremberg. Il lui donna de plus la Stirie, la Carniole, & le Cadorin, cédant aussi à son gendre Mainard la Carinthie en fief, le Trevisan & les régions voisines; & il déclara Rodolfe son second fils Duc de Souabe, en lui donnant encore le Landgraviat d'Alsace & le Comté d'Ergaw.

Sa Maison ainsi établie, Rodolfe se mit à dompter l'orgueil de quelques Princes Allemands, en dépouillant de leurs biens ceux qui étoient les plus capables de lui nuire. Enfin se sentant déjà vieux, & épuisé par les fatigues continuelles de la guerre, il songea à se procurer quelque tranquillité. Il chercha pour cet effet à se donner un successeur, qui pût aussi assurer le repos de l'Empire; & convoqua une Diète générale de tous les Princes & Electeurs à Spire, ou selon d'autres à Germersheim Château voisin de cette ville, où il se transporta lui-même peu après. Mais à peine y fut-il arrivé, que, sans avoir le tems de faire couronner son fils Albert Roi des Romains, il mourut l'an 1291. âgé de soixante trois ans, après en avoir régné dix-huit avec une grande réputation de valeur.

Ce Prince avoit été marié deux fois. Il n'eut point d'enfans d'Agnès de Bourgogne sa seconde femme; mais il en eut suffisamment de la première, nommée Anne, fille d'Albert Comte d'Hoesberg; puisqu'elle lui en donna quatorze, six garçons & huit filles. L'ainé, comme j'ai dit, se nommoit Albert, & continua la postérité. Rodolfe, le second, mourut au berceau. Le troisième, dit Herman, se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans, étant promis à la fille d'Edouard Roi d'An-

Mort de
de l'Em-
peur Ro-
dolfe.

Ses En-
fans

1291.

PARTIE I. LIVRE I. 19

d'Angleterre. Le quatrième, nommé Frédéric, n'eut point de postérité. Le cinquième, qui s'appelloit Charles, mourut à cinq ans. Et le sixième, nommé Rodolfe, Roi de Bohême, épousa, comme je l'ai dit, Agnès fille d'Othocare, de laquelle il eut un fils nommé Jean. La première des filles fut Judith, mariée à Venceslas fils d'Othocare. La seconde, Clemence, Princesse aussi vertueuse que belle, qui fut femme de Charles-Martel Roi de Hongrie, petit-fils de Charles d'Anjou Roi de Naples & frère de St. Louis; qui, par ce mariage, mêlèrent pour la première fois le sang de France avec celui d'Autriche, d'où sont venues successivement les plus illustres familles du monde, qui subsistent encore aujourd'hui. La troisième fut Machtide, femme de Louis surnommé le sévère, Electeur Palatin, lequel avoit déjà été marié deux fois, premièrement avec Marie fille du Duc de Brabant, & en second lieu, avec Anne fille de Conrad Duc de Pologne. La quatrième fut Marguerite, qui épousa Théodoric Comte de Clèves. La cinquième, Agnès, mariée avec Albert II. Duc & Electeur de Saxe. La sixième, Hedvige, femme d'Othon, Marquis & Electeur de Brandebourg, tuteur de Venceslas son cousin. La septième, Catherine, qui épousa Othon Duc de Bavière & Roi de Hongrie. Et la huitième, Euphémie, qui, à cause de quelques infirmités qu'elle avoit, se retira dans un Monastère, où elle vécut longtems en grande réputation de sainteté.

Finissons ce récit de la mort d'un si glorieux Empereur, par une réflexion, qui peut être

Réflexion politique sur

20 VIE DE PHILIPPE II.

la person-
ne de Ro-
dolfe de
Hapsburg.

être ne sera pas jugée hors de propos par les gens sages. Si jamais on vit paroître les effets de la Providence Divine dans l'élévation de quelque famille, il faut avouer que ce fut particulièrement dans celle de Rodolfe de Hapsburg ; puisqu'ayant pour concurrens les plus grands Monarques de l'Europe, il ne laissa pas de leur être préféré, quoiqu'il n'eût d'autre appui que sa valeur, éprouvée à la solde d'autrui, & rendue célèbre au service de ses Concurrans mêmes. Nous avons vu de quelle manière il fut aplanir les difficultez, que sa naissance & la jaloufie de ses Compétiteurs firent naître à son élévation au trône ; & comment, après avoir ensuite établi sa Maison sur les fondemens les plus solides, par des alliances avec les principales familles de l'univers, il mourut tranquillement dans son lit, avec la gloire de faire dire pour la première fois à la postérité : *que si l'origine & l'accroissement des autres familles sont l'effet de l'adresse & de l'industrie des hommes, la grandeur de la Maison d'Autriche n'est due qu'à la Divine Providence & à la seule disposition du Très-Haut.*

Albert
d'Autri-
che.

Albert, à la mort de Rodolfe, avoit sur les bras une dangereuse conspiration de quelques Princes de Carinthie & d'Autriche. Mais quoiqu'il fût éloigné des Electeurs, & privé du secours de son père, dans la conjoncture des guerres qu'il avoit à soutenir, il sembloit néanmoins que le souvenir des obligations que tout l'Empire avoit à la mémoire de Rodolfe, dût dissiper tous les obstacles qui se rencontroient à l'élection de son fils. Cependant, au moment qu'il s'attendoit de recevoir

voir la nouvelle de son avènement au trône impérial, les choses ayant changé de face dans le Collège des Electeurs, il aprit qu'on avoit fait choix de la personne d'Adolfe Comte de Nassau.

Adolfe
Comte de
Nassau.

Loin de se perdre dans ce fâcheux contentement, il n'en prit qu'une plus ferme résolution d'acquérir par les armes une couronne, que ses envieux lui avoient enlevée par leurs intrigues. Il fit la guerre à Adolfe durant huit ans, sans vouloir jamais reconnoître son élection pour légitime; & cette longue & dangereuse contestation ne put être terminée que par une bataille qui se donna à Rosendal près de Spire, au mois de Juillet 1298, où le Comte de Nassau ayant été tué, laissa vuide le trône impérial, qu'Albert remplit aussitôt sans aucun obstacle. Il y en a qui disent qu'il ne fut élu Empereur qu'après la bataille dont je viens de parler; mais autant que j'ai pu m'en éclaircir, il me semble que son élection la précéda de plusieurs jours; d'autant plus que le Comte de Nassau s'étoit déjà rendu odieux aux Allemans par son avarice insatiable. En effet, il n'y avoit pas de moyen, quelque indigne qu'il pût être, qu'il n'employât pour avoir de l'argent; jusqu'à faire mille bassesses, à commettre mille extorsions, à vendre les charges & les dignitez de l'Empire aux plus vils Sujets. Telle fut la disposition qu'il fit du Duché de Milan & du Vicariat de Lombardie, en faveur de Matthieu, Vicomte d'Anghire, homme sans mérite, qu'il éleva à cette dignité, sur la promesse qu'il lui fit de ruiner les peuples, pour l'enrichir de leurs dépouilles, après en avoir re-

1298.

Albert le
défait en
bataille
rangée, &
est élu
Empereur
en sa place.

22 VIE DE PHILIPPE II.

cu outre cela de très grosses sommes d'argent. L'élection d'Adolfe avoit été faite dans les formes. Mais les Electeurs, indignez de son infame conduite, l'en déclarèrent déchu, & élurent Albert en sa place; pour l'engager d'autant plus par ce moyen à faire la guerre au Comte, qu'il dépouilla en effet & de l'Empire & de la vie, par le coup qu'il lui porta de sa propre main.

Il est couronné à Aix-la-Chapelle.

Le Pape Boniface VIII., qui remplissoit alors le Siège de Rome, voulut faire passer cette mort pour un assassinat. Il menaça d'excommunier les Electeurs, s'ils ne procédoient à une nouvelle élection, en déclarant nulle celle d'Albert. Et quoiqu'il eût juré de ne la point confirmer, telle fut néanmoins la conduite intéressée de ce Pape, que non seulement il la confirma peu après, mais que, pour parvenir à ses fins particulières, il se déclara même un des plus grands amis d'Albert. Le couronnement de cet Empereur à Aix-la-Chapelle fut mémorable par l'accident qui y arriva à un autre Albert Duc de Saxe, qui fut étouffé par la foule du peuple; quoiqu'il y ait des gens qui prétendent que cette mort fut moins un effet du hazard, que la suite d'un dessein prémédité. Quoi qu'il en soit, ce fut quelques mois après cet événement que, dans une nouvelle Diète convoquée à Ratisbonne, où se trouvèrent le Roi de Norwége, celui de Bohême, & le troisiéme Roi de Naples, le Duché d'Autriche fut érigé en Archiduché; & que la dignité d'Archiduc fut conférée à Frédéric fils ainé d'Albert.

L'Autriche est érigée en Archiduché.

Sur ces entrefaites arriva la mort d'André, Roi de Hongrie, mari d'Agnès fille de l'Empereur.

pereur, qui causa de grandes disputes sur la succession à cette couronne. Albert ayant pris les armes, termina bientôt tous ces différends. Mais il ne fut pas si heureux dans ceux qui survinrent après la mort de Venceslas son fils, décédé sans postérité, à la place duquel les peuples de Bohême appellèrent Henri de Tirol. Albert s'y opposa, sous prétexte que cette élection ne se pouvoit faire sans le consentement de tout l'Empire. Il assembla donc une Diète à Nuremberg, où il déclara Roi de Bohême Rodolfe le second de ses Enfans, lui donnant une nombreuse armée pour se maintenir. Mais Rodolfe ne jouit pas longtems du titre de Roi, étant mort, non sans soupçon de poison, l'année suivante. Alors les troubles recommencèrent, Henri de Tirol prétendant rentrer dans tous ses droits: tellement que l'Empereur fut obligé de passer en Bohême. Mais il ne put y rester longtems, ayant été appelé en Suisse pour d'autres affaires plus importantes, à l'occasion que je vais dire.

Les Suisses, comme chacun sait, sont des peuples belliqueux, à qui l'âpreté des montagnes qu'ils habitent semble avoir inspiré un naturel féroce, qui les rend intractables sur l'article de leurs privilèges. On ne peut y toucher, qu'ils n'en témoignent d'abord le plus vif ressentiment. Quelques uns des Officiers d'Albert, à qui il avoit commis le gouvernement de ces Peuples, ne connoissant pas bien leur naturel, commencèrent à les opprimer, & leur imposèrent un joug si pesant, que les Cantons d'Uri, de Schuitz, & d'Undervald, ayant fait une confédération pour

Mort de
Venceslas.

1306.

Les Suif-
ses se-
couent le
joug de la
Maison
d'Autri-
che.

24 VIE DE PHILIPPE II.

1307.
O&obre.

pour le secouer, prirent les armes, chassèrent tous les Ministres d'Albert, & se mirent à crier, *Liberté!*

L'Empereur, qui savoit de quelle importance ce pays étoit pour sa Maison, y passa aussitôt avec une armée, espérant de le réduire par la force. Il avoit déjà passé le Rhin sur un pont de bateaux, & se réjouissoit par avance de la victoire qu'il se croyoit prêt de remporter, lorsque Jean son neveu, fils de Rodolphe Duc de Souabe, jeune homme aussi imprudent que prodigue, se croyant offensé par Albert au sujet de ses prétentions au Royaume de Bohême, & peut-être incité sous main par d'autres mal-intentionnez, conjura contre son oncle, & le tua de sa propre main dans Rhinfeld, le 1. jour de Mai 1308. au milieu de ses Etats & de son armée. Toutefois ce

Meurtre
d'Albert.

1308.

parricide ne demeura pas impuni. L'Assassin, tourmenté par les remords de sa conscience, s'en alla à Rome se jeter aux piez du Pape Clément V. successeur de Boniface, qui le condamna à finir ses jours à Pise dans un monastère de St. Augustin; & l'Empereur Henri VII. ayant passé en Italie deux ans après, lui fit porter par la mort la juste punition de son crime.

Les Suisses ayant appris le meurtre d'Albert, s'en réjouirent comme d'un miracle que le Ciel avoit permis en leur faveur. Et plus résolu que jamais de se soustraire à toute domination étrangère, ils continuèrent dans la généreuse résolution d'affermir leur liberté au prix de leur propre sang: ce qui parut confirmé par une disposition même de la Providence. Car elle tourna si bien les choses en leur

leur faveur, que Louis de Bavière, ennemi juré de la Maison d'Autriche, ayant été élevé sur le Trône de l'Empire, les assista de ses forces & de ses conseils, & les seconda si puissamment, qu'à la fin de l'année 1315. leur liberté fut entièrement recouvrée.

Ce contretens n'empêcha point que l'Empereur Albert I. du nom ne fût un Prince également vaillant & heureux à la guerre. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'il se trouva en dix batailles rangées, dont il sortit toujours victorieux; ou du moins, que n'en ayant jamais perdu aucune, il prit avec justice le titre de Vainqueur & de Triomphateur. Il eut de sa femme Elizabeth, fille de Mainard Duc de Carinthie & de Goritz, six enfans mâles, & cinq filles. Le premier des garçons fut Frédéric, dit le Bel, dont nous parlerons ci-après. Le second se nommoit Rodolfe, dit le Debonnaire, dont nous avons rapporté la mort. Le troisième fut Léopold, surnommé le Glorieux, qui épousa Catherine, fille de l'Empereur Henri VII. Le quatrième, Othon, marié deux fois; la première, avec Elizabeth fille d'Etienne Duc de Bavière, de laquelle il eut la Reine d'Angleterre de même nom, femme d'Edouard; & en secondes noces, avec Anne fille de Jean Roi de Bohême, laquelle fut mère de Léopold mort au berceau. Le cinquième, Henri, qui n'eut point d'enfans ni de sa première femme Elizabeth, fille du Comte Palatin du Rhin, ni de la seconde, nommée aussi Elizabeth, fille du Comte de Wirtzburg. Le sixième, Albert, surnommé l'Estropié, mais qui eut l'esprit aussi sain & aussi prudent,

Ses Enfans.

26 VIE DE PHILIPPE II.

que son corps étoit infirme ; nous en parlerons en son lieu. L'ainée des filles d'Albert fut Agnès, qui épousa André, Roi de Hongrie. La seconde, Elizabeth, femme de Frédéric, Duc de Lorraine. La troisième, Anne, qui fut mariée deux fois ; la 1. à Herman, Marquis de Brandebourg ; la 2. à Henri, Duc de Wratislaw. La quatrième, nommée Catherine, fut femme de Charles, Duc de Calabre. Et la cinquième, Judith, épousa Louis, Comte d'Ottingen.

Cette famille si nombreuse ne put néanmoins continuer sa postérité que par le moyen du plus foible de ses membres ; & le Ciel, pour la soutenir, eut moins d'égard au Père qu'à l'Ayeul. Ce n'est pas qu'Albert n'eût des qualitez très dignes d'un grand Prince : il étoit hardi, vigilant, politique, infatigable, courageux, & plein de résolution ; mais il étoit en même tems si esclave de ses intérêts, que ni la justice, ni l'honneur, n'étoient capables de balancer ce penchant vicieux. Le commencement, le progrès, & la fin de son regne se passèrent en violences & en inégalité ; en sorte qu'il y eut très peu d'Empereurs, en qui l'on vît un si bizarre assemblage de vertus & de vices.

Le meurtre commis en la personne d'Albert renversa toutes les espérances de Frédéric, & déconcerta entièrement la politique de la Maison d'Autriche, qui avoit compté de s'affurer l'Empire, après avoir mis les Suisses à la raison. Le sang de cet Empereur bouillonnoit encore, pour ainsi dire, lorsqu'on vit Henri Duc de Luxembourg élevé sur le Trône impérial. Ce fut par les

PARTIE I. LIVRE I. 27

intrigues du Pape Clément V., qui, au rapport de divers Historiens, fit adroitement représenter aux Electeurs par le Cardinal *del Prato* son Légat, qu'il seroit honteux de laisser l'Empire dans une Maison si nouvelle, à l'exclusion de tant d'autres qui s'étoient distinguées en Allemagne pendant le cours de plusieurs siècles.

A peine Henri eut-il pris possession de la couronne, (sous laquelle il ne se fit jamais connoître qu'en qualité de perturbateur du repos public) qu'il s'embarqua dans les affaires d'Italie, où il crut mieux établir son injuste domination. Mais il le fit avec tant d'imprudencè, qu'un Religieux Dominicain, appelé frère *Politiano*, ou *Bernard Politiano*, de Toscane, impatient de voir sa Patrie ainsi tyrannisée par un indigne Empereur, prit la résolution de lui ôter l'Empire avec la vie, par le moyen d'une Hostie empoisonnée qu'il lui donna en communiant dans l'Eglise de son Couvent. On soupçonna que ce Religieux avoit été gagné par la Maison d'Autriche; mais de quelque manière que la chose se fût faite, la mort d'Henri arrivée sur la fin de l'année 1313. causa une satisfaction générale aux Italiens.

Sa mort.

1313.

La nouvelle en étant venue en Allemagne, la Diète fut indiquée à Francfort, où il se passa plusieurs mois sans que les Electeurs pussent s'accorder. Enfin, au mois d'Octobre 1314. il se fit deux élections. L'Archevêque de Cologne, le Palatin du Rhin, l'Electeur de Saxe, & Henri de Tirol, qui, selon quelques Auteurs, retenoit encore le titre de Roi de Bohême, élurent Frédéric

1314.
Deux Empereurs élus en même temps

28 VIE DE PHILIPPE II.

Archiduc d'Autriche. Mais les Archevêques de Mayence & de Trèves, Jean Roi de Bohême, & le Marquis de Brandebourg nommèrent Louis Duc de Bavière. L'un & l'autre furent couronnez l'année suivante par leurs Partisans; celui-ci à Aix-la-Chapelle par l'Archevêque de Mayence, & celui-là à Bonn par l'Archevêque de Cologne: de sorte que l'un eut le lieu & non la personne, & l'autre la personne & non le lieu destinez à cette fonction.

Ce Schisme divisa toute l'Allemagne. Elle se vit exposée à de grands ravages par les armes des deux Empereurs, l'un & l'autre ne trouvant point de meilleur moyen pour décider ce différend que la pointe de leur épée. Envain le Pape aprouva l'élection de l'Archiduc, déclarant nulle celle du Bavarois: les autres ne pouvoient s'accorder, & ce que l'un des partis vouloit, le parti opposé le condamnoit de toutes ses forces. Enfin l'an

1322.
Frédéric
vaincu &
prisonnier.

1322. le dernier jour d'Aout une bataille en fit la décision. Elle se donna près de Muldorf en Bavière, avec tant de malheur pour Frédéric, qu'après avoir vu son Armée taillée en pièces, il demeura prisonnier l'espace de trois ans, c'est-à-dire, jusqu'au mois d'Octobre 1325. que par l'entremise de son frère

1325.

Leopold, il fut relâché à ces conditions:
» Qu'à l'avenir il y auroit une bonne amitié
» & ferme intelligence entre lui & son Com-
» pétiteur: qu'ils jouiroient tous deux du ti-
» tre, rang, & honneurs attachez à la di-
» gnité impériale: qu'ils s'oposeroient de
» concert aux prétentions du St. Siège sur
» l'Empire: que pour cet effet, Louis passe-

» roit

PARTIE I. LIVRE I. 29

roit en Italie, pour s'affûrer de ce pays-là,
 & qu'il y conduiroit Léopold, pour, l'y
 établir en qualité de son Vicaire: que du-
 rant ce tems là Frédéric prendroit soin des
 affaires d'Allemagne: qu'il se feroit au
 plutôt un double mariage, entre Louis sur-
 nommé le Romain, parce qu'il étoit né
 à Rome, fils de l'Empereur de même
 nom, & Anne fille de Frédéric; & entre
 Othon frère de Frédéric le Bel, & Eli-
 zabeth fille d'Etienne Duc de Bavière,
 cousine germaine de Louis."

Léopold frère de Frédéric mourut l'année
 d'après cette convention. C'étoit un Prin-
 ce d'une grande réputation de valeur: il ne
 laissa que deux filles. Henri ayant ensuite
 manqué à sa parole, Frédéric en eut tant
 de chagrin, que renonçant à l'Empire, il se
 retira dans un hermitage, pour y mener une
 vie privée. Mais il n'y vécut que peu de tems,
 étant mort au commencement de l'année
 1330. Il joignoit aux vertus militaires & po-
 litiques, beaucoup de lumières & de con-
 noissances: il étoit magnifique, adroit, bon
 courtisan, & d'une humeur si gracieuse dans
 son domestique, que sa seconde femme, qui
 étoit fille de l'Empereur Louis, perdit les
 yeux à force de le pleurer.

Il ne laissa point d'enfans mâles; de for-
 te que toute la Maison d'Autriche étoit ren-
 fermée dans les deux Princes, Othon, & Al-
 bert surnommé le Sage. Ils eurent au com-
 mencement quelque dispute avec le Bava-
 rois; mais ils s'accommodèrent par les bons offi-
 ces de quelques amis communs. Et Henri
 de Tirol étant mort sans hoirs sur ces entre-

1330.
 Il meurt.

Grand
 amour
 que la
 femme lui
 portoit.

30 VIE DE PHILIPPE II.

1335. faites, l'Empereur investit l'an 1335. les Autrichiens de la Carinthie, de la Carniole, & des Pays voisins. C'en fut assez au Roi de Bohême pour déclarer la guerre à Othon. Mais après quelques escarmouches, ils en vinrent à un accommodement, par le second mariage qu'Othon contracta avec Anne, fille de Jean Roi de Bohême. Toutefois il n'en jouit pas longtems, étant mort l'an 1338. Ainsi toute l'espérance de la Maison d'Autriche fut desormais réduite à la personne d'Albert II. seul capable de la perpétuer. On le nommoit l'Étropié ou le Contrefait, parce qu'ayant été empoisonné étant jeune, les remèdes que les Médecins lui donnerent pour attirer le venin au dehors, affecterent la plupart de ses membres, dont il avoit beaucoup de peine à s'aider.

1338.
Albert II.

Cet état, qui à la vérité étoit très fâcheux, l'avoit fait resoudre à embrasser la vie Monastique, en se faisant Chanoine Régulier à Padouë. Mais pour ranimer la race presque éteinte de tous ses freres, oncles & neveux, dont il ne restoit plus que lui, ayant obtenu dispense du Pape, il quitta son Canoniat & prit pour femme, Jeanne, Comtesse de Ferrete ou de Pärte. Ce fut par le moyen de ce mariage, qu'il acquit encore à la Maison d'Autriche toutes ces Terres, avec le Suntgaw. Il vécut jusqu'à l'an 1358. ayant passé la plus grande partie de ce tems dans des guerres presque continuelles contre les Suisses, pour les faire rentrer sous sa domination. Mais ayant perdu toute esperance d'y réussir, il en abandonna le dessein; ce qui fut suivi de l'Acte solennel par lequel l'Em-

1358.

PARTIE I. LIVRE I. 31

l'Empereur Henri IV, trois ans avant la mort d'Albert, reconnut quelques-uns des Cantons pour Peuples libres.

Cet Albert mourut avec la réputation d'un ^{sa mort.} très bon Prince, sans que l'histoire lui reproche aucun défaut. Et quoique les Médecins le crussent incapable d'avoir des enfans, à cause de ses grandes incommoditez, il ne laissa pas d'en avoir sept de sa femme Jeanne, savoir quatre garçons & trois filles. L'ainé des garçons fut Rodolfe IV. qui épousa Catherine fille de Charles IV. Empereur. Ce Prince mena son Gendre avec lui en Italie; mais à peine fut-il arrivé à Milan, qu'il y mourut à la fleur de son âge, non sans quelque soupçon de poison. Le second fut Albert III. qui continua la posterité. Le troisième fut Léopold, qui fit souche aussi bien que son frère; & le quatrième, Frédéric II. qui fut tué à la chasse, selon quelques Auteurs. L'ainée des filles fut mariée à un Duc de Germanie. La seconde, nommée Marguerite, fut femme d'Othon Marquis de Brandebourg; & la troisième, Catherine, se fit Religieuse au Monastere de Sainte Claire à Vienne.

Après la mort de leur Pere, les deux frères ^{Albers III.} Albert III. & Léopold II. partagerent entre eux à l'amiable ses Etats, & ses prétentions. Albert eut l'Autriche, la Stirie & la Carinthie, & ne fut pas longtems sans attaquer Fribourg en Brisgaw. Il la réduisit, moins par la force de ses armes, que par l'argent qu'il employa pour corrompre ceux qui y commandoient. De là il resolut d'aller secourir ceux de Trieste qui étoient en guer-

32 VIE DE PHILIPPE II.

re avec les Venitiens; mais il eut tout sujet de s'en repentir, ayant reçu un échec considerable de la part de Pierre Loredano & de Thadée Giustinianni, Commandans des troupes de Venise.

1377.
Léopold
II.

Léopold ayant appris la défaite de son frère, porta la guerre à son tour l'an 1377. contre les Venitiens. Il prit prétexte de certaines prétentions qu'il avoit du chef de sa femme Elizabeth, fille du Comte de Goricie, sur la Marche Trevisane. Mais par l'entremise de Louis Roi de Hongrie, on en vint à un accommodement, & les Vénitiens, selon quelques Auteurs, au moyen d'une somme d'argent qu'ils payerent à Léopold, en obtinrent une cession entiere de tous les droits qu'il prétendoit avoir, excepté Trevisé, Coniglian & quelques autres lieux. Mais d'autres assurent que les Venitiens lui restituerent le pays qu'il demandoit, & rien de plus.

Léopold n'ayant pas bien pensé au partage qu'il avoit fait avec son frère, se contenta d'abord d'une égale portion. Mais après y avoir réfléchi, il trouva qu'étant chargé d'un plus grand nombre d'enfans, il devoit par conséquent avoir aussi quelque chose davantage.

Albert n'en fit aucune difficulté. Ils firent

1380.

Aliéna-
tion de
Trevisé &
de quel-
ques au-
tres lieux.

un nouveau partage l'an 1380. par l'entremise du même Louis Roi de Hongrie; & Léopold eut de plus la Stirie & la Carinthie dans son lot. Mais étant venu l'année suivante à manquer d'argent, il vendit à Carraro Seigneur de Padouë plusieurs Terres, entre lesquelles étoient Trevisé, Coniglian, & Saravalle, pour la somme de cent mille Ducats.

Léo-

PARTIE I. LIVRE I. 33

Léopold n'eut d'autre dessein en cela, que d'augmenter ses finances pour faire la guerre aux Suisses, qui, plus fermes que jamais dans la résolution d'assurer leur liberté, sollicitoient les Cantons voisins de prendre les armes, pour chasser la Maison d'Autriche de tout le pays. Déterminé qu'il étoit à faire les derniers efforts pour les réduire, il marcha donc en Suisse avec une puissante Armée, & quand il fut arrivé dans le voisinage du Canton de Lucerne, il résolut de ne perdre pas de tems à trainer la guerre en longueur, mais de donner une bataille décisive qui ruinât d'abord toutes les esperances de ses ennemis. Il les attaqua en effet avec une valeur incomparable. Et déjà il paroissoit tenir la victoire entre ses mains, lorsqu'un des plus vils Soldats Suisses, s'il est vrai ce qu'on raconte, lui porta un coup dans le cœur, qui la lui arracha avec la vie. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer les ennemis, qui commençoient à fuir de toutes parts. À peine la nouvelle de cette mort fut-elle repandue dans leur camp, que faisant volte face, ils chargerent l'Armée Autrichienne, la mirent en déroute, & lui tuèrent plus de deux mille hommes, entre lesquels étoient un grand nombre de Comtes, de Barons & autres Gentilshommes Allemans. Ils firent aussi quantité de prisonniers, prirent tout le bagage de Léopold, & de la plûpart de la Noblesse; & remporterent enfin une victoire si complete, qu'elle donna le coup mortel à toutes les esperances de la Maison d'Autriche. C'est ce qui parut par la conduite des peuples voisins, qui n'attendoient que

34 VIE DE PHILIPPE II.

Pissuë de cette guerre pour se déclarer. Aussi ne tardèrent-ils pas à crier par tout, *Vive la Liberté & la Patrie!* Ce fut l'an 1386. au commencement de Juillet, que se donna cette sanglante bataille dans la campagne de Sem-pach.

1386.

Mort de
Léopold,

Léopold étoit à la fleur de son âge, lorsqu'il reçut le coup qui l'emporta. Sa valeur pouvoit lui faire espérer de grands succès, si la fortune lui eût été moins contraire. Il avoit épousé Viride, fille de Barnabé, Comte ou Vicomte de Milan. Les enfans qu'il eut de ce mariage, furent quatre garçons & trois filles. Guillaume, l'ainé de ceux-là, mourut dans le voyage de la Terre-Sainte, sans laisser de posterité, bien qu'il eût été marié deux fois : la première, avec Hedvige fille de Louis Roi de Hongrie : la seconde, avec Agnès, fille de Charles IV. Empereur. Le second fils de Léopold fut Frédéric III. dont nous parlerons en son lieu. Le troisième, nommé Ernest I. continua la posterité. Le quatrième, qui fut Léopold II. surnommé le Gros, ou l'Ambitieux, voulant vanger la mort de son père, arma vivement contre les Suisses; mais il en fut repoussé plus vivement encore, & son imprudence lui couta la vie. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Catherine, fille de Philippe Duc de Bourgogne, surnommé le Hardi. Agnès fut la première des filles de Léopold : elle épousa Boleslas Duc de Silesie : la seconde, nommée Elizabeth, fut femme du Comte de Goricie : & la troisième, Catherine, mourut lorsqu'on étoit sur le point de la marier.

Al-

PARTIE I. LIVRE I. 35

Albert III. dont nous avons déjà parlé, s'é-
 tant dégouté du monde après la mort de sa
 femme, fille de Louis Burgrave de Nurem-
 berg, se retira dans un Monastere, où il pas-
 sa quelques années dans les jeûnes & autres
 mortifications, jusqu'à l'an 1395. qu'il mou-
 rut, laissant un fils unique nommé Albert
 IV. dit *la Merveille du monde*, qui mourut
 jeune l'an 1404. après avoir été marié trois
 ans avec Jeanne Comtesse de Hollande. Il
 eut deux enfans de ce mariage, savoir Al-
 bert V. qui fut Empereur, & Anne, qui
 épousa Henri II. dit le Riche, Duc de Bavié-
 re. Notre Albert ne jouit pas longtems de
 la dignité imperiale; puisque l'ayant reçue le
 1. de Janvier 1438. il mourut à Francfort au
 mois d'Octobre de l'année suivante. Tou-
 tefois pendant cette année qu'il posséda l'Em-
 pire, il fit de très-belles actions: soit dans la
 guerre qu'il eut contre les Hussites où il rem-
 porta de grands avantages; soit en apaisant
 une dangereuse sédition, que ses soldats, fau-
 te de paye, avoient excitée dans l'Autriche;
 soit en forçant le Sultan Amurath de lever le
 siège de Belgrade, non sans y perdre beaucoup
 de monde & de réputation.

Albert étoit un Prince si rempli de belles
 qualitez, qu'il sembloit ne lui en manquer
 aucune, & qu'il paroïssoit né pour le Trône:
 aussi sa mort causa-t-elle un deuil general dans
 l'Empire. On s'y plaignoit tout haut de la
 Providence, en disant, dans le fort de la
 douleur dont chacun étoit penetré, ou que
 le Ciel ne devoit pas le faire naître; ou qu'a-
 près l'avoir donné au monde, il devoit le
 conserver pour le bien commun de la Chrê-

36 VIE DE PHILIPPE II.

tiénté. Il mourut dans la ville de Strigonie d'une fièvre maligne, qu'il contracta pour avoir trop mangé de melon. Il avoit épousé Elizabeth de Luxembourg, de laquelle il eut deux garçons & deux filles. La première des filles, nommée aussi Elizabeth, fut mariée avec Casimir Roi de Pologne: son mariage fut béni par le Bienheureux Jean de Capistran, Napolitain, de l'Ordre de St. François, en qualité de Nonce du Pape, lequel a depuis été canonisé, aussi bien que le Roi Casimir dont on fait encore aujourd'hui la fête dans l'Eglise Romaine. La seconde, nommée Anne, fut mariée avec Guillaume Duc de Saxe. Quant aux garçons, l'aîné mourut au berceau. Le second nâquit deux mois après la mort de son père, & fut appelé Ladislas. Il mourut, selon quelques Auteurs, empoisonné par ordre de Frédéric IV. qui, jaloux de ce que les peuples de Hongrie & de Bohême l'avoient demandé & obtenu pour leur Roi, se défit de ce concurrent par l'indigne voye que j'ai dite.

Invention
de l'Imprimerie.

1440.
Frédéric
IV.

Au commencement de l'année 1440. à jamais mémorable par l'invention de l'Imprimerie, les Electeurs assemblez à Francfort éleverent à l'Empire ce même Frédéric IV. du nom, & quatrième Archiduc d'Autriche: toute l'esperance de cette Maison étant réduite aux enfans d'Ernest le Fort, qui étoit fils de Léopold II. Le nouvel Empereur s'en alla aussi-tôt à Aix-la-Chapelle, où il fut couronné solennellement. Et depuis cetems-là jusques à présent, l'Empire a toujours demeuré sans interruption dans la Maison d'Autriche.

L'E-

PARTIE I. LIVRE I. 37

L'Eglise étoit alors déchirée par ce fameux Schisme, pour lequel le Concile de Bâle fut assemblé. L'Empereur se transporta en personne dans cette ville, après l'avoir fait rentrer sous sa domination, de même que trois autres Cantons; mais le reste du pays tint ferme à vouloir conserver sa liberté. Il y fit son entrée solennelle entre les Cardinaux d'Arles & de Trente, accompagné des Princes de l'Empire; & fut ensuite, avec la plupart de ces Princes, rendre visite à l'Antipape Felix, quoiqu'il fût qu'il y avoit dans la ville un autre Pape dont l'élection étoit estimée plus canonique.

La ville de Bâle rentre sous la domination de la Maison d'Autriche.

Il retourna ensuite en Allemagne pour apaiser d'autres différends qui s'y étoient élevés; & n'oublia rien pour y rétablir le bon ordre, avant que d'entreprendre un voyage qu'il méditoit de faire en Italie. Il partit au mois de Decembre 1451. accompagné de Ladislas Roi de Hongrie, d'Albert son frère, & d'un grand nombre de Barons & autre Noblesse. La première ville où il s'arrêta fut Venise, dans laquelle il reçut du Senat des honneurs qui approchoient fort du triomphe. Après y avoir demeuré huit jours, il prit le chemin de Ferrare, & alla ensuite à Bologne, où le Cardinal Bessarion en qualité de Legat Apostolique le regala splendidement. De là il passa à Florence, puis à Sienne, pour y recevoir Eleonore, fille d'Edouard Roi de Portugal, qui lui étoit destinée pour femme. Cette Princesse étant arrivée par mer en Italie, s'étoit arrêtée en cette ville pour y attendre son Epoux. Ils passèrent ensemble à Rome, où ils reçurent la couronne & la bénédic-

Arrivée de l'Empereur à Rome le 20 Mars 1451.

38 VIE DE PHILIPPE II

Couronnement de Frédéric.

dition nuptiale par les mains du Pape Nicolas V. le 9. de Mars 1452. & non en 1451. comme le prétendent quelques Auteurs.

1452.

Ce Prince fit de grandes instances pour être couronné de la couronne de fer qui se conserve à Mons, ne voulant pas aller à Milan, à cause des sujets de mécontentement qu'il avoit reçus de François Sforce. Le Pape lui accorda sa demande, avec protestation que ce seroit sans tirer à conséquence, & sans préjudicier aux privileges de l'Archevêque de Milan. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire la ceremonie de ce couronnement, que l'on peut lire au long dans Naucler. Il suffit de dire que Frédéric est le premier Empereur de la Maison d'Autriche qui ait été vu à Rome.

Arrivée de l'Impératrice à Venise.

De là l'Empereur & l'Imperatrice se rendirent à Naples, invitez par le Roi Alphonse, qui les y reçut avec une magnificence vraiment royale. Ils y resterent plusieurs jours, durant lesquels ce ne furent que fêtes & jeux continuels. Après quoi l'Empereur partit pour Rome, continuant son voyage par terre; & l'Imperatrice s'étant mise sur un vaisseau fit le tour de la Sicile & se rendit par mer à Venise, où le Senat lui fit une entrée magnifique. Elle y séjourna quelque tems, pour considerer les merveilles de cette ville incomparable: ensuite de quoi elle alla rejoindre son Epoux qui l'attendoit en terre ferme, bien que quelques Ecrivains assurent que l'Empereur retourna à Venise une seconde fois.

Borso d'Est est fait Duc

Ce fut dans ce voyage d'Italie que Frédéric créa Duc de Modene & de Reggio Borso

so d'Este, qui n'étoit auparavant que Mar-^{de Mode-}
quis. A son retour en Allemagne, il trouva^{ne & de}
toute l'Autriche en armes, par les divisions^{Regio.}
des Hongrois & des Bohémiens au sujet du
jeune Ladislas, qui mettoient tout le pays
en combustion. L'Empereur, sans se mêler de
ce differend, tourna toutes ses pensées à la
guerre contre le Turc, qui ne menaçoit de
rien moins que d'inonder l'Allemagne avec
une armée de cent cinquante mille hommes,
commandée par Mahomet Successeur d'A-
murath. Déjà il avoit formé le siège de Belgra-
de; mais il fut contraint de le lever honteuse-
ment, après avoir été mis avec toute son Armée
dans une entiere déroute. Ce fut le 6. d'Août

1456. qu'arriva cette fameuse expedition, en
mémoire de laquelle le Pape Calixte III. or-
donna une fête solennelle pour être célébrée
par toute la Chrétienté. Quelques Ecrivains at-
tribuent cette victoire aux soins & aux prieres
du Bienheureux Jean de Capistran son Legat.

Les choses étoient en l'état que j'ai dit dans
la Bohême, lorsque Ladislas mourut, dans
le tems qu'il se préparoit à recevoir Madelei-
ne de France son épouse. Comme sa mort
fut assez prompte, on en parla fort diversement,
& l'on ne manqua pas de dire dans le monde
qu'elle avoit été avancée par le poison. Quoi
qu'il en soit, cet accident arrivé au mois de
Novembre 1458. donna lieu à de grands dé-
mêlez entre les Autrichiens, par la concu-
rence de l'Empereur Frédéric, d'Albert son
frère, & de Sigismond Comte de Tirol &
Duc de Souabe, qui étoient heritiers de La-
dislas en même degré. Les deux derniers s'u-
nissant contre Frédéric mirent toute l'Autri-
che

 1456.

 1458.

40 VIE DE PHILIPPE II.

1459.

che en confusion : ce qui ne donna pas peu de chagrin à l'Empereur. Toutefois la naissance d'un fils, qui fut nommé Maximilien, & qui fut ensuite Empereur, comme nous le dirons, lui donna quelque consolation dans ses disgraces. Les trois Princes s'accorderent pourtant à la fin, ayant remis la décision de leur différend à des arbitres, qui partagerent l'Autriche entre eux. Toutefois Albert & Sigismond cederent dans la suite leur portion à Frederic, après que le second eut beaucoup essuyé de traverses de la part des Suisses, contre lesquels il voulut faire la guerre, & qu'il vainquit une fois en bataille rangée, à l'aide d'un grand secours que lui envoya Louis Comte Palatin.

Frederic eut encore plus à souffrir quelque tems après, de la part de ceux de Vienne qui se révolterent contre lui, & l'assiégerent avec sa femme & ses enfans dans un Château, où sans le secours du Roi de Bohême il eût encore été réduit à de plus fâcheuses extremitez. Il traita ensuite avec Charles, Duc de Bourgogne, du mariage de sa fille Marie avec Maximilien. Mais venant à reconnoître l'humeur fiere & imperieuse de Charles, qui ne se fioit point à ses promesses, & qui faisoit des préparatifs de guerre sur les frontieres de ses Etats, il sollicita sous main les Suisses contre lui; de sorte que Charles fut vaincu, & mourut peu après à Nanci. Sa mort facilita le mariage que Frederic avoit si fort à cœur; & quoique le Roi de France le souhaitât ardemment pour lui-même, Marie se déterminâ en faveur de Maximilien.

PARTIE I. LIVRE IV 41

milien. La ceremonie des noces ne fut pas
plûtôt achevée, que l'Empereur convoqua
une Diète à Aix-la-Chapelle, où Maximilien
fut déclaré Roi des Romains l'an 1486. 1486.
L'ayant ainsi associé à l'Empire, ils vécurent
ensemble paisiblement, jusqu'à l'année 1493. 1493.
que Frederic mourut de disenterie le 17. de
Septembre. Mort de
Frederic.

Maximilien, devenu par sa mort seul mai-
tre du Trône imperial & des Etats heredi-
raires de Frederic, retrouva un autre pere
en la personne de Sigismond, Comte de
Tirol, qui l'adopta pour son fils; & soutint
avec autant de réputation que de dignité le
poids de toutes ces couronnes. Les Domai-
nes qu'il avoit acquis du chef de sa femme,
joint à ses biens patrimoniaux, le rendirent
un des plus puissans Princes de son tems.
Du nombre des premiers étoient le Comté
de Bourgogne, le Duché de Brabant, le
Comté de Flandre, le Duché de Luxem-
bourg, le Hainaut, l'Artois, la Hollande,
la Zeelande, le pays de Gueldres, & autres;
sans compter le Cambresis, qui, s'étant
soustrait à la domination du Roi de Fran-
ce, se donna aussi à Maximilien. Il est vrai
que les François s'en vangerent par l'invasion
de la Bourgogne: ce qui causa une sanglante
guerre.

Il se passa huit années consecutives, avant
que Maximilien pût s'affermir dans les pays
que sa femme lui avoit aporte en dot; &
cela par les intrigues des François, qui lui
suscitoient des revoltes tantôt d'un côté &
tantôt d'un autre. Il ne laissa pas, au mi-
lieu de tant de troubles, d'acquiescer beau-
coup

42 VIE DE PHILIPPE II.

coup de gloire en diverses occasions : ayant remporté plusieurs victoires, dont il fut redevable en partie à la valeur d'Albert, Duc de Saxe, un des plus grands Capitaines de son tems. Il en tira de très grands services. Car non seulement Albert lui soumit enfin tous les pays dont je viens de parler; mais il lui procura encore, après la mort de Marie arrivée par une chute de cheval, une seconde alliance avec Marie-Blanche, fille de Louis le Maure, Duc de Milan. Ce mariage fut très avantageux pour Maximilien, à qui sa nouvelle épouse apporta quatre cens mille écus en argent comptant, & pour pareille somme de pierreries.

Ce Prince se ligua ensuite avec le Pape, avec Ferdinand Roi d'Espagne, avec les Venitiens & le Duc de Milan, pour chasser d'Italie Charles VIII. Roi de France, qui, en très peu du tems, s'étoit rendu formidable au Royaume de Naples. Mais Charles ayant été battu à son retour près de Fornoué sur le Taro, ce Royaume demeura à son premier possesseur Ferdinand d'Arragon; & les François furent entièrement chassés du pays. L'Italie auroit pu jouir par là de quelque repos, si les Florentins, qui soutenoient le parti de la France, n'eussent recommencé la guerre pour recouvrer la ville de Pise. Ils attaquèrent donc cette République, pour laquelle le Pape Alexandre VI. l'Empereur, les Venitiens, & le Duc Sforce prirent les armes à leur tour. Déjà Maximilien se préparoit à l'aller secourir en personne, lorsque Sigismond son grand-oncle & son pere adoptif mourut âgé de quatre
vingts.

vingts ans. Comme il ne laissoit point d'enfans de sa femme Eléonore, fille de Jaques Roi d'Ecosse, qui ne lui avoit donné qu'un seul fils mort au berceau, ce fut l'Empereur son neveu qui hérita de tous ses Domaines.

1496.

Ce Prince n'en poursuivit pas moins le dessein qu'il avoit formé de marcher en Italie au secours des Pisans. Il partit à la tête d'une nombreuse Armée; mais après y avoir demeuré quelque tems sans rien faire, il revint en Allemagne peu satisfait du succès de cette expedition. Sur ces entrefaites arriva la mort de Jean son gendre, époux de Marguerite, qui fut depuis femme de Philibert Duc de Savoye. Maximilien voyant alors la nécessité qu'il y avoit de marier aussi son fils Philippe I. du nom, Archiduc d'Autriche, envoya demander Jeanne fille du Roi d'Arragon, qui la lui accorda; & le mariage se conclut en 1497.

1497.

Mariage
de Philippe
I.

Pour développer maintenant l'histoire de ce Philippe, dit le Bel, fils de Maximilien & pere de Charles Quint, il faut savoir que ce Prince, après avoir été revêtu de la succession de sa mere, fit trois fois le voyage d'Espagne: la premiere en 1496. à l'âge de dix-huit ans, pour aller épouser Jeanne, fille de Ferdinand le Catholique, heritiere d'Espagne, des Indes, puis du Royaume de Naples, & de plusieurs autres Etats. Car quoique Jean Prince d'Espagne vécût encore quand ce mariage fut conclu, il mourut néanmoins peu de tems après, aussi bien que le jeune Ferdinand Roi de Naples.

Philippe ne fut pas plutôt revenu de ce

pre-

44 VIE DE PHILIPPE II.

premier voyage avec son épouse, qu'il fut de nouveau appelé de Flandre en Espagne par son Beau-pere Ferdinand, qui, voyant son fils Jean decedé, jugea à propos de faire prêter par ses peuples le serment de fidelité à son gendre, qui devoit, après sa mort, heriter de ses vastes États. Et ce fut en 1501. que Philippe entreprit ce second voyage, un an après la naissance de Charles son fils, qui nâquit à Gand. Il prit sa route par la France, où il eut à Blois une entrevuë avec Louis XII. dans laquelle ces deux Princes se promirent une bonne & inviolable amitié.

1506. Le troisiéme voyage de Philippe se fit l'an 1506. après la mort de la Reine Isabelle de Castille, pour partager ses États avec Ferdinand son beau-pere. Celui-ci ne se reserva sa vie durant que les deux Royaumes de Naples & d'Arragon, & vingt-cinq mille écus de rente sur celui de Castille, avec la Grande-Maitrise des Ordres de Saint Jaques, d'Alcantara, & de Calatrava. Ce partage ainsi fait, Ferdinand passa à Naples pour y reformer quelques abus; ayant peu auparavant conquis ce Royaume sur les François par la valeur de Gonsalve de Cordouë, le plus grand Capitaine de son tems. Philippe, de son côté, ayant été reconnu à Valladolid heritier de tous les Etats d'Espagne, conjointement avec la Reine son épouse, & le Prince Charles leur fils après eux, se dispoit à partir pour retourner en Flandre, lorsqu'il fut surpris à Burgos d'une fièvre maligne, qui l'emporta le 26. Septembre de la même année. Il fut universellement regretté des peuples, par les grandes esperances qu'ils avoient

Mort de
Philippe
d'Autri-
che.

avoient conçues de la douceur de son gouvernement ; & il fut sur-tout pleuré des François , pour lesquels il avoit toujours fait paroître une affection particuliere. C'étoit un Prince de très bonne mine , & d'un abord également affable & majestueux. Il laissa six enfans , deux garçons & quatre filles. L'ainé fut Charles , qui devint ensuite Empereur , & dont nous aurons occasion de parler au long : le second , nommé Ferdinand , porta aussi la couronne impériale. La premiere des filles , nommée Eleonore , épousa premièrement le Roi de Portugal , puis François I. Roi de France. La seconde s'appelloit Elizabeth , & fut femme de Chrétienne Roi de Dannemarck. La troisième , Marie , fut donnée à Louis Roi de Hongrie. Et la quatrième , Catherine , à Jean Roi de Portugal. Nous parlerons encore ailleurs de ces quatre Princesses.

Pour revenir à Maximilien ; pendant que la guerre continuoit avec chaleur en Italie contre la République de Venise , qui n'employoit pas moins utilement sa politique que ses armes pour sa défense , & qui se défendoit d'autant mieux qu'elle avoit l'avantage sur ses ennemis ; ce Prince retourna à Vienne , où devoient aussi se rendre les Ambassadeurs du Pape , qui étoit alors Leon X. , du Roi d'Espagne , du Roi d'Angleterre , & des Rois de Pologne , de Hongrie & de Bohême. Le Pape y envoya , en qualité de son Legat , le Cardinal Gilles de Viterbe , un des plus éloquens personnages de ce tems-là , & des plus versez dans la connoissance des affaires de l'Europe.

Tous

46 VIE DE PHILIPPE II.

Traitez de
Viennæ.

Tous ces Ministres ainſi rasſemblez com-
mencerent à traiter chacun en particulier de
ce qui regardoit les interêts de leurs Maîtres.
On vint enſuite au point principal, qui avoit
donné lieu à la tenuë de ce Congrès: ſavoir
au double mariage d'Anne fille de Ladiflas,
avec Ferdinand neveu de Maximilien & fils
de Philippe; & de Louis frere d'Anne, avec
Marie ſœur de Ferdinand. Il fut ſtipulé par
cet accord, qu'en cas que Louis vînt à
mourir ſans enfans mâles, Anne ſa ſœur &
ſes hoirs ſuccederoient aux Royaumes de
Hongrie & de Boheme; & qu'après la mort
de Ladiflas, qui arriva peu de tems après,
ſon fils Louis, qui n'avoit alors que dix ans,
demeureroit ſous la tutele de Maximilien, &
de Sigifmond Roi de Pologne: ce qui étoit
le principal but de l'Empereur. A ces con-
ditions, il fut conclu qu'il y auroit defor-
mais une paix perpetuelle entre tous ces
Princes & quelques autres leurs amis & al-
liez. Mais ces articles ayant été préſentez aux
Grands du Royaume, ils refuſerent d'y con-
ſentir, ce qui donna occaſion aux Turcs
d'en envahir la plupart des Provinces.

Bataille de
Marignan.

Les progrès de François I. en Italie occu-
pèrent auſſi beaucoup les eſprits: d'autant
plus qu'on reçut alors la nouvelle de la fa-
meuſe bataille de Marignan qu'il avoit gagnée
par le ſecours des Venitiens, & de la priſe
de Rovigo par les troupes de cette Républi-
que. Comme il ſembloit que tout cela don-
nât beaucoup de jaloſie au reſte de l'Italie,
Maximilien ne penſoit qu'aux moyens d'y
remedier. Mais les Ambaſſadeurs des autres
Princes ne voulurent pas entrer dans ſes me-
ſu-

fures, & il ne reçut plus de satisfaction de la part du Legat, dans les conférences qu'il eut avec lui sur ce sujet; ce Ministre s'excusant toujours sur ce qu'il n'avoit point d'ordre de traiter de ces matieres.

Maximilien ne se rebuta point pour cela. Voyant que les négociations generales lui réussissoient, il essaya d'en entamer de particulieres pour ses propres interêts, & fit au Legat quelques demandes qu'il souhaitoit d'obtenir du Pape, en faveur de son fils naturel nommé George, qui fut dans la suite Evêque de Liège. On prétend même qu'il alla jusqu'à lui demander un Chapeau de Cardinal. Mais il y a d'autant moins d'apparence, que les Princes ne se mêlant pas beaucoup alors des affaires de la Cour de Rome, il importoit peu à cette Cour d'avoir des Prélats à sa dévotion; outre que Maximilien n'étoit pas auprès du Pape Leon en aussi grande estime qu'on pourroit se l'imaginer, & qu'il le desiroit lui-même. Ainsi, tout ce qui pourroit le faire croire, c'est que ce Prince témoigna toujours beaucoup de tendresse envers ses enfans, tant legitimes que bâtards. Il en eut deux de cette dernière sorte, un garçon & une fille: savoir, George dont je viens de parler, & Marguerite, qui fut femme de Jean Comte d'Oostfrise. Ceux qui lui en donnent encore d'autres, de quoi néanmoins je ne trouve aucune preuve digne de foi, se fondent apparemment sur ce qu'il eut un grand nombre de concubines, particulièrement dans sa jeunesse, où il ne se fit pas un scrupule de laisser voir son incontinence aux yeux de toute sa Cour.

Enfans
naturels
de l'Em-
pereur
Maximi-
lien.

Quoi

48 VIE DE PHILIPPE II.

Quoi qu'il en soit, je finis ici ce premier Livre à la mort de Philippe I. pour donner en abrégé dans le suivant la vie de Charles Quint son fils, pere du grand Roi dont j'entreprends l'histoire.

Fin du Livre I.





LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE II.

ARGUMENT

DU LIVRE SECOND.

Charles d'Autriche demeure heritier de tous les biens paternels & maternels. Sa naissance, & son Traité avec François I. Celui-ci va en Italie avec une puissante Armée. Charles passe en Espagne. Accomplissement de de quelques presages. Mort de Maximilien, ses Actions, son Caractere. Charles est élu

Tome I. C Em-

50 VIE DE PHILIPPE II.

Empereur. Il en reçoit la nouvelle en Espagne, d'où il part pour se rendre en Flandre par l'Angleterre. Il est couronné à Aix-la-Chapelle. François I. lui déclare la guerre. Mort de Leon X. Promotion d'Adrien au Pontificat. Luther se rend à la Diète de Worms. Les Ecclesiastiques le font mettre en prison. Divers raisonnemens sur l'observation de la foi donnée.

1500.

Grande
puissance
de Charles
Prince
d'Espagne.



Charles d'Autriche Prince d'Espagne, & depuis l'un des plus grands Empereurs de l'Univers, demeura donc heritier de tous les biens soit paternels, soit maternels ; mais non pas de ceux que possédoit Maximilien son Ayeul, Pere de Philippe, qui étoit encore vivant ; en quoi le Comte Loschi s'est trompé lorsqu'il a mis la mort de Maximilien avant celle de Philippe. Ce même Charles fut le centre des deux plus illustres familles du monde, aiant eu pour Aieule Marie, unique Heritiere du Grand Charles Duc de Bourgogne ; & pour Mere, Jeanne Princesse de Castille, fille de Ferdinand le Catholique, laquelle lui transmit avec le sang les vastes Etats de ces fameux & anciens Rois d'Espagne, appelez Gots ; dont l'origine est si celebre & si glorieuse, qu'il n'y en eut jamais de semblable sur la terre. Par consequent il ne sera pas inutile de dire ici un mot de cette succession.

Ferdinand le Catholique & Isabelle n'eurent qu'un Enfant mâle, nommé Jean, & quatre filles, dont les deux aînées furent
Isa-

PARTIE I. LIVRE II. 51

Isabelle & Jeanne. Ils firent en même tems le mariage du Prince Jean & de la Princesse Jeanne, dont l'une épousa, comme j'ai dit, l'Archiduc Philippe, & l'autre, Marguerite sa sœur. L'Infante Isabelle, qui étoit l'aînée, fut mariée avec Don Emmanuel Roi de Portugal; & de ce Mariage sortit Don Michel dit *de la Paix*, parce qu'il nâquit précisément dans le tems que la Paix fut faite entre le Portugal & la Castille. Sur ces entrefaites, mourut le Prince Don Jean, Epoux de Marguerite, à l'âge de dix-neuf ans, sans laisser d'autre Heritier qu'Isabelle Reine de Portugal, qui receuillit par ce moyen tous ces grands Etats. Cette Princesse étant ensuite venuë à mourir, les laissa au Prince Michel son fils; lequel étant aussi mort deux ans après, transmet toute la succession à Charles, qui étoit né dans la Ville de Gand le

Sa Naissance.
1500.

lundi 24. Fevrier 1500. Ce fut l'Evêque de Tournay qui le batifia. Il eut pour Parrains les Princes de Chimai & de Bergue; & pour Marraines, Marguerite sa Tante Veuve du Prince Don Jean, & Marguerite Sœur d'Edouard Roi d'Angleterre. Il reçut alors le titre de Duc de Luxembourg, & l'Archiduc son pere étant mort peu après, il fut élevé avec beaucoup de soin à la Cour de Maximilien son Aieul, sous la conduite de divers Maîtres, & particulièrement d'Adrien, qui fut dans la suite élevé au Pontificat. Sa Tante Marguerite prit soin du gouvernement de la Flandre pendant sa Minorité; l'Empereur ne pouvant y vacquer à cause des affaires qu'il avoit en

1508.

l'Empereur, & les Rois de France & d'Espagne, la fameuse Ligue de Cambrai, contre les Venitiens, avec le succès que chacun fait.

Deux ans après, le Roi Catholique & le Roi d'Angleterre se liguerent ensemble contre le Roi de France, dont Jean d'Albret Roi de Navarre prit les intérêts avec chaleur. Le Pape, qui marquoit ouvertement sa partialité en faveur des deux premiers, qu'il avoit lui-même excitez à faire la guerre à la France, excommunia Jean d'Albret, le priva de son Royaume, & le transporta au Roi Catholique. Celui-ci envoya aussitôt Frederic de Toledé, Duc d'Albe, à la tête d'une puissante Armée, pour en prendre possession en son nom; & unit l'an 1512. le Royaume de Navarre à celui de Castille, avec lequel il fut toujours incorporé depuis. Jean d'Albret fit inutilement tous ses efforts pour s'y opposer: il fut contraint de se réfugier auprès du Roi de France. L'histoire rapporte que sa femme Marguerite, en se retirant avec lui en France, lui prédit que cette perte seroit désormais sans remede, & voici, à ce qu'on prétend, les propres termes dont elle se servit. *Vous fûtes Roi de Navarre, mon cher Dou Juan, mais ni vous ni vos heritiers ne le seront jamais plus. Ce Royaume n'eût pas été perdu pour nous, si je fusse née Roi & vous Reine.*

1514.

La mort de Louis XII. arrivée l'an 1514. & celle de Ferdinand le Catholique qui la suivit de près, firent bien changer la face de l'Europe. Mais sans entrer ici dans le détail des affaires generales, je me borne à ce qui

PARTIE I. LIVRE II. 53

qui regarde en particulier le sujet que j'ai en main. François d'Angoulême I. du nom, ayant succédé à la Couronne de France, ses favoris & ceux du Prince Charles, qui s'appelloit, comme j'ai dit, Duc de Luxembourg, crurent prévenir tous les differends qui pourroient naître entre ces deux Princes, en les unissant par les nœuds de la plus étroite amitié. Mais ils ne prévoyoient pas qu'elle ne pourroit longtems subsister, eu égard au grand courage de l'un & de l'autre. Et en effet, ils eurent bientôt des querelles si violentes, qu'elles ne purent s'éteindre que par leur mort.

Ce qui fit juger que François I. seroit un jour un des plus courageux Princes du monde, c'est le voyage qu'il fit en Italie l'an 1515. aussi-tôt après son couronnement. Ni la longueur, ni la difficulté des chemins ne furent capables de l'en détourner. Il partit à la tête d'une nombreuse Armée, par les conseils de Trivulce, passa les Alpes avec un grand train d'artillerie & toutes sortes de munitions; & fondant sur les troupes de Prosper Colonne, Capitaine expérimenté, qui en gardoit les passages, le battit & le fit prisonnier à Villefranche. Poursuivant ensuite son chemin avec toute son Armée composée de quarante mille hommes, il vint à Marignan, où il attaqua les Suisses au nombre de trente mille, commandez par le Cardinal de Sion. Cette fameuse bataille dura deux jours, sans que le Roi prît aucun repos durant la nuit qui fut entre deux. Au contraire il la passa toute entiere à parcourir les tentes de ses Soldats blessez, leur faisant distribuer son

1515.
François I.
passe en
Italie.

54 VIE DE PHILIPPE II.

Défaite
des Suiffes
à la jour-
née de
Marignan.

linge, & jusqu'aux draps de son lit, pour bander leurs playes, & ne voulant se coucher qu'à plate terre, pour être plutôt prêt à retourner dès la pointe du jour au combat. Il remporta bientôt une Victoire complete sur les Suiffes, qui perdirent plus de quinze mille hommes dans cette bataille. Ensuite de quoi il se rendit à Milan, où il passa quelques jours dans les Fêtes, dans la joie, & dans toutes fortes de galanteries. Ce fut cette Expedition qui lui acquit la renommée du plus vaillant Roi de l'univers, tel qu'il le fut en effet, & qui fit rechercher son amitié de tous les autres Princes de l'Europe. Mais cela n'empêcha pas que l'Armée de l'Empereur Maximilien ne le chassât peu après de Milan.

Traité de
de Noyon
entre
Charles V.
& Fran-
çois I.

Toutefois on en vint à une négociation, dans laquelle il fut résolu, que les deux Princes envoyeroient leurs Députés à Noyon, où, après de longs débats, l'accommodement fut enfin conclu aux conditions suivantes. „ Que François céderoit à Charles „ toutes ses prétentions sur le Royaume de „ Naples, moyennant une pension de cent „ mille écus, qui lui seroit payée tous les „ ans. Que Charles épouseroit Louise fille „ aînée de François, au lieu de Renée, fille „ de Louis XII. qui lui avoit été promise. „ Et que Charles rendroit à Henri, fils de „ Jean d'Albret, le Royaume de Navarre „ dont il avoit été dépouillé par Ferdinand, „ ou du moins un équivalent au gré de „ Henri, & cela dans l'espace de six mois.

1516.

Ce Traité ainsi conclu l'an 1516. cinq mois après la mort de Ferdinand le Catholique,

&

PARTIE I. LIVRE II. 55

& du consentement de l'Empereur Maximilien qui vivoit encore alors, fut ratifié par les deux Princes, qui, pour plus grande preuve de leur sincérité, se donnerent l'un à l'autre les marques de leur Ordre; c'est à dire que François donna à Charles l'Ordre de St. Michel, institué par Louis XI. & Charles donna à François celui de la Toison d'or, fondé par Philippe le Bon Duc de Bourgogne, son Bifaieul maternel.

Ensuite, Charles passa en Espagne, par le conseil de Maximilien, pour y prendre possession des Etats de Ferdinand, qui avoient besoin de sa personne. Mais avant que de raconter ce qu'il y fit, il est bon de dire un mot de certains pronostics qu'un celebre Astrologue de ce tems-là avoit faits à Ferdinand, en lui disant, entre autres choses, *qu'il mourroit infailliblement à Madrigal*. C'étoit un lieu situé au Diocèse d'Avila, où Ferdinand avoit une fille naturelle, nommée Monique; qu'il aimoit avec beaucoup de tendresse. Il n'osoit plus depuis ce tems-là entrer dans aucun endroit qui portât ce nom; & cependant il mourut à Madrigal, autre petit lieu ainsi nommé le 21. Janvier 1516. Ce qui avoit inspiré cette crainte à Ferdinand, étoit l'exemple de Don Pierre Roi de Castille à qui l'on avoit de même prédit, *qu'il devoit finir ses jours par un grand accident dans la Tour de l'Etoile*. Il prit en vain toutes sortes de précautions pour éviter l'effet de son Destin, en s'informant soigneusement s'il y avoit en Espagne ou ailleurs une Tour qui portât ce nom. Le jour même qu'il fut assassiné comme il sortoit du château de

Charles
passe en
Espagne.
Divers
pronostics suivis
de leur accomplissement.

56 VIE DE PHILIPPE II.

Montel, il trouva, en levant les yeux pour confiderer cette fortereffe, une infcription qui portoit, *que c'étoit là la Tour de l'Etoile*. Et bien que le pronoftic & le jour fatal lui fuflent prefens à l'efprit, telle fut la conftance ou plutôt la force de fa deftinée, qu'il fe jetta lui-même dans le précipice. J'avouë qu'il ne faut pas ajouter foi trop legerement à ces fortes de prédiftions; mais je croi auffi qu'on ne doit pas tout à fait les méprifer.

Quelcun aiant auffi prédit à l'Empereur Frederic *qu'il mourroit à Florence*, il ne voulut jamais entrer dans cette ville, bien qu'il paffat plufieurs fois auprès. Cependant la prédiftion s'accomplit en quelque maniere, ce Prince étant mort à *Fiorenzuola* dans le Parmefan: ce qui fait voir que quoi-que ce diminutif ne méritât pas en aparence grande attention; il étoit néanmoins fuffifant pour fonder le pronoftic, & qu'on n'y fauroit avoir trop d'égards, quand il s'agit de la vie des Princes.

Don Alvarez de Luna évitoit de même autant qu'il pouvoit d'entrer dans une de fes Maisons, nommée *Palcho*, parce qu'un Astrologue lui avoit prédit qu'il finiroit fa vie fur un *Palco*, qui en Italien fignifie un *Echafaut*. Mais toutes fes précautions furent inutiles: d'autant qu'ayant été condamné à perdre la tête, il mourut en effet fur un échafaut comme on le lui avoit prédit.

Reprenons le voyage de Charles V. qui fut très-heureux foit par terre, foit par mer. Il s'embarqua le 19. de Septembre à *Villaviciofa*, où il étoit attendu par divers Seigneurs qui fouhaitoient ardemment de lui ren-

PARTIE I. LIVRE II. 57

rendre leurs respects. Il ne voulut pas manquer lui-même de rendre les siens à la Reine sa mere, qui étoit alors à Tordefilla: il partit pour l'y aller trouver, & lui donna de grandes marques de soumission & de tendresse. Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Roi, ce fut d'ordonner à Don Pierre Martinez de Gusman, Commandeur de l'Ordre de Calatrava, & Gouverneur de l'Infant Don Ferdinand son frere; de même qu'à Don Alvare Ozorio, Evêque d'Astorgue, son Précepteur, de quitter chacun leur emploi & de se retirer, l'un dans sa maison, & l'autre dans son Diocese, parce que les maximes de l'Etat demandoient qu'il en usât ainsi. C'étoient deux personnages d'un grand mérite. Aussi Charles V. ne les auroit-il pas traités de la sorte, s'il n'eût été averti qu'ils donnoient de mauvais conseils au Prince de l'éducation duquel ils étoient chargés; en lui insinuant que le Roi son frere n'avoit pas pour lui toute la tendresse qu'il devoit, & que c'étoit entre ses mains qu'il devoit remettre le gouvernement de l'Etat en son absence: ce qu'ils disoient, pour gouverner eux mêmes arbitrairement sous son autorité.

Charles aiant reçu le serment de fidélité des Espagnols, dans une Assemblée generale des Etats tenue à Valladolid, résolut de se transporter en Arragon, pour s'y faire proclamer Roi; & cela, sur ce que les Etats de ce Royaume avoient souhaité de jouir du même privilege que ceux de Castille, qui étoit de voir chez eux le Roi en personne, & non par ses Ambassadeurs. Il n'y alla néanmoins, qu'après avoir obtenu du Pape

Charles
reçoit des
Espagnols
le serment
de fidélité.

58 VIE DE PHILIPPE II.

Leon X. un Chapeau de Cardinal pour son Maître Adrien.

Mort de
Maximilien & son
Caractère.

Pendant que Charles étoit en Arragon, l'Empereur Maximilien mourut en Allemagne le 12. de Janvier 1519. laissant le Trône Imperial en butte à tous ceux que leur ambition, leurs brigues, ou les forces qu'ils avoient en main, mettoient en état d'y prétendre. C'étoit un Prince qui, tant qu'il vécut, avoit paru plein d'irrésolution, léger, inconstant, facile à se leurrer d'espérances, extrêmement prodigue, & sujet à de grands desordres; de maniere qu'il ne put jamais réussir dans aucune entreprise, aiant toujours fait la guerre avec differens succès, parce qu'il s'y portoit avec aussi peu de fermeté, que de prudence. Il étoit entré en 1507. dans la Ligue contre les Venitiens, à la sollicitation du Pape Jules II.; & puis, il s'étoit accommodé avec eux, sans en peser les conséquences: ce qui faisoit dire à ce Pape: *que Maximilien auroit été plus propre à manier la Croix que l'épée, comme il lui seroit mieux convenu à lui-même de porter l'épée que la Croix.* Quoi qu'il en soit, la mort de cet Empereur donna lieu à divers Princes d'élever leurs pensées jusqu'au Trône Imperial. Mais entre tous ceux qui pouvoient y prétendre, nul autre ne parut sur les rangs que Charles & François I. qui pourtant n'employèrent pour réussir, chacun de leur côté, que la voye des intrigues & des ressorts cachés, sans sortir des bornes de la modération, & des égards qu'ils devoient avoir l'un pour l'autre.

Erasmus raporte avec de grands éloges, la

PARTIE I. LIVRE II. 59

generosité avec laquelle Frederic Duc de Saxe refusa en pleine assemblée la Couronne Imperiale qui lui étoit offerte par les Electeurs. Ils en furent si touchez, que desesperant de pouvoir s'accorder sur l'Electi-
*on, ils résolurent d'un commun consente-
 ment de s'en remettre au choix de Frederic,
 & de nommer pour Empereur celui que ce
 Prince en jugeroit digne. Frederic s'en dé-
 fendit quelque tems. Mais cédant enfin
 aux instances réitérées de ses Collegues, &
 aux assurances sinceres qu'ils lui donnoient
 d'en passer par son jugement, il déclara de-
 vant tout le College Electoral, que pour lui,
 il ne connoissoit personne qui fût plus capable
 de remplir le Trône Imperial avec gloire, & de
 procurer le bien commun de la Chrétienté, que
 le Roi Charles.*

Genero-
 sité de
 Frédéric
 de Saxe.

Il n'y eut que l'Electeur de Treves, par-
 tisan déclaré de François I. qui fut d'un avis
 contraire à ce sentiment. Il représenta avec
 force, combien seroit à craindre la puissance
 demesurée de ce Prince, déjà si considerable
 par la possession de tant de vastes Etats, s'il
 venoit à y ajouter l'Empire; prétendant que
 ce seroit non seulement causer une extrême
 jalousie à toute l'Allemagne, mais encore l'ex-
 poser à un danger manifeste de périr. Tou-
 tefois, quelque bien fondées que fussent ces
 remontrances, elles ne firent aucune impres-
 sion sur l'esprit des Electeurs. Ils proclame-
 rent Charles Roi de Romains & puis Em-
 pereur, comme ils l'avoient promis à Fre-
 deric: ce qui fut fait avec de grandes dé-
 monstrations de joie le 24. Fevrier de la mê-
 me année 1519. jour de la fête de St. Ma-
 thias.

Charles V.
 élu Empe-
 reur.

1519.

60 VIE DE PHILIPPE II.

thias. L'Electeur de Trêves ne put dissimuler la douleur qu'il en ressentit. Celle de François I. ne fut pas moins vive. Mais il avoit une grandeur d'ame, qui étoufa bientôt tous ses ressentimens. Le Pape Leon X. par une Bulle particuliere donna dispense à Charles de celle qui défendoit au Roi de Naples de pouvoir parvenir à l'Empire.

Le Duc de Bavière passe en Espagne pour lui en porter la nouvelle.

Le Duc de Bavière fut le premier qui porta à l'Empereur la nouvelle de son élection, pour l'engager, par le rang qu'il tenoit dans la Diète, à mettre au plutôt la dernière main à ce grand ouvrage. Et comme l'Espagne ne reconnoît en aucune maniere l'Empire, dont elle est séparée & indépendante à tous égards, bien que ce titre de Roi des Romains soit plus ancien que celui de Roi d'Espagne, Charles ne laissa pas, dès qu'il eut accepté la Couronne Imperiale, de faire publier une Loi en faveur de l'immunité & de l'indépendance de ses Royaumes.

Il ordonna encore dans le même tems, que le Roi de Castille, au lieu du titre d'*Altesse* qu'il avoit porté jusqu'alors, porteroit désormais celui de *Majesté*. Mais ce qui fit le plus de plaisir à cette nation naturellement hautaine, ce fut l'usage que l'Empereur introduisit à quelques mois de là, de faire couvrir les Grands d'Espagne en présence de leur Roi, en leur donnant la qualité de *Freres* ou de *Cousins*, ou d'autres titres semblables qui marquoient quelque affinité avec lui. La distinction qu'il établit entre les Grands, fut donc, que ceux de la première Classe auroient le privilege de parler couverts devant le Roi; que ceux de la seconde pourroient

en-

PARTIE I. LIVRE II. 61

entendre couverts les propositions qui seroient faites dans le Conseil, mais qu'ils seroient obligez de se découvrir pour parler; enfin que ceux de la troisieme, étant en présence du Roi, pourroient demeurer couverts lorsqu'ils se tiendroient apuyez contre la muraille ou dans quelque autre fonction; mais qu'ils ne pourroient écouter ce qui se diroit, ni parler eux-mêmes, sans se découvrir. Il créa de plus la charge de Courrier Major, pour en gratifier la Maison de Tassis d'où sont les Comtes de Villademiana, laquelle passa ensuite à titre d'Heredité aux Comtes d'Ognate, qui en retiroit plus de deux cens mille écus.

Charges
& dignitez
conferées
par le nou-
vel Empe-
reur.

Charles conféra encore cette même année, en qualité de Duc de Bourgogne, la Toison d'or, comme Chef & Grand-Maître de cet Ordre, à divers Seigneurs. De ce nombre furent Don Alvare de Zuniga, Duc de Bejar: Don Frédéric Henriquez Amirante: Don Innico de Velasco, Connétable: le Marquis d'Astorga: le Prince de Vixiniano: & le Duc de Cardone.

Sur ces entrefaites, l'Electeur Palatin au nom de tous les Princes & Etats de l'Empire fut envoyé en Espagne, avec un Acte authentique de l'élection de Charles V. pour supplier Sa Majesté Imperiale de se disposer à faire incessamment le voyage d'Allemagne, où sa présence étoit nécessaire, dans la conjoncture des troubles qui commençoient à s'y élever. C'étoit le tems que Martin Luther, ayant été condamné & excommunié par le Pape Leon X. se faisoit un grand nombre de partisans; & que sous la protec-

62 V I E D E P H I L I P P E I I .

tion de quelques Princes, il jettoit les fondemens d'une Religion particuliere, différente en plusieurs choses de la Religion Romaine. On vit en ce même tems-là un commencement de guerre civile dans une partie de la Castille, qui dura l'espace de trois ans. Ce fut l'ambition de Jean de Padille, d'Antoine d'Acugna, Evêque de Zamora, & de Jean Bravo, qui porta ce Royaume à se soulever, dont le prétexte de se former en République.

Adrien
est déclaré
Gouverneur
en
Espagne
durant
l'absence
de Charles
V.

Toutefois l'Empereur ne différa point son voyage pour cela. Il savoit trop bien qu'il ne pouvoit conserver l'Empire, sans se transporter en Allemagne. Ayant donc convoqué les Etats-generaux, & établi pour Gouverneur du Royaume en son absence l'Evêque de Tortose, son Maître, qu'il avoit déjà fait nommer Cardinal, il déclara devant toute l'Assemblée la nécessité indispensable de son départ, dont il avoit déjà fixé le jour, & pour lequel il avoit ordonné tous les préparatifs nécessaires. Il leur fit voir de quelle conséquence il étoit qu'il allât prendre possession de la Couronne Imperiale, que le Roi de France s'efforçoit de lui enlever; aussi bien que de pourvoir à la sûreté de ses Etats de Flandre & d'Italie, qui le souhaitoient eux-mêmes avec empressement; & que, quoi qu'il regardât la Castille comme le principal fondement de la Monarchie, il ne pouvoit néanmoins se dispenser de secourir les uns & les autres, puisque Dieu lui en avoit confié le Gouvernement: protestant, malgré tout cela, qu'il ne se seroit pas déterminé à partir sitôt, si les Electeurs ne l'en euf-

PARTIE I. LIVRE II. 63

eussent fait prier avec instance, eu égard aux pressans besoins de la Religion.

La principale raison qui porta l'Empereur à parler de la sorte, étoit, que les peuples de Castille prenoient pour prétexte de leur soulèvement, qu'il s'en alloit en Allemagne, pour ne revenir plus en Espagne : qu'il prétendoit recevoir tous les revenus de ces Royaumes, par le moyen des Gouverneurs Etrangers qu'il y établiroit, pour en disposer à son gré en Flandre, qui étoit le lieu de sa naissance. Et que son dessein n'étoit autre que de faire de la Castille, ce Royaume si célèbre & si ancien, une Province de la dépendance des Pays-Bas.

Ce Prince prit donc le parti qu'il crut lui être le plus avantageux. Il s'embarqua à la Corogne, suivi d'une nombreuse Cour. Entre les Seigneurs qui l'accompagnèrent, étoient le Duc d'Albe, Don Frédéric, le Marquis de Ville-Franche son fils, & quelques autres. Et sans la révolution qui arriva en ce tems-là, le nombre des Seigneurs qui l'auroient suivi eût été encore beaucoup plus grand. Pendant qu'il continuë son voyage, il ne sera pas inutile de rapporter en peu de mots les principales causes de la haine irréconciliable qui se forma entre Charles Quint & François I.

Ce Prince s'embarque pour l'Allemagne.

L'avantage qu'avoit eu Charles d'emporter la Couronne Imperiale malgré les brigues & les prétentions de François, fut pour celui-ci un sujet de chagrin qu'il ne lui étoit pas facile d'oublier. Comme ils avoient tous deux des forces & un pouvoir capables de leur causer une jalousie mutuelle, ils ne songeoient qu'à se rendre plus redoutables chacun de leur

Motifs de la haine qui se forma entre lui & François I.

64 VIE DE PHILIPPE II.

Griefs de
l'Empe-
reur con-
tre le Roi
de France.

leur côté; & comme ils se croyoient tous deux offensez, ils croyoient aussi avoir tous deux de bonnes raisons pour se mettre en état de défense. Ni l'un, ni l'autre ne négligeoit aucune occasion de faire de la peine à son ennemi; ils profitoient de toutes les conjonctures dont ils pouvoient tirer le moindre avantage. Il n'étoit pas possible que ce feu demeurât longtems caché. Il se manifesta bientôt avec tant de violence, que les seules étincelles qui s'en répandirent en divers endroits y causerent de grands embrasemens. Voici à quoi se réduisoient les principaux griefs de ces deux Princes, comme il parut par leurs Manifestes.

Charles remontoit jusqu'à un tems plus reculé. Il se plaignoit des affronts que Charles VIII. avoit faits à Maximilien son aieul, en lui renvoyant sa fille Marguerite six ans après la conclusion du contract par lequel il avoit promis de l'épouser; & en lui enlevant Anne de Bretagne, dont le Mariage avec le Prince d'Autriche étoit regardé comme si sûr, ayant été conclu & arrêté avec toutes les solemnitez accoutumées, qu'il ne se faisoit aucun Acte public en Bretagne, qu'au nom de la Duchesse & du Prince son Epoux.

Il se plaignoit encore d'un autre manquement de parole qu'il imputoit à Louis XII. mais qu'il faisoit retomber sur François I. qui étoit que Louis ayant promis de lui donner en mariage Claude de France sa fille aînée, il l'avoit ensuite donnée à François, au mépris de son premier engagement; quoique ce mariage eût été stipulé entre Louis & Ma-

PARTIE I. LIVRE II. 65

ximilien, afin d'empêcher par là l'effet de la menace que cet Empereur lui faisoit de le mettre au ban de l'Empire, pour avoir chassé du Duché de Milan Ludovic & François Sforce, dont le premier étoit Pere de Maximilien.

Le troisième grief de Charles regardoit le Duché de Bourgogne, qu'il reprochoit à François d'avoir été injustement usurpé par Louis XI. sur Marie de Bourgogne son ayeule, sans aucune ombre de prétentions, mais par la seule force des armes.

Il se plaignoit aussi des intrigues & des ressorts qu'avoit fait jouer Louis XII. pour lui aliéner les bonnes grâces de Ferdinand le Catholique son aieul maternel, en lui faisant épouser en secondes noces sa nièce Germaine, fille de Gaston VII. Comte de Foix, à condition, ainsi qu'il étoit dit par le Traité conclu en 1505. que s'il naissoit des enfans de ce mariage, ils heriteroient du Royaume de Naples, qui par ce moyen étoit enlevé à Charles Quint.

Enfin sa dernière plainte regardoit le Duché de Milan, qui avoit été conquis depuis peu par François I. & que Charles disoit appartenir sans difficulté aux Sforces & à l'Empire: d'autant que l'investiture en vertu de laquelle François y pouvoit prétendre, avoit été déclarée invalide, par le défaut des conditions nécessaires pour l'obtenir. Voilà quels étoient les griefs que l'Empereur alléguoit dans son Manifeste.

Le Roi de France de son côté y oposoit
 premièrement l'inexécution des deux promesses qui lui avoient été faites par le Traité de
 Noyon, Et de François I. contre l'Empereur.

66 VIE DE PHILIPPE II.

Noyon; l'une, de restituer le Royaume de Navarre à Henri d'Albret; l'autre, de payer à François une pension de cent mille écus, au moyen de laquelle il s'étoit déporté de toutes ses prétentions au Royaume de Naples. Il se plaignoit donc que l'Empereur ne paroïssoit nullement disposé à les accomplir; puis que non seulement il avoit laissé écouler les six mois fixez pour l'exécution de ses promesses, mais qu'il n'avoit même jamais voulu s'expliquer là-dessus, malgré les instances qui lui en avoient été faites deux ou trois ans après la ratification du Traité.

Il se plaignoit en second lieu du refus que faisoit l'Empereur, de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit comme Vassal, en qualité de Comte de Flandre & d'Artois, quoi qu'il l'eût déjà fait une fois; & cela par cette unique raison, qu'une telle démarche étoit trop indigne de la Majesté Imperiale. Voilà en peu de mots sur quoi étoit fondée la haine irréconciliable de ces deux Princes, qui causa une si grande effusion de sang Chrétien, la ruine de tant de familles, & la destruction de tant de Provinces.

Charles s'étant embarqué, comme je l'ai dit, fut contraint par la tempête de relâcher en Angleterre, & de faire descente à Douvres, le meilleur Port de ce Royaume, où le Roi Henri VIII. vint en poste le recevoir. Il y arriva peu après le débarquement de l'Empereur, & n'oublia rien pour régaler un hôte de cette importance. Ils firent ensemble un Traité de confédération, sans préjudice de celui que François I. avoit conclu avec Henri dans la ville d'Ardres. Polydore

Charles arrive en Angleterre.

Et y fait un Traité avec Henri VIII.

&

PARTIE I. LIVRE II. 67

& Martin du Bellai ne font pas d'accord sur la date de ces deux Traitez, le premier prétendant que celui de Charles-Quint fut postérieur, & l'autre voulant que ce soit celui de François I. Mais sans entrer dans cette dispute, je m'en tiens au plus grand nombre d'Auteurs, qui mettent le Traité de l'Empereur avec Henri après celui du Roi de France.

Henri ne manqua par de faire voir à l'Empereur le bel Ouvrage (comme l'appelloit Leon X.) qu'il avoit composé contre la Doctrine de Luther, & qui se trouve encore aujourd'hui parfaitement bien copié, & souscrit de la propre main de ce Prince, dans la Bibliothèque du Vatican, tel qu'il l'avoit envoyé au Pape Leon. Ce fut ce qui lui mérita de la part de ce Pontife le titre de *Defenseur de la Foi*. L'Empereur prit beaucoup de plaisir à voir cet Ouvrage; & exhorta le Roi d'Angleterre non seulement de continuer à donner des marques de son zèle par sa plume, mais encore de joindre son épée à la sienne, *pour chasser ce Monstre de l'Allemagne*. Ce sont les termes dont il se servit en parlant de Luther.

Ces deux Princes s'embrassèrent avec beaucoup de cordialité, confirmant par ces marques extérieures l'étroite union qui étoit déjà entre eux par les liens du sang, à cause de Catherine Reine d'Angleterre qui étoit sœur de la Reine Jeanne: après quoi ils se séparèrent, non sans verser des larmes de tendresse, au rapport d'Alphonse de Vera. Ces témoignages réciproques d'affection passèrent jusques entre les Courtisans des deux Monarques. Le Roi d'Angleterre, suivi d'une nombre-

Paroles
misterieu-
ses que
celui ci
lui dit en
le quit-
tant.

breuse Cour, accompagna l'Empereur à son Vaisseau, & lui dit en le quittant: *Adieu, mon très cher frere: que le Ciel vous conduise, puisque la Terre vous a suscité trois si redoutables ennemis.* A quoi l'Empereur répondit: *Dieu soit loué, qui m'a donné assez de courage & de forces pour les combattre & pour les vaincre.*

Le Roi d'Angleterre entendoit par ces trois ennemis, Soliman, Empereur des Turcs, du sang des Ottomans, qui étoit parvenu à l'Empire depuis huit mois par la mort de son pere Selim, arrivée au mois de Novembre 1519; François I. Roi de France; & Martin Luther.

1519.
Charles V.
arrive aux
Pays-Bas.

L'Empereur ayant eu un vent favorable, passa de Douvre à Flessingen en Zéelande, où il fut reçu avec des démonstrations extraordinaires de joie par les Etats de toutes les Provinces. Sur tout la ville de Gand, sa patrie, ne pouvoit contenir l'excès de son ravissement, d'avoir donné la naissance à un si grand Monarque. Les premières personnes qui vinrent à sa rencontre furent *Donna Marguerita* & l'Infant *Don Ferdinand* que l'Empereur avoit fait venir d'Espagne en Flandre dès l'année précédente.

Il ne demeura aux Pays-Bas qu'autant de tems qu'il lui en falut pour recevoir les Requetes de ses sujets, leur rendre justice selon leurs besoins, & les consoler par les bienfaits dont il les combla, de tous les ennuis que leur avoit causez son absence: en quoi l'on peut dire que Charles-Quint n'avoit point son semblable dans l'univers. Il passa ensuite à Aix-la-Chapelle, une des prin-
cipa-

cipales villes d'Allemagne, pour la Ceremonie de son Couronnement, accompagné de l'Infant Don Ferdinand, qui devoit y épouser la Princesse Anne, sœur de Louis Roi de Hongrie. Charles-Quint fut reçu dans cette ville avec toute la pompe que l'on peut s'imaginer. Il y trouva les trois Electeurs Ecclesiastiques, savoir les Archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves, & l'Electeur Palatin du Rhin qui lui vinrent au devant; & le Roi de Boheme, le Marquis de Brandebourg & le Duc de Saxe, ne pouvant s'y trouver en personne, y envoyerent leurs Ambassadeurs munis des plus amples pouvoirs.

Il va à Aix
la Chapel-
le.

Ce fut le 22. d'Octobre 1520. le lendemain de son arrivée, que se fit le Couronnement. Et ce jour fut d'autant plus remarquable, que pendant que Charles-Quint étoit couronné Empereur des Chrétiens à Aix-la-Chapelle, Soliman l'étoit aussi à Constantinople en qualité d'Empereur des Turcs. En quoi l'on ne peut assez admirer la profondeur des secrets Jugemens de Dieu, qui dispose toutes choses selon les vues de sa Providence. Car c'est ainsi que le même jour auquel Nabuchodonosor détruisit le Temple de Jerusalem, fut aussi celui qui donna la naissance à Cyrus par la permission de qui ce Temple devoit être rebâti. De même, comme l'Empire des Turcs n'avoit jamais vu un Prince ni plus vaillant ni plus fortuné que Soliman, aussi la Chrétienté ne vit-elle jamais un Empereur ni plus courageux que Charles-Quint, ni qui ait été plus invincible.

Où il est
couronné.

La Ceremonie du Couronnement étant ache-

70 VIE DE PHILIPPE II.

achevée, l'Empereur renonça par un Acte public en présence des Electeurs, à tous les biens de sa Maison en Allemagne, en faveur de son frère Ferdinand; ce qui fut suivi du mariage de ce Prince avec la Princesse Anne de Hongrie, qui lui donna dans la suite quinze Enfans.

Il convoque une Diète generale a Worms.

Charles partit alors d'Aix-la-Chapelle, & se rendit à Worms où il convoqua une Diète generale. Il fit si bien par ses soins, par son adresse, & par son autorité, que toutes les affaires politiques de l'Empire y furent terminées heureusement. Mais il n'en fut pas de même de celles de la Religion, par le grand crédit qu'avoit déjà acquis le parti de Luther, sous la protection du Landgrave de Hesse & de Jean Frédéric Duc de Saxe.

Les choses étoient en cet état, lorsque François I. dans la chaleur de son ressentiment, croyant que Charles-Quint eût contre lui autant de haine qu'il en avoit lui-même contre ce Prince, s'imagina qu'il ne pouvoit mieux faire que d'être le premier à se venger de son ennemi. Il se porta donc à assister secrettement Robert de la Marck de Luxembourg, sujet rebelle de l'Empereur, & à fomenter les soulevemens des Espagnols par de magnifiques promesses. Et non content de cela, il envoya Lautrec en Navarre au commencement de l'année 1521. avec une puissante Armée, qui eut bientôt conquis tout ce Royaume excepté Logroño. Mais le Comte d'Ognate y étant survenu, le reprit à son tour avec une égale facilité, & obligea les François à se retirer avec grande perte. Les Armes de l'Empereur rempor-

1521.
François I. lui déclare la guerre.

portèrent encore un autre avantage peu après, ayant battu & défait les rebelles d'Espagne près de Villadar, au mois d'Avril, le jour de la fête de S. George, non sans avoir fait subir aux plus coupables le juste châtement de leur rébellion. De si agréables nouvelles furent un grand sujet de joie pour Charles-Quint qui étoit en Allemagne : il commença dès-lors à penser aux moyens de se venger de François I. quoique les progrès de Luther lui donnassent d'ailleurs beaucoup d'inquiétude.

Pour cet effet, il fit une Ligue contre la France avec le Pape Leon X. Mais la mort de ce Pontife, arrivée au mois de Décembre, aiant fait évanouir ce Traité, il envoya à Rome vers les Cardinaux de la faction Allemande, pour leur recommander l'élection d'Adrien, qui réussit selon ses souhaits. Ce fut un grand sujet d'aprehension pour François I. de voir sur le Trône Pontifical un homme entièrement dévoué à son ennemi. Mais il en fut bientôt délivré ; ce Pape n'ayant vécu qu'un an & quelques mois, dont une partie fut employée à son voyage d'Espagne à Rome, & le reste se passa dans le trouble & dans les calamitez d'une peste qui se fit sentir en cette ville.

Le Traité conclu entre Charles V. & Leon X. contenoit en substance : *Qu'ils feroient à frais communs un Armement considerable pour chasser les François d'Italie ; que les Villes de Parme & de Plaisance seroient rendues au Pape ; & que François Sforce seroit rétabli dans le Duché de Milan.* Ces conditions furent ponctuellement exécutées de la part

Mort du
Pape Leon
X. Adrien
lui succe-
de.

part de l'Empereur, dont la generosité en cette occasion lui attira de grandes louanges.

L'Empereur fait aussi la guerre à François I.

Le premier effort des armes de Charles-Quint contre François I. tomba sur l'Artois, sur la Picardie & sur la Champagne, qui devinrent le theatre d'une sanglante guerre entre ces deux Princes. L'Empereur assiégea Mourzon, & le prit; mais la gloire qu'il avoit acquise à ce siège souffrit quelque échec devant Mezieres, qu'il fut obligé d'abandonner. Il fut plus heureux dans le Milanez, où les François eurent toujours du pire; leurs meilleurs Officiers ayant été contraints ou d'y laisser leur vie, ou de voir leurs troupes ruinées par les longs travaux qu'elles eurent à soutenir.

Luther est cité à la Diète de Worms.

Sur ces entrefaites, l'Empereur reçut deux fâcheuses nouvelles: l'une, que le siège de Rhodes avoit été entrepris par l'Armée de Soliman; l'autre, que le Roi de Danemarck vouloit embrasser la Doctrine de Luther. Comme celle-ci lui parut la plus importante, par rapport au danger dont l'Allemagne étoit menacée par ces nouveutez, il prit le parti de faire citer Luther à la Diète; & lui envoya un sauf-conduit très ample, pour lui ôter tout prétexte de s'en excuser. Luther ne manqua pas de se rendre à Worms, avec quelques-uns de ses partisans, du nombre desquels furent Juste Jonas, Amidorse, Scurfer, & quelques autres. Il y soutint plusieurs disputes contre les Catholiques-Romains en présence de l'Empereur, & l'on remarqua que ce Prince eut toujours les yeux sur lui, en écoutant attentivement ses propositions & ses réponses. L'if-

L'issuë n'en fut pas heureuse pour les Docteurs Catholiques, qui, soit qu'ils manquaissent effectivement de lumières, soit que le Ciel en eût ainsi ordonné pour l'exécution de ses justes desseins, ne purent réfuter les opinions de Luther. Celui-ci au contraire n'en devint que plus ardent à défendre sa Doctrine, dans l'esperance de rendre son nom immortel, en introduisant dans le monde une nouvelle Religion dont il fût le Chef.

L'Empereur en usa en cette rencontre avec sa prudence ordinaire. Voyant d'un côté la foiblesse des Docteurs Catholiques dans la défense de leur Religion; & de l'autre, la force des raisonnemens de Luther, qui étoient fondez sur une infinité de preuves toutes tirées de la Sainte Ecriture; jugeant d'ailleurs que les nouvelles opinions trouvent toujours assez de moyens de s'accréditer; il ne crut pas pouvoir rien faire de mieux que de congédier la Diète & de renvoyer Luther en Saxe, sans que l'Eglise Romaine remportât d'autre avantage de cette Assemblée, que de prononcer un Décret très rigoureux contre les Ecrits du Luther qu'elle condamna à être brûlez par la main du Bourreau, & d'en faire publier un autre contre sa personne même.

Il ne tint pas aux Ecclesiastiques d'engager Charles-Quint à traiter Luther, comme l'Empereur Sigismond avoit traité Jean Hus & Jérôme de Prague, qu'il avoit fait brûler impitoyablement, au mépris du Sauf-conduit qui leur avoit été expédié dans la forme la plus solennelle, confirmée par le serment même de cet Empereur. Chacun fait de

74 VIE DE PHILIPPE II.

quelle maniere la sûreté publique fut violée en cette occasion, sur ce principe aussi détesté par les personnes équitables, qu'il est autorisé par le faux zèle de quelques Théologiens & Jurisconsultes outrez: *qu'on ne doit pas garder la foi aux Herétiques.*

Instances
des Ecclé-
siastiques
pour le
faire met-
tre en pri-
son.

Ce fut par ces raisons & par cet exemple que les ennemis de Luther tâcherent d'ébranler l'esprit de Charles-Quint, pour le porter à mettre ce Docteur en prison. Mais comme il se trouve toujours des gens sages & desintéressés pour la défense de la bonne cause, il y en eut plusieurs qui représentèrent à l'Empereur, qu'il étoit obligé de garder la foi promise par le sauf-conduit: disant que ceux qui étoient d'un avis contraire, ne l'entendoient ainsi que par rapport à deux parties contractantes, dont l'une étoit dégagée de sa promesse, quand l'autre avoit violé la première un Traité réciproque & conditionnel. Il ajoutèrent que, bien que le Traité fût entre un Herétique & un Catholique, quand celui-là avoit de son côté accompli sa promesse, il étoit en droit d'exiger que l'on accomplît aussi ce qui lui avoit été promis: en sorte que l'on ne pouvoit y manquer que dans l'un ou l'autre de ces cas, ou lorsque les circonstances changent, sans qu'il y ait de la faute de celui qui a donné sa parole; ou lorsqu'on ne peut la tenir sans péché.

Charles-
Quint ne
les écoute
pas.

L'Empereur n'ignoroit pas que Dieu lui-même tient les promesses qu'il fait aux Infidèles, comme il parut en la personne de Caïn; & que Josué ne se crut pas dispensé de ce qu'il avoit promis aux Gabaonites, quoi-qu'il lui eût peut-être été plus avantageux

geux d'y manquer, & que ces peuples ne cherchassent qu'à le tromper. Aussi ce Prince se crut-il obligé d'observer religieusement la parole donnée à Luther, malgré les sollicitations de ceux qui étoient d'un avis contraire. Il voulut imiter Marcus Attilius Regulus, qui aima mieux mourir que de manquer à ce qu'il avoit promis. Quelques Auteurs, peu scrupuleux sur la violation du serment, blâment fort l'Empereur d'avoir été si fidele à garder sa promesse. Mais ces Ecrivains sont moins dignes de colere que de compassion, en ce qu'ils blâment dans les autres une generosité dont ils se sentent incapables.

Il se trouva à la Diète de Worms un Legat du Pape, qui pouvoit avoir quelque Jurisdiction sur Luther en qualité d'Ecclesiastique, & qui pouvoit, par consequent, selon les prétentions de la Cour de Rome, s'assurer de sa personne. Cependant il ne le fit pas; moins peut-être par scrupule de conscience, que par Politique. Il s'avoit, à parler humainement, qu'il est quelquefois de la prudence de faire ce que l'on croit un mal, pour en éviter un plus grand; & que la principale victoire que l'on puisse remporter sur soi-même est de ceder au tems & aux conjonctures. C'est aussi ce que fit David, à qui Charles-Quint ressembloit en plusieurs choses; voulant punir Joab, pour le meurtre d'Abner qu'il avoit commis, il reconnut que ce dessein ne s'accordoit pas avec l'intérêt de son Etat; & jugea plus à propos d'en différer l'exécution.

Jamais Charles-Quint ne s'étoit trouvé

76 VIE DE PHILIPPE II.

dans des circonstances plus embarrassantes. D'un côté, un nouveau Nonce du Pape le sollicitoit puissamment par les plus fines maximes de Machiavel, & par mille exemples controuvez, de s'assurer de la personne de Luther; & de l'autre, son propre Confesseur, gagné par ce même Nonce qui lui avoit fait de la part du Pape les promesses les plus magnifiques, ne cessoit de lui jeter mille scrupules dans l'esprit, en lui faisant entendre qu'il étoit nécessaire de sacrifier quelque chose au repos de la Chrétienté; & l'on peut aisément s'imaginer que ce bon Prêtre ne manqua pas d'employer tous les moyens que son Ministère lui fournissoit pour ébranler la conscience de l'Empereur. Mais ce Prince lui répondit toujours avec fermeté, *qu'il aimoit mieux manquer à quelque chose envers Dieu, en la bonté duquel il se confioit, en agissant comme Souverain, que de donner occasion aux hommes de le traiter de parjure.* Et sur ce que son Confesseur lui dit, *que le Concile de Bâle étoit formel en sa faveur:* il répliqua, *qu'il seroit bien fâché de tomber envers le reste des hommes dans les fautes où le Concile de Bâle étoit tombé envers les Princes.* On ne sauroit douter en effet, qu'outre l'honneur de son caractère, auquel un Prince est toujours redevable en ces occasions, il ne soit tenu par toutes les loix divines & humaines, d'observer religieusement la parole qu'il a une fois donnée; quoiqu'il soit vrai de dire qu'en certaines il peut & doit même s'en dispenser.

Discours
que ce
Prince tint
là-dessus à
son Con-
fesseur.

Divers cas
auxquels
il peut

Ces occasions sont, par exemple, lorsque la promesse a pour motif une crainte bien fon-

PARTIE I. LIVRE II. 77

fondée, & telle qu'un homme de cœur & de résolution en puisse être susceptible; parce qu'alors la promesse n'oblige pas, bien qu'elle soit en apparence une preuve de notre consentement; d'autant que, selon tous les Jurisconsultes & les Canonistes, il n'y a rien qui soit si contraire au consentement, que la force & la violence. L'Histoire en rapporte un exemple en la personne de l'Empereur Louis II. lequel, étant allé se rafraîchir à Benevent après la défaite des Sarazins, y trouva Adelgise, Souverain de cette Principauté, qui lui conseilla de licentier ses troupes, & de n'en retenir auprès de lui qu'autant qu'il lui en falloit pour la garde de sa personne. Cet Empereur, qui jugeoit des autres par lui-même, suivit sans balancer le conseil d'Adelgise, qu'il croyoit incapable de le tromper. Mais celui-ci, voyant Louis seul & desarmé entre ses mains, vint quelques jours après l'attaquer de vive force jusques dans la maison où il étoit logé; de sorte que s'en étant rendu maître, il obligea Louis de jurer à la face des Autels, qu'il ne remettroit jamais le pié dans Benevent, & qu'il ne conserveroit aucun ressentiment de l'injure qui venoit de lui être faite.

être permis de ne pas tenir la parole donnée. Exemple de Louis II.

A peine néanmoins l'Empereur eut-il obtenu sa liberté, que le premier usage qu'il en fit, fut de rassembler une nouvelle Armée, avec laquelle il chassa Adelgise de ses Etats; & le poussa même si vivement, qu'il l'obligea même à sortir aussi de l'Italie. Il est vrai, qu'avant que de l'entreprendre, il se fit absoudre de son serment par le Pape qui étoit alors Leon IV. Mais il est vrai

78 VIE DE PHILIPPE II.

aussi que cette absolution étoit inutile ; & qu'elle servit tout au plus à faire connoître l'obéissance de l'Empereur envers le St. Siège & la Religion.

Du Tri-
bun Pom-
ponius.

Je n'ignore pas que Rome Payenne étoit là-dessus beaucoup plus délicate & plus scrupuleuse ; & que l'exemple du Tribun Pomponius semble condamner ce que je veux établir ici. Ce Tribun avoit cité devant le Peuple Romain Lucius Manlius pour avoir prolongé sa Dictature au delà du terme fixé par les Loix ; & pour le rendre encore plus odieux, il l'accusa d'avoir mis son fils Titus Manlius en prison dans une de ses maisons de campagne, où il le tenoit éloigné du commerce des hommes & de toute société. Ce même Titus Manlius n'eut pas plutôt appris l'extrémité où se trouvoit son pere, que, soit par un effet de son bon naturel, soit pour faire voir au monde qu'il ne méritoit pas un si indigne traitement, il s'échapa de nuit, s'en alla en la ville d'Albe trouver le Tribun, & lui demandant une audience secreete sous prétexte de quelque affaire de grande importance, tira de dessous sa robe un poignard, avec menace de lui en ôter la vie sur le champ, s'il ne lui juroit au même moment de laisser son pere en repos & de se désister de ses poursuites. On prétend que Pomponius observa fidèlement la promesse qu'il lui en fit, sans recourir au souverain Pontife pour s'en faire absoudre. Mais il est bon d'avertir, que sa fidelité à garder sa parole fut moins l'effet d'un zèle de Religion, que de l'admiration qu'il avoit conçue pour ce jeune

ne

ne homme, dont il voulut plutôt gagner l'estime, que de mériter son ressentiment.

Il est donc à propos de bien distinguer ici cette crainte dont nous parlons, qui précède l'engagement, & qui en est la seule & véritable cause; parce que si au contraire elle suit l'action, au lieu d'en être le principe, elle n'aura alors aucune force pour rompre l'engagement qui aura précédé. C'est ainsi que Regulus, se trouvant entre les mains des Carthaginois qui l'avoient fait prisonnier en une bataille, ne crut pas que la crainte d'une mort certaine pût le dispenser de la parole qu'il leur avoit donnée, de son propre mouvement, après une mûre délibération, & avec autant de prudence que de générosité, de se venir rendre à eux, s'il ne pouvoit faire agréer aux Romains l'échange de quelques prisonniers, qu'il avoit été chargé de leur proposer.

Les mêmes Romains n'eurent pas moins de raison de renvoyer chargé de chaînes à Annibal un de leurs citoyens, lequel, aiant été fait prisonnier à la fameuse journée de Cannes, étoit venu les trouver de la part de ce General pour traiter de quelque négociation. Comme il avoit été envoyé sur sa parole, & qu'il comptoit bien de retourner en prison, en cas qu'il ne réussît pas dans la commission dont on l'avoit chargé, il s'avisa de l'expedient que je vais raconter, esperant de se tirer d'intrigue par ce moyen, & de recouvrer sa liberté, sans manquer à sa parole. Etant donc sorti du camp des Ennemis, il y rentra quelques momens après, feignant d'avoir oublié quelque chose

D'un Ci-
toyen Ro-
main.

80 V I E D E P H I L I P P E I I .

dans quelqu'une de ses robes , dans la pensée que ce retour le dégageoit de la promesse qu'il avoit faite de retourner au camp , sous prétexte qu'il n'avoit pas expliqué de quel lieu ni de quelle manière il devoit y retourner : comme si la duplicité de son intention eût pu servir à autre chose qu'à le rendre plus exécrationnable devant Dieu & devant les hommes. Aussi les Romains n'eurent pas plutôt été informez de cette fourberie , qu'ils le renvoyèrent enchaîné à Annibal , pour lui faire voir par cet exemple combien ils détestoient la tromperie & le parjure.

Du Pala-
tin de
Franco-
nie.

On lit aussi dans l'Histoire d'Allemagne , qu'Adelbert Palatin de Franconie , s'étant retranché dans son château d'Aldembourg , s'y défendoit courageusement contre l'Empereur Louis III. lorsque l'Archevêque de Mayence , nommé Hattan , qui étoit son parent , s'étant abouché avec lui , lui proposa d'aller trouver l'Empereur , en lui jurant sur les Saints Evangiles qu'il le rameneroit sain & sauf dans son château , sans qu'il lui fût fait la moindre violence. Adelbert , sur la parole de l'Archevêque , se mit en chemin avec lui ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas , que celui-ci feignant de se trouver mal , proposa à son ami de retourner au château , sous prétexte de s'y reposer , & de prendre quelque nourriture. Ils y allerent ensemble , & en étant repartis tout de bon une heure après , l'Archevêque livra à l'Empereur ce malheureux Capitaine , plus vaillant & plus accoutumé aux ruses de guerre , qu'aux fourberies & aux artifices du monde.

L'Empereur entra en grande colere en le voyant ,

PARTIE I. LIVRE II. 81

voyant, & ne fit aucun scrupule de l'arrêter Prisonnier, pour tirer vengeance de sa révolte. Adelbert s'en plaignit en vain à l'Archevêque, lui reprochant son parjure & sa trahison. Celui-ci ne répondit autre chose, si non qu'il avoit fidelement tenu sa parole, en le reconduisant en son château, comme il le lui avoit promis; de sorte que cette détestable perfidie, digne en effet du châtement le plus rigoureux, ne passa néanmoins que pour un jeu d'esprit & un tour d'adresse.

Mais si la crainte de la mort, & d'une mort honteuse & cruelle, n'est point capable d'annuler une promesse fondée sur l'équité & faite avec mure délibération, comment pourroit-on se persuader qu'on pût rompre un tel engagement, par la seule crainte de s'exposer à la risée & à la moquerie des hommes?

Cicéron dans ses Offices agite une question qui paroît ridicule dans une matière d'ailleurs aussi grave & aussi sérieuse que celle qui est proposée dans ce Traité. Un homme avoit fait par son Testament un de ses parens ou amis héritier universel de tous ses biens, à condition qu'il auroit pour lui la complaisance d'aller le jour de sa mort sur le midi danser au milieu de la Place publique. L'Héritier nommé accepta la condition. Sur quoi Cicéron demande s'il étoit obligé de tenir sa parole, dans une chose si indécente, & si capable de le deshonorer tout le reste de ses jours? Ensuite décidant lui-même la question, il répond, qu'il n'y avoit pas de sagesse à s'engager à une démarche de cette nature; & que si l'amour

82 VIE DE PHILIPPE II.

déreglé du bien avoit tellement aveuglé l'Héritier, qu'il eût souscrit à une telle condition, il devoit bien se garder de l'accomplir, & renoncer plutôt à l'Hérédité, que de commettre une action si indigne d'un homme sage. Il ajoute, que ç'auroit été un moyen suffisant de dégager sa parole, & de le tirer d'un pas qu'il ne feint point d'appeller scandaleux.

D'un Jurisconsulte de Padouë

Voici encore un autre cas à peu près semblable, & peut-être fabriqué sur le modèle de celui-là. Un fameux Jurisconsulte de Padouë, se voyant près de sa fin, fit son Testament, & imposa à son Héritier l'obligation de faire venir à ses obsèques tous les Joueurs d'instrumens de la Ville, pour y jouer tout ce qu'ils sauroient de plus propre à rejouir ceux qui se trouveroient à son enterrement. Il ordonna encore qu'il y eût douze jeunes filles vêtues de verd, qui accompagnassent son cercueil, en chantant des Airs champêtres & propres à des Danses Pastorales : défendant sur tout expressément qu'on invitât à la Cérémonie aucuns Religieux vêtus de noir ou de brun, mais bien de quelque autre couleur.

Tous les confreres du défunt disputerent fort & ferme sur la validité de ce Testament, qu'ils prétendoient être scandaleux & contraire aux bonnes mœurs ; mais je ne doute pas qu'à l'ouverture qui s'en fit ils ne tombassent tous d'accord, que l'Héritier ne pouvoit recueillir la succession de ce bizarre Jurisconsulte, qu'il n'exécutât ponctuellement sa dernière volonté : d'autant que c'est une loi claire & constamment reçue, qu'un Contract

con-

PARTIE I. LIVRE II. 83

conditionnel ne peut en aucune maniere avoir lieu, si les conditions qui y sont portées ne sont accomplies de point en point : personne ne pouvant être mis en possession d'une Héredité, qu'auparavant il ne s'oblige à exécuter la dernière volonté du Testateur : outre que chacun a la faculté de renoncer au Testament, s'il trouve qu'il lui soit trop à charge.

De tout cela il s'ensuit, que la crainte de se rendre ridicule ne peut rompre un engagement dûement contracté; comme il paroît par l'exemple de ces deux héritiers, qui étoient nécessairement obligez ou d'accomplir le Testament, ou d'en repudier le Benefice, dont ils ne pouvoient jouir qu'à titre onéreux.

Il y a encore en cette matiere une autre espece de crainte moins considerable, qui est celle de déplaire à nos Ennemis, & d'encourir leur ressentiment, pour n'avoir pas déferé à leurs prieres. Tel est le cas où se trouva l'Empereur Tite, lorsqu'un de ses Domestiques, au raport de Suétone, lui représentoit un jour, qu'il ne devoit pas promettre, comme il faisoit, au delà de ce qu'il pouvoit tenir. *Il est vrai*, répondit l'Empereur; *mais il ne faut pas aussi qu'un Prince souffre jamais que personne sorte mécontent de sa présence.*

Cette maxime une fois établie, on ne sauroit disconvenir que les Souverains ne fussent exposez à manquer souvent de parole, ou par foiblesse, ou par défaut de generosité; puisque pour éviter la honte de refuser ce qu'on pourroit leur demander, ils encourroient

De l'Empereur Tite.

84 VIE DE PHILIPPE II.

celle de manquer de parole, qui feroit encore plus de tort à leur gloire.

Tel étoit cet Antigone dont parle Plutarque, que l'on appelloit *qui donnera*; parce qu'il promettoit toujours, & ne donnoit jamais, & qu'il se contentoit de repaître les gens d'esperances, à peu près comme ces arbres que l'on voit au Printems chargez de fleurs, & qui, quand le tems de la recolte est venu, ne se trouvent avoir que des feuilles.

Exem-
ples de
gens qui
tenoient
à honneur
de man-
quer de
parole.

La Cour de Rome a eu sa bonne part de ces sortes de gens qui tiennent à honneur de manquer de parole; & qui regardent comme un acte de prudence d'é luder par politique une promesse faite avec équité. Si je ne craignois de passer pour profane, & de paroître vouloir insulter à la mémoire de ces Demi-Dieux pour lesquels on a encore aujourd'hui tant de veneration, je tracerois ici une belle liste de ces exemples, sans remonter plus loin que les premiers siècles où les Papes se paroient du glorieux titre de *Sainteté*; & je ferois voir par une infinité de traits, combien cette corruption étoit alors à la mode.

Quiconque manque de parole pour ne pouvoir faire autrement, c'est à dire, pour avoir été trompé ou surpris, ne peut être accusé que de trop de simplicité ou de crédulité. Mais quiconque prend plaisir à manquer de foi, seulement par caprice, & sans en donner aucune bonne raison, soit parce qu'il n'en a aucune en effet, ou qu'il n'est pas capable d'en inventer, doit passer pour parjure, pour sacrilege, & pour indigne de la Société

té civile, qui ne peut subsister que par les liens de la bonne-foi & de la parole, par lesquels les Princes & les peuples sont unis ensemble si étroitement. A combien plus forte raison doit-on taxer de scelerateffe la violation d'un serment faite par moquerie, comme celle de cet Archevêque de Mayence dont j'ai parlé, d'autant plus infame, qu'il se faisoit un jeu & un plaisir de cette fourberie?

Le bon Pape Celestin, (ceci soit dit sans consequence, & seulement pour alleguer un exemple de ce que j'ai avancé,) ce bon Pape, *qui donnoit le soir des Benefices, & qui les reprenoit le matin,* étoit si accoutumé à manquer de parole, qu'il promettoit quelquefois la même chose à trois différentes personnes, sans en pouvoir donner d'autre excuse, sinon, *qu'il ne se souvenoit pas d'avoir promis à d'autre auparavant.* Aussi, quand on venoit lui demander l'exécution d'une promesse, & que ceux à qui il l'avoit faite se trouvoient tous ensemble en sa présence, il n'avoit point d'autre ressource que de les faire tirer au sort.

Mais les Papes, qui croient avoir entre les mains le pouvoir d'absoudre les autres en ces fortes d'occasions, ne manquent guere de s'en servir eux-mêmes pour se relever de leurs faux sermens : en quoi l'on ne peut assez admirer, jusqu'ou peuvent aller le caprice, la malignité, ou l'ignorance. En voici une preuve, pour ne rien dire des autres, en la personne de Pie IV. qui, aiant donné un saufconduit aux Caraffes, pour venir à Rome se défendre des accusations qu'on avoit intentées contre eux, ne les fut pas plutôt à

86 VIE DE PHILIPPE II.

la porte du Vatican, que se faisant absoudre par son Confesseur de la promesse de fureté qu'il leur avoit faite, il les fit arrêter Prisonniers & exécuter à mort peu après. Telle fut la triste fin de ces malheureux Gentils-hommes, qui étoient bien éloignez de s'attendre à une telle violation du Droit des Gens, ne pouvant s'imaginer qu'un Pape fût capable de manquer à sa parole.

Je n'en dirai pas davantage sur cet article, pour ne paroître pas me rendre Juge des actions de ces Prêtres, qui se croient infailibles dès qu'ils sont entrez dans le Sanctuaire. Il suffit d'établir ici que la droiture, la franchise, la sincérité & la pureté d'intention, sont les plus belles qualités d'une ame noble, parce qu'elles nous empêchent de tomber dans ces inconveniens scandaleux, auxquels les Grands du monde, par une complaisance mal entendüe, se trouvent tous les jours exposez, & qui leur attirent enfin, de la part de ceux mêmes qui leur étoient le plus affectionnez, la haine & la confusion qu'ils croioient pouvoir éviter par cette conduite.

Si tous les hommes généralement doivent fuir avec beaucoup de soin tout ce qui peut donner la moindre atteinte à leur honneur, combien plus les Princes n'y sont-ils pas obligez, eux qui portent l'image de la Divinité? Bien loin de ressembler à ces arbres dont j'ai parlé, qui, chargez de fleurs au Printems, ne donnent dans la suite aucuns fruits & ne portent que des feuilles inutiles, ils doivent imiter le Figuier, qui ne fleurit jamais, & qui pourtant produit les fruits les plus savoureux

PARTIE I. LIVRE II. 87

reux qu'il y ait peut-être dans la nature. Je fai que la fragilité humaine est commune aux Grands comme aux petits; mais plus ceux-là sont élevez par leurs dignitez, plus ils doivent montrer de force & de grandeur d'ame; parce que leurs actions étant plus exposées en vuë, sont aussi plus observées du public, à qui, par consequent, ils doivent tâcher de se rendre agréables, & s'abstenir du moins de faire du mal, s'ils ne sont pas en état de faire du bien à tout le monde.

Si donc toute tromperie est blâmable, quand même on ne s'y proposeroit en apparence qu'une bonne fin; combien plus ne doit pas être condamnée cette Décision du Concile de Bâle, que je ne crains point d'appeler fausse & erronée, savoir, *qu'il est permis de manquer de foi aux Heretiques*. On n'a que trop souvent mis en pratique cette pernicieuse Doctrine; mais les suites funestes qu'elle a produites font voir clairement, qu'il est bien plus conforme & aux regles de la société civile, & aux devoirs du Christianisme d'éviter de donner des paroles, que de les donner pour les rompre & pour s'en moquer.

Soyons à l'égard des Infideles dans les mêmes dispositions où nous les voyons envers nous. Les Infideles regardent comme un parjure de nous manquer de foi: pourquoi serions-nous moins impies, si nous en manquions à leur égard? Nous qui portons le titre de Fideles, ne le dementirions-nous pas par nos actions; & ceux qui ne seroient Infideles que de nom, ne montreroient-ils pas à notre honte leur fidelité par leurs œuvres?

Qu'il

88 VIE DE PHILIPPE II.

Exem-
ples mé-
morables
contre
ceux qui
violent
leur foi.

Qu'il me soit permis de rapporter ici à ce propos trois Exemples fameux tirez de l'Histoire, qui certainement auront été lus & remarquez de plusieurs.

De La-
dislas Roi
de Hon-
grie.

Le premier est celui de Ladislas Roi de Pologne & de Hongrie, qui, après avoir fait une Trêve de plusieurs années avec Amurat, Empereur des Turcs, la rompit peu de tems après, à la sollicitation du Cardinal de S. Julien, qui lui en fit venir dispense de Rome. Cette perfidie réussit d'abord assez heureusement, par les progrès que Ladislas fit sur les Turcs dans les premiers momens de la surprise. Mais Amurat, irrité de voir si peu de bonne-foi parmi les Chrétiens, rassembla une puissante Armée, marcha en diligence contre Ladislas, & étant venu jusqu'aux portes de Vienne pour lui livrer bataille, s'écria en levant les yeux au Ciel: *Grand Dieu, c'est de ta gloire qu'il s'agit en cette occasion: Tu dois, pour ton honneur, faire voir aujourd'hui à la face de l'Univers que tu es véritablement Dieu, en favorisant les efforts que je fais pour châtier ces impies & ces sacrilèges, qui ont si indignement violé la sainteté de ton nom.* Sa priere ne fut pas sans effet. Dieu permit que ce Barbare remportât une des plus signalées victoires dont on eût jamais oui parler; & que Ladislas & le Cardinal, les deux auteurs de cet exécrationnable parjure, perdissent la vie dans le combat, pour digne châtiment de leur perfidie.

De l'Em-
pereur
Justin II.

Le second Exemple est celui de l'Empereur Justin II. du nom, qui viola à peu près de la même manière l'accord qu'il avoit fait avec les Arabes. Il crut les surprendre par

cet-

PARTIE I. LIVRE I. 89

cette trahison: assisté d'un grand nombre de troupes qu'il avoit fait venir d'Esclavonie, il fondit sur eux comme un éclair, esperant d'autant plus de les accabler, qu'ils pensoient à toute autre chose, & qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un tel orage. Mais le Ciel en disposa autrement. Les Arabes n'ayant d'autre ressource que leur valeur, firent peindre dans leurs Bannieres des copies du Traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur, aussi-bien que l'image de ce Prince dans la solemnité du serment qu'il avoit prêté pour le confirmer; & s'animant de plus en plus à la vuë de ces promesses violées, ils marcherent contre lui en criant: *au Diable les Traitres & les Parjures, au Diable les violateurs de la foi!* Ces cris jetterent le trouble parmi les Esclavons, qui, ne pouvant soutenir les furieux efforts des Arabes, se mirent à fuir de toutes parts dans le plus grand desordre du monde. Le carnage des Grecs fut tel, que les malheureux sujets de Justin ne pouvant attribuer une si grande perte qu'à la violation qu'il avoit faite de son serment, résolurent de s'en venger. Pour cet effet non seulement ils le chasserent de Constantinople; mais lui ayant coupé le nez, pour le rendre encore plus monstrueux, ils le confinerent dans une Ile deserte.

Enfin le troisieme Exemple est tiré de De Sixte V.
l'Histoire de Sixte V. un des plus celebres Pontifes de Rome par la douceur de son Gouvernement, qui régist cette Eglise l'espace de cinq ans, moins en réputation de Pape scrupuleux, que de fin & rusé Politique. Aussi ne se faisoit-il pas une affaire d'interpre-

ter

ter ses fermens à son gré. Et sans parler de celui qu'il fit au Duc de Parme, il suffira de rapporter ce trait de sa vie. Aiant appris qu'on avoit fait contre lui une Satyre, ou, comme on l'appelle à Rome, une *Pasquinade*, il fut curieux d'en connoître l'Auteur. Pour y réussir, il promit, parole de Pape, non seulement la vie sauve à celui qui l'avoit faite; mais encore une récompense de mille écus, s'il se présentoit devant lui pour l'avouer. Et afin de le mieux tromper, il ne cessoit de louer la Pièce devant le monde, comme une production tout à fait ingénieuse, qui ne pouvoit partir que d'un homme d'esprit, digne d'être avancé, s'il n'étoit déjà dans un poste des plus élevez: tout cela pour attirer l'Auteur dans le piège, par l'esperance d'une grande fortune. En effet il ne tarda pas à se laisser prendre au l'hameçon. Car s'étant présenté un jour devant le Pape, & lui aiant dit, après lui avoir baisé les piés, ce qui est toujours le plus essentiel de la Ceremonie: *Saint Pere, je suis l'Auteur de la Pasquinade que Votre Sainteté souhaite tant de connoître*; le bon Sixte V. qui n'entendoit pas raillerie sur ce chapitre, commanda à son Trésorier de lui compter les mille écus qu'il lui avoit promis; & ordonna en même tems au Bourreau de lui couper la main & la langue; en disant: *Nous avons bien promis de vous laisser la vie, mais non pas la langue & la main.*

Tous ces Exemples sont autant de leçons aux Têtes couronnées, bien plus capables que tous les Discours des Orateurs, de leur apprendre à bien gouverner leurs Etats. Et s'ils étoient aussi communs qu'ils sont rares,

ils leur feroient encore d'une plus grande utilité, en leur faifant toucher au doigt, que le menfonge est le plus infame de tous les vices: que c'est un véritable esclavage, plus honteux que la fervitude même: & que d'y affujettir fa langue & fon cœur, c'est renverfer l'ordre des chofes, puisqu'il n'y a point d'extrémités plus opofées dans la Nature, que l'aflemblage monftrueux de la fervitude & de la Royauté.

De là vient que S. Louis Roi de France regardoit comme un affront fignalé, qu'on lui demandât d'autre ferment que fa fimple parole. C'est que ce bon Prince jugeoit des autres par lui-même; & que croyant la bouche des Rois incapable de proferer autre chofe que la vérité, il vouloit auffi que leur parole tint lieu aux autres de tous les fermens.

Dieu nous préferve que les Princes introduifent jamais l'ufage de manquer de parole: ce feroit le moyen de détruire la fureté publique, de bouleverfer la fociété, les Loix, la Religion, le Ciel, la Terre; en un mot, de caufer une confufion generale dans le monde. Les Papes eux-mêmes qui envoient des Miffionnaires pour convertir les Infideles, font les premiers intéreffez à maintenir la bonne-foi; puisque fans cela les Miffionnaires ne feroient aucun fruit, & qu'il leur importe de pouvoir dire comme J. C. par la bouche de fes Evangeliftes; *Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le faffiez auffi vous-mêmes.* Et qu'a fait ce Divin Sauveur? fi-non, *de faire luire également fon Soleil fur les bons & fur les méchans, & de faire pleuvoir également sur les justes & sur les*

les injustes ? L'Eglise Romaine tient pour maxime, qu'un Evêque ne doit interdire l'entrée de l'Eglise à personne, & que tous peuvent y entendre la parole de Dieu, soit Heretique, soit Juif, soit Gentil. Comme donc ce seroit une très grande perfidie, qu'un Gentil, un Juif ou un Heretique, qui s'en iroit à Rome sur l'assurance de cette Loi, pour entendre la Prédication, & pour s'informer des règles & des usages de l'Eglise Romaine, y fût tout à coup arrêté & emprisonné; c'en seroit sans doute une plus grande encore, d'être trompé, après avoir reçu la parole solennelle d'un Prince.

L'usage des sermens & des promesses n'a pas été introduit pour diviser, mais pour réunir les hommes entre eux. Tous doivent sans cesse avoir devant les yeux ce grand principe du Droit Naturel: *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait.* Et si l'on doit manquer de parole, que ce soit tout au plus pour passer des menaces à la clemence. Mais il est tems de finir cette digression, que j'ai cru nécessaire sur un sujet aussi important que celui-là.

Fin du Livre second.



LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE III.

ARGUMENT

DU LIVRE TROISIE'ME.

Le Duc de Bourbon passe du parti de France à celui d'Espagne. Sac de la Ville de Genes par les Imperiaux. Retour de l'Empereur en Espagne. Prise de Rhodes par les Turcs. Siège de Milau & de Pavie. Ligue du Pape Clement VII. avec d'autres Princes contre l'Empereur, Description de la Bataille de Pa-

Pavie, avec la prison de François I. & autres particularitez curieuses de cette affaire, jusqu'au retour de ce Prince en son Royaume. Nouvelle Ligue contre l'Empereur. Le Duc de Bourbon passe à Rome avec son Armée, & y meurt. Le commandement des Troupes Françoises est donné au Prince d'Orange. Sac de Rome, & les cruautéz qui s'y commirent. Réflexions sur l'Autorité du Pape en ce qui regarde le Temporel.

1522.

Le Duc de Bourbon passe au service de l'Empereur.

U commencement de l'année 1522. le Duc de Bourbon Connétable de France, Prince du Sang Royal, quitta le parti du Roi François I. pour passer au service de l'Empereur Charles-Quint, sans que celui-ci y eût contribué en aucune manière. La joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, qu'il espéra pouvoir exciter par ce moyen autant de troubles dans le Royaume de France, que le Roi François avoit prétendu en faire naître dans ses États; & Charles n'eut pas plutôt appris par une Lettre qu'il reçut du Duc, que ce Seigneur étoit arrivé en poste à Milan, qu'il lui donna le choix ou de rester dans le Milanez, ou de se retirer en Espagne. Le Duc choisit Milan pour son séjour; & l'Empereur lui donna dans la suite le commandement de ses Armées. Entre les raisons qu'il alléguait pour justifier sa rébellion, les principales furent le peu d'estime que François I. témoignait pour sa personne: la haine que lui portait Louise de Savoie, Mere du Roi: & le peu de cas que faisoient de lui le Duc d'Alençon, l'Amiral de Bonnivet, &

& le Chancelier, qui partageoient toute la confiance du Prince à son exclusion.

Cette même année fut aussi malheureuse pour la Ville Genes, que la précédente l'avoit été pour les François à la Bicoque, où Lautrec leur Général fut vaincu par François Sforce & Prosper Colonne. Genes se maintenoit libre sous le Gouvernement du Doge Octave Fregose, tout dévoué au Roi François I. qui lui avoit envoyé Pierre Navarre pour second. Les Impériaux souffroient impatiemment que la Clef maritime de la Lombardie fût ainsi à la dévotion des François: ils s'en approcherent, s'en rendirent maîtres sans beaucoup de peine, & la saccagerent misérablement. Le butin qu'ils y firent fut inestimable, par la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de meubles précieux qui s'y trouva; mais les deux Généraux de l'Empereur, qui étoient le Marquis de Pescaire & Prosper Colonne, défendirent sous de severes peines qu'on fît violence à aucune femme, & qu'on emmenât aucun Génois prisonnier.

Prise de
Genes.

Au milieu de tant d'embarras, que la guerre ou les affaires de Religion ne pouvoient manquer de susciter à l'Empereur, il ne laissoit pas de conserver toujours une grande passion de retourner en Espagne, pour la consoler encore une fois par sa présence. Il déclara donc l'Archiduc son frère, son Lieutenant-Général en Allemagne, & la Princesse Marguerite sa Tante Gouvernante des Pays-Bas; après quoi il s'embarqua à Calais au commencement de Mai, d'où il passa à Douvres & ensuite à Londres. Le Roi Hen-

L'Empe-
reur re-
tourne en
Espagne.

ri lui fit dans cette Capitale une réception digne de sa générosité & de la magnificence ordinaire aux Anglois. Là les deux Monarques firent une Ligue offensive & défensive contre François I. moins en effet pour la mettre en exécution, que pour en imposer & faire bruit dans le monde. L'Empereur s'embarqua ensuite à Southampton, avec un vent favorable, & arriva en dix jours en Biscaye. Il aprit à son arrivée que ses Troupes avoient remporté une signalée Victoire contre les François. Mais cette joie fut tempérée par le déplaisir qu'il eut de n'y retrouver plus le Pape Adrien, qui avoit fait voile de Tarragone depuis huit jours, pour s'en retourner à Rome.

Grande
clemence
de ce Prin-
ce.

Les Rebelles furent fort consternez de voir l'Empereur de retour. Les gens de bien ne cessoient de le solliciter à punir ces mutins, qui avoient eu l'insolence de prendre les armes contre leur propre Prince. Mais Charles étoit bien éloigné de tremper ses mains dans le sang de ses sujets. Voici ce qu'il répondit à ceux qui lui donnoient de tels conseils. *Fen userois de la sorte, leur dit-il, si je n'étois pas Empereur. Mais le Ciel m'ayant mis dans le cœur une clemence égale à l'étendue de mon pouvoir, je ne veux faire tort ni à ce pouvoir, ni à la qualité d'Empereur, en manquant d'exercer la clemence.*

En effet, il mit en liberté plus de trois cens Prisonniers accusez d'avoir été les principaux Auteurs de la révolte. Il n'en punit que huit du dernier supplice: encore avoient ils mérité la mort par d'autres crimes qu'ils avoient commis. Il déclara qu'il vouloit revoir lui-même.

PARTIE I. LIVRE III. 97

même les procès de tous les criminels; & lorsqu'il en trouvoit quelcun qui n'étoit chargé d'autre chose que de la révolte, il le renvoyoit absous en disant: *c'est moi qui suis l'offensé, c'est à moi à leur pardonner: je leur fais grace.* Il vint un jour se présenter devant ce Prince généreux un Espagnol plus flateur que prudent, pour lui découvrir où étoit caché un certain Gentilhomme de Toledé qui avoit trempé dans la Rebellion, croyant sans doute, par cet avis, mériter quelque grande récompense. Mais l'Empereur ne lui répondit autre chose, sinon, *qu'il eût été bien plus à propos d'avertir ce Gentilhomme du retour de Sa Majesté, que non pas de lui découvrir à elle-même le lieu où il pouvoit avoir choisi sa retraite.*

Ce grand Prince s'arrêta à Vailladolid, où les principaux Prélats & autres Grands du Royaume vinrent lui rendre leurs devoirs. Il leur donna à tous des récompenses proportionnées à leur fidélité, leur faisant encore espérer de plus grands avantages dans la fuite. Ce fut alors qu'il reçut la nouvelle de la prise de Rhodes, séjour ordinaire des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem. Cette Ville avoit été assiégée pendant huit mois entiers par Soliman Empereur des Turcs avec une Armée de plus de deux cens mille hommes & de quatre cens voiles; & elle s'étoit défendue, durant tout ce tems-là, avec une valeur surprenante, par le courage du Grand-Maître Philippe de Villiers, & de plus de cent & trente Chevaliers: en sorte que ce fut plutôt un véritable sac, qu'une conquête, le vainqueur n'ayant pas grand sujet de s'applaudir d'a-

Prise de
Rhodes
par les
Turcs,

98 VIE DE PHILIPPE II.

voir gagné une Ville réduite en cendres, & qui étoit devenuë le cimetiëre de tous les Habitans. La guerre que se faisoient alors Charles-Quint & François I. fut ce qui donna lieu à la perte de cette importante place: Soliman aiant exprès choisi ce tems, où il faoit bien qu'il étoit impossible de la secourir.

Mort du
Pape A-
drien VI.
Clement
VII. lui
succéde.
1523.

Une autre nouvelle affligea extrêmement l'Empereur : ce fut celle de la mort du Pape Adrien, de la part de qui il se promettoit toute sorte d'apui & de bienveillance. Il eut pour successeur Clement VII. de la Maison de Medicis, qui fut élu le 19. Novembre de l'année suivante 1523. Ce nouveau Pape fit d'abord paroître un grand zèle pour rétablir la paix entre les Princes Chrétiens. Il envoya pour cet effet des Légats à l'Empereur & à François I. Mais aiant ensuite changé de sentiment, il alla jusqu'à se liguier contre Charles-Quint avec les Venitiens, les Suiffes, les Florentins & le Roi de France lui-même.

Le dernier jour de cette année mourut à Milan Prosper Colonne, Gentilhomme Romain, Général des Armées de l'Empereur en Italie, & l'un des plus grands Capitaines de son tems. L'Empereur fut aussi touché de sa perte, qu'elle causa de joie aux François, qui alloient criant follement par leur Camp, *Réjouissons nous, Colonne est mort!* On lui fit de magnifiques obseques dans l'Eglise Cathédrale & dans les autres Eglises de la Ville, où tous les Corps furent invitez; & le célèbre Daniel Cajetan de Cremone fit l'Epitaphé suivante, qui fut mise sur son tombeau.

*Prosper vi valida meæ Columnæ
Gessi bella diu, sed incruenta.
Perfeci mea fata, pervicaces,
Defendi Hesperiam senex utramque,
Vos in sanguine Principes valete.*

C'est à dire:

*Prosper en mes succès fondez sur la Colonne,
Sans répandre de sang j'ai longtems combattu.
J'ai rempli mes destins comme le Ciel l'ordonne,
L'une & l'autre Hesperie a senti ma vertu;
Quand, jusqu'à l'extrême vieillesse,
J'ai, pour la protéger,
Mis ma vie en danger.
Adieu, Princes fougueux, qui guerroyez sans cesse,
Adieu, vous, dont l'injuste main
Ne se plaît qu'à verser des flots de sang humain.*

En 1524. le Roi François I. aiant coupé 1524.
pié à toutes les conspirations que le Duc de Bourbon pouvoit avoir tramé en France par le moyen de ses amis, se transporta dans le Milanez pour en achever la conquête. Il chassa en passant les Impériaux de devant Marseille, dont ils avoient entrepris le Siège sans aucun succès. Il forma d'abord celui de Siège de Milan.
Milan, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître. Le Duc en étoit sorti pour ne point tomber entre ses mains; & les Bourgeois, à qui il avoit laissé le soin de la défendre, n'eurent

100 VIE DE PHILIPPE II.

rent pas plutôt aperçu l'Armée Royale qu'ils se rendirent sans que les Imperiaux pussent leur donner aucun secours.

Et de Pa-
vie par
François
I.

1525.

Le Roi resta quelques jours dans cette Capitale, tant pour se concilier l'affection des Citoyens, que pour y faire les préparatifs du siège de Pavie, où il alla en personne peu après. Ce fut le 18. d'Octobre, jour de la fête de S. Luc, qu'il entreprit ce siège fameux, dans l'esperance de l'achever avant le commencement de Novembre. Mais Antoine de Leve, un des plus grands hommes de guerre de ce tems-là, qui commandoit dans la Ville, lui fit voir qu'il s'étoit extrêmement mécompté. Il la défendit si bien, que le mois de Janvier 1525. étoit déjà venu, sans que François I. pût encore se flater d'aucune esperance. Celle qu'il avoit conçüe d'un prompt succès diminuoit au contraire tous les jours: tant étoit vigoureuse la défense des assiégez, qui harceloient sans cesse son camp par leurs forties continuelles, & cela avec d'autant plus de confiance, qu'ils espéroient d'être bientôt secourus.

Il ne sera peut-être pas inutile de toucher ici quelque chose en passant des prétentions des François sur le Milanez; d'autant plus que nous aurons souvent occasion de parler dans cette Histoire des guerres survenues entre la France & l'Espagne au sujet de ce même Duché. Et quoiqu'on ait déjà écrit des volumes entiers sur ces prétentions, ce que nous avons à en dire de particulier contribuera du moins à éclaircir diverses choses nécessaires pour l'intelligence du siège de Pavie.

PARTIE I. LIVRE III. 101

La Ville de Milan est si considérable par les beaux privilèges dont elle jouit, qu'il n'est pas surprenant qu'elle excite la jalousie de deux Puissances, telles que l'Espagne qui la possède, & la France qui prétend y avoir de justes droits. Toutefois ces privilèges seroient encore beaucoup plus grands, si les Espagnols, loin de les conserver, n'y eussent pas donné de tems en tems quelques atteintes. Il faut donc savoir que Louis XII. fut celui qui institua l'an 1499. le Senat de cette Ville, dont les privilèges s'accrurent peu à peu à tel point, qu'il est enfin parvenu à la plus haute réputation. Mais quoique ce soit à ce Roi de France qu'est due la première origine de cet auguste Corps, cela n'empêche pas que la Ville n'eût déjà dès auparavant de très grandes prérogatives dans sa forme de Gouvernement. Il suffit de dire qu'elle fut plusieurs fois la Résidence des Empereurs, & qu'ayant été détruite de fond en comble, elle n'a pas laissé de se relever avec plus de lustre que jamais.

Grands
Privilèges
du Senat
de Milan.

Quant aux prétentions des François sur ce Duché, qui ont donné lieu à tant de guerres, voici en peu de mots quels en étoient les fondemens. Jean Galeas * Viscomiti fut le premier qui prit le titre de Duc de Milan, en aiant obtenu la Souveraineté de l'Empereur Vencellas par une grande somme d'argent

Prétentions des
François
sur ce
Duché.

* L'Auteur raporte l'Étymologie de ce nom de *Galeas*, que je n'ai pas laissée dans le Texte, parce qu'elle n'a pas la même grace en François qu'en Italien. Il fait allusion au mot *Gallo* qui signifie *Coy*, parce que le jour de la naissance de Viscomiti on entendit chanter plusieurs *Coy*s, ce qui lui fit donner le nom de *Galeas*.

102 VIE DE PHILIPPE II.

gent qu'il lui donna; & il l'augmenta encore dans la fuite de plusieurs autres Seigneuries qui rendirent ce Duché très considérable.

Duchef
de Valen-
tine Vis-
comti
femme de
Louis de
France.

Jean Ga-
leas Vis-
comti pre-
mier Duc
de Milan.

Jean Galeas Viscomti eut trois enfans, deux garçons & une fille, savoir: Jean-Marie, Philippe-Marie, & Valentine: tous trois nez de sa seconde femme Catherine de Barnaba, qu'il épousa après la mort d'Isabelle, sœur de Charles V. Roi de France. Cette premiere femme, si l'on en croit Paul Jove, ne donna point d'enfant à son mari, quoique plusieurs Ecrivains François assurent qu'elle en eut deux. Quoi-qu'il en soit, des trois que je viens de nommer, qui sont les seuls que je trouve, Valentine fut mariée avec Louis de Valois, fils du Roi Charles V. dont j'ai parlé; & eut pour dot la Ville d'Asti, outre une somme de quatre cens mille écus, avec l'espérance de recueillir un jour toute la succession de son pere, en cas que ses freres vinssent à mourir sans héritiers. Les Princes d'Italie ne manquerent pas de prévoir dès lors tous les différends que cette alliance produiroit. Ils n'oublièrent rien pour détourner Viscomti de sa résolution. Mais il ne laissa pas de passer outre; & l'an 1387. le mariage fut consommé.

Jean-
Marie son
fils lui suc-
cede.

Jean-Marie l'aîné de ses fils, quoi-que cadet de Valentine, succeda à tous les Etats du Pere; dans un âge fort peu avancé; & quoique Jean Galeas eût nommé de sages Conseillers pour l'assister sous la Régence de sa Mere, le jeune Duc, méprisant tous les bons conseils, se livra à son méchant naturel & ne songea qu'à satisfaire ses passions, jusqu'à dire, *que c'étoit être indigne du titre de*

Prin-

PARTIE I. LIVRE III. 103

Prince, que de mettre un frein à ses desirs les plus illégitimes. Sa mauvaise conduite lui attirera bientôt la haine de ceux qui avoient été ses amis les plus affectionnez; & tel fut le malheur où il se jetta, que pour obtenir la protection du Pape, il se vit contraint de lui céder Bologne, Perouse & Assise. Tant de revers ne furent pas capables de lui changer le cœur: il n'en devint que plus obstiné dans le mal: haïssant généralement tous les hommes, & marchant la nuit avec une troupe de chiens furieux, par qui il faisoit devorer tous ceux qui avoient le malheur de se rencontrer devant lui. Mais il porta peu après la peine de toutes ses cruautés, ayant été assassiné le 16. de Mai 1412. par Paul & André Bauco, de même que Squarcia Giramo le principal ministre de ses violences.

Philippe-Marie son frère lui succéda. Il avoit épousé Beatrix Tenda, Veuve de Facino Cane, femme très riche, mais vieille, & d'une condition fort inférieure à la sienne. Il en reçut en dot une somme de quatre cens mille Ducats, qui lui servirent à mettre sur pié une bonne Armée, avec laquelle il marcha droit à Milan. Les Conjurez en avoient donné le gouvernement à Astore, fils naturel de Barnaba Visconti. Philippe-Marie ne tarda guère à s'en rendre maître. Y étant entré avec son Armée, il fit mourir les principaux des conjurez, entre autres Paul Bauco un des meurtriers de son frère.

Il continua de faire la guerre à ceux qui possédoient quelques terres démembrées du Duché. Mais bien loin d'augmenter son

Et à celui-
là Philip-
pe-Marie.

104 VIE DE PHILIPPE II.

Etat par ce moyen, il ne servit qu'à lui faire perdre encore les villes de Bresse, de Bergame, & de Gènes. Les vices qu'on lui reproche, sont l'inconstance, la cruauté, la timidité, & l'ingratitude. Il ne fit en toute sa vie qu'une seule action digne de louanges, qui fut de rendre genereusement la liberté à Alfonse, premier Roi de Naples, qui avoit été fait prisonnier par son Armée, & de lui fournir outre cela une somme considerable d'argent pour l'aider à remonter sur son trône: en quoi il en usâ beaucoup mieux que Charles-Quint à l'égard de François I. Mais le procedé qu'il tint avec sa femme fut bien different en toutes manieres. S'en étant dégouté à cause de son âge avancé, il en vint jusqu'à cet excès, non seulement de la faire décapiter, mais encore de lui ôter l'honneur avec la vie, par une calomnie infigne, en l'accusant d'adultere, sans en produire aucune preuve. Il épousa ensuite Marie, fille d'Amedée Duc de Savoye, qui fut sterile: en sorte qu'il mourut sans Enfants l'an 1447. après avoir possédé le Milanéz l'espace de trente cinq ans.

Ce dernier
meurt sans
heritier.

La Race légitime des Viscomti étant ainsi éteinte par sa mort, il sembloit que le Duché dût appartenir naturellement aux héritiers de Valentine, selon la clause contenuë dans son Contrat de mariage, qui avoit été approuvé par le Pape. Car le Trône Imperial se trouvant alors vacant, au défaut de l'Empereur à qui il apartenoit d'en donner la confirmation, on eut recours au S. Siège qui y suppléa par son autorité. C'est du moins ce que raportent les Auteurs François qui ont écrit sur cette matiere.

Phi-

Philippe n'eut pas plutôt les yeux fermez, qu'il s'éleva plusieurs Prétendans au Duché de Milan. Charles Duc d'Orleans, fils de Louis de France & de Valentine, fut le premier qui se mit sur les rangs pour les raisons que j'ai raportées. Les Imperiaux prétendoient que la Ligne directe étant éteinte, & avec elle l'investiture donnée aux Visconti par les Empereurs, ce fief étoit dévolu par là à la Chambre Imperiale. Le Comte François Sforce, qui avoit épousé Blanche fille naturelle de Philippe, ne fut pas des derniers à prétendre aussi sa portion du Duché: il s'y porta même avec plus de chaleur qu'aucun autre. Enfin la Ville de Milan ne pouvant plus souffrir l'extrayagante domination de ses Ducs, en prit occasion de se gouverner en République, & choisit pour cet effet douze Citoyens, avec le titre de *Conservateurs de la Liberté*.

François Sforce, Comte de Pavie, ayant donc rassemblé de grandes forces, commença par se rendre maître de divers lieux dans le Duché; & puis s'étant accordé avec les Venitiens à qui il en donna une bonne partie, il assiégea la ville même de Milan. La disette des vivres où il la réduisit donna lieu à une sedition parmi les habitans, qui étoient partagez en deux factions. Celle de Sforce prévalut; & il ne fut pas plutôt dans la Ville, où ses amis l'introduisirent sur la fin de Février 1450. qu'il songea à y établir solidement sa domination. Pour cet effet, il fit bâtir ce Château fameux, qui passe avec raison pour le plus fort de toute l'Italie. Après s'y être maintenu seize ans, plus par la

Divers
Prétendans au
Duché de
Milan.

François
Sforce s'en
rend maître.

force que par la justice de son Droit, & sans en avoir reçu l'investiture de l'Empereur, quoique Philippe son beau-père l'eût institué son héritier par son Testament, il mourut enfin d'hydropisie l'an 1466. & non pas de mort subite, comme l'a écrit Sansovin.

Ses deux fils Galeasse & Ludovic lui succéderent : mais le Milanez demeura au seul Galeas, qui le laissa en mourant à deux Enfants qu'il avoit sous la tutelle de Ludovic son frère, dit le More. Celui-ci ne fut pas long-tems sans dépouiller ses deux neveux, en usurpant sur eux le Milanez, d'une manière aussi préjudiciable à toute l'Italie que ruineuse pour lui-même. Il invita à la conquête du Royaume de Naples Charles VIII. Roi de France, à condition qu'il le maintiendrait dans le Milanez. Puis s'étant brouillé avec lui, & avec Louis XII. son successeur, ce dernier passa en Italie à la tête d'une nombreuse Armée, défit Ludovic, & mit dans le Duché un Gouverneur de sa main. Mais Ludovic étant allé en Allemagne, demander des secours à l'Empereur Maximilien, il en revint avec des forces suffisantes pour se remettre en possession du Milanez. Louis XII. qui étoit retourné en France, fut si irrité de cette nouvelle, qu'il repassa les Alpes une seconde fois, & se rendit bientôt maître du Duché par les justes mesures qu'il avoit prises. Il se fit même de la personne de Ludovic, qu'il confina l'an 1500. dans une étroite prison, où il finit ses jours cinq ans après.

Ce fut alors que Charles V. réveilla les prétentions de l'Empire sur ce Duché. Le pré-

prétexte qu'il prit, fut d'en remettre en possession François Sforce, fils du More, qu'il disoit en avoir été dépouillé injustement. Mais sa principale vue étoit en effet de l'acquiescer à la Maison d'Autriche. C'est ce qui engagea François I. à faire un second voyage en Italie, comme nous le verrons dans la suite, après que j'aurai repris le fil de ma narration.

De tous les Princes d'Italie, il n'y en avoit point qui fût plus allarmé que le Pape de la puissance démesurée de l'Empereur & des heureux progrès de ses armes. C'est pourquoi, après avoir conclu la Ligue dont j'ai parlé avec François I. & les Venitiens, il envoya le Duc d'Albanie au Royaume de Naples pour y faire diversion; ne doutant pas, que comme l'Empereur avoit abandonné le siège de Marseille pour secourir la Lombardie, il n'abandonnât de même la Lombardie pour courir au secours de Naples. Toutefois dans le tems qu'il agissoit ainsi en ennemi, il se comporta aussi en Pere commun, en écrivant à l'Empereur, pour l'exhorter à abandonner le Duché de Milan à François I; avec promesse que celui-ci cesseroit aussi-tôt d'inquiéter le Royaume de Naples. Mais l'Empereur se moqua de cette proposition; il répondit au Pape, *qu'il ne pouvoit faire aucun fond sur la sincerité de ses offices, puisqu'il s'étoit départi de sa qualité de Pere commun, en se liguant sans raison avec ses Ennemis. Que Dieu lui ayant donné plusieurs Royaumes, lui avoit aussi accordé les forces nécessaires pour les défendre. Qu'il n'abandonneroit jamais le Duc Sforce dans*

Ligue des
Pape contre l'Empereur.

108 VIE DE PHILIPPE II.

ses justes prétentions; & qu'à l'égard du Duc d'Albanie, le dernier de ses Capitaines seroit suffisant pour lui faire passer l'envie de combattre contre l'Empire. Il ne se trompa point; l'Armée de ce Duc fut bientôt ruinée & entièrement dissipée.

Descrip-
tion de la
Bataille de
Pavie.

Ce seroit ici le lieu de décrire la fameuse bataille de Pavie, une des plus mémorables dont il y ait jamais eu d'exemple. Il suffit de dire que la Noblesse Françoisé y combattit avec une valeur incroyable, animée par la présence de son Roi. D'autre part les Generaux de l'Empereur, jugeant que du succès de ce combat dépendoit la liberté de l'Italie, la gloire de leur maître, & leur propre réputation, se résolurent de périr ou de vaincre: c'est dequoi étoient convenus le Duc de Bourbon, Charles de Lanoy Viceroy de Naples, le Marquis du Guast, & le Marquis de Pescaire, les principaux Chefs de l'Armée Imperiale, Espagnole, & Italienne.

François I.
y demeure
prisonnier.

En effet le jour de S. Mathias, aussi heureux pour l'Empereur Charles-Quint, que funeste pour François I., ce Prince infortuné fut fait prisonnier avec un grand nombre de ses principaux Officiers, & vit toute son Armée dissipée, après un grand carnage de ses troupes. L'Evêque de Brindes, nommé Leandre, fut aussi pris en même tems; mais, comme il étoit Nonce du Pape, il fut aussitôt relâché. Le Roi, ayant eu son cheval tué sous lui, & étant lui même blessé, étoit tombé dans un fossé où on fut quelque tems sans le reconnoître. Les premiers qui le reconnoirent, après lui avoir crié de se rendre sans savoir encore qui il étoit, furent Jaques d'Avila

la

la & Jean d'Urbiecto, Espagnols. Ils eurent beau le presser, le Roi ne leur répondit qu'en leur présentant la pointe de son épée. Enfin voyant qu'ils tournoient aussi la leur contre lui, il leur dit d'un ton plein de majesté, *qu'il étoit le Roi François*. Aussitôt d'Avila courut en avertir le Duc de Bourbon, qui vint avec de grandes marques de respect supplier le Roi de se rendre. Mais ce Prince n'en voulut rien faire, & répondit, *qu'il mourroit plutôt mille fois, que de se rendre entre les mains d'un Traître comme lui*. Puis s'adressant à un des Capitaines qu'il pria de faire venir le Viceroi de Naples, il se rendit son prisonnier & lui remit son épée.

Ce Prince, dont la fermeté étoit inébranlable au milieu de tant d'infortune, soupa ce soir-là dans le camp des ennemis, où il fut servi par les principaux Officiers Espagnols. Le Duc de Bourbon lui présenta le bassin pour se laver, & quoiqu'on crût qu'il refuseroit ce service avec indignation, il ne laissa pas de le recevoir avec une constance surprenante. Le Marquis du Guast tenoit l'éguière, & le Viceroi de Naples la serviette. Le Marquis de Pescaire étoit blessé, ce qui fit qu'il ne parut point à ce repas. Je n'ai rien dit de la dépouille du Roi que les soldats partagerent entre eux. Ils lui prirent jusqu'à ses éperons, selon ce qui se pratiquoit alors dans la guerre. En tout le reste, on eut pour lui toute sorte d'égards & de respect.

Le jour suivant il fut conduit à la forteresse de Pizigithoné, sous la garde de Ferdinand d'Alarçon où, à la liberté près, il fut toujours servi & traité en Roi. On dépêcha

110 VIE DE PHILIPPE II.

durant ce tems-là le Commandeur Panelozza à l'Empereur, pour lui porter cette nouvelle & recevoir ses ordres. Comme il devoit passer par la France, il fut muni d'un Pafport de la propre main du Roi, qui en même tems écrivit en ces termes à la Reine fa Mère: *Madame, tout est perdu, sinon l'honneur.*

Charles-Quint étoit alors à Madrid. Il y étoit allé pour envoyer l'Infante Catherine fa sœur à Badajoz, à Don Jean Roi de Portugal qui l'attendoit pour l'épouser. Au premier bruit de cette victoire, les Peuples voulurent la célébrer par de grandes réjouissances. Mais l'Empereur le défendit, en disant *que les Chrétiens ne devoient se réjouir que des victoires remportées sur les Infideles.*

Ce succès répandit la terreur dans toutes les Cours d'Italie. Le Pape sur tout en fut si allarmé, qu'il écrivit aussitôt des Lettres très soumises à Charles-Quint, pour lui proposer de faire alliance avec lui. L'Empereur n'en rejetta point la proposition. Il envoya ordre à ses Ministres de conclure un Traité avec le Pontife, qui pour ne manquer pas, de son côté, à ce qu'il devoit à un Prince tel que François I. l'envoya visiter en son nom, après en avoir obtenu la permission du Viceroi. Mais celui * qu'il y envoya ne put parler au Roi qu'en présence du Capitaine Alarçon.

Il est conduit en Espagne.

Ce Prince, avec l'agrément du même Viceroi, dépêcha peu après à l'Empereur Don Hugues de Moncade pour lui faire des pro-

* *Monsieur Pissot.*

PARTIE I. LIVRE III. III

positions de sa part. Mais aucune n'ayant été trouvée suffisante pour procurer un solide accommodement, l'Empereur écrivit au Viceroy, d'amener sans delai son Prisonnier en Espagne. Celui-ci obéit aussi-tôt; & sans en rien dire au Marquis de Pescaire, il fit embarquer le Roi à Gènes, d'où il le conduisit à Barcelone, à Valence, & puis à Madrid, en le traitant toujours d'une manière convenable à son rang.

L'Empereur tint divers Conseils avec les principaux de sa Cour, sur la conduite qu'il devoit tenir envers un Prisonnier de cette conséquence. Il consulta sur tout l'Évêque d'Osme, son Confesseur, qui approuva fort l'avis de ceux qui conseilloyent à l'Empereur de rendre genereusement la liberté au Roi François, sans lui prescrire aucune condition, & sans faire autre chose que de lui donner la Carte blanche, afin qu'il y écrivît lui-même ce qu'il jugeroit le plus convenable. Déjà l'Empereur étoit près d'embrasser ce conseil, comme le plus propre à servir d'exemple aux autres Princes en pareil cas, lorsque Don Frédéric de Toledé, Duc d'Albe, qui, par ses services, avoit acquis le premier rang dans la faveur de Charles-Quint, lui ouvrit un avis tout contraire. Il combattit par de longs raisonnemens cette conduite pleine de generosité, représentant à l'Empereur, que le bien de l'État devoit être la suprême loi en ces occasions, & la seule regle qu'on devoit suivre. En un mot, il persuada si bien tout le Conseil, que chacun se réunit à son sentiment, qui fut de se prévaloir autant qu'on pourroit de la prison du Roi, & de

Conseil
tenu à son
sujet.

de mettre tout en usage pour lui faire acheter chèrement sa liberté. Boccacini, dans ses Annales sur Tacite, rapporte que François I. convenoit de ces trois alternatives: l'une, que Charles-Quint pouvoit le retenir éternellement en prison: l'autre, qu'il pouvoit lui rendre genereusement la liberté; & la troisieme, qu'il pouvoit l'obliger à lui ceder la Bourgogne.

En ce tems-là, l'Empereur avoit convoqué à Toledé les Etats du Royaume, qui lui firent un présent de deux millions, & le suplierent de se marier en lui proposant Isabelle Infante de Portugal. Il étoit aussi venu des Ambassadeurs d'Angleterre, pour lui offrir leur Princesse. Mais il se détermina pour la premiere, comme plus convenable à ses interêts. Cependant le Roi François I. souhaitoit ardemment d'avoir une entrevue avec ce Prince, sans néanmoins pouvoir obtenir qu'il lui rendit visite dans sa prison: ce que Charles-Quint évita autant qu'il put, pour n'être pas obligé de lui rendre la liberté. Il affecta pour cet effet de demeurer longtems à Toledé. Le Roi en eut tant de déplaisir, qu'il en tomba dangereusement malade, & fut desespéré des Medecins.

Charles-
Quint le
visite dans
sa prison.

Alors l'Empereur, craignant de perdre par là mort de son Prisonnier tout le fruit de sa victoire; & ayant appris qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de le guerir, que de le visiter dans sa prison, prit la poste pour l'aller voir. Il monta droit à l'appartement du Roi, & se découvrit en entrant dans la chambre. Le Roi en fit de même, & lui dit d'une voix
foi-

foible: *Monsieur*, vous venez voir votre prisonnier. Non, répondit l'Empereur, je viens voir mon frere & mon ami, que je veux mettre en liberté. Aussi-tôt Charles-Quint lui remit son bonnet sur la tête, l'exhortant à se tenir couvert en l'état où il étoit. Après quelques momens de conversation, il sortit; & au bout de quelques jours, le Roi, qui étoit d'un bon tempérament, se trouva avoir recouvré une partie de ses forces.

Ce furent Mercure de Gattinara Chancelier de l'Empire, & Jean de Selve Premier Président au Parlement de Paris, qui traitèrent de sa liberté. Après de longues discussions, ils convinrent enfin le 14. Janvier 1526. des conditions suivantes: que le Roi céderoit à Charles-Quint toute la Bourgogne: qu'il renonceroit à toutes ses prétentions sur le Royaume de Naples, sur le Duché de Milan, Genes, la Flandre, l'Artois, & Ast: qu'il payeroit une certaine somme au Roi d'Angleterre: qu'il ne donneroit aucun secours à ses ennemis: qu'il remettroit en grace le Duc de Bourbon: qu'il enverroit au Couronnement de l'Empereur un certain nombre de troupes, qui seroient entretenues à ses fraix durant six mois: qu'il épouseroit sa sœur Eleonore veuve du Roi de Portugal: & qu'il livreroit pour otages, jusqu'à l'entière exécution du Traité, le Dauphin & le Duc d'Orleans.

De tous ces Articles, il n'y eut que les deux derniers qui furent exécutez, le Roi ayant épousé peu après à Madrid la Princesse Eleonore, qui lui avoit donné de grandes marques d'attention durant sa maladie. Quand la ceremonie des Nôces fut achevée,

l'Em-

1526.

Condi-
tions de
son élar-
gissement.

114 VIE DE PHILIPPE II.

l'Empereur accompagna son nouvel Allié pendant quelques lieues, ensuite de quoi ils se separerent avec de grandes démonstrations d'amitié de part & d'autre. Toutefois le Roi ne fut véritablement libre, que quand les ôtages eurent été mis entre les mains des Espagnols : ce qui se fit en cette maniere.

Le Roi
retourne
dans ses
Etats.

Le 18. du mois de Mars, le Roi fut conduit sur le bord de la riviere, qui sépare les deux Royaumes, par Lannoi Viceroi de Naples & le Capitaine Alarçon, escorté de cinquante Cavaliers. En même tems se présenta de l'autre côté de la riviere Monsieur de Lautrec, avec un pareil nombre de Cavaliers, menant les deux fils du Roi. Dans le milieu, étoit une grande barque à l'ancre, dans laquelle il n'y avoit personne. Le Roi s'y rendit dans un batteau, avec Lannoi & Alarçon, accompagné de huit hommes d'armes; tandis que Lautrec, avec les deux Princes & une suite égale, y arriva de l'autre côté: en sorte qu'il y avoit de part & d'autre un pareil nombre de personnes dans la barque. Lautrec y fit entrer le Dauphin & le Duc d'Orleans, qu'il remit entre les mains de Lannoi; & au même instant le Roi sauta dans le même bateau, d'où étant arrivé à terre, il monta sur un Cheval Turc, fort vite, qu'on lui tenoit tout prêt, & piqua, sans s'arrêter, vers Bayonne. Il y trouva la Reine sa mere, qui l'attendoit dans cette ville, ensuite de quoi il prit le chemin de Paris, recevant par tout de la part des peuples des témoignages de joie extraordinaires.

: L'In-

PARTIE I. LIVRE III. 115

L'Infante Ifabelle, Epouse de Charles-Quint, étoit arrivée sur la frontiere de Castille, où l'Archevêque de Toledé, & les Ducs de Calabre & de Bejar, avec la plus belle Noblesse d'Espagne, se rendirent pour la recevoir. Elle étoit accompagnée des Princes Don Louis & Don Ferdinand ses freres. Le premier parla ainsi au Duc de Calabre en lui mettant la Princesse entre les mains : *Voici l'Imperatrice ma Maitresse, que je remets à votre Excellence, au nom du Roi de Portugal, mon Seigneur & frere.* L'Imperatrice étoit à cheval, & les autres à pié; & en prononçant ces paroles les deux freres tenoient chacun une des rênes. Ils les remirent en même tems aux deux Ducs, qui dirent en les prenant: *Nous recevons votre Majesté au nom de l'Empereur notre Maître.* Ensuite les Portugais s'en retournerent, à quelques-uns près qui resterent avec l'Imperatrice. De ce nombre fut Don Louis de Mora, Pere du fameux Christophle de Mora, qui fut favori & grand Camerlingue de Philippe II. lequel le fit Comte de Lumieres, & lui donna diverses autres marques d'honneur en récompense de ses services.

L'Imperatrice arriva à Seville, où l'Empereur l'attendoit, & où les nôces se celebrent avec toute la pompe convenable.

Le Roi François étant aussi arrivé à Paris, songea à toute autre chose qu'à exécuter le Traité de Madrid. L'Empereur lui envoya Charles de Lannoi pour le sommer d'accomplir sa promesse; mais il n'en raporta d'autre nouvelle, sinon qu'il venoit de se faire à Coignac entre le Pape, François I., les Venitiens, les Suif-

Ligue de
divers
Princes
contre
l'Em-
pereur.

Suiffes, & les Florentins, une Ligue qu'on appelloit la *Ligue Sacrée*, parce qu'elle tenoit à délivrer l'Italie de la Tyrannie des Imperiaux.

C'étoit fans doute à quoi l'Empereur s'attendoit le moins. Car quoiqu'il jugeât bien que François I. n'observeroit jamais avec exactitude toutes les conditions du Traité conclu, il ne pouvoit néanmoins s'imaginer que ce Prince lui manquât si-tôt de parole, ni qu'il eût pu attirer dans son parti tant de Puiffances, & entre autres le Pape, qui s'étoit lui-même confederé depuis peu avec lui. Il lui écrivit donc une Lettre très forte, d'autant plus que Clément venoit de proceder avec la dernière vigueur contre les Colonnes, que l'Empereur protegeoit, les ayant déclarez Criminels de leze Majesté par une sentence qui privoit de la pourpre le Cardinal Pompée, & livroit leurs terres au pillage.

Toutefois l'Empereur feignant de s'apaiser, renvoya à Rome le Pere Quignonès, General des Freres Mineurs que le Pape lui avoit envoyé en Espagne avec Cesar Ferramosca, plutôt pour l'endormir par des propositions hors de saison, qu'à dessein de conclure une paix sincere. Il écrivit même au Pontife une Lettre de sa propre main, par laquelle il l'assuroit de sa disposition à une entiere reconciliation, lui protestant avec serment; qu'il ne prétendoit pas augmenter sa Maison d'un pouce de terre en Italie: qu'il remettroit les interêts de Sforce, Duc de Milan, à deux Arbitres nommez l'un de la part du Pape, & l'autre de la sienne; & qu'en cas que son Droit fût trouvé defectueux, il consentoit qu'on en

investit le Duc de Bourbon, qu'il feroit rendre au Roi sans rien exiger de la rançon qu'il lui avoit offerte : & que par ce moyen la paix seroit retablie en Italie.

Le Pape accepta ces conditions. Mais sur le point de les exécuter, il s'en dédit par les intrigues des Ministres de France & des autres Confederez, sous pretexte que ceux de l'Empereur y avoient ajouté de leur chef quelque nouvelle clause trop fâcheuse. Ce qui irrita tellement Charles-Quint, qu'il ordonna au Duc de Bourbon *de chercher tous les moyens possibles de mortifier le Pape Clement, jusques à entrer dans l'Etat Ecclesiastique avec son Armée, pour le reduire plus promptement à la raison.*

Il est certain que l'intention de Charles-Quint ne fut jamais d'en venir aux extrémitez que nous allons voir; mais seulement de mortifier le Pape, dont il avoit tant de sujets de se plaindre. Cependant le Duc de Bourbon, qui se voyoit dans son Armée plus de douze mille Lutheriens, commandez par Georges Fransperg, grand Partisan de Luther, & qui ne respiroit depuis long-tems que le sac de Rome, ne se fit pas une affaire de passer les bornes de sa commission. Il prit donc sa marchè vers la Campagne, & arriva le 5. de Mai devant cette Capitale, ce qu'il fit avec toute la diligence possible, dans la crainte de recevoir un contre-ordre de l'Empereur. Il en étoit encore à trois journées, lorsque Fransperg fut attaqué d'une Paralyse, qui l'obligea de se faire transporter à Ferrete.

Ce contre-tems n'empêcha point le Duc de Bourbon d'exécuter le projet qu'il avoit
for-

Le Duc de Bourbon passe à Rome avec son Armée.

formé. Et sans aucun égard pour les Lettres qu'il reçut alors de Charles de Lannoi, qui lui donnoit avis de l'accommodement conclu avec le Pape à l'avantage de l'Empereur, il fit tout préparer pour un assaut general, & ordonna de monter à l'escalade. Mais comme il étoit lui-même au haut d'une échelle, prêt à sauter sur la muraille, pour animer ses troupes au combat, il fut frappé d'un coup de feu qui le renversa mort dans le fossé. Ses soldats n'en devinrent que plus furieux. Le désir de venger la mort de leur Chef leur fit faire de si grands efforts, qu'en peu de tems ils furent maîtres de la Ville. Ils passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta à eux; sans distinction ni de sacré, ni de profane, ni de sexe, ni d'âge, ni d'alliance, ni de dignité; jusques-là que même les Cardinaux Espagnols ne furent pas plus épargnez que les autres. En un mot, telle fut la barbarie de ce sac, qu'à peine s'en commettrait-il de pareille chez les Infideles; & que les Turcs, après la prise de Rhodes, se montrèrent moins cruels envers les Rhodiens, que les Allemans & les Espagnols envers les Romains après la prise de Rome.

La rage les rendoit ingenieux à tourmenter en mille manieres les personnes du plus haut rang. Les femmes mariées, les Demoiselles, les Religieuses se virent exposées à la brutalité du soldat jusques dans les ruës & dans les places publiques. Les Palais des Cardinaux, ceux des Princes & des Ambassadeurs furent tous forcez & saccagez. Et tout le monde tomba d'accord, que de six fois que Rome s'étoit vuë en proie à la fureur

Sac de cette Ville.

reur des Barbares, jamais elle n'avoit souffert tant de cruauté que dans cette dernière occasion, comme il ne s'y étoit aussi jamais fait un butin si considérable. Le Pape se refugia dans le Château; mais ne pouvant s'y défendre, il se rendit au Prince d'Orange, qui avoit succédé au Duc de Bourbon dans le commandement de l'Armée, & qui non seulement le fit garder fort étroitement, mais le traita encore avec beaucoup de rigueur.

Tel fut le fruit que Clement VII. recueillit des différends dans lesquels il voulut entrer avec Charles-Quint. Le Duc d'Urbin, Auteur de tout ce manège, fut contraint de se retirer, & lui-même, après quelques mois de prison, fut obligé de subir la loi du vainqueur. Une des principales conditions de l'accommodement fut, *que le Pape fourniroit quatre cens mille écus pour la solde de l'Armée Imperiale, & qu'il feroit d'ailleurs tout ce que l'Empereur avoit ordonné.* En conséquence de cet accord, il fut forcé de vendre tous les vases d'or & d'argent qu'on avoit pu sauver des Eglises. Et comme cela n'étoit pas encore suffisant, il falut mettre à l'encan trois Chapeaux de Cardinal: ce qui fut pour le Saint Siège un affront signalé, & un grand sujet de honte pour le Pape, qui avoit encore à essuyer les murmures du peuple, indigné de voir tomber sur lui seul tout l'orage pendant tout le tems que dura le sac de Rome.

Je ne dois pas oublier de dire ici, qu'à peine on eut appris dans le monde la nouvelle de la prison du Pape, que tous les Ecclesiastiques de l'Europe, s'estimant offensez en la per-
son-

sonne de leur Chef , écrivirent , du moins les principaux , des Lettres très pressantes à l'Empereur en Espagne. Ce Prince leur répondit à tous dans les termes les plus clairs quant à ce qui regardoit sa justification ; mais pour ce qui touchoit la liberté du Pape , rien n'étoit plus obscur ni plus équivoque. Balthasar Castiglione Nonce Apostolique auprès de ce Prince l'ayant sçu , fut d'abord sur le point de quitter la Cour ; mais après y avoir mieux pensé , il crut devoir demeurer , jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres du Pape ou du sacré College. Durant ce tems-là il fit les plus fortes instances pour obtenir la liberté du Pontife ; il avoit engagé tous les Evêques d'Espagne à s'aller jeter aux piés de l'Empereur en habit lugubre pour lui demander la même grace ; mais si-tôt qu'on eut eu vent de ce dessein , on en detourna l'exécution , comme d'une chose qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

Je ne croi pas qu'il y ait jamais eu ni guerre , ni bataille , ni conquête de Province , ni aucune entreprise dans le monde , excepté peut-être la prise de Troye , dont on ait tant parlé , ni tant écrit , que de ce dernier sac de Rome. Il n'y a pas jusqu'à Guichardin qui ne plaïsante sur ce sujet , pour rendre la chose plus odieuse , par l'avanture qu'il rapporte d'une vieille femme , que le Prince d'Orange fit pendre , pour avoir donné au Pape une salade de laitues , qu'elle lui fit tirer avec une corde , afin de le rafraichir dans sa prison. Mais quand ce fait seroit vrai , faudroit-il le condamner , comme quelque chose de si barbare ? Boccacini , dans ses Remarques sur

Vieille
femme
pendue &
pourquoi.

Tacite dit, que celui qui ne sait pas se faire obéir dans les moindres choses, doit s'attendre à voir aussi mépriser ses ordres dans celles de plus grande conséquence. C'est fait de la Discipline Militaire, si un General souffre une fois qu'on lui manque de respect. Le Prince d'Orange avoit fait publier à son detrompe, que personne, sous peine de la vie, ne s'approchât des fosses du Château, pour donner le moindre secours au Pape : par conséquent, la vieille méritoit bien d'être pendue, si ce qu'on en rapporte est vrai.

J'ai déjà dit que ce sac fut le plus horrible qu'on eût jamais vû dans le monde. Mais il faut savoir s'il étoit injuste ou légitime, & qui fut celui qui souffla la première étincelle de cet incendie. Clement VII. étoit sans doute un des plus dignes Papes qui eût occupé le Siège Romain ; il fit toujours paroître beaucoup de zèle pour le bien public ; & si sa passion ou l'intérêt propre ne l'eût aveuglé en certaines occasions, il est sûr qu'il n'eût guere trouvé son semblable. Si donc il se fût contenté de porter à la paix les deux Princes Ennemis, comme il s'en étoit expliqué dès le commencement en présence de tout le sacré College, & qu'il ne fût pas sorti des bornes du devoir d'un Pere commun, il est certain que Rome eût conservé tout son éclat, & lui-même toute sa gloire.

Il n'y a rien dans les Livres saints qui n'ait été écrit pour notre instruction. Mais j'y trouve deux exemples entre autres, qui me paroissent de belles leçons pour les Papes. Le premier est celui de Pierre, lorsque voyant

maltraiter son Maître, il tira l'épée dans l'ardeur de son zèle, & en coupa l'oreille à Malchus. Il n'eut pas plutôt fait cette action, qu'il en fut repris du Sauveur, qui lui dit *de remettre son épée dans le fourreau*, comme pour apprendre à ceux qui se vantent d'être ses successeurs, qu'il ne convient pas à un Pasteur de tirer l'épée, même quand il s'agit des intérêts de l'Eglise.

Le second exemple est pris de ce qui se passa dans le cenacle, lorsque *Jesus-Christ* exhorta ses Disciples à se pourvoir d'une épée, & à vendre même leur Robe pour en acheter; sur quoi Pierre lui ayant dit qu'ils en avoient deux entre eux douze, le Sauveur lui répliqua *c'est assez*; pour lui apprendre qu'il doit suffire aux Pasteurs de l'Eglise d'avoir seulement de quoi se défendre, & cela dans le cas d'une nécessité pressante, & quand l'Eglise se trouve en grand danger. Ce qui condamne manifestement la conduite de ces Papes, qu'on a vu depuis ce tems-là ne contribuer que foiblement & avec épargne, lorsqu'il s'est agi de faire la guerre contre les Infideles; & qui, quand il a été question de ruiner des Républiques Chrétiennes, qui n'avoient rendu que de bons services à l'Eglise, & de se vanger des Princes qui en étoient les Protecteurs, ne se sont pas fait une peine de les depouiller jusqu'aux autels, ou d'enseigner aux autres à les dépouiller, pour satisfaire leurs passions injustes.

A ces deux exemples on en peut ajouter un troisième, peut-être encore plus significatif que les précédens. Il est tiré de cet endroit de l'Evangile, où il est dit que *Jesus-Christ*

Christ étant sur la Mer de Galilée, dans une petite Barque, avec ses Apôtres, tout à coup le soleil se couvrit d'un nuage, & la mer commença à s'agiter furieusement, en sorte que la Barque étoit en grand danger. Cependant *le Sauveur dormoit*. Déjà le gouvernail étoit rompu par la violence des vagues, la voile mise en pièces par la force du vent, & le mât même brisé & renversé dans l'eau; cependant *le Sauveur continuoit de dormir*. Enfin la tempête devint si grande, que les Mariniers même ne crurent pas en pouvoir échapper. Alors les Apôtres effrayez & tremblans de peur, bien qu'ils eussent presque tous passé la plus grande partie de leur vie sur la mer, n'eurent d'autre ressource que de s'adresser à leur cher Maître qui dormoit, en lui criant: *Seigneur, sauve nous, car nous périssons*. Toutefois *il dormoit toujours*, & ne s'éveilla que pour commander aux flots & apaiser la tempête.

Cet exemple renferme une grande leçon de Politique pour les Papes dans la conduite du Gouvernement qui leur est confié. Si *Clement VII.* l'eût toujours eu devant les yeux, il n'eût pas exposé le Peuple Romain à se voir comme submergé dans un abyme de miseres. La principale maxime des Papes doit être de ne se mêler jamais des querelles des autres Princes; & quelques differends qui naissent entre eux, d'observer toujours une exacte neutralité, comme un homme qui dort au milieu del'orage: ce qui leur convient d'autant mieux, que le titre de Peres communs qu'ils ont pris les met à couvert de tout reproche.

Je ne doute pas que plusieurs Cardinaux & Ambassadeurs, inquiets pour les interêts de leurs Maîtres dans ces grands succès de Charles-Quint, ne se fussent adressez au Pape endormi, dans le tems qu'il témoignoit tant de zèle pour la tranquillité commune, en lui criant comme les Apôtres, (si on le peut dire sans profanation.) *Seigneur, sauve nous, car nous périssons.* Car si Clement eût voulu bien faire, il auroit suivi sa premiere Politique, qui étoit de feindre de dormir; ou du moins de ne s'éveiller que pour calmer cette tempête, en envoyant de tous côtez, au lieu de troupes, ses Legats & ses Cardinaux, qui, par leur adresse à manier les esprits, eussent porté les Princes à la Paix; au lieu que par ses Lignes & par ses Armemens, il alluma dans le sein de la Chrétienté le flambeau fatal de la guerre.

Boccalini, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, dit que les Princes vraiment dignes de ce nom, sont ceux qui savent profiter des exemples passez pour gouverner leurs Etats présents, & qui, à l'exemple des Abeilles, laissent le poison pour sucer le miel. C'est ce qu'a fort bien pratiqué la République de Venise, d'une maniere à rendre son nom immortel, ayant toujours eu la prudence d'observer les fausses démarches des autres pour les éviter: par où elle s'est rendu digne d'être proposée pour le plus excellent modele de la bonne Politique.

Clement VII. avoit devant les yeux plusieurs exemples de Papes, qui pour avoir voulu se porter à certaines resolutions peu convenables au sacerdoce, pour ne rien dire de plus, avoient

avoient jetté l'Eglise, & eux mêmes, dans les plus grands malheurs. Mais quand même ces exemples n'eussent pas été en si grand nombre, il suffisoit de rappeler la conduite encore récente de Boniface VIII. d'Alexandre VI. & de Jules II. lesquels, oubliant leur qualité de Peres communs dont les autres s'étoient si fort prévalus, sacrifièrent le salut public à leurs passions particulieres, & desolerent toute la Chrétienté, sans en remporter d'autre fruit que la haine generale.

On pourroit peut-être me répondre, que le Pape étant aussi Prince Séculier, & Souverain d'une Principauté aussi considerable que celle qu'il possède au milieu de l'Italie, il ne sauroit moins faire que de prendre part aux événemens politiques, & de s'intéresser à ce qui regarde le repos commun des Peuples. Mais quoique cette reponse soit la plus spécieuse que l'on puisse alleguer, si le Pape en use en Prince Séculier envers les autres Puissances de l'Europe, pourquoi pretendre que ces mêmes Puissances le traitent toujours comme Vicaire de *Jesus-Christ*? S'il en alloit ainsi, un seul Pape suffiroit pour subjuguier tout les Princes du monde joints ensemble; je dis tous les Princes Catholiques, ou du moins les plus simples d'entre eux. S'il lui étoit permis de faire des Ligues tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre, & de tirer l'épée contre qui bon lui sembleroit, & qu'avec tout cela les autres fussent obligez de le respecter comme souverain Pontife, il est sûr que son seul bras desarmé suffiroit pour les battre tous en ruine.

O ! que ce seroit une belle chose , de voir un Pape, l'épée dans une main, couper bras & jambes à quelque autre Prince ; & puis , la croix dans l'autre , lui venir dire , *ne me touchez pas , car je suis le Vicair de Jesus-Christ.* Cette distinction est une pure mommerie , dont il n'y a que les fots qui puissent se laisser leurrer.

Dès-là que le Pape met des Armées sur pié , & qu'il déclare une guerre ouverte aux Rois & aux Empereurs , il cesse d'être le Pere commun , & n'est plus qu'un Prince comme les autres. Ainsi les autres Puissances sont obligées , ou du moins , peuvent fort bien le regarder dès-lors comme ennemi , le traiter comme tel , & user contre lui de toutes les repréfailles de la guerre : sur-tout , quand il s'agit de venger la Majesté Imperiale , à qui les Papes ont tant d'obligations. Car ce sont les Empereurs qui ont jetté les premiers fondemens de la puissance temporelle des Papes : quand donc ceux-ci manquent à la reconnoissance qu'ils leur doivent , on ne peut manquer de les punir , comme des ingrats. Ainsi , ce ne fut pas mal fait à Charles-Quint d'en user comme il fit envers Clément , quand même il seroit vrai que le sac de Rome eût été exécuté par ses ordres. L'opinion commune néanmoins est qu'il n'en fut rien qu'après l'événement, comme on le verra encore mieux dans le Livre suivant , où le déplaisir qu'il en eut se fera connoître d'une maniere sensible.

Fin du III. Livre.



LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE IV.

ARGUMENT

DU LIVRE QUATRIEME.

Naissance de Philippe II. Sentiment de l'Empereur touchant le Sac de Rome. Prédiction de ce Sac par un Hermite. Batême de Philippe II. Accord du Pape avec les Imperiaux. Sa sortie du Château St. Ange en habit de marchand. Il arrive à Orviète où il est visité par l'Ambassadeur d'Angleterre. Grands

128 VIE DE PHILIPPE II.

ſujets de chagrin qu'il eut. Lautrec lui envoie des Ambaſſadeurs pour l'engager dans une Ligue contre Charles V. Il le refuſe & pourquoi. Lautrec part de Bologne, pour aller aſſiéger Naples. La faction Imperiale de Rome arme pour aller au ſecours de ce Royaume. Bataille Navale perdue par les Imperiaux. Duel entre Charles V. & François I. André Doria paſſe au ſervice de l'Empereur. Traité de Cambrai & de Boulogne. L'Empereur paſſe en Italie. Ceremonie de ſon Couronnement à Boulogne. Guerre de Florence, & Principauté de la Maïſon de Medicis. Diſcours Politique touchant les Florentins.

Naïſſance
de Philip-
pe. II.

1527.


 Pendant que le Pontife Romain gémiſſoit ſous le poids de tant de calamitez, Philippe II. fils unique de Charles V., nâquit en Eſpagne dans la Ville de Vailladolid. Ce Prince, dont j'entreprends d'écrire la vie, quoique pluſieurs autres plu-
 mes ſe ſoient déjà exercées ſur un ſi beau ſujet, vint au monde le mardi 21. de Mai, vers le ſoir, comme ſi le Soleil eût eu honte de paroître à la naïſſance d'un Prince, qui, avec plus de rapidité que cet aſtre, devoit répandre la ſplendeur de ſon juſte gouvernement ſur la plus noble partie du Monde. En effet, le nom de *Mars*, d'où eſt formé celui de *Mardi*, ſignifie ſelon les Poètes grand & puiffant par excellence †; & il étoit bien juſ-

† J'ai cru devoir rendre ainſi le texte de mon Auteur, dont voici les termes : *Marte dà Poeti vien chia-*
ma-

PARTIE I. LIVRE IV. 129

juste que notre Heros nâquit en un jour consacré à cette grande Divinité, puisqu'il devoit entreprendre de plus grandes choses qu'aucune autre Puissance de la terre; que la vaste étendue de ses desseins devoit égaler celle de son Genie, & sa Domination n'avoit d'autres bornes que celles de son pouvoir. En un mot puisqu'il est hors de doute que ce Prince devoit être un autre *Mars* tant par sa valeur dans les combats, que par sa prudence dans les conseils; & qu'ayant été destiné à gouverner tant de peuples différens, le ciel ne l'a fait naître sous le signe des *Fumeaux*, que pour apprendre à l'univers, par ce simbole d'union, que son Regne devoit être un Regne de paix & d'abondance.

L'Impératrice sa mère avoua plus d'une fois qu'elle avoit songé qu'une grande Mape-
 monde se tournoit dans son ventre: Et l'é-
 vénement à vérifié ce songe mystérieux; Songe de
l'Impera-
trice.Mère.
 puisqu'il ne s'est jamais vû sur la terre au-
 cun Monarque aussi puissant en Etats & en
 Souverainetez que celui-ci. Au moment
 que cette Princesse fut sur le point d'accou-
 cher, elle se sentit attaquée de douleurs ex-
 cessives; & de peur que la violence du mal
 ne la contraignît de le faire trop paroître,
 elle ordonna qu'on éloignât toutes les bou-
 gies, croyant que ce fût une chose honteuse
 pour elle, qu'on la vît souffrir les maux or-
 di-

mato *Mavors*, colla *figura* *Epentési*, *perche* *n* *agna* *vertit*.
 Il dit que *Mars*, ou *Mavors*, vient de *magna* & de *verto*,
 parce que ce Dieu fait de grands renversemens sur la
 terre.

130 VIE DE PHILIPPE II.

dinaires, que la Providence a rendus inévitables aux femmes. En forte que pendant six heures que les grandes douleurs durèrent, on ne lui entendit pousser aucune plainte. Au contraire, la sage-femme l'exhortant de crier, parce, disoit-elle, que les cris sont d'un grand soulagement en ces occasions, elle lui répondit: *que la mort même ne lui arracheroit pas un soupir du cœur ni une larme des yeux, parce que l'esperance qu'elle avoit de mettre au monde un Prince qui devoit être un grand sujet de joie pour tout son peuple, diminuoit beaucoup son mal.* Ce qui aiant été raporté depuis au Duc de Naiera, lui donna occasion de dire par tout: *Les autres femmes font des hommes, mais notre Imperatrice fait des Anges.*

Le lendemain de la naissance de ce Prince, Pirri arriva à la Cour de l'Empereur avec des Lettres du Prince d'Orange à sa Majesté Imperiale, par lesquelles il lui donnoit avis de la prise & du sac de Rome, & de la détention du Pape dans le Château St. Ange. Ceux qui en virent faire la lecture, remarquèrent sur le visage de l'Empereur des mouvemens de surprise & de grands signes d'appréhension, ce qui a fait croire depuis qu'il avoit été innocent de ce crime. Mais les plus sensez (si l'on en excepte Jove) l'en ont toujours crû coupable; parce qu'en effet il avoit ordonné au Connétable de Bourbon de chercher moyen de mortifier le Pape; & que sans cela le Connétable ne s'y seroit pas hazardé, quoique, dans la suite, il eût expliqué à sa manière les ordres de l'Empereur. Pour moi, je ne prétens en aucune façon me rendre Juge des sentimens secrets des Princes

Senti-
ment de
l'Empe-
reur sur le
sac de Ro-
me.

PARTIE I. LIVRE IV. 131

ces morts. Du moins est-il certain que l'Empereur témoigna extérieurement un grand déplaisir de cette affaire, ce qui parut particulièrement par la défense qu'il fit de faire en aucun endroit des réjouissances pour la naissance du nouveau Prince. Et même ayant appris qu'on avoit déjà allumé quelques feux de joie selon l'usage d'Espagne, au moment que Pirri arriva avec les Lettres, plus d'une heure après le Soleil couché, Sa Majesté ordonna aussitôt de les faire éteindre, ce qui surprit extrêmement ceux qui ne savoyent rien de la prise de Rome.

Il y a des Auteurs qui ont écrit que l'Empereur s'étoit mis en devoir de faire conduire le Pape prisonnier en Espagne. Mais autant que j'ai pu rechercher la vérité dans les meilleures sources, j'ai reconnu qu'ils s'étoient trompez, & que cette opinion n'a aucun fondement. Ce qu'il y a de certain, c'est que Charles écrivant au P. d'Orange, lui témoigna le déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit passé, & lui commanda, puisque le Château St. Ange avoit été pris, de traiter le Pape avec tout le respect qu'un fils doit à son Père: Ordonnant en même tems à Moncade, qui avoit succédé à Lannoi dans la Viceroyauté de Naples, de passer à Rome pour menager un Traité avec le Pape. Et pour donner encore une plus grande marque d'affection au St. Père, l'Empereur lui avoit dépêché Pierre de Veire, son Camerier, avec une Lettre de condoléance & de consolation, qui contenoit diverses choses en faveur du Peuple Romain. Cette Lettre étoit écrite d'une manière tout

132 VIE DE PHILIPPE II.

Lettre de
l'Empereur
au
Pape.

à fait respectueuse, comme il paroît par l'extrait qui en fut inseré dans le Traité fait avec le Pape. » Elle portoit, que l'Empereur » avoit un extrême déplaisir de l'expédition » faite contre le Souverain Pontife, aussi » bien que des insultes commises dans Rome, & envers plusieurs Cardinaux & autres Prélats ; que toutes ces choses avoient été exécutées par une Armée sans Chef, sans discipline, & guidée par son seul caprice : Que non seulement cela étoit arrivé contre le gré de l'Empereur, mais même sans qu'il en eût rien sù, puisqu'il avoit toujours été dans le sentiment de révéler Sa Sainteté comme son Père, & de l'adorer comme le Vicaire de J. C. Qu'à la première nouvelle de ces excès, il avoit donné ordre de les moderer autant qu'il seroit possible, en rétablissant le Siège Apostolique dans tous ses Droits tant pour le spirituel que pour le temporel.

On ajouta encore à cela diverses autres particularitez très respectueuses. Mais à dire le vrai, c'est de quoi les Espagnols ne sont pas avarés à l'extérieur. En un mot, quand il s'agit de leurs intérêts, ils ne font pas scrupule de donner dans l'occasion des mortifications à l'Eglise ; semblables à certaines femmes *, ils font le mal en secret, & crient plus haut que les autres en public. Enfin tous ces témoignages d'affection & d'ex-

* L'Auteur n'en excepte aucune (à guisa delle Donne) mais j'ai cru devoir cette justice au beau sexe, de ne pas rendre la règle générale.

PARTIE I. LIVRE IV. 133

d'excuse furent comme l'appareil par le moyen duquel l'Empereur & les Ministres guerrierent la playe profonde qui avoit été faite à l'Eglise, à la Cour de Rome, au Peuple Romain qui en avoit été l'innocente victime, & au Pape même qui méprisa, comme nous l'allons rapporter tous les avertissemens qui lui avoient été donnez là-dessus.

Huit jours avant cette terrible expedition, un certain Italien assez âgé vint à Rome en habit d'Hermite, & commença à deux heures de nuit à se promener par toute la Ville, une clochette à la main, en criant sans cesse dans les rues: *La colère de Dieu tombera dans peu sur cette Ville.* Cet homme fut pris & mené devant les Juges, par qui il fut très sévèrement examiné, sans que jamais on en pût tirer autre chose, si non, que *la colère de Dieu tomberoit bientôt sur cette Ville*, comme en effet elle y tomba. Le jour d'après l'évenement qu'il avoit prédit, il fut mis en liberté par le Prince d'Orange, & tout le Peuple courut lui baiser la main & les habits comme à un homme d'une Sainteté reconnuë. Il se retira peu de tems après, sans que depuis on en ait jamais sù aucune nouvelle. De semblables avertissemens ne doivent point être méprisez, parcequ'il arrive quelquefois que Dieu se sert de ces moyens pour convertir son Peuple.

Dans ces tristes conjonctures des calamitez où la Ville de Rome étoit plongée, l'Empereur ne voulut pas non plus qu'on fit beaucoup de Cérémonies pour le Batême du Prince nouvellement né. Il fut bätifié dans l'Eglise de St. Paul de Vailladolid, par Al-

Aktion
d'un Her-
mite à
Rome.

Batême
de Philip-
pe: ce que
ce nom
signifie.

134 VIE DE PHILIPPE II.

fonse de Fonseca Archevêque de Toléde, & fut nommé *Philippe*, c'est à dire *Enfant de piété*. Et il se montra tel en effet par la plus grande partie de ses actions; quoi-que la mort de son fils, comme nous le dirons en son lieu, & la rigueur excessive exercée par le Duc d'Albe aux Pais-bas, ayent donné matière à plusieurs Historiens de le faire passer pour impie & pour cruel, même envers son propre sang. Il y a quelques Auteurs qui donnent une autre explication au nom de *Philippe*, qui signifie, selon eux, * *Grand flambeau*, ou selon une autre Version, *Bras puissant*, ou *main forte*, telles que l'ont été celles de ce Monarque invincible durant tout le cours de sa vie.

Les choses étoient en cet état en Espagne, lorsque la peste enleva à Naples Charles de Lannoi Viceroy de ce Royaume. La négociation du Traité à faire avec le Pape demeura par sa mort entre les mains du P. d'Orange, & de Moncade, qui, après plusieurs difficultez, que de Veire faisoit naître sous main pour traverser la négociation, convinrent enfin le dernier jour d'Octobre d'un accord, qui ne contenoit; pour le dire en un mot, qu'une assurance envers l'Empereur, que le Pape Clement ne se joindroit point de nouveau à ses ennemis. C'est ainsi que l'autorité spirituelle & temporelle du Pontife Romain, fait rechercher son amitié aux Princes de sa communion. Il fut aussi stipulé que l'on paieroit la somme qui n'avoit

* *Os Lampadis.*

PARTIE I. LIVRE IV. 135

pas encore été fournie aux soldats ; pour sûreté de laquelle on promit de livrer cinq Otages : savoir les Cardinaux Pisan, Trivulce, Gadi, Cefis & Urfin. Les deux derniers obtinrent, à la prière & sur la parole du Cardinal Colonne, d'aller demeurer à Grottaferrata ; & les autres furent conduits à Naples. Outre cela les Imperiaux devoient s'assurer encore de la personne d'Hippolite & d'Alexandre de Medicis, proches parens de Sa Sainteté.

Il se passa plusieurs jours avant que toutes ces choses fussent réglées. Cependant il fut résolu que le Pape sortiroit du Château St. Ange le 5. de Decembre, aussi bien que les Cardinaux qui étoient avec lui, & qu'il seroit accompagné par une garde Espagnole en l'une de ces trois Villes, savoir Orviète, Spolete, ou Perouse. Mais le Pape, qui à ce qu'il disoit avoit déjà été surpris & trompé une fois, craignant de l'être encore de nouveau, prit la résolution de ne point se fier à tout le monde. C'est pourquoi il se travestit en habit de Marchand, & sur le soir du jour d'avant celui qui avoit été marqué dans le Traité, il sortit du Château St. Ange, accompagné de deux autres personnes qui paroissoient aussi des marchands, ou qui l'étoient peut-être effectivement. Quand il fut hors des portes de la Ville, il trouva Louis de Gonzague, le seul des Impériaux à qui il eût confié son dessein, qui le conduisit sûrement à Orviète. Je fai bien que Guichardin, Jove & quelques autres Auteurs ne sont pas de mon sentiment sur cet Article ; mais il est pourtant vrai que la chose se passa de

Le Pape
sort de
château
St. Ange
& va à Or-
viète.

136 VIE DE PHILIPPE II.

la manière que je la raporte , autant que j'ai pu m'en assurer par les Histoires les plus fideles. La Peste se faisoit sentir alors à Orviète : elle y exerçoit de grands ravages, comme elle avoit déjà fait en d'autres endroits d'Italie, en sorte que le Pape trouva presque cette Ville deserte & abandonnée. Mais elle ne fut pas longtems à se repeupler par le concours de Cardinaux, de Prélats, & autres personnes de distinction qui s'y rendirent de toutes parts.

Les differends de l'Empereur avec le Pape ayant été terminez de la manière que nous venons de dire ; quoi-qu'il s'élevât encore d'autres guerres dans le Milanez , dans le Royaume de Naples , & ailleurs, Charles ne laissa point de vouloir remedier à la tristesse qui accompagnoit la naissance du nouveau Prince. Je dis la tristesse ; car la défense rigoureuse , qui avoit été faite d'allumer aucun feu de joie & de célébrer aucune fête, donnoit plutôt le spectacle d'une Scene tragique , que d'une Pompe solemnelle. Et comme les Espagnols sont pour l'ordinaire assez soupçonneux (soit dit sans offenser ceux qui peuvent être d'un autre caractère,) & que raisonnant sur de faux principes d'Astrologie ils se portent facilement à tirer des conséquences sinistres des événemens les plus simples , quand même ils seroient volontaires & que le hazard n'y auroit eu aucune part ; ils alloient murmurant par les ruës , & cherchant dans cette défense des présages de mauvais augure. Les uns disoient : *que ce Prince devoit causer de grands sujets d'affliction à l'Eglise.* Les autres : *qu'ayant commencé de*
naï-

naître dans les ténèbres, il ne pouvoit répandre que des ombres sur l'Espagne. Plusieurs ajoûtoient : que Dieu permettoit ces differens sujets de joie & de tristesse en un même tems, pour ôter à l'Empereur toute occasion de s'enorgueillir au milieu des grandes prosperitez où la fortune l'avoit élevé. Et généralement tout le monde étoit mécontent de voir qu'un Roi, qu'un premier-né d'Empereur, qu'un Heritier de tant de Royaumes, qu'un Prince de la plus illustre Maison de l'Univers, nâquit de la même manière qu'auroit pû naître un simple artisan, sans fêtes, sans feux de joie, sans Tournois. Et ceux qui connoissent l'humeur des Espagnols, n'auront pas de peine à juger du reste.

Pour remedier donc à tout cela, l'Empereur donna ses ordres pour faire reconnoître & proclamer Roi l'Enfant qui venoit de naître. Ce fut le 10. d'Avril de l'année 1528. que se fit cette Cérémonie, & l'on n'oublia rien pour la rendre des plus solempnelles, & pour surpasser tout ce qu'on avoit coûtume de faire en semblables occasions, quoi-que le jeune Prince n'eût pas encore onze mois. Elle fut célébrée dans le Monastère de St. Hierôme de Madrid, en présence de l'Empereur, accompagné de tous les Grands, & de tous les Ordres de Chevaliers en habits de Cérémonie, l'Empereur étant revêtu de ses ornemens Impériaux. L'Imperatrice y assista aussi dans une Pompe digne de son rang, avec les principales Dames de la Cour, qui étoient toutes brillantes de pierreries. Toutes les Villes d'Espagne y envoyèrent leurs Députez, pour faire hommage au nou-

1528.

138 VIE DE PHILIPPE II.

veau Roi, & tous avouèrent qu'ils n'avoient jamais vû par le passé rien de si magnifique que ce qui se fit en cette occasion. L'Impératrice voulut tenir l'Enfant emmailloté entre ses bras ; mais comme il se mit à pleurer, elle le donna à sa Nourrice. Plusieurs jours se passèrent dans l'appareil des feux de joie & des fêtes somptueuses qui se célébrèrent à la manière du Pays, ce qui contenta en partie l'ambition raisonnable de la Nation.

L'Empereur donne le Gouvernement du Prince à la Reine sa Mère.

Pour ce qui est du Gouvernement du jeune Prince, Charles en laissa tout le soin à l'Impératrice sa Mère, à qui il déclara là-dessus ses instructions. Et il ne l'auroit pas fait sans doute, s'il n'eût reconnu en cette Princesse un cœur de Reine, & une affection vraiment maternelle pour son fils. C'est pourquoi il ne prescrivit aucune règle, & ne distribua aucunes charges pour l'Éducation de ce jeune Prince, mais il en remit tout le soin à sa mère, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être mis entre les mains des Maîtres, & de sortir de celles des femmes. En effet l'Empereur fut plus de six mois sans voir l'Enfant, ce qui fit dire à plusieurs qu'il en usoit ainsi faute de tendresse : mais l'expérience a fait voir le contraire dans les occasions importantes ; puisque ce Prince a toujours été très affectionné envers les siens, & particulièrement envers son fils unique. Il est vrai que son inclination guerrière l'a plutôt porté à chercher le bruit des armes, qu'à s'amuser auprès d'un Enfant. D'ailleurs un grand Empereur comme lui, qui avoit un si grand amour pour la gloire, & des affaires si importantes à manier, ne pouvoit guère vivre

en

PARTIE I. LIVRE IV. 139

en homme privé au milieu de sa famille : d'autant plus que la maxime des Princes est de porter plutôt leurs enfans dans le cœur, qu'entre les bras.

Le Pape, comme nous l'avons dit, étoit sorti du Château St. Ange, après avoir fait son accommodement avec l'Empereur ; ensuite de quoi il s'étoit retiré à Orviète, Ville très forte par sa situation & éloignée de Rome de deux journées. Deux raisons l'avoient porté à prendre ce parti : Pune, pour éviter de retomber encore dans quelque autre embarras, car il voyoit très bien que les choses pouvoient demeurer dans cette situation favorable pour l'Empereur, sans qu'il pût tenter de nouveau, je ne dis pas de renverser sa fortune, ce qui étoit impossible, mais d'arrêter du moins le cours de ses prospérités. L'autre, pour éviter d'ajouter une nouvelle affliction à la misère de son Peuple, qui ne crioit pas moins contre le Pape que contre les Imperiaux, & qui l'accusoit hautement d'être l'auteur de leur ruine. Ajoutez à cela que la Cour d'un Pape ne pouvoit pas rester avec beaucoup de satisfaction dans une Ville, où à peine y avoit-il encore des murailles qui fussent restées debout.

Il arrivoit tous les jours à Orviète des Ambassadeurs de divers Princes ou Communautés, qui venoient faire au Pape leurs complimens de condoléance sur l'accident qui lui étoit arrivé, & de félicitation sur le recouvrement de sa liberté. L'Ambassadeur du Roi d'Angleterre, entr'autres, y parut dans une grande pompe, & fut accusé d'avoir

Propositions de l'Ambassadeur d'Angleterre.

man-

manqué dans les deux choses que voici. La première, d'avoir voulu faire une entrée solennelle à Orviète si à contretems, puisque le chagrin où se trouvoit le Pape de se voir, pour ainsi dire, chassé de sa demeure ordinaire, & la manière simple dont il vivoit dans le lieu de son Refuge, ne lui permettoient pas de souffrir ces sortes de pompes extérieures. La seconde, de n'avoir pas plutôt commencé de parler, qu'il méloit à ses complimens & aux offres obligeantes qu'il faisoit de la part de son Maître, des demandes très fortes, comme si ses promesses eussent été conditionnelles. Tel étoit, entre autres, le Divorce que le Roi d'Angleterre demandoit avec Catherine Tante de l'Empereur, pour pouvoir épouser Anne de Boulen, de laquelle nous aurons occasion de parler ci-après: en promettant de sa part d'entretenir au Pape Clement, pour la sûreté de sa personne, une Garde de quatre mille Anglois, qui seroient payez aux dépens de ce Prince.

Le Pape accepta volontiers ce dernier Article; mais sur le premier, il répondit d'une manière équivoque, en promettant néanmoins qu'il établiroit une Congregation pour ce sujet, comme il le fit effectivement; & même il envoya en Angleterre Campege, son Legat, à qui il commit le soin de cette affaire, conjointement avec le Cardinal d'Yorck. Ainsi le Pape oubloit peu à peu son infortune passée; mais il ne pouvoit se résoudre, tout Pape qu'il étoit, de pardonner généreusement & du fond du cœur, non seulement à ceux qui l'avoient offensé, mais encore à ceux de qui il croyoit avoir été

PARTIE I. LIVRE IV. 141

été mal servi. C'est pourquoi il exhaloit quelquefois sa douleur en disant aux Ambassadeurs & aux Prélats même en public : que pour lui il n'avoit pas moins de sujet de se plaindre de ses Ennemis qui l'avoient fait prisonnier, & dépouillé de tout, que de ceux de ses amis qui l'avoient abandonné pour leurs propres intérêts, en négligeant de travailler comme il falloit, à sa liberté : en forte qu'il paroïssoit aussi mal satisfait des uns que des autres. Avec tout cela, touché des intérêts de l'Eglise, ou peut-être encore plus de ceux de sa Maison en particulier, il prit le parti de dissimuler adroitement, & de trainer les choses en longueur, pour s'accommoder au tems. Par là, il se mit encore en état de recouvrer les Places que les Venitiens & le Duc de Ferrare avoient prises pour leur sûreté dans l'Etat Ecclesiastique, & de tirer vengeance de l'insolence & de la legereté où les Florentins avoient paru tomber à son égard. Après avoir donc bien pesé toutes choses, il ne trouva point de meilleur expedient, que de demeurer dans la neutralité, ou d'exciter sous main les autres à la guerre, afin de se prévaloir ensuite du parti qui lui paroîtroit le plus fort.

Le plus grand déplaisir que le Pape reçut alors fut de la part des Florentins ses compatriotes, qui, sans aucune considération & par un très méchant conseil, se déclarèrent plus que jamais ses ennemis. La haine qu'ils lui portoient, qui n'étoit d'abord que parmi le Peuple, commença à s'étendre parmi la Noblesse, & peu à peu jusqu'au Gonfalonier Caponi. Il se déclara contre Clement, moins

Quel fut
le plus
grand dé-
plaisir du
Pape.

par

par aucune considération du bien public, que par le motif de son intérêt propre. Il crut qu'en détruisant une Maison aussi puissante dans la République qu'étoit celle de Medicis, il élèveroit d'autant plus la sienne en credit & en autorité. Vice trop ordinaire dans les Pays libres, où chacun n'a d'autre vue que de debusquer son competeur pour s'établir en sa place.

Outrages
qu'il reçut
des Flo-
rentins,

L'emportement des Florentins fut donc si grand, qu'il alla jusqu'à l'impieté & l'extravagance; tellement qu'une troupe de jeunes gens de la Noblesse, accompagnée de la plus vile canaille, s'en allerent dans l'Eglise de l'Annonciation, & renversèrent les statues de Leon X. & de Clement, qui avoient été érigées par une Ordonnance publique. Et non contents de cela, ils effacèrent & abattirent par tout les armes de Medicis, aiant fait faire auparavant, pour plus grande marque de mepris, des bales rouges, qui sont précisément les Armes de cette Maison, qu'ils pouffoient avec les piés en marchant par la Ville, pour mieux faire connoitre qu'elle étoit devenuë le jouet du peuple. Ils allerent outre cela dans l'Eglise de St. Laurent, & effacèrent de dessus le tombeau du grand Cosme de Medicis, le titre de *Pere de la Patrie* qu'il méritoit si justement, & qui lui avoit été si solennellement accordé par la voix commune du Peuple, aussi bien que par le Decret du Senat.

Ces excès & ces violences avoient été suggerez à dessein par les plus sensez à un certain nombre de sots & d'étourdis, pour outrager d'autant plus le Pape: afin qu'il n'y eût

eût jamais lieu d'en espérer de pardon, & qu'ils prissent par conséquent la résolution de perdre plutôt la vie, que de consentir, sous quelque prétexte que ce pût être, au retour des Medicis à Florence, après les en avoir chassés & les avoir insultés en tant de manières. Sur quoi l'on ne peut assez admirer la profondeur des Jugemens de Dieu, qui abaisse quelquefois le plus bas ceux qu'il veut élever davantage, comme il a paru dans cette même Maison de Medicis, qui non seulement a été rétablie dans tous ses honneurs au milieu de sa Patrie, mais qui a encore été élevée à la Principauté, comme nous le dirons en son lieu.

Ce fut sur ce fondement que les Florentins voulurent établir leur conservation, sans penser qu'il étoit d'autant plus ruineux, que les choses violentes & précipitées, d'ordinaire, ne durent pas longtems. Ils méprisèrent les conseils salutaires que le Gonfalonier Capponi voulut leur donner, & se préparèrent à soutenir par la force des armes, & par le secours de leurs Alliez, tout ce qui pourroit leur arriver de la part du Pape & de l'Empereur. Dans cette disposition, ils envoyèrent des Ambassadeurs aux Rois de France & d'Angleterre, à la République de Venise & au Duc de Ferrare, montrant par là, aussi bien en paroles qu'en effet, combien peu ils se mettoient en peine de l'indignation de l'Empereur & de l'autorité du Pape. Cette démarche toutefois ne laissa pas de leur être très desagréable à tous deux: ils ne purent voir sans chagrin que les Florentins se missent ainsi sous la protection de ces quatre Puissances,

ces, & qu'elles leur eussent promis toute sorte de secours par le Traité de Ligue qu'elles avoient conclu avec eux.

Il refuse
de feliciter
l'Empe-
reur sur la
Naissance
de son Fils.

La premiere chose qu'avoit fait le Pontife à son arrivée à Orviète, avoit été d'écrire à tous les Princes de cette Ligue pour leur donner part de sa liberté. Quelques Cardinaux lui avoient conseillé d'envoyer un Nonce extraordinaire à Charles-Quint pour le feliciter de la naissance de son fils, & de prendre cette occasion de rentrer avec lui en bonne intelligence. Mais il s'en défendit en disant, *qu'il ne vouloit congratuler l'Empereur, que quand il auroit lieu de croire par experience, que ce Prince auroit pris de meilleurs sentimens & pour la gloire de l'Eglise, & pour son Vicaire.*

Il écrivit aussi à Lautrec, mais d'une manière si ambiguë, que celui-ci protesta qu'il n'y comprenoit rien. En effet, le Pape s'étoit proposé de lui faire entrevoir diverses choses par cette Lettre: car en même tems qu'il lui marquoit un grand desir de pouvoir rétablir la paix dans la Chrétienté, & qu'il temoignoit sa reconnoissance envers ceux qui avoient travaillé à son élargissement; il glissoit aussi quelques plaintes du délai qu'on avoit apporté à le secourir, ce qui avoit causé un notable préjudice à ses affaires: par où il faisoit un secret reproche à Lautrec, le principal Chef de la Ligue qui venoit d'être concluë entre la France, l'Angleterre & les Venitiens; laquelle, au lieu d'avoir pour but de rendre la liberté au Pape, comme elle le devoit, ne lui étoit au contraire d'aucune utilité dans la conjoncture. Mais il avoit

af-

PARTIE I. LIVRE IV. 145

affecté de ne s'expliquer pas là-dessus trop clairement, tant pour ne faire paroître aucune alteration contre les Princes Liguez, que pour tirer avantage de leurs dispositions selon les occurrences.

Lautrec aiant reçu à Bologne la Lettre du Pape, lui envoya aussitôt le Comte Gui Rangonese pour le complimenter sur son élargissement, & pour le solliciter d'entrer lui-même dans la Ligue. Mais ce Comte n'en raporta que des assurances generales de ses bonnes intentions, dequoi Lautrec ne fut que peu ou point satisfait. Il y renvoya le Sieur de Vaudemont, qui n'en reçut pas une réponse plus précise. Le Pape se contenta de lui dire que son accession à l'Alliance ne pouvoit être d'aucune utilité à la cause commune, par l'impuissance où il se trouvoit d'y rien contribuer, au lieu qu'elle pouvoit lui nuire beaucoup à lui-même. Toutefois il promit de procurer aux troupes des Confederez toutes les commoditez dont elles pourroient avoir besoin dans l'Etat Ecclesiastique.

Lautrec
lui proposo-
se d'entrer
dans la
Ligue d'I-
talie.

Il allegua pourtant deux raisons du refus qu'il faisoit de se joindre à eux: l'une regardoit les Venitiens, avec qu'il ne pouvoit faire Alliance, qu'auparavant ils ne lui restituassent Ravenne & Cervia, deux Places qui appartenoient à l'Eglise: L'autre regardoit les Florentins, qui avoient fait de si grands outrages à sa famille, & qui par là s'étoient déclarez ses ennemis d'une maniere si violente, qu'aiant été admis sur ce pié-là dans la Ligue, il ne pouvoit avec honneur aucunement traiter avec eux. Mais les François

A quoi il
ne veut
point con-
sentir.

n'étant pas encore satisfaits de cette réponse, Lautrec envoya au Pape pour la troisiéme fois le Sieur de Longueval, qui l'engagea enfin à se déclarer pour la Ligue, supposé que l'Empereur ne voulût point accepter les conditions de paix qu'on lui avoit envoyé proposer par l'Evêque de Pistoie: Toutefois avec cette réserve, qu'il ne le feroit qu'après que les Venitiens lui auroient restitué Ravenne & Cervia. Mais cette restitution une fois faite, il promettoit de se déclarer aussitôt: ce qui donna lieu à Guichardin de dire, en parlant des sollicitations que les Princes Liguez firent à Clement, *que les paroles de ce Pape furent au commencement simples & sinceres en aparence, comme il convenoit à un Souverain Pontife, & sur tout à un Pasteur qui avoit reçu de Dieu de si notables avertissements; mais qu'étant toujours le même dans le fond, il n'avoit laissé dans sa prison ni ses anciennes ruses, ni ses cupiditez passées.* Par où il l'accusoit de n'avoir feint durant quelque tems de ne vouloir pas se déclarer, que pour mieux cacher la mauvaise volonté qu'il conservoit toujours pour l'Empereur.

Lautrec
part de Bo-
logne
pour faire
irruption
dans le
Royaume
de Naples.

Quoi qu'il en soit, Lautrec partit de Bologne au commencement de l'année, à dessein d'aller attaquer le Royaume de Naples. Il crut la conjoncture d'autant plus favorable, que l'Armée Imperiale languissoit dans l'oïveté, & qu'étant corrompue par le butin dont elle s'étoit enrichie au saccagement de Rome, il ne trouveroit pas grande résistance dans des soldats qui étoient devenus rebelles aux ordres de leurs Chefs. Il eut pourtant quelque peine à s'y résoudre, sur ce qu'on

qu'on lui disoit que les François, n'ayant jamais rien fait dans le Royaume de Naples, n'y feroient encore rien de plus cette fois. Néanmoins, pour se conformer au desir du Roi, il se mit en chemin, & prit sa route par la Marche d'Ancone, comme la plus sûre & la plus commode, afin d'entrer à Naples par le Trentin, avant que les Ennemis fussent à portée d'y mener du secours. Cette résolution, si nous en croyons Guichardin, causa quelque déplaisir au Pape, par rapport au dommage que les Peuples de l'Etat Ecclesiastique en pouvoient souffrir. Cependant il ne laissa pas d'en tirer quelque fruit, par la démarche que firent Jean Saffatelle & Sigismond Malatesta, de remettre entre les mains de ses Ministres, l'un la Forteresse d'Imola, & l'autre le Château de Rimini, où ils commandoient, par la crainte qu'ils eurent l'un & l'autre de tomber entre les mains des François.

L'autrec fut si lent dans son Expedition, que sa lenteur fit échouer tous ses projets. Et en effet, il y a peu d'Historiens qui ne conviennent que s'il se fût hâté de marcher à Naples, avant que les Imperiaux eussent eu le tems de rassembler leurs troupes, il eût trouvé la Ville & tout le Royaume au dépourvu; d'autant plus que l'Armée Imperiale ne pensoit à rien moins qu'à sortir de Rome. Mais, par son retardement, il donna le tems au Prince d'Orange, au Marquis du Guast & aux autres Generaux de l'Empereur de tirer leurs troupes hors de cette ville, où elles vivoient à discretion: non, à la vérité, sans un extrême regret de tous les soldats, à

148 VIE DE PHILIPPE II.

qui il fâchoit fort de quitter les délices de cette Capitale, pour aller combattre une Armée telle que celle de France, toute composée de gens choisis. Aussi les Imperiaux, accoutumés qu'ils étoient au faccagement & au brigandage, ne purent s'empêcher de les continuer. Ils faccagerent Valmontoné, petit lieu peu éloigné de Rome, parce que les Habitans avoient voulu leur faire résistance.

L'Armée
Imperiale
fort de Ro-
me pour
s'y opposer.

Bientôt la division se mit entre les Chefs de cette Armée de l'Empereur. Les uns vouloient qu'elle marchât vers Naples; les autres, qu'on la partageât en deux corps; & les autres enfin qu'elle suivît l'ennemi, qui, dans la disette d'argent où il étoit, avoit pris sa marche par la Pouille, pour en enlever les deniers publics. La Douane de cette Province, si nous en croyons Martin du Bellay, produisoit jusqu'à la somme de trois cens mille écus; mais, au rapport de Guichardin, elle n'en rendoit que quatre-vingt-mille. Les deux Armées s'y étant donc rendues, elles ne firent autre chose que s'observer, sans qu'il se passât entre elles que quelques escarmouches peu considérables. Et comme l'Armée Françoisé étoit le double plus nombreuse que celle des Imperiaux, quoique celle-ci étant dans son propre pays trouvât par-tout du secours, on ne doute pas que l'autre ne fût aisément venu à bout de la détruire, & que si elle eût ensuite marché droit à Naples, cette ville ne lui eût d'abord ouvert ses portes. Mais malgré tout cela, Lautrec s'en voyant encore éloigné, & sans esperance de pouvoir être promptement secouru, ne voulut

lut point le risquer pour cette fois, quoiqu'il fût à peu près sûr de la victoire.

Il passa donc l'hyver dans la Pôuille, où son Armée se pourvut abondamment de toutes sortes de vivres; & le Printems étant venu, il partit à la fin d'Avril pour assiéger Naples, où les Imperiaux étoient déjà arrivez. Les Auteurs qui ont le mieux décrit cette Expedition, tels que Guichardin, Jove & du Bellai, ne conviennent pas du nombre de troupes que Lautrec y employa. Le premier dit qu'elle fut commencée avec vingt mille chevaux & quatre-vingt-mille hommes d'Infanterie, & le dernier, qu'il y en eut beaucoup moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une bonne partie de cette Armée étoit de gens tout à fait inutiles.

Pendant qu'elle tenoit la ville assiégée par terre sans néanmoins y donner d'assaut, il y eut un sanglant combat entre les deux Armées navales. Celle de l'Empereur étoit commandée par Don Hugues de Moncade, Viceroi, & celle de France par André Doria. Le feu fut si terrible de part & d'autre, qu'en peu de tems la mer parut toute teinte de sang. La fortune se déclara contre les Imperiaux, qui y perdirent plus de mille hommes, outre le Viceroi même & quelques autres Officiers generaux, qui eurent le malheur de périr en cette occasion. De ce nombre furent Cesar Ferromosea, Jérôme de Trani General de l'Artillerie, & Don Bernard Villamarino. Entre les Officiers de moindre consideration, l'Auteur que je traduis n'oublie pas Jean-Baptiste Leti son Bifaieul, qui étoit fort aimé du Marquis du Guast,

Siège de
Naples
par les
François.

Bataille
Navale
perdue par
les Impe-
riaux.

& qui, pour sauver la vie à son bienfaiteur, sacrifia la sienne propre. Ce Marquis ne laissa pas de demeurer prisonnier, de même qu'Ascagne Colonne, Grand-Connétable du Royaume, Ferrat de Saint Severin, Prince de Salerne, le Neveu du Cardinal Pompée Colonne, Justinien le Bossu, le Commandeur Don François Icard, le Comte de Nicotera, le Capitaine Gogue, favori du Duc de Bourbon, Sainte-Croix, & divers autres Capitaines & Enseignes.

Au reste, qu'il me soit permis de dire en passant, que je ne me souviens pas d'avoir jamais lû aucune Relation de bataille, sur laquelle les Historiens aient autant varié que sur celle-ci. Paul Jove, Guichardin, Marente, Du Bellai, Guazzo, Cappelloni qui a écrit la vie de Doria, se contredisent non seulement sur diverses circonstances de ce combat, mais encore sur le jour même auquel se passa l'action. Ce qui n'empêche pas que tout le monde ne convienne, que cette victoire, pour être trop complete, ruina entièrement les affaires des François en ce Pays-là, par la trop grande sécurité à laquelle ils s'abandonnerent. En effet, se croyant déjà aussi assurés de leur conquête, que s'ils avoient eu tout le Royaume entre leurs mains, ils ne penserent plus ni à faire de siège, ni à donner de bataille, comme si les peuples eussent été trop heureux de venir se jeter à leurs piez; & ils s'endormirent là-dessus avec tant de confiance, que tous les Chefs de l'Armée n'étoient occupez qu'à faire choix des emplois qu'ils pourroient demander au
 Roi.

PARTIE I. LIVRE IV. 151

Roi. Je trouve même dans Campana, qu'à peine la nouvelle en fut portée en Cour, que plusieurs éleverent leurs pensées jusqu'à la Vice-Royauté de Naples. Les Imperiaux au contraire se voyant réduits à un si triste état, firent tous leurs efforts pour se remettre : & néanmoins ils auroient eu peine à réussir, si la nature, pour ainsi dire, ne se fût aussi déclarée pour eux. Car les chaleurs étant excessives cette année-là, & les François n'y étant pas accoutumés, la mortalité se mit dans leur camp, & y fit tant de ravages qu'elle emportoit chaque jour plus de deux cens soldats ; outre qu'il en desferoit un grand nombre. Enfin, pour comble de disgrâce, Lautrec en fut lui-même attaqué & mourut après quelques jours de maladie au commencement d'Août, de même que le Nonce du Pape, nommé Crescentio, Louis Pisani, Provéditeur de Venise, le Sieur de Vaudemont, & plusieurs autres Seigneurs. La mort de ce grand Capitaine acheva de ruiner l'esperance que pouvoient avoir les François de conquérir le Royaume de Naples. Leurs pertes continuelles les obligerent bientôt d'en sortir, quelques efforts qu'ils fissent pour tirer avantage des rebellions qu'ils tâchoient d'y exciter sous main.

Mort de
Lautrec.

Sur ces entrefaites, tandis que François I. par la valeur de Lautrec, faisoit ainsi la guerre en Lombardie & dans le Royaume de Naples avec les succès que j'ai rapportez, & que l'on peut voir plus au long dans l'Histoire : ce Prince ayant ouï dire que Charles-Quint parloit de lui comme d'un homme

Défi de
François
I. à Char-
les-Quint.

152 VIE DE PHILIPPE II.

fans foi & fans honneur, envoya en Espagne, après avoir conclu une Ligue avec le Roi d'Angleterre, pour porter à l'Empereur un Cartel, par lequel il le défioit à un Combat fingulier.

Burdco.

Les Historiens parlent diversement de ce défi, chacun suivant sa passion ou sa prévention. Mais, autant que j'ai pu m'en instruire par les Mémoires les plus fideles, ce qui paroît de plus sûr là-dessus, c'est que François I. ayant envoyé en Espagne le Président de Bourdée pour représenter à l'Empereur les raisons qu'il avoit de ne pas accomplir le Traité de Madrid, ce Prince lui fit une réponse des plus dures. *Votre Maître, lui dit-il, m'a donné sur cela sa parole d'honneur, & me l'a juré foi de Gentilhomme: puis donc qu'il manque à sa parole, je ne puis plus le regarder comme tel.* On peut juger combien le Roi fut irrité de ce discours, que le Président néanmoins lui cacha, pour ne pas l'aigrir davantage. Mais l'ayant appris d'ailleurs, il se mit contre lui dans une extrême colere, & lui en fit de sanglans reproches dans la chaleur de son premier mouvement. Ensuite de quoi il dépêcha un Héraut à Charles-Quint pour lui proposer le Duel.

De la

France

de la

France

Réponse
du dernier.

Plusieurs ont écrit que ce Prince refusa d'accepter le défi; mais ils sont dans l'erreur à cet égard; car non seulement il l'accepta, mais il y a de plus diverses preuves, que les dernières paroles qu'il dit au Président de Bourdée furent celles-ci : *S'il a manqué dans l'honneur, je le maintiendrai seul à seul où il voudra.* Paroles qui ne furent pas

PARTIE I. LIVRE IV. 153

pas plutôt parvenues aux oreilles du Roi François, qu'il envoya à l'Empereur un Cartel non moins injurieux à sa personne qu'à toute la Nation Espagnole, avec ordre au Heraut de ne point revenir sans l'assignation du lieu du Combat.

L'Empereur, de son côté, prit sur le champ la résolution d'envoyer aussi un Heraut en France pour porter sa réponse au Roi, & il choisit pour cela le Seigneur de Bourgogne. Cette réponse contenoit un précis du Traité de Madrid & de tout ce que l'Empereur avoit dit au Président; par où il faisoit voir que son procedé étoit aussi raisonnable, que celui du Roi étoit indigne; l'accusant même de Pedanterie, de vouloir mêler les règles des Jurisconsultes aux obligations d'un Cavalier. Le Heraut s'étant rendu à Paris avec Passeport, eut une longue audience du Roi, qui ne lui répondit autre chose, sinon qu'il vouloit avoir l'assignation du lieu du combat. Quelques Auteurs ajoutent que le Heraut ne l'ayant point satisfait là-dessus, le Roi fit dresser un gibet, pour l'épouvanter & l'obliger à s'en retourner plus vite. Mais c'est de quoi l'on ne trouve aucune preuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Heraut s'en retourna en poste au bout de sept jours, & que ce fameux Défi dont on parla tant dans le monde se termina de part & d'autre aux discours que je viens de rapporter.

Cependant André Doria, que le Roi avoit fait grand Amiral de la Mer Mediterranée, ayant été averti que Barbesi General des Galeres de France lui tendoit quelques embûches où il couroit risque d'être assassiné,

André Doria passa au service de l'Empereur.

154 VIE DE PHILIPPE II.

réfolut de les éviter pendant qu'il étoit encore tems; c'est du moins ce qu'il prit foin de publier lui-même. Mais la verité est, que trouvant plus d'avantage dans le parti de l'Empereur, comme étant le plus puiffant, il réfolut de s'y attacher; à quoi il avoit été follicité par le Marquis du Guast & Ascagne Colonne, qu'il avoit faits prisonniers dans la dernière bataille navale. Le Roi fut d'autant plus fâché de cette défection, qu'il ne pouvoit pas retrouver un Capitaine auffi expérimenté dans les combats de mer. Ainfi Doria, après avoir fait ses conditions avec Antoine de Leve, par le moyen du même Marquis du Guast, se degagea de son ferment envers le Roi en lui renvoyant selon la coutume le Collier de l'Ordre de S. Michel, qu'il en avoit reçu, & passa au service de l'Empereur, qui en reçut la nouvelle en Espagne. On peut juger combien elle lui fut agréable, par les honneurs dont il le combla & par la grande puiffance qu'il lui mit entre les mains. La première chose que fit Doria fut de délivrer sa Patrie du joug des François: ce qui fut un coup de la dernière conséquence pour la France.

Tandis que toutes ces choses se passoient, Marguerite Gouvernante des Pays-Bas, Tante de l'Empereur, & Louise de Savoye Mere de François I. travaillerent si efficacement à traiter la Paix, qu'elles vinrent à bout de la faire conclure à Cambrai le 5. d'Août 1529. Les conditions de ce Traité, qui fut appellé *le Traité des Dames*, furent, que François I. dont la femme étoit morte

Paix de
Cambrai,
appellée la
Paix des
Dames.

qua-

PARTIE I. LIVRE IV. 155

quatre ans auparavant, épouferoit Eleonore, Veuve d'Emanuel Roi de Portugal : qu'il payeroit deux millions de livres Tournois pour la rançon de fes deux fils ; & que dans tout le refte, excepté l'Article du Duché de Bourgogne, on s'en tiendroit au Traité de Boulogne dont nous avons parlé ci-devant. Le Roi d'Angleterre, le Roi Ferdinand & les Venitiens furent compris dans ce Traité. Le Pape avoit auffi fait fon accommodement particulier avec l'Empereur, à condition de le maintenir dans fa dignité, de l'aider à subjuguier les Florentins, pour faire Alexandre de Medicis Duc de Florence, & de donner à ce dernier Marguerite fa fille naturelle en mariage, &c.

Condi-
tions du
Traité.

Un des motifs qui porterent le Roi François à donner les mains à cette Paix, c'est que tandis qu'elle fe négocioit à Cambrai, l'Empereur fe préparoit à passer à la tête de fon Armée en Italie : outre qu'il avoit déjà reçu avis que le Pape s'étoit auffi accommodé. L'Empereur hâta d'autant plus fon voyage, qu'il fut averti que Soliman, après la prise de Rhodes, de Belgrade & de Bude, fe difpofoit à venir affiéger Vienne pour fe rendre par là maître abfolu de la Hongrie. C'est pourquoi il jugea à propos de passer en Italie fans perdre de tems, afin de s'y faire couronner & d'être plus à portée des occasions.

Quand il fut arrivé à Barcelonne, la ville lui envoya des Députez, pour lui dire que ce n'étoit pas la coutume qu'ils defcendissent de cheval dans la reception qu'ils faisoient au Roi ; mais que comme il n'y avoit

156 VIE DE PHILIPPE II.

point d'exemple que jamais aucun de leurs Rois eût en même tems été Empereur, ils avoient résolu de s'en remettre à ce qu'il plairoit à Sa Majesté d'en ordonner. A quoi ce Prince répondit : *qu'ils pouvoient rester à cheval selon la coutume, parce qu'il faisoit plus de cas d'être Comte de Barcelonne, que non pas Empereur des Romains.* Il s'embarqua le 9. d'Août sur la Galere Capitane d'André Doria, qu'il déclara en ce même tems Prince de Melfi, après l'avoir fait venir exprès avec une Escadre de cinquante Galeres, pour conduire Sa Majesté Imperiale en Italie.

Charles-
Quint pas-
se en Ita-
lie.

Entre les Seigneurs Espagnols qui l'accompagnerent dans ce voyage, les principaux furent Don Garcias & Don Gattinara, qui devinrent ensuite Cardinaux; François Cobos, grand Commandeur, l'Archevêque Sarmiento, le Marquis d'Astorga, les Comtes de Saldagna, de Moia, de Cifuenta, d'Aguilar, de Gelus, de Confortaina, d'Osorno, & de Castro; D. Pierre de Tolède, le Comte d'Olivarez, les Marquis de las Navas, D. Bernardin Ponce, les Ducs de Naieta & de Scalona, D. Zuniga, qui fut depuis Gouverneur du Prince, & divers autres, qui tous se distinguerent en cette occasion par leur magnificence.

La Régence du Royaume fut laissée durant ce tems-là à l'Imperatrice, qui avoit pour Premier & principal Ministre D. Jean Tavera, lequel fut depuis Cardinal. Cette Princesse étant tombée malade, & même si dangereusement que l'on craignit pour sa vie, quoiqu'elle en guérit peu après,

dé-

PARTIE I. LIVRE IV. 157

déclara par son Testament ce même Ministre Lieutenant-General de sa Majesté Imperiale dans tous les Etats de sa Régence, & Tuteur du Prince D. Philippe.

Comme l'Histoire de ce qui se passa alors à Florence est une des plus mémorables de ce tems-là, il ne sera pas inutile d'en dire ici quelque chose par occasion. Il faut donc savoir que le Pape Clement VII. n'ayant rien plus à cœur que de mettre cette Principauté dans sa Maison, avoit à peine conclu son Traité avec Charles-Quint, qu'il envoya une puissante Armée devant Florence pour en faire le Siège, après avoir déjà occupé divers autres lieux de la Province. L'Empereur s'acquita de ce qu'il avoit promis par le Traité, comme nous le dirons ci-après.

Siège de
Florence
par les
Troupes
du Pape.

Ce Prince étant heureusement arrivé à Genes, y fut reçu avec une magnificence égale à l'affection que chacun lui témoigna. Divers Ambassadeurs, qui l'attendoient dans cette ville, lui vinrent au devant; entre autres les Legats du Pape, & les Députés de Florence, qui se défendoit durant ce tems-là avec beaucoup de vigueur. Ceux-ci s'étant présentés avec soumission devant l'Empereur, le supplierent de rendre la liberté à leurs Concitoyens, avec promesse de lui demeurer fideles & de ne s'écarter jamais de son service: ce Monarque leur répondit, qu'ils étoient déchus de leurs privilèges, pour avoir assisté le Roi de France dans la guerre de Naples: que néanmoins, il se résoudroit volontiers à leur pardonner, s'ils vouloient recevoir pour leur Prince le même

1730
Gou-
vern-
de l'Em-
per-
leur.

158 VIE DE PHILIPPE II.

Alexandre de Medicis, qu'ils avoient chassé si indignement. Mais les Florentins aiant rejeté cette proposition avec hauteur, on donna tous les ordres nécessaires pour continuer le Siége de leur ville.

De Genes, l'Empereur se rendit à Plaisance, à Parme, à Modene & ensuite à Bologne, où le Pape l'attendoit avec un appareil des plus somptueux. Tant d'Historiens ont fait le récit de cette Reception, & on la trouve sur-tout si exactement rapportée dans Guichardin, que je ne m'arrêterai pas ici à la décrire. Je dirai seulement que François Sforce s'étant rendu à Bologne avec Passeport, & s'étant jetté aux piez de l'Empereur avec toutes les marques de la plus profonde sommission, ce Prince, à l'intercession du Pape, le releva, l'appella Duc de Milan, & lui accorda de plus grands privileges qu'il n'en avoit encore eus jusqu'alors. Ce qui fait voir le contraire de ce qui s'étoit publié, que l'Empereur n'avoit persecuté ce Duc, que par l'extrême desir qu'il avoit de se rendre maître de sa Duché; quoique la chose ne laissât point d'arriver dans la suite.

Le principal dessein du Voyage de Bologne étoit le Couronnement de l'Empereur. Il fut fixé au 24. Fevrier 1530. dans la grande Eglise de S. Petrone; mais trois jours avant cette Ceremonie, ce Prince fut couronné de la Couronne de fer: sur quoi il est à propos d'avertir, que les Empereurs sont ordinairement couronnez trois fois. La premiere, avec une Couronne d'argent, à Aix-la-Chapelle, en qualité de Roi de Germanie:

1530.
Couronnement
de l'Empereur.

PARTIE I. LIVRE IV. 159

nie: ce que Charles-Quint avoit déjà fait, comme nous l'avons dit en son lieu. La seconde, avec une Couronne de fer, dans la ville de Mouza en Lombardie, en qualité de Roi des Lombards & d'Italie. Et la troisieme, avec une Couronne d'or, à Rome, en qualité d'Empereur Romain, quoique les Anciens Empereurs ne fussent couronnez que de Laurier, selon l'usage inventé par Jules Cesar pour couvrir ses cheveux blancs.

La Couronne qui se garde à Mouza, & que l'on dit être de fer, ne laisse pas d'être enrichie d'or & d'argent avec beaucoup de magnificence. Il est vrai qu'on y voit au haut une petite lame de fer, pour marque de la force qu'il faut employer à la conservation de l'Italie. Quoi qu'il en soit, elle fut transportée à Bologne par ordre de l'Empereur, accompagnée des Directeurs de l'Eglise de S. Jean Baptiste, où ce Dépôt est ordinairement gardé. Dans cette Ceremonie, le Marquis d'Astorga portoit le Sceptre; le Duc d'Escalona, l'Epée; Alexandre de Medicis, gendre de l'Empereur, le Globe; & le Marquis de Montferrat, la Couronne de fer. Ils étoient tous en habits somptueux avec un superbe cortege, s'efforçant à l'envi de faire paroître plus d'éclat & de magnificence.

La République de Venise s'étoit employée plus qu'aucune autre Puissance de l'Europe pour travailler à la Paix generale; & en assistant les plus foibles, elle avoit beaucoup contribué à avancer le repos de l'Italie. Pour faire voir en cette occasion la

part

part qu'elle prenoit à la joie commune, elle envoya au Pape & à l'Empereur une Ambassade des plus solempnelles, pour les complimenter sur cet heureux succès. Et ce n'étoit pas sans raison qu'elle vouloit se distinguer par une pompe extraordinaire, puisqu'il s'agissoit d'honorer l'entrevue de deux Monarques d'une si grande réputation, & sur-tout celle d'un Empereur des plus glorieux qu'on eût encore vu sur la Terre.

On choisit donc huit des plus illustres membres du Senat, & ceux qui s'étoient le plus distinguez par leurs talens en diverses occasions importantes. De ce nombre furent Marc Dandolo, Louis Mocenigo, Jerome Gradenigo, Laurent Bragadino, Nicolas Tiepolo, Antoine Soriano, Gabriel Veniero, & Gaspar Contareno. Ils furent reçus du Pape & de l'Empereur même avec tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux Ministres des Têtes couronnées. Et quoiqu'ils eussent eu audience de ce Prince dès le premier jour, & qu'ils eussent pu s'en retourner chargez de présens, après s'être acquitez de leur Commission; ils ne laisserent pas de vouloir rester à Bologne jusqu'au bout, pour rendre la Ceremonie du Couronnement encore plus pompeuse par leur présence.

Ce ne fut donc que trois jours après, c'est-à-dire, le jour de la fête de S. Matthias, que Charles-Quint reçut des propres mains du Pape la magnifique Couronne d'or; & cela avec toute la pompe qu'il soit possible d'imaginer, comme le rapporte Guichardin qui y étoit présent. La premiere Ce-

remonte fut celle de le faire Chanoine de S. Pierre, selon un ancien usage, dont j'avoue que j'ignore l'origine. Je sai bien qu'on la pratiqua de même au Couronnement de Charlemagne & de Charles VIII. Mais il semble que cette pratique soit bien peu de chose pour de si grands Princes, d'autant plus que les Papes s'en prévalent pour établir leur supériorité au dessus des Têtes couronnées. Et quoiqu'on attache à cette fonction la prétendue Majesté du Caractere Royal, il semble qu'ils ne feroient point mal de s'en moquer, eu égard à leur propre Dignité, sans toutefois manquer au respect qui est dû au Souverain Pontife. En effet, quel relief sera-ce jamais pour le Trône Imperial, d'y voir un Prince comme Charles-Quint, en qualité de Chanoine d'une Eglise, à laquelle les Papes ont souvent associé des gens de néant? Ce qui soit dit en passant, sans vouloir blesser les Nobles & autres personnes de mérite qui en sont membres.

Charles-Quint aiant donc été fait Chanoine, & aiant été revêtu de l'habit Ecclesiastique, servit à la Messe que le Pape celebra pontificalement, & reçut de ses mains les ornemens Imperiaux : savoir, le Sceptre, pour gouverner religieusement ses sujets; l'Épée, pour faire la guerre aux ennemis de la foi; & le Globe, pour gouverner le monde avec piété & avec constance. Le Pape lui mit aussi sur la tête la Couronne Imperiale, en récitant quelques prieres qui se lisent dans le Cere-monial. Ensuite de quoi, l'Empereur se mit à genoux & baïsa le pié du Pape; lequel, lui aiant donné à son tour le *baïser de*
paix,

paix, lui administra la Communion.

Je ne dirai rien des acclamations du Peuple, non plus que du grand festin, de la superbe Cavalcade, & des autres circonstances qui terminerent cette Ceremonie. Je remarquerai seulement une chose qui me paroît bien digne d'attention. C'est que l'Empereur, marchant le long d'un Coridor du Palais, pour aller à l'Eglise, vit tout à coup tomber à ses piés une grosse poutre, qui sembloit avoir dû l'écraser. Il la considéra sans s'émouvoir, se contentant de lever les yeux au Ciel, pour remercier Dieu d'une protection si visible. Puis la Ceremonie étant achevée, il dit à Alexandre de Medicis: *Je ne sai où je dois croire d'avoir reçu le jour, dans la Ville de Gand, ou dans celle de Bologne.* Ceux qui se mêlent d'expliquer les Avantures, parlerent diversement de celle-ci. Il y en eut qui prétendirent qu'elle signifioit, *que jamais aucun Empereur ne se feroit plus couronner en Italie.*

Tous les Princes Chrétiens étoient résolus de prendre les armes contre Soliman. Déjà ils avoient fait une Ligue generale à ce sujet, & on l'avoit publiée le jour même du Couronnement de Charles-Quint. Cependant, quelque besoin qu'eût ce Monarque de faire marcher ses troupes en Allemagne, & quelque envie qu'il eût lui-même de se porter à cette sainte Expedition; il ne put se refuser, non plus qu'au Pape, le plaisir de faire Alexandre de Medicis Duc de Florence. Aiant donc rassemblé ses vieilles bandes de Lombardie & du Royaume de Naples, il les envoya devant cette Place pour l'assiéger
dans

PARTIE I. LIVRE IV. 163

dans les formes, conjointement avec les troupes Pontificales, & choisit le Prince d'Orange pour y commander en Chef.

Les Florentins reconnurent bientôt, qu'il leur seroit impossible de résister aux armes de deux aussi puissans Princes qu'étoient le Pape & l'Empereur. Cependant l'opiniâtreté l'emportant chez eux sur la raison, ils aimèrent mieux s'exposer à toute sorte de fatigues & de dangers, que de se soumettre à un de leurs concitoyens; ce qui fit qu'ils s'engagerent tous par serment de se défendre jusqu'à la dernière extrémité sous les ordres de Malatesta Baglioné, qu'ils choisirent pour leur General.

Ce Siège fut très meurtrier. Il coûta la vie du côté des Assiégeois au Prince d'Orange qui le conduisoit, à Jean d'Urbin Mestre de Camp general, & à un grand nombre d'autres Officiers de distinction. Outre cela il fut très fatal à l'Armée du Pape, qui y fit de grandes pertes, quelque soin que le Souverain Pontife apportât à la secourir. Et quoique les assiégés s'affoiblissent aussi tous les jours, par le grand nombre de gens qu'ils perdoient dans les sorties: quoique la disette, la faim & les autres calamitez où ils étoient réduits, s'augmentassent de plus en plus, leur courage ne diminuoit point pour cela; au contraire, ils ne faisoient que se fortifier davantage dans la résolution qu'ils avoient prise de périr plutôt que de se rendre; jusques-là qu'ils avoient fait dresser des Potences dans les places publiques, avec menaces d'y attacher tous ceux qui proposeroient de capituler. Ce qui les animoit de la sorte, c'é-

toit

Suite du
Siège de
Florence.

164 VIE DE PHILIPPE II.

toit l'esperance de recevoir du secours de François I. qui leur en avoit promis en secret.

Extremitez
auxquelles
les Florentins
furent réduits.

Cependant, ils manquoient généralement de tout, aiant été réduits à manger les chiens & les chats, après s'être nouris tant qu'ils avoient pu de la chair des chevaux & des ânes. Dans cette extrémité, Malatesta Baglioné, & Philippe Meliori Gentilhomme Florentin, voyant l'impossibilité où ils étoient de résister plus longtems, proposerent en plein Sénat de se rendre, tandis qu'ils pouvoient encore esperer d'y être reçus à des conditions supportables : disant, qu'il étoit plus prudent de prendre ce parti, que de sacrifier à la rage du vainqueur tant de jeunes filles & de petits enfans, & tant de familles qui ne pouvoient s'attendre qu'à un faccagement encore plus déplorable que celui de Rome. Mais le peuple fut si irrité de cette proposition, que plusieurs d'entre eux coururent pour les assassiner, ce qu'ils eussent sans doute exécuté, s'ils n'eussent été retenus par les plus sages.

Ils sont
ontraints
de capituler
& de se
soumettre
à la Maison
de
Medicis.

Toutefois cette fureur se changea bientôt en soumission. Ne pouvant plus supporter les maux extrêmes qui les accabloient, ils prièrent Baglioné & le Gentilhomme qui étoit avec lui de s'entremettre auprès de Ferdinand Gonzague, qui avoit pris la place du Prince d'Orange, pour en obtenir une Capitulation honorable. Les Imperiaux n'eurent pas de peine à la leur accorder, d'autant plus qu'ils se soumettoient au principal article, qui étoit de reconnoître Alexandre de Medicis pour leur Duc. Ainsi Gonzague les traita avec
tou-

toute sorte d'humanité. Il se contenta d'exiger d'eux une contribution de cent mille écus, pour payer l'Armée Imperiale : au moyen de quoi il leva le Siège, sans faire d'ailleurs aucun dégât ; ce qui arriva le 9. d'Août 1531. Il étoit porté par la Capitulation, qu'on établiroit dans la Ville une sorte de Gouvernement, qui devoit être agréée par l'Empereur, sans néanmoins toucher à ses autres privileges. C'est ainsi que s'éleva peu à peu en Toscane la Principauté de la Maison de Medicis, commençant d'abord par une espece de République, qui fut ensuite changée insensiblement en une domination absolue : ce qu'on peut dire néanmoins avoir été le plus grand bonheur des Florentins.

 1531.

Je sai que cette proposition ne manquera pas de révolter ceux qui ne jugent des choses que sur les aparences. Comment, diront-ils, peut-on appeller bonheur le plus grand mal qui pût arriver à ces peuples ? quelle disgrâce peut être plus déplorable, quel revers plus fâcheux, que de perdre sa Liberté ? Dira-t-on qu'on doit les estimer heureux d'être passez de l'autorité à la sujétion, d'être tombez du Trône dans le précipice, & d'avoir vu changer en un vil esclavage l'état d'indépendance dans lequel ils vivoient ? Voilà pourtant quel est le sort de ces peuples qu'on felicite du changement de leur fortune.

Re-
flexions
politiques
sur cet
évène-
ment.

J'avoue que du premier coup d'œil ma proposition paroît contraire à tous les principes de la saine raison. Mais si on l'envisage de plus près, & qu'on prenne la peine d'en peser mûrement les suites, je doute qu'il y ait quel-

quelcun qui ne convienne, qu'en effet il ne pouvoit rien arriver de plus avantageux aux Florentins, que de passer sous la domination de la Serenissime Maison de Medicis. C'est une vérité confirmée par l'expérience, & qui ne peut être contestée que par ceux qui ignorent le fait dont il s'agit.

La liberté est un Don du Ciel. Moi qui suis Citoyen * d'une République, je n'ai garde de démentir là-dessus mes sentimens †. C'est un bien que la nature inspire à tous les hommes de se procurer; parce que l'Ambition, avec laquelle nous naissons tous, nous porte naturellement à préférer un état de vie libre, quoi-qu'accompagné de peine & de travail, à un autre plus tranquille qui nous retiendroit dans la dépendance. La liberté est donc ce qu'il y a de plus noble & de plus précieux; mais il faut savoir s'en servir, autrement c'est un véritable esclavage; & si c'est une félicité, elle n'est telle que pour un très petit nombre de gens. Je la compare à un grand vase de Cristal extrêmement fin, qui seroit posé sur une matiere peu solide; d'autant plus difficile à conserver, qu'il seroit dans un continuel danger de se briser. C'est un bien dont la possession perd beaucoup de son goût, par les difficultez & les inquietudes qui l'accompagnent. A quels chagrins, à quels déplai-

* M. Leti étoit natif de Milan, & fut depuis Bourgeois de Geneve, par le présent que le Conseil lui fit de la Bourgeoisie en 1674.

† Il y a dans le Texte: *Je n'ai garde de faire comme ce Mari, qui blâmoit de jour la femme avec qui il conçoit la nuit.*

plaisirs n'expose-t-il pas celui qui en jouit ? Quelles passions, quels mouvemens n'excite-t-il pas dans son ame ? A quelles angoisses ne se trouve-t-il pas réduit pour un peu de fumée, pour un grain de vanité, pour une foible lueur d'ambition ? Quiconque naît avec le desir de s'élever aux Charges, achete chèrement la liberté, & doit essuyer mille tempêtes avant que d'arriver au Port ; d'où il s'enfuit que pour gouter les douceurs de la vie privée, il ne faut pas vivre en République.

Tout cela prouve en general que la liberté en elle-même est quelque chose d'informe, qu'il faut travailler sans cesse à perfectionner : que c'est une source de maux, pour qui n'en fait pas faire un bon usage, par le risque que l'on court de l'employer à une fin contraire. Mais voyons maintenant ce qui regarde en particulier les Florentins.

Qu'on lise si l'on veut toutes les Histoires de Florence, sans en excepter une seule, tant que cet Etat fut gouverné en République, & l'on verra que durant l'espace de trois cens ans, jamais les Florentins n'ont joui trois mois de suite d'une véritable tranquillité. Les guerres du dehors les tenoient en de continuelles allarmes : difficilement pouvoient-ils menager tout à la fois & le Pape & l'Empereur : quand l'un cessoit de les tourmenter, l'autre recommençoit de le faire ; & souvent ils s'accordoient tous les deux ensemble pour travailler à leur ruine, employant pour cet effet les armes temporelles & spirituelles qu'ils avoient en main. En cet état, ces peuples, tout libres qu'ils étoient,

Misere
des Flo-
rentins
tant qu'ils
furent en
Républi-
que.

étoient, se trouvoient obligez d'obéir tantôt à l'un & tantôt à l'autre. S'ils leur ouvroient leurs portes pour leur livrer passage, c'étoient aussi-tôt de continuels sujets de jalousie ; outre que ces deux Puissances leur suscitoient souvent de nouveaux Ennemis pour les perdre : ce qui rendoit la condition de ces Républicains semblable à celle de ce Prince, sur la tête duquel on voyoit deux épées nues qui n'étoient suspendues qu'à un fil.

Mais tout cela n'étoit encore rien en comparaison d'un mal intestine qui minoit intérieurement cette République. Je parle des divisions domestiques qui la déchiroient, sans qu'il fût possible d'y remédier. Chacun prétendoit dominer ; & semblables aux grands poissons qui veulent dévorer les petits, ils étoient sans cesse attentifs à s'entre-détruire les uns les autres. Les haines entre les familles s'étoient accrues à tel point, qu'il n'y avoit plus dans la Ville aucune ombre de repos. On n'y voyoit que des épées nues prêtes à se teindre du sang des habitans : on n'y entendoit que des cris furieux de gens qui s'excitoient l'un l'autre au massacre : Le Magistrat n'étoit plus respecté, les Maisons étoient au pillage, & les meurtres continuels jettoient tout l'Etat dans la dernière désolation. On ne pouvoit embrasser un parti, sans se rendre aussi-tôt ennemi de l'autre, & si quelcun vouloit demeurer neutre, il voyoit d'abord toutes les factions se réunir contre lui. Tous les cœurs ne respiroient que la vengeance : Tous les esprits n'étoient occupez qu'à songer aux moyens de se supplanter. Les rapines, les trahisons, les sacrilèges étoient les occupa-
tions

tions les plus ordinaires des Florentins; & ils étoient devenus si sanguinaires, par les haines inveterées qu'ils nourriſſoient, que la barbarie ſembloit comme naturalifée parmi eux.

Je n'en tire point d'exemple des Histoires, parce qu'elles en ſont toutes remplies. On ne peut encore ſe ſouvenir ſans horreur des factions des Guelfes & des Gibelins, de celles des Blancs & des Noirs, & des Conjurations des Pazzi, qui, pendant pluſieurs Siècles, remplirent de troubles cette déplorable République. On ſait combien de familles furent réduites à la dernière miſere dans ces tems malheureux: on ſait combien de citoyens périrent par le trenchant de l'épée: & ſi le fleuve Arno pouvoit parler, il diroit combien d'innocens furent enſevelis dans ſes eaux.

Voilà quelle étoit la République de Florence: voilà quelle étoit la Liberté des Florentins: Liberté d'autant plus déplorable, qu'ils vivoient comme ſans Patrie, dans le ſein de leur Patrie même. Voyons maintenant quel fut leur état depuis le changement arrivé parmi eux. Peut-on dire que les Florentins aient perdu quelque choſe en ſe ſoumettant à l'obéiſſance des Médicis? Nullement. Et ſ'ils n'ont rien perdu, il ſ'enſuit qu'ils ont retrouvé quelque choſe, je veux dire la Liberté précieuſe, qui conſiſte dans la paix, dans la tranquillité, dans l'union des familles, dans la ſûreté réciproque, dans la jouiſſance paiſible de ce qui apartenoit à un chacun; en un mot dans l'éloignement de toute guerre, tant étrangère que domeſtique. Jamais la République de Flo-

rence n'avoit bien goûté ces privilèges , que depuis qu'elle eut eu l'avantage de passer sous la domination de la Serenissime Maison dont nous parlons : d'où il s'ensuit que ce changement de fortune n'a été qu'un passage de mal en bien, d'un état de ruine à un heureux rétablissement, d'une misère extrême à une entière félicité, & des perils continuels de la guerre, à une paix profonde & à une sûreté parfaite.

Toutes les Histoires de cette République sont autant de peintures naïves de ces deux états si différens. Il y a déjà plus d'un Siècle que la Toscane jouit d'un parfait repos, sous la domination de ces augustes Princes. Ce sont eux qui, par leur prudence, ont étouffé les haines, les divisions, les jalousies qui régnoient dans son sein ; & l'on n'y a plus entendu parler des meurtres qui s'y commettoient entre les Concitoyens, dans le tems qu'elle étoit gouvernée en République.

La Justice s'y exerce sans partialité ; & quoiqu'elle soit accompagnée de la clemence si naturelle à la Serenissime Maison de Médicis, elle n'a pas lieu d'en craindre ni abus ni relâchement de la part d'un peuple, qui a toujours la crainte de Dieu devant les yeux. Chacun y est maître de son bien, chacun y repose tranquillement à l'ombre de son figuier ; en un mot, il n'y a point aujourd'hui de Province en Italie, qui puisse se vanter d'avoir joui pendant plus d'un Siècle d'une aussi douce paix, tant au dedans qu'au dehors.

Je sai qu'on ne manquera point de m'objecter les Taxes, les Impôts, les Gabelles auxquels les Florentins sont sujets : les Dépen-

ses qu'ils sont obligez de faire pour entretenir la grandeur de leur Prince: les Milices qui se levent dans le pays, les Citadelles qu'on y a bâties, & les Garnisons qu'on y a mises. Mais à cela je répons, que si l'on met dans une même balance les charges de la Toscane avec celles des Républiques, il n'y a point de doute que les premières ne soient trouvées plus legeres, ou pour le moins d'un égal poids. Et supposé même, par impossible, que le contraire pût arriver, je ne crains pas de dire que quand il seroit vrai que les Florentins fussent plus chargez maintenant, qu'ils ne l'étoient du tems de la République, ils auroient encore plus de sujets de se feliciter de l'état où ils se trouvent maintenant, que de celui où ils étoient par le passé.

Quant à ce que j'ai dit, que jamais les Florentins n'avoient joui de trois mois de paix dans l'espace de trois siècles, je ne sai pas bien ce qu'on pourroit y répliquer. N'est-ce pas une vérité dont toutes les Histoires font foi, qu'ils avoient continuellement des guerres à soutenir; & que tantôt la crainte au dedans, tantôt la terreur au dehors, les tenoient dans de perpetuelles allarmes? Parlons sans passion. Peut-on nier qu'un mois de guerres civiles, telles que celles de ces factions sanguinaires, qui durerent si longtems à Florence tandis qu'elle se gouvernoit en République, ne soit plus capable de ruiner une Ville, qu'un siècle entier de taxes & d'impôts? Je veux que ces sortes de taxes soient autant de sanglues publiques; si d'un côté elles piquent un peu, en tirant le sang des veines, elles lui

donnent de l'autre plus de facilité à circuler & à se renouveler. Au contraire, les incendies, les meurtres, les rapines, auxquelles la République de Florence fut si long-tems exposée; étoient comme autant de morsures de Vipères, qui envenimoient la playe en même tems qu'elles en tiroient tout le sang: ce qui ôtoit à la nature toute esperance de se rétablir par les voyes ordinaires.

Il faut avouer que la Toscane payoit bien cher alors la prétendue liberté dont elle jouissoit; puisque les Papes & les Empereurs, par leurs divers interêts, la rendoient esclave de leurs prétentions réciproques. Au moindre bruit, il falloit d'abord prendre les armes, ou par un effet de la jalousie qui les tenoit perpetuellement en crainte, ou par un effet de la nécessité qui ne leur permettoit pas de s'en dispenser. Au lieu qu'à présent, qu'ils ne reconnoissent plus que Dieu & leur Prince: qu'ils dorment en repos, tandis que ce Prince veille pour eux dans son Cabinet: qu'il ne songe qu'à leur procurer la paix, & qu'à les mettre en état de travailler pour leur propre avantage & pour celui de leurs familles: ce seroit la plus grande des injustices de ne pas les estimer heureux, & même les plus heureux peuples de l'Univers.

Bonheur
dont ils
jouissent
sous la
domina-
tion de la
Maison de
Medicis.

Les Grands-Ducs de cette Serenissime Maison n'entrèrent pas comme Etrangers en possession du Gouvernement de la Toscane. Ils commencerent à s'y établir comme Citoyens, c'est-à-dire, comme Amis, en étudiant l'humeur des Florentins, qui paroif-
soient

PARTIE I. LIVRE IV. 173

soient nez pour se faire aimer d'eux, autant que la Majesté de Souverain, & la Clemence naturelle à cette Maison, pouvoient le leur permettre.

En effet, il est certainement très peu de Princes plus zelez & plus attentifs que ceux-là à procurer le bien de leurs sujets: Caractere qui leur a été commun à tous, & qui les a toujours distinguez par cette inclination genereuse. Ne fait-on pas avec quel soin ils se sont appliquez à faire fleurir le commerce dans leurs Etats? par quels moyens ils ont réussi à rendre les Negocians de Toscane les plus riches de l'Italie? Comment, par leur protection, ils leur ont tellement ouvert les sources du Négoce, que tous les Magazins de l'Europe ont servi à enrichir celui de Livourne, & qu'ils ont attiré à Florence presque toutes les Banques de Rome.

Ajoutez à cela, que jamais la Toscane n'a fourni à la Cour de Rome plus de Papes, de Cardinaux, de Prélats, & autres Officiaux considerables, que depuis qu'elle a commencé d'être soumise aux Grands-Ducs. Ces Princes, dans le dessein qu'ils ont toujours eu en vue de procurer l'avantage de leurs sujets, ont de tout tems employé leur autorité, non seulement pour maintenir en honneur & en réputation les familles les plus illustres, mais encore pour les multiplier par le moyen des charges également honorables & lucratives qui sont en si grand nombre à la Cour de Rome.

Que peuvent prétendre de plus les Florentins? A quels plus grands avantages peu-

174 VIE DE PHILIPPE II.

vent-ils aspirer en ce monde? Ne seroit ce pas la plus noire de toutes les ingrattitudes, pour ne pas dire la plus haute folie, que de mepriser un bien si précieux : que de négliger de rendre graces au Ciel pour un changement d'Etat si favorable : & que de ne pas prier sans cesse pour la prospérité d'une Maison, qui ne se plaît qu'à répandre les faveurs à pleines mains?

Je me flate que le Lecteur voudra bien me pardonner cette digression, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de supprimer. Car enfin, *qui pourroit retenir les pensées qui se présentent à l'esprit en écrivant?* J'ai tant oui & lû de raisonnemens divers sur cette matiere, que mon sujet m'ayant conduit à parler de Florence, j'ai cru en devoir dire aussi moi-même ce qui m'a paru de plus conforme & à l'expérience & à la raison.

Fin du IV. Livre.





LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE V.

ARGUMENT

DU LIVRE CINQUIEME.

L'Empereur part de Bologne. Diète Generale en Allemagne. Elargissement des fils de François I. prisonniers en Espagne. Bon-mot de ce Prince à Charlequint qui lui demandoit du secours. Vienne est assiégée par Soliman & secourue par Charles. Voyage de ce Monarque en Italie. Henri VIII. Roi

H 4

d'An-

176 VIE DE PHILIPPE II.

d'Angleterre se sépare de l'Eglise Romaine. L'Empereur va en Espagne. Education de Philippe II. Entrevue du Pape avec le Roi François I. à Marseille. Chagrin de l'Empereur à ce sujet. Meurtre de l'Ambassadeur de France à Milan. L'Empereur s'embarque pour l'Afrique. Sa grande victoire sur les Turcs. Son retour. Le Duc de Savoie va le trouver à Naples, pourquoi. Mort de Clement VII. Paul III. lui succede. Charles entre triomphant à Rome. Ses plaintes contre François. Ses negociations avec le Pape. Il part par la voye de Lombardie. Il prend la resolution de faire la guerre à la France & va en personne en Provence. Préparatifs des François. Mouvemens des Suisses. Issue de cette guerre. Mort du Dauphin de France. D'Antoine de Leve. Legats en France. Alexandre de Medicis est tué. Ligue contre les Turcs. Entrevue du Pape, de l'Empereur & du Roi de France à Nice. Aventures plaisantes. Publication de la Treve.

L'Empereur part de Bologne.

1531.

CHARLES-QUINT aiant donné les ordres necessaires pour le Siège de Florence, & le Pape Clement VII. étant parti pour Rome, l'Empereur prit la route d'Allemagne par l'Etat de Venise, où il fut reçu par-tout avec la dernière magnificence. Il traversa les Alpes, & s'étant rendu à Augsbourg, où la Diète avoit été convoquée dès l'année précédente, son Frere Ferdinand y fut élu Roi des Romains & ensuite couronné à Aix-la-Chapelle l'onzieme Janvier de cette année.

La

PARTIE I. LIVRE V. 177

Le lendemain de cette Election, l'Empereur accompagna la Procession du saint Sacrement, un cierge à la main & la tête découverte. Il avoit ordonné au Duc de Saxe & au Landgrave d'y assister aussi; mais ils n'en voulurent rien faire, & ils alleguerent divers pretextes specieux pour s'en excuser: ce qui fit bien juger qu'ils avoient déjà embrassé le parti de la Reformation de Luther, & qu'ils vouloient continuer à le suivre. Charles-Quint fut sur le point de les contraindre par la force à obéir; mais il ne voulut pas rompre le dessein qu'il avoit formé de tenir tous les Princes unis pour la guerre qu'il avoit resolu de faire à Soliman.

Melanchton avoit redigé en dix-sept Articles toute la doctrine de Luther. Ce Pre-
cis, qu'on a depuis appellé la *Confession d'Augs-
bourg*, fut présenté à la Diète souscrit par le Duc de Saxe, par Jean-Frederic son fils, par le Marquis de Brandebourg, par Ernest & François Ducs de Lunebourg, par Philippe Landgrave de Hesse, par Wolfgang Prince d'Anhalt, & par les Deputez de Nuremberg & de Reutling; & cette Confession fut lue en presence de l'Empereur & de Ferdinand son Frere. Comme il s'éleva sur ce sujet de grandes disputes entre les Catholiques & les Protestans, l'Empereur ne trouva pas de meilleur moyen pour les faire cesser, que de congédier la Diète. Il se rendit de là à Cologne avec les seuls Electeurs, & ce fut dans cette Ville, selon quelques Historiens, que Ferdinand fut élu Roi des Romains. Mais que ce fût à Augsbourg ou à Cologne,

Diète
d'Augs-
bourg.

178 VIE DE PHILIPPE II.

toujours est-il certain qu'il fut couronné à Aix-la-Chapelle.

Elargissement des Fils de François I. prisonniers en Espagne.

En ce tems-là les deux Fils de François I. qui étoient Prisonniers en Espagne, furent remis en liberté conformément au Traité de Cambrai. Ils arriverent sur la fin d'Août à Fontarabie, où ils étoient attendus par le Maréchal de Montmorenci; la Reine Eleonore, Sœur de Charlequint & Femme de François I. s'y rendit aussi pour les recevoir. L'Empereur en reçut la nouvelle en même tems que celle de la mort de sa tante Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas; il la remplaça sur le champ par sa sœur Marie, Douairiere de Louis de Hongrie.

Deux choses donnoient alors de grandes inquietudes à Charlequint; l'une étoit les préparatifs de guerre de Soliman, qui marchoit avec quatre cens mille hommes pour entreprendre le Siège de Vienne & la conquête de toute la Hongrie; & l'autre, le progrès du Lutheranisme: en sorte qu'il ne savoit de laquelle des deux il avoit à craindre de plus grands maux. Dans cette perplexité, il prit le parti de temporiser avec les Lutheriens, & de passer avec toutes ses forces au secours de la Hongrie; & en attendant le Marquis du Guast, qui devoit le venir joindre avec les Milices d'Italie, il écrivit à François I. pour l'inviter en qualité de Roi T. C. de venir prendre part à cette sainte entreprise, lui offrant de lui ceder le commandement de son Avantgarde, ou autrement le priant de l'assister de telle somme d'argent qu'il lui plairoit.

Bon mot de ce Prince à Charlequint qui lui demandoit du secours.

François I. dont les deux Fils étoient déjà arrivez à Paris, répondit à Charlequint, que

l'an-

PARTIE I. LIVRE V. 179

tandis que l'Empereur faisoit la guerre à Soliman, il étoit obligé de conserver l'Italie, où il alloit se rendre avec trente mille hommes de pied & dix mille chevaux: qu'à l'égard de l'argent, la France n'étoit pas accoutumée à en donner; & que s'il en avoit besoin, il pouvoit demander au Marquis de Brandebourg les cinquante mille écus qu'il lui avoit payez à bon compte pour obtenir son suffrage dans l'Élection. Et en effet, à la fin d'Octobre 1532. dans le tems que Charlequint opposoit à Soliman des forces formidables, François & Henri VIII. Roi d'Angleterre se rendirent entre Calais & Boulogne, & firent ensemble une Ligue conforme à leurs interêts, quoique Tilius pretende que ces deux Monarques y concerterent les moyens de défendre la Chrétienté contre les Infideles, qui cherchoient à l'opprimer; mais l'événement a fait voir le contraire, & Tilius est seul de son sentiment.

Soliman étoit devant Vienne avec une Armée épouyantable. Il en avoit déjà fait les aproches, avoit dressé plusieurs batteries, & avoit attaqué la Place par plus d'un endroit. Mais les assiégés se deffendoient avec un courage à ne laisser pas même à l'ennemi l'esperance de les forcer. Il s'étoit déjà passé plusieurs jours dans une deffense proportionnée à l'attaque. Soliman avoit perdu en divers assauts la fleur de ses Officiers & ses meilleurs Janissaires; il étoit privé de quinze mille de ses plus braves soldats par l'expédition de Cassar Bacha, qui étoit allé faire le dégât dans le pays. Tout cela, joint aux aproches de l'hyver & au peu d'apparence qu'il voyoit de pouvoir resister à Charlequint,

1532.

Soliman
fait le Sié-
ge de
Vienne.

Charle-
quint le
lui fait le-
ver.

180 VIE DE PHILIPPE II.

qui étoit campé dans la Plaine voisine avec cent mille hommes pour lui livrer bataille, lui fit prendre la resolution de lever le Siege. Il se retira donc dans ses Etats, avec aussi peu de gloire qu'en acquit l'Empereur à ne le suivre pas, comme il le pouvoit. Car au lieu de se mettre à ses trouffes & de le charger en queue, il se contenta d'executer le Proverbe qui dit qu'il est beau de faire un Pont d'or à son Ennemi. En effet l'opinion commune étoit, que si Charlequint se fût mis à le poursuivre au moins avec sa Cavalerie, il auroit remporté sur lui une Victoire complete & auroit assuré le repos de la Chrétienté, d'autant plus que la retraite de Soliman avoit tout l'air d'une fuite, par le desordre & la precipitation avec laquelle il marchoit.

L'Empereur entra donc dans Vienne, où, pour gagner l'affection des peuples, il parut en habit de Hongrois. Il distribua son Armée dans la Campagne voisine, & il l'y passa en revue. Elle étoit composée de cent mille hommes, tous commandez par des Chefs d'une experience consommée, tels qu'étoient Alphonse d'Avalos, Antoine de Leve, Frederic Palatin du Rhin & plusieurs autres. Mais toute l'esperance qu'on avoit conçue de cette Armée formidable, s'en alla en fumée; elle fit grand bruit & peu d'effet, comme le Canon qui se tire aux jours de ceremonie.

L'Empereur, chargé d'une gloire qui étoit peu du gout des bons Politiques, passa ensuite en Italie, accompagné du Cardinal de Medicis & d'autres Prelats & Seigneurs du premier rang. Arrivé à Mantoue, où il

ref-

Charle-
quint pas-
se en Ita-
lie où il
fait une
Ligue.

1533.

PARTIE I. LIVRE V. 181

resta plusieurs jours, il y fut reçu magnifiquement par le Duc & complimenté par la plupart des Princes d'Italie, qui s'y rendirent en personne. De Mantoue il alla à Bologne, où le Pape Clement VII. s'étoit rendu pour l'attendre. L'Empereur y fit une Ligue pour six mois avec ce Pape, le Duc de Milan, ceux de Ferrare & de Florence, & avec les Genoïs & les Lucquois, contre tous ceux qui entreprendroient de troubler le repos de l'Italie. Antoine de Leve fut fait General de cette Ligue conclue le 24. Fevrier 1533.

Il y avoit déjà quelque tems qu'Henri VIII. Roi d'Angleterre faisoit tous ses efforts auprès du Pape pour en obtenir la permission de repudier sa Femme Catherine, Tante de Charlequint, de laquelle il s'étoit séparé, & d'épouser Anne de Boulen, sa Maîtresse. L'Empereur s'y opposoit de tout son pouvoir, & le Pape, pour le satisfaire, condamna le Divorce d'Henri VIII. & lui ordonna, sous peine d'excommunication, de retourner avec Catherine, sa legitime Epouse. Mais Henri se mocqua de ses menaces, épousa Anne de Boulen & embrassa la Reformation, contre laquelle il avoit écrit un Livre peu auparavant.

Henri VIII. Roi d'Angleterre menacé par le Pape, se sépare de la Communion Romaine.

Le Pape & l'Empereur, aiant desseind'écrire aux Cantons Suisses Catholiques, pour les engager à la defente de la Religion Romaine, s'informerent exactement de leurs Ambassadeurs du détail du Combat qui s'étoit donné l'année précédente entre les Cantons Catholiques & Protestans, & dans lequel Zuingle avoit été tué. Sa mort avoit

182 VIE DE PHILIPPE II.

été suivie peu après de celle d'Ecolampade, Ministre de Bâle.

L'Empereur va en Espagne. De Bologne, l'Empereur passa à Genes, afin de s'y embarquer pour l'Espagne. Il y trouva Doria, à qui il temoigna une extrême affection. C'étoit lui qui, pendant que Charlequint faisoit tête à Soliman devant Vienne, avoit repandu la terreur le long des Côtes de la Grece, & avoit pris Perraste, & Cheronée Patrie du celebre Plutarque. Cette expedition avoit fait un sensible plaisir à Charlequint, qui le temoigna à Doria par les plus grandes marques de bienveillance. Il voulut même monter à bord de sa Capitane pour passer à Barcelone: ce qu'il fit au commencement d'Avril.

Pendant que Charlequint faisoit voile en Espagne, le Pape fit une nouvelle Alliance avec François I. Celui-ci avoit conçu de la jalousie de la complaisance que Clement avoit eue pour Charlequint de l'aller trouver deux fois à Bologne. Il n'oublia rien pour en obtenir aussi une entrevue: ce que Clement ne pouvant lui refuser, de peur qu'il ne refusât à son tour de lui rendre l'obéissance filiale, ils se rendirent à Marseille, où le Pape arriva le 13. Octobre. Il y fit venir peu après sa Niece Catherine de Medicis, qui devoit être mariée avec le Duc d'Orleans, selon l'accord qui en avoit été fait & qui déplaisoit fort à l'Empereur. Peu s'en falut que Catherine, qui n'avoit encore que quinze ans, n'eût été tuée dans les troubles de Florence, comme Fille de Laurent de Medicis; mais elle étoit reservée non seulement à porter la Couronne de France,

ce,

PARTIE I. LIVRE V. 183

ce, où son Epoux regna après la mort de son Frere aîné, mais même à gouverner absolument cette Monarchie pendant la vie de ses trois Fils qui regnerent successivement.

Il ne s'étoit jamais vu à Marseille une si auguste assemblée; car le Pape & le Roi s'y étoient fait accompagner des plus grands Seigneurs d'Italie & de France. On y celebra le mariage de Catherine avec Henri, second Fils de François I. Clement, à la priere de ce Prince, y crea quatre Cardinaux, comme il avoit fait à Bologne aux instances de l'Empereur; après quoi il retourna à Rome sur les Galeres de France.

Le Pape & le Roi de France ont une entrevue à Marseille.

Cependant Charlequint étant arrivé à Barcelonne, se rendit en toute diligence à Madrid. L'Imperatrice avec le Prince Philippe son Fils vint à sa rencontre à une journée de la Ville, dans le plus grand appareil que l'on puisse imaginer. Il y passa quelques jours avec les Dames dans les plaisirs du Bal & de la Comedie, sans pourtant negliger le soin des affaires principales. Il y remarqua avec une extrême satisfaction l'heureux naturel de Philippe, dont l'Imperatrice & toute la Cour rendoient le temoignage le plus avantageux. On ne parloit que de la vivacité de son esprit, de la solidité de son jugement, & des esperances que ce jeune Prince donnoit de ce qu'il devoit être un jour. De quoi l'Empereur s'étant assuré par ses propres yeux, il prit dès-lors la resolution de retirer Philippe d'entre les mains des Femmes, & de lui faire une Maison considerable, quoiqu'il n'eût encore que sept ans.

184 VIE DE PHILIPPE II.

Il lui donna pour Precepteur Don Jean Martinez Silico, Professeur dans l'Université de Salamanque & Chanoine de l'Eglise Collegiale de S. Barthelemy, qui s'acquitta si bien de cette fonction, qu'il en eut pour récompense l'Archevêché de Toledé, & fut ensuite élevé au Cardinalat.

Educa-
tion de
Philippe
II.

Il lui choisit pour Gouverneur Don Jean de Zuniga, d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons d'Espagne, Commandeur de Castille & Conseiller d'Etat, qui avoit toutes les qualitez requises pour un tel emploi, & qui n'oublia rien pour donner toujours à Philippe les plus sages conseils. Entre les maximes qu'il lui enseignoit, il lui inspira un grand respect pour les Ecclesiastiques: ce qui étoit fort du goût du Commandeur, & qui auroit été en lui une vertu, s'il ne l'eût pas poussé trop loin. Comme ce Seigneur aimoit extrêmement la chasse, il en inspira aussi le goût à Philippe, pour fortifier son temperament par les fatigues de cet exercice. Le jeune Prince y réussit si bien dès ses plus tendres années, qu'il y acquit une adresse & une force extraordinaire; il attendoit de pied ferme le plus horrible sanglier, l'épieu à la main; il s'étoit endurci aux injures de l'air; & ce qu'il y a de plus admirable, comme tout le monde l'a remarqué, c'est qu'il n'avoit en vue que l'utilité de cet exercice, étant encore meilleur Politique dans le Cabinet, que grand Capitaine en campagne.

Il avança dans les belles-lettres autant qu'il convenoit à un Prince; mais il méprisoit la trop grande assiduité à cette étude, qu'il

PARTIE I. LIVRE V. 185

qu'il traitoit de pedanterie. Il avoit une inclination particuliere pour les Mathematiques, & il devint si habile dans l'Architecture, qu'il prenoit plaisir à disputer quelquefois là-dessus avec ses propres Maîtres.

Pour revenir au voyage du Pape à Marseille, il ne sera pas inutile de parler de son Entrée publique dans cette Ville. Il descendit au Palais du Connétable de Montmorenci, qui étoit hors des murailles, & y demeura deux jours jusqu'à ce que tout fût prêt pour la Ceremonie de l'Entrée. On avoit préparé dans la Ville deux Palais magnifiques & spacieux, l'un pour le Pape, qui étoit accompagné de sept Cardinaux, de trente-cinq Prélats, & d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames de la suite de Catherine; & l'autre pour le Roi, la Reine & les Enfans de France, avec la fleur de la Noblesse Françoisé. Et comme ces deux Palais n'étoient separez que par la rue, on éleva entre deux un superbe Arc de triomphe construit de bois, qui communiquoit du Palais du Roi à celui du Pape, en sorte qu'ils pouvoient à toute heure passer commodément de l'un à l'autre. Le Pape fit son entrée solemnelle à Marseille en Habits Pontificaux, mais sans Tiare sur la tête, pour n'affecter point de domination dans le Royaume. Il étoit accompagné du Connétable, du Duc de Vendôme, des Ducs d'Orléans & d'Angoulême, fils de François I. tous en habits magnifiques & suivis d'une superbe Livrée. Il alla d'abord à l'Eglise Cathedrale, où il fit une courte priere, & se retira ensuite dans le Palais qui lui étoit desti-

Entrée
du Pape à
Marseille.

Marseille
le Pape
ville
Ambassade
deur du
Roi de
de France
Marseille

destiné. Le Roi fit pareillement son Entrée solennelle à Marseille le lendemain de celle du Pape, & la Reine le troisieme jour, l'un & l'autre avec une égale magnificence.

Chagrin
que l'Em-
pereur eut
de cette
entrevue.

L'Empereur aiant reçu la nouvelle de cette entrevue, en conçut un sensible déplaisir. Il avoit toujours remarqué que Clement étoit plus porté pour le Roi de France que pour lui; & il eut d'autant plus de sujet de s'en chagriner, qu'il fut informé de certain discours que François I. avoit tenu au Pape dès sa premiere visite, & qui ne devoit pas lui être agreable. *Pour moi, avoit dit le Roi, je ne veux ni Concile, ni Paix, que l'on ne me rende le Duché de Milan; & si on ne me le rend pas, non seulement je me rangerai du parti des Heretiques, mais je solliciterai le Turc à faire une irruption en Hongrie.* A quoi le Pape avoit répondu: *L'Empereur en a trop fait, il est bon d'empêcher qu'il n'en fasse davantage.*

Meurtre
de Mer-
veille,
Ambassa-
deur du
Roi de
France à
Milan.

Outre les pretentions de François I. sur le Milanez, il avoit un juste motif de venger la mort de Merveille; son Ambassadeur, à qui le Duc de Milan avoit fait couper la tête, & dont il avoit ensuite fait exposer le corps en plein marché. Il est vrai que Merveille avoit fait tuer un Seigneur de la Maison de Castiglione, qui avoit tenu de lui des discours fort offensans; mais de quelque maniere que cela fût arrivé, le Duc de Milan devoit avoir des égards pour le caractere de Merveille, qui, quoique Milanois de naissance & d'un rang peu distingué, étoit alors revêtu de la qualité d'Ambas-

bassadeur d'un grand Roi. Aussi cet attentat mit-il le Roi en une si grande colere, qu'il jura de s'en venger à quelque prix que ce fût. Ce qui l'aigrit encore plus, c'est qu'en aiant écrit à l'Empereur en Espagne, il en reçut pour réponse: *qu'il ne devoit pas prendre cette mort si fort à cœur; que Merveille se l'étoit attiré par ses mauvaises pratiques; que personne n'ignoroit qu'il étoit d'une vie scandaleuse, meurtrier, injuste & perfide; & qu'il savoit de bonne part qu'il avoit essayé plus d'une fois de faire assassiner le Duc de Milan.*

Toutes ces conjonctures déplaisoient extrêmement à Charlequin, je veux dire, le Divorce d'Henri VIII. & sa separation de l'Eglise Romaine, l'entrevue du Pape avec François I., la consommation du Mariage de son second Fils avec Catherine de Medicis, & la resolution où il étoit de venger l'injure faite à son Ambassadeur. L'Empereur regardoit ce dernier motif comme seul capable d'engager François à porter la guerre dans le Milanez, pour s'en rendre maître; & il envisageoit cent autres inconveniens que ces circonstances tiroient après soi. Et quoique la mort de Clement VII. arrivée au mois de Septembre 1534. & l'élection du Cardinal Farnese au Pontificat, sous le nom de Paul III. le consolassent un peu, il ne laissoit pas que d'être d'ailleurs fort allarmé des nouvelles qu'il reçut des progrès de Soliman & de Barberouffe, dont il appréhendoit les suites.

Soliman s'étoit rendu maître de Tauris & de Babylone. Il y avoit fait son Entrée triom-

Mort du
Pape Cle-
ment
VII.

1534.

188 VIE DE PHILIPPE II.

trionphante, en foulant aux pieds les corps morts qui couvroient à milliers les rues de cette Ville; & non content de ces conquêtes, il étoit entré victorieux en Perse, sans songer à la catastrophe qui l'y attendoit. Barberouffe de son côté se rendoit formidable à tout le Monde Chrétien. Il étoit originaire de Mitylene. Il en sortit avec Oruce, son Frere, pour faire le métier de Pirate. Il n'avoit au commencement qu'un seul vaisseau, avec lequel il couroit les mers, instruit par le fameux Corsaire Camali. Ses forces s'étant accrues par ses pirateries, l'Empire de la Mer ne parut pas trop vaste à son ambition, tellement qu'il avoit coutume de dire que son étroite union avec Soliman suffisoit pour reduire le Monde entier sous leur obéissance. Il chassa de Tunis Muley Hazen, dont il usurpa le Trône; il s'empara de la Goulette, de Bona, de Biserte & de toutes leurs dependances; & après avoir defait Rodrigues Portondo, General de l'Armée Espagnole, il fit voile vers Barcelonne.

Charlequint fut fort allarmé de ces progrès, si defavantageux aux Chrétiens & si favorables pour les Turcs. Il craignit que Barberouffe, encouragé par tant de conquêtes, ne formât le dessein d'envahir aussi les Royaumes de Naples & de Sicile; en quoi il auroit trouvé beaucoup de facilité par la connoissance qu'il avoit du pays, aiant souvent fait des descentes sur les côtes & jetté l'épouvante parmi les habitans par les ravages qu'il y avoit commis. Il prit donc la resolution de remedier au mal avant qu'il fût plus grand, & il profita des dispositions où étoit

Mu-

Muley-Hazen Roi de Tunis, qui se voyant chassé du Trône, lui fit offrir par ses Ambassadeurs de tenir son Royaume à Fief de la Couronne d'Espagne, & de payer tribut aux Rois Catholiques, s'il vouloit l'aider à s'y retablir.

L'Empereur s'en ouvrit au Pape, qui non seulement approuva ce dessein, mais qui, après lui avoir accordé les Decimes du Clergé, lui fournit douze Galeres commandées par Virginio Orfini auquel il donna l'Eten-dart de la Religion; & il envoya l'Epée d'or à André Doria pour l'animer à cette entre-prise.

Charles-Quint partit donc de Madrid au commencement d'Avril 1535. non sans faire verser beaucoup de larmes à la Reine, qui l'accompagna à quelques lieues de la Ville avec le Prince son Fils. Il se rendit à Barcelonne, où il s'embarqua sur la Galere Royale commandée par Doria General de

L'Empe-
reur s'em-
barque a-
vec une
Armée
navale
contre le
Turc.

toute la Flotte, & leva l'ancre aux acclama-
tions d'un nombre infini de peuple qui lui
souhaitoit mille benedictions. Don Louis
Roi de Portugal, son cousin, quitta Lisbone
secretement pour l'accompagner dans cette
entreprise; & il envoya deux mille hommes
d'élite, entretenus à ses depens, avec un Ga-
lion d'une grandeur extraordinaire, au service
de l'Empereur. Divers Seigneurs de distin-
ction s'embarquerent aussi sur cette Flotte,
entre autre les Princes de Macedoine & de
Sulmone, les Ducs d'Alva & de Medina, le
Marquis del Vasto, & plusieurs autres de la
principale Noblesse de Naples, de Sicile, de
Milan, d'Allemagne & de Flandres, qui

1535.

vou-

150 VIE DE PHILIPPE II.

voulurent s'immortaliser ou perir pour la défense de la foi, & pour delivrer la Chrétienté de l'oppression des Infideles.

Cette puissante Flotte s'assembla en Sardaigne. Elle étoit composée de deux cens vaisseaux de guerre, de quatre-vingt-dix Galeres & autres Bâtimens plus petits au nombre de plus de trois cens voiles; avec trente mille hommes de troupes, savoir dix-sept mille Espagnols, sept mille Allemands, six mille Italiens, deux mille Chevaux-legers & sept cens hommes d'armes, commandez par l'Empereur en personne. Etant arrivé en Sardaigne, il fit la revue de cette Armée, un Crucifix à la main, criant par tout: *Courage, mes Freres, courage, mes Enfans; nous allons deffendre la Religion Chrétienne; nous sommes assurez d'avoir pour Generalissime ce même Jesus, dont l'image doit seule être votre Eten-dart.*

Grande
Victoire
de Charles-
Quint.

Il ne s'arrêta que peu de jours en Sardaigne; il passa d'abord à Porto Farina, anciennement Utique, Ville celebre par la sepulture de Caton. Il prit la Goulette & ensuite Tunis, où il retablit Muley sur le Trône, à condition de payer tribut à l'Espagne. Aiant muni la Goulette de plusieurs bons Forts, il battit & défit l'Armée de Barberouffe, délivra vingt mille Esclaves Chrétiens qu'il avoit pris en plusieurs endroits, gagna trois cens pieces de canon de bronze, vingt Galeres, trente Galiotes & une grande quantité de munitions. Il celebra solemnellement le 25. de Juillet la Fête de S. Jaques, Patron d'Espagne; il declara qu'il vouloit donner des Pensions à toutes les Veuves & Enfans de

ceux

PARTIE I. LIVRE V. 191

ceux qui avoient péri dans cette guerre, aussi bien qu'aux soldats estropiez; après quoi il s'embarqua avec beaucoup de pompe pour Palerme, où le Grand-Maître de Malte vint le remercier de la généreuse libéralité avec laquelle il avoit donné à ses Chevaliers l'Île de ce nom, depuis l'année 1533. qu'ils avoient perdu celle de Rhodes.

De Sicile l'Empereur passa à Naples, & ^{Il passe en Sicile & ensuite à Naples.} voulut faire une partie du voyage par terre, pour mieux observer la qualité de ce Royaume fameux. Il fut reçu par tous les Barons & les Seigneurs avec une somptuosité vraiment royale, particulièrement par le Prince de Bisignano, qui engagea tout son bien pour surpasser tous les autres en magnificence. Charles-Quint lui fit donation de plusieurs terres qu'il ajouta à son état; & l'opinion commune fut que c'étoit moins à lui qu'il faisoit ce présent, qu'à la Princesse sa Femme, qui étoit une très-belle personne & très-gracieuse, laquelle, aussi bien que son Epoux, accompagna l'Empereur à Naples: ce qui fit soupçonner quelque intrigue d'amour.

Il entra dans cette Capitale avec une pompe presque égale à celle du premier Empereur à son Entrée dans Rome. Le Pape y envoya d'abord les Cardinaux Piccolomini & Cesarini, pour le complimenter en son nom sur l'éclatante Victoire qu'il avoit remportée. Il ne cessoit de faire à Rome des Processions solennelles pour rendre grâces à Dieu d'un événement si avantageux à toute la Chrétienté, & l'on fit la même chose par tout

tout le reste de l'Italie, aussi bien qu'en Espagne, en Allemagne & ailleurs.

Charles-Quint y passa quelque tems dans les divertissemens de la Comedie & du Bal. Il s'y livra d'autant plus volontiers, qu'il trouvoit les Dames de Naples à son goût; & qu'il y en eut même plusieurs avec lesquelles il porta les choses un peu loin. Mais tandis qu'il s'occupoit trop de ces differens plaisirs, il aprit la mort de François Sforce, dernier Duc de Milan: ce qui l'obligea de declarer sur le champ Antoine de Leve Gouverneur de cet Etat, pour en prendre possession en son nom, non seulement comme d'un Fief de l'Empire, mais aussi en consequence du Testament du feu Duc. Il le fit aussi pour s'opposer à la violence des François, qui voulurent y entrer les armes à la main, en vertu du Droit qu'ils prétendoient y avoir du chef de Valentine Visconti, Bisayeule de François I.: en sorte que si Antoine de Leve ne les eût repoussez dans le Piémont, ils seroient venus à bout de leur entreprise. A peu près dans ce tems-là Charles Duc de Savoye vint à Naples, pour saluer l'Empereur & le prier de le secourir contre le Roi de France, dont les Troupes commandées par Philippe de Chabot s'étoient emparées de son Duché, de la Forteresse de Montmelian, de la Ville de Turin & autres Places du Piémont, sous prétexte qu'il leur avoit refusé le passage pour le Milanez. L'Empereur lui promit toute sorte d'assistance; & le Duc s'en retourna en poste pour aller joindre Antoine de Leve, qui devoit le secourir.

Le Duc
de Savoye
vient à
Naples.

L'Em-

PARTIE I. LIVRE V. 193

L'Empereur aiant passé tout l'hyver à Naples, dans les plaisirs, il en partit le 29. Mars 1536. pour se rendre à Rome, où le Pape avoit fait preparer de magnifiques Arcs de Triomphe pour le recevoir. Il y fit son Entrée le 5. d'Avril avec une pompe dont on peut voir la description dans Biosio de Cesene, Maître des Ceremonies du Pape. Il fut reçu dans les Appartemens du Vatican qui regardent la Ville, où Charles VIII. Roi de France avoit logé du tems d'Alexandre VI, & après lui sous le Pontificat de Pie IV. le Grand-Duc Cosme de Medicis avec la Duchesse Eleonore son Epouse. Il assista le jour de Pâques à la Messe celebrée par le Pape, revêtu de ses Ornaments Imperiaux. Il y resta treize jours, & non pas quatre comme l'écrit Paul Jove, pendant lesquels il eut quatre Conferences fort longues avec le Pape sur les affaires les plus importantes de la Chrétienté. Avant que de partir, il demanda une Audience publique au Pape en presence de tous les Cardinaux & des Ambassadeurs des Puissances Etrangères; & l'ayant obtenuë la veille de son depart, il s'y rendit en grande Ceremonie.

1536.

L'Empereur se rend à Rome.

Le Discours qu'il y fit étoit au commencement rempli des plus grands temoignages de respect envers S. S. Il dit qu'il étoit venu à Rome pour lui baiser les pieds, & l'exhorta ensuite à convoquer un Concile General. Puis entrant tout d'un coup dans la plus grande colere, il s'emporta en invectives contre François I., l'accusant d'être Partisan & Allié secret du Turc pour trou-

Il se plaint fort de François I.

bler toute la Chrétienté : qu'il s'étoit lié d'amitié avec le Roi d'Angleterre pour mieux favoriser l'Herésie; & dit plusieurs autres choses de cette nature. Il n'oublia point les violences faites au Duc de Savoye en Italie, pendant qu'il étoit occupé à réduire Tunis. Enfin, † après avoir proféré contre François tout ce que la passion put lui fournir de plus véhément, il jura qu'il vangeroit ses injures de la plus terrible manière, & qu'il feroit ravager la France par de si nombreuses Armées d'Allemands & d'Espagnols, que son Ennemi se trouveroit pour toujours hors d'état de l'inquiéter, lors même qu'il seroit parvenu à chasser les Etrangers de son Royaume.

Réponse
des Ambassadeurs
de François.

On doit juger de l'effet que ce discours fit sur les Ambassadeurs du Roi Très-Chrétien. Outrez d'indignation à tant d'invectives, ils y répliquèrent, en justifiant leur Maître, dans des termes tout à fait hors du respect dû à la personne de l'Empereur. Ils prétendirent & demandèrent ensuite que Charles eût à restituer au Prince Henri Fils de leur Souverain le Duché de Milan, qui lui appartenoit de droit, & qu'il tiendrait à titre de Feudataire de l'Empire.

Reproches que
l'Empereur leur
fait.

Charles, dans la réponse qu'il fit aussitôt, paya les Ambassadeurs du dernier mépris, & après les avoir traités d'insolens, il rapella avec aigreur tous les mauvais procédés que les Rois de France avoient eus de tout tems à l'égard de ses Ancêtres, & ces reproches furent suivis de vives plaintes des outrages qu'en son particulier il prétendoit avoir reçus de François. Ce détail le jeta dans des mouvemens si furieux, qu'il s'emporta jusqu'à dé-

PARTIE I. LIVRE V. 195

fier ce Monarque à finir leurs querelles par un combat fingulier avec l'épée & le poignard. Il ne put en dire davantage : le Pape l'interrompit en l'embrassant , & le conjura de ne point s'abandonner aux transports de sa colere, mais au contraire de se vaincre , & de faire usage de la clémence , qui doit être si particulièrement la vertu d'un Prince que le Ciel a revêtu de la Dignité Impériale. En même tems le Pontife imposa silence aux Ambassadeurs François, qui se dispoisoient à répondre sur le même ton.

Le lendemain l'Empereur partit de Rome, & tout le Sacré Collége l'accompagna jusqu'au dehors de la ville. Il passa à Luques & à Sienne. En entrant dans ces deux villes on lui en présenta les clez , & , après s'être reposé quelques jours dans la dernière, il continua sa route par la Toscane pour se rendre à Gènes. Ce fut là que Pierre de la Baume, ci-devant Evêque de Genève, vint le trouver. Voici le sujet du voyage de ce Prélat. Les Gênois s'étoient révoltés contre lui, dans la vue d'introduire chez eux la Doctrine de Calvin, qu'ils avoient goûtée, à la persuasion de Farel & des Députés de la ville de Berne qui avoit déjà reçu la Religion Calviniste: l'Evêque avoit craint d'être la victime de ces troubles naissans, & s'étoit retiré sur les confins de son Diocéze, pour y attendre, comme il s'en étoit flatté, que ses Sujets, revenus de leur caprice, le rapellassent. L'effet avoit trompé ses espérances: à peine étoit-il hors de la ville avec tout son Clergé, que les Habitans, par un Decret qu'ils avoient

Les Gênois embrassent la Réforme.

fait publier le 18. d'Octobre 1535. , avoient banni à perpétuité de leur territoire l'exercice de la Religion Romaine, & ordonné celui de la nouvelle Religion, que Calvin avoit prêchée, sous le titre de Réforme, en tant de lieux & avec tant de succès. Après cette révolution, l'Evêque, chassé de son Bénéfice sans espoir de retour, avoit pris le parti d'aller émouvoir le zèle de l'Empereur, & de l'engager à prendre sa défense, & à lui fournir ses forces, pour le remettre en possession de son Siège. Mais l'Empereur, qui avoit bien d'autres affaires dans la tête, lui répondit, *Monsieur l'Evêque, quand j'aurai fait la conquête de la France pour moi, j'irai prendre Genève pour vous.* Le Prêlat voulut répliquer je ne sais quoi: l'Empereur lui repartit, *J'ai perdu la Suisse qui faisoit partie de mon patrimoine, & je n'en dis mot; & vous, vous faites un bruit extraordinaire, pour avoir perdu Genève, sur laquelle vous n'avez aucun droit naturel.*

L'Empereur se détermine à la guerre contre la France.

Ainsi Charles étoit résolu d'attaquer la France par différens endroits avec toutes ses forces. Dans ce dessein, il passa de Sienne en Lombardie, & de là en Piémont, où il tint à ce sujet, d'abord à Pontremoli, ensuite à Asti, un Conseil de guerre, auquel il n'admit que trois de ses Généraux, André Doria, Antoine de Léve, & un autre dont je ne fais pas le nom. Ces deux Capitaines s'accordèrent à décider que l'Empereur ne pouvoit se dispenser d'attaquer le Roi de France dans ses propres Etats; que la dignité & l'intérêt de l'Empereur ne permettoient pas de prendre un autre parti; qu'il ne lui con-

PARTIEL. LIVRE V. 197

venoit pas de ne faire jamais la guerre que pour défendre ses domaines, par la raison qu'en ce cas il n'y a qu'à perdre & peu de gloire à acquérir, quelque avantage qu'on puisse remporter sur l'Ennemi.

L'Empereur se détermina donc à fondre de tous côtez sur la France. Son Armée se trouvoit alors en état d'agir : il envoya ses ordres de la mettre en marche au commencement de Juillet, ou le 13. pour le plus tard, & de la faire entrer en France par trois différentes routes, les plus aisées & les plus courtes. Les Historiens de ce tems s'accordent tous à dire que jamais l'Empereur n'eut une Armée plus forte ni plus leste, excepté néanmoins celle qu'il avoit en Allemagne quatre ans auparavant : mais ces mêmes Ecrivains diffèrent totalement dans la qualité des Nations qui la composoient, & dans le nombre. Paul Jove raporte qu'il y avoit cinquante bannières de cinq cens Fantassins chacune. Du Bellai la fait de beaucoup plus nombreuse, peut-être pour relever avec plus d'éclat la gloire de sa Nation. Ulloa & le Guazzo la font monter à vingt-quatre mille Espagnols, douze mille Italiens, & cinq mille Chevaux.

Force de
l'Armée
Impériale.

L'Empereur donna le commandement de l'Infanterie au Marquis du Guast, celui des Gendarmes au Duc d'Albe, & fit Don Ferdinand de Gonzague Général des Chevaux-Légers. Charles partit à la tête d'une Armée si florissante, il passa le Var, & au delà du Château de St. Laurent il entra en France le 25. de Juillet, jour célèbre chez les Espagnols par la fête de St. Jaques leur Patron, qu'ils

198 VIE DE PHILIPPE II.

qu'ils solennifèrent avec des réjouissances extraordinaires.

On dit que l'Empereur, avant que de se mettre en marche, discourant avec du Bellai Ambassadeur de François, demanda à ce Ministre en combien de jours on pourroit conduire une Armée à Paris. *En douze*, lui répondit finement l'Ambassadeur, *pourvu que dès le premier elle ne soit pas entièrement dé faite.*

Préparatifs
de Fran-
çois.

François étoit alors à Lion. Quand il vit toutes les négociations d'accommodement desespérées, & les grands préparatifs que faisoit l'Empereur, il congédia l'Ambassadeur de ce Prince, & rapella le sien: l'un & l'autre de ces Ministres, voyant la rupture inévitable, refusèrent les présens qu'on leur fit suivant la coutume. En même tems François envoya Jean Cardinal du Bellai à Paris, pour retenir dans le devoir & rassurer les Habitans de cette Capitale, allarmez d'un armement que la Renommée rendoit si formidable, & qu'on publioit être destiné à envahir la France par plusieurs endroits. Dans cette occasion le Cardinal de Gondi signala avec succès son zèle pour le service du Roi: il parut par-tout, exhortant les Peuples à prendre les armes pour leur défense, & à fournir volontairement les sommes nécessaires pour se mettre en état de repousser l'Ennemi. Plusieurs Officiers eurent ordre de se rendre en diligence sur les frontières, & d'y prendre du mieux qu'il leur seroit possible toutes les mesures propres à arrêter les Ennemis au passage. Enfin, lorsqu'on eut appris la route que l'Armée Impériale avoit prise,

le

le Roi fit partir Mrs. de Bonneval & de Tende, munis d'un pouvoir très ample de faire porter dans les Fortereſſes toutes les munitions de bouche qui ſe trouveroient en Provence, & de ruiner la campagne, afin d'ôter aux Ennemis tout moyen de ſubſiſter. Cela fut exécuté avec une diligence incroyable: les Peuples ſacrifièrent avec joye leur intérêt particulier au bien du Royaume, & ils obéirent avec tant d'ardeur, qu'ils doivent être à juſte titre un exemple mémorable de fidélité.

De plus, les Suiffes prirent parti dans cette guerre, malgré la parole qu'ils avoient donnée à l'Empereur de demeurer neutres. Ils s'étoient d'abord engagez à la neutralité, parce qu'ils n'avoient envisagé les préparatifs qu'on faiſoit dans l'Empire que ſur le pié des mouvemens ordinaires: mais quand ils virent cet amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche, ce nombre immense de troupes à la ſolde de l'Empereur, ils prirent l'allarme, & ſongerent à ſe mettre en état de ne rien craindre d'une puissance auffi formidable. Certains que les Princes de la Maifon d'Autriche conſervoient toujours leurs anciennes prétentions ſur leur Pays, qui faiſoit autrefois partie de leurs domaines, ils ne purent voir un Empereur de cette Maifon ſi puiffamment armé, & avec des forces capables de donner la loi, ſans agir dans des circonſtances où la neutralité de leur part les menaçoit d'une ruine inévitable. Louis Angerand, Ambaſſadeur de France auprès des Cantons, Miniſtre adroit & habile, leur repréſenta cet intérêt avec tant de

Mouve-
mens des
Suiffes.

force, & fut, par l'argent qu'il répandit, donner tant de poids à ses remontrances, qu'il obtint la permission, mais tacite, de lever chez eux plusieurs milliers de Soldats. Ces recrues défilèrent par petites bandes, comme on étoit convenu, & se rendirent à Monluel où étoit le rendez-vous général, & de là elles arriverent en Corps à Valence, sous la conduite de Louis Bosc qui les avoit engagées au service de la France.

Le Roi François se trouva dans cette dernière ville pour les recevoir : il leur donna tous les témoignages imaginables de sa bienveillance, & en particulier il marqua sa satisfaction à tous les Capitaines, & leur fit de riches présens en colliers & médailles d'or. Ensuite Sa Majesté monta à cheval pour faire la revue de ces troupes, &, après avoir fait tenir tous les Officiers généraux & subalternes au milieu de l'Assemblée, il leur dit : *Mes amis, j'augure de votre bravoure que la France aura lieu de vous reconnoître pour ses libérateurs, & qu'à mon égard vous serez les soutiens de ma Couronne. Allez donc combattre contre mes Ennemis avec ce courage si naturel à votre invincible Nation, allez mériter la gloire de m'avoir soutenu sur mon Trône : vous aurez en moi un ami fidele & reconnoissant ; les services que vous allez me rendre passeront à mes Descendans les plus reculez ; & votre Nation les trouvera toujours disposez à se déclarer les défenseurs de sa liberté.* A peine eut-il cessé de parler, que les Officiers & à leur exemple tous les Soldats tirèrent leurs épées, & se mirent à crier qu'ils alloient faire connoître que c'étoit à tort qu'on les taxoit d'être
mer-

PARTIE I. LIVRE V. 201

me cenaires; que dans cette occasion ils étoient résolus de combattre uniquement pour la gloire de Sa Majesté, pour la défense & le bien de son Royaume; & qu'à cette fin ils étoient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il faut avouer que l'arrivée de ce secours fut un coup de partie pour la France, autant par le service qu'on en tira, que par la réputation qu'avoient les Suisses d'être redoutables à la guerre: en effet, tous les Historiens François conviennent que sans ce renfort la France risquoit alors de se voir à deux doigts de sa perte.

D'une autre part François avoit mis tout en usage pour découvrir de quel côté l'Empereur avoit dessein de faire tomber le fort de la guerre, & de tous les avis différens qu'il reçut à ce sujet, il n'y en eut point qui parût avoir plus de vraisemblance que celui de quelques Prisonniers, qui déclarerent que l'Empereur destinoit tout cet appareil à faire une entreprise sur Marseille. Ils dirent qu'il avoit des intelligences dans cette Place, par le moyen desquelles il comptoit qu'il s'y feroit quelque révolution; qu'en cas que cette ressource lui manquât, il étoit résolu d'assiéger cette ville par terre & par mer, dans l'espérance que le Roi seroit contraint de mettre son Armée en campagne, pour tenter de secourir une Place aussi importante; & qu'alors il lui seroit aisé d'engager les François à une bataille, dont le gain, qu'il envisageoit comme infaillible, devoit, selon ses idées, contraindre les Assiégés à se rendre. Cet avis fut bientôt confirmé par la nouvelle de la prise du Port de Toulon, qu'André

202 VIE DE PHILIPPE II.

Doria, Amiral de la Flotte Impériale, avoit emporté fans peine ; & l'on aprit en même tems qu'il difpofoit toutes chofes pour affiéger Marfeille par mer. François avoit déjà fait entrer dans cette Place tout ce qui pouvoit la mettre en état de faire une vigoureuſe réfiftance: il prit encore toutes les meſures convenables en pareille rencontre, & donna les ordres qu'on devoit attendre d'un Prince qui s'étoit toujours autant diſtingué par ſon habileté que par ſa valeur.

Déroute
des Fran-
çois à
Brignoles.

D'abord l'Armée Impériale, c'eſt-à-dire le Corps que Gonzague commandoit, eut à Brignoles un avantage aſſez conſidérable ſur les François, qui y perdirent beaucoup de monde. Du Bellai aſſure qu'ils n'eurent que trois cens hommes tant tuez que priſonniers. Le Guazzo en fait monter le nombre à huit cens, parmi leſquels il met cent quatre-vingts Cavaliers. D'autres diſent cinq cens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que du parti des François il ne ſe ſauva que trois perſonnes, & qu'entre les priſonniers de marque ſe trouverent Mrs. de Montejan, de Boiſſi, de la Rocheguyon, & Jean de Voyer.

Événement ſingulier.

Le premier donna lieu à une grande diſpute entre trois Cavaliers, qui prétendoient l'avoir chacun pour ſon priſonnier. L'un ſouhaitoit ſon droit ſur ce qu'il lui avoit pris ſa maſſue de fer, le ſecond ſur ce qu'il lui avoit enlevé ſon gantelet, le troiſième alléguoit contre ſes Camarades qu'il avoit faiſi la bride de ſon cheval. Les Soldats de l'Armée prenoient parti dans cette querelle en faveur de l'un ou l'autre des Prétendans, ils ſ'échauffoient, & il y avoit à craindre qu'ils n'en vinſſent entr'eux

tr'eux aux voyes de fait ; lorsque Cantelme courut au bruit, & l'apaisa en persuadant aux intéressez de s'en remettre à la décision de leur Général & du Capitaine Paul Luciasco, ce qu'ils acceptèrent. La cause fut portée au Tribunal convenu, & les Juges adjugerent le Prisonnier à celui qui s'étoit rendu maître du cheval, parce que par là il avoit ôté à son Ennemi tout moyen de s'enfuir. Ce Soldat se nommoit Marfiglio Sala, de la ville de Bresse.

Cependant l'Empereur n'étoit pas à s'apercevoir qu'il avoit trop déferé aux idées flatueuses qu'il s'étoit faites de marcher à une victoire certaine : il sentoit combien il étoit encore éloigné de faire la conquête de la France, que Doria & du Guast lui avoient fait entreprendre sous les apparences les plus brillantes d'un succès facile. Ce Prince se rendit avec toute son Armée à Brignoles, où il resta quatre jours, & il marcha ensuite à St. Maximin ; de là à Aix Capitale de la Provence, & le Siège du Parlement : mais, comme on n'avoit pas eu le tems de fortifier cette ville, les Habitans l'avoient abandonnée, & s'étoient retirez ailleurs avec tous leurs effets, en sorte que les Impériaux n'y trouverent que les murailles & les maisons.

Dans cette traite l'Armée Impériale fut fort mal-menée par les Payfans & les Montagnards du Pays, qui sortoient à l'improviste de leurs bois, & paroissoient de tems en tems dans des défilez, où ils faisoient un grand carnage de tous les Soldats qui alloient en maraude, comme il n'est que trop ordinaire.

Les Payfans harcellent l'Armée Impériale.

Cinquante même de ces braves poussèrent la témérité jusqu'à s'enfermer dans une Tour, au passage de l'Armée, qui se vit contrainte de pointer du canon, & ne put autrement les forcer à se rendre : il n'y en avoit plus que vingt huit, leurs Compagnons étoient morts les armes à la main : le sort de ces malheureux qui restoit fut moins glorieux, on les fit tous pendre. Ce qui engagea les Impériaux à les traiter d'une manière aussi rigoureuse, fut qu'entre tous ceux qui étoient tombez entre leurs mains, ils avoient fait arquebuser Garcias Lasco, Soldat, & Poète illustre, que Gonzague aimoit particulièrement. Paul Jove met cet événement au tems du retour de l'Empereur : mais du Belai, qui étoit alors en Provence, le rapporte comme je l'écris sur son témoignage.

L'Empereur laissa Aix derrière lui, & ce fut dans la plaine entre deux collines qu'il assit son camp, que la petite rivière de Lar traversoit, & qu'il fit fortifier avec beaucoup de soin. Mais, quelques mesures qu'il pût prendre, il ne lui étoit pas possible de réparer les incommoditez que lui causoit la précaution que les François avoient prise de ruiner le Pays : l'Armée Impériale ne pouvoit recevoir des munitions que par la Flotte qui se trouvoit devant Toulon : il y avoit dans cette distance une vaste campagne, où les Coureurs François avoient toute la liberté de harceler les convois, qu'il falloit faire escorter par des troupes nombreuses, ce qui devenoit fort préjudiciable. Ce mal n'étoit rien en comparaison de la disette de moulins, qu'on avoit abattus avec toute la diligence imaginable ;

enforte que, au raport de Jove, quoiqu'il y eût des blez en abondance, il y avoit très-peu de tables où l'on servit du pain, faute de pouvoir moudre le grain, qu'on étoit réduit à faire cuire dans des poëlles pour en manger; autrement le Soldat faisoit sa principale nourriture de fruits. Joint à cela les chaleurs de la saison, & l'intempérie de l'air de Provence; tant de maux à la fois remplirent bientôt l'armée de fièvres, & de maladies de toutes les espèces, qui enleverent un nombre infini de Personnes.

Maladies
dans l'Ar-
mée Im-
périale.

Tels furent les contretems que l'Empereur essuya; il sentit toutes les suites fâcheuses du retardement qu'ils apportoient à l'exécution de ses desseins, les avantages que ses Ennemis en tireroient, le dommage qu'il en souffriroit, & qui aboutiroit enfin à la ruine de ses affaires. Sur ces réflexions, il résolut de pousser son entreprise, & de ne plus différer le Siège de Marseille. Ainsi le 15. d'Août il partit, accompagné du Marquis du Guast, du Duc d'Albe, de Don Ferrand de Gonzague, & du Comte de Horn, à la tête de l'élite de sa Cavalerie, pour reconnoître la Place en personne, & donna ordre de faire suivre en toute diligence trois mille Espagnols, quatre mille Italiens, & cinq mille Allemans de son Infanterie. Il arriva à minuit à la portée du canon de la ville, & quoiqu'il eût marché sans bruit, il ne laissa pas d'être découvert dans le moment qu'il marquoit les endroits propres à dresser des batteries. Aussitôt les Assiégés tirèrent une infinité de coups, dont nombre d'Impériaux furent tuez & blesez, & l'Empereur fut contraint de se retirer dans

Siège de
Marseille.

la vallée voisine, sans avoir pu rien faire. Cependant il envoya le Duc d'Albe reconnoître Arles; mais il se trouva tant de difficulté d'agir de ce côté là, que le Conseil jugea presque impossible de tenter avec succès quelque entreprise contre cette dernière Place & contre Marseille: d'autant plus que l'Armée Impériale diminuoit tous les jours considérablement par les escarmouches qu'elle étoit obligée de soutenir toujours avec perte contre les troupes Françoises & les milices du Pays, & plus encore par le ravage que faisoient les maladies qui s'augmentoient par la disette des vivres.

Mort du
Dauphin.

Dans ces entrefaites, la mort du Dauphin remplit la France de deuil, lorsqu'on y goûtoit la douce espérance du retour de la fortune, par les soins infatigables & la bonne conduite de François, occupé alors à donner ses ordres à la tête de son Armée. Le jeune Prince mourut à Tournon, (& non à Lion comme Ulloa l'écrit) à la fleur de son âge, n'ayant pas encore vingt ans accomplis. On eut de violens soupçons qu'il avoit été empoisonné, quoiqu'il eût été quatre jours de suite tourmenté d'une fièvre des plus aiguës: cependant le Comte Sébastien Montecuculi fut arrêté pour cette affaire, & dans la violence des tourmens de la plus rigoureuse question, il s'avoua coupable de ce crime, qu'il dit avoir commis par l'ordre d'Antoine de Leve & de Don Ferrand de Gonzague, & pour cela il fut écartelé vif à quatre chevaux dans la Place de Lion. Du Bellai poussé trop loin ses conjectures sur les Auteurs de ce prétendu empoisonnement, il a même la hardies-

dieffe d'en charger la mémoire de l'Empereur : il n'en a pas été cru sur sa parole par les François les plus judicieux, qui n'ont pas pu comprendre quel avantage il pouvoit revenir à ce Prince d'une action aussi détestable.

J'ai fait voir le triste état de l'Armée Impériale, dépourvue de toutes les choses nécessaires, ne pouvant tirer des vivres que par la Flotte qui ne lui en fournissoit qu'en très petite quantité, & réduite presque à rien par la perte d'un nombre infini des plus braves Soldats, & de Capitaines les plus distinguez par leur valeur & leur naissance. Entre ces derniers fut le fameux Antoine de Leve, soldat de fortune, qu'un mérite extraordinaire avoit élevé au premier poste de la guerre : c'étoit sans contredit un des plus grands Généraux de son siècle; aussi l'Empereur le confidéroit particulièrement, & il le marqua par le regret qu'il eut de sa mort. On dit que Leve mourut du chagrin de voir le malheureux succès des projets qu'il avoit inspirez à l'Empereur, sur l'idée que la France devoit subir le joug, aussitôt que l'Armée Impériale paroitroit : il y trouva son tombeau au lieu du triomphe dont il s'étoit flatté; & ce Pays, qu'il avoit regardé comme une conquête certaine, ne servit qu'à ensevelir ses os avec ses vastes espérances.

Après de sérieuses réflexions sur la situation desespérée de ses affaires, l'Empereur ne crut pas pouvoir tenir plus longtems la campagne, sans risquer de perdre jusqu'au dernier de ses Soldats; ainsi, le cœur ferré & abattu de ce revers de fortune, il prit le parti de ramener

Mort
d'Antoine
de Leve.

Retraite
de l'Em-
pereur.

ner le reste de ses troupes. Pour comble de chagrin, il envisageoit bien des difficultez dans sa retraite, si ses Ennemis se mettoient à le poursuivre, comme il avoit tout sujet de le craindre; par bonheur ils ne parurent point. Il arriva à Gènes dans le plus triste état du monde vers la mi-Septembre, & passa brusquement en Espagne.

C'est ici le lieu de rapporter les mouvemens que le Roi François s'étoit donnez au dehors, lorsqu'il eut appris que l'Empereur destinoit des forces si formidables à la conquête de son Royaume. Il eut recours à Soliman Empereur des Turcs, qui s'engagea de faire une diversion sur les côtes de Naples, comme en effet il y envoya Barberouffe, qui y fit beaucoup de dommage. Cette irruption jetta l'épouvante dans les Etats voisins, & le Pape songea à former une Ligue entre l'Empereur & tous les Princes d'Italie, pour opposer des forces suffisantes aux menaces des Infideles. Mais comme ce projet devenoit impraticable tant que l'Empereur & le Roi de France seroient en guerre, il résolut au commencement de cette année de faire partir deux Légats, l'un pour l'Espagne, l'autre pour Paris; avec ordre de mettre tout en usage pour faire consentir les deux Princes ennemis d'avoir avec lui une entrevue dans un lieu dont ils conviendroient, afin d'y prendre ensemble les mesures convenables au bien commun de la Chrétienté. Ceux qu'il chargea de cette importante négociation, furent Christofe Giacobacci & Carpi, Cardinaux d'une grande réputation & d'un grand crédit, le premier destiné

pour

1537.

Envoi de
deux Légats
en
France &
en Espa-
gne.

pour l'Espagne, le second pour la France. Ces Ministres agissoient dans les deux Cours avec toute l'activité imaginable, pendant que sur les frontières Eléonor sœur de Charlequint & femme de François, & Marie Reine de Hongrie Gouvernante des Pays-Bas, travailloient à ce grand ouvrage. Pour le conduire plus promptement à une heureuse fin, les deux Reines étoient convenues d'agir par lettres de concert avec les Cardinaux négociateurs, dans la vue de mettre les choses au point de conclure la paix, ou du moins une trêve de dix ans. Nous verrons en son lieu le succès de cette négociation, qui ne se termina qu'après bien des difficultés.

Je reviens à l'Empereur. Il trouva les Espagnols très mécontents de l'affront qu'il avoit reçu devant Marseille, & de sa retraite honteuse de Provence. Cette Nation, de tout tems ennemie du nom François, auroit bien mieux aimé voir son Souverain triomphant en France, qu'en Afrique; ainsi il ne trouva pas à son retour ces acclamations, cet empressement à lui donner tous les témoignages de l'affection la plus vive, comme il en avoit reçu dans ses précédens voyages. Outre ce motif, ces Peuples avoient bien d'autres sujets de tristesse: ils étoient accablés d'impôts pour l'entretien de tant d'Armées, & les Ecclésiastiques réduits à la misère par les décimes qu'on en exigeoit: telles furent les causes de ce sombre accueil qu'on lui fit en Espagne. Ce refroidissement n'étoit pourtant pas si général, qu'il n'y eût un grand nombre de ses Sujets touchés de quantité d'ac-

Reception
del'Empe-
reur en
Espagne.

210 VIE DE PHILIPPE II.

d'actes de clémence & de générosité, par lesquels il gaignoit tous les jours les cœurs, au moins des personnes les plus sensées. On le vit d'abord se livrer aux affaires de la Monarchie. Son premier soin fut de faire secrètement des recherches sur l'administration de l'Impératrice & de ses Ministres pendant son absence. Il demandoit à tout le monde en particulier certains détails, propres à l'éclaircir de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de ses Sujets. Entr'autres plaintes, il en reçut de quantité d'endroits de très amères touchant l'abus commis dans la distribution des charges, que la Régente & les Ministres de concert avoient remplies de Sujets indignes, dans la vue d'avancer leurs Créatures: Charles, après s'être exactement informé de la vérité de ce fait, déposa plusieurs de ces Officiers, & en nomma d'autres plus capables d'exercer leurs emplois.

Pendant qu'il s'occupoit sans relâche à remettre l'ordre dans son Royaume d'Espagne, & à régler les affaires générales de l'Empire, il reçut par un Courier exprès la nouvelle de la mort tragique d'Alexandre de Médicis son gendre. Ce Prince étoit fils de Laurent de Médicis, que le Pape Léon X. son cousin avoit investi du Duché d'Urbain, qu'il avoit saisi sur François-Marie de la Rovère, coupable de l'assassinat commis en la personne du Cardinal Alidosio. Mais ce Laurent ne put jamais se mettre en possession de cette Souveraineté, à cause des grandes oppositions qu'y formerent les parties intéressées: ensorte qu'il mourut à la fleur de

Mort tragique
d'Alexandre de Médicis.

PARTIE I. LIVRE V. 211

de son âge, sans laisser, de Madelaine de Boulogne sa femme & fille du Duc d'Albanie, d'autres enfans que Catherine, qui fut depuis Reine de France, & mère de trois Rois. A l'égard d'Alexandre de Médicis, il étoit fils naturel de ce même Laurent, & il parvint à se faire Souverain de Florence, où par la plus noire trahison un autre Laurent de Médicis son plus intime confident l'assassina le 6. de Janvier de cette même année 1537. dans son lit, étant entré dans sa chambre sous prétexte de lui amener une Dame dont il lui avoit promis la jouissance: ce meurtrier fut depuis tué lui même à Venise. En cet Alexandre finit la race de Côme le Grand, & l'Empereur donna l'investiture de sa Principauté à un des Descendans de Laurent frère de Côme.

En conséquence des pressantes sollicitations du Pape, la Ligue contre le Turc fut conclue à ces conditions; Que l'Empereur payeroit la moitié des frais, le Pontife un fixième, & la République de Venise un tiers; qu'on équiperoit deux cens galères, cent vaisseaux montez de cinquante mille Soldats, avec les munitions de guerre & de bouche suffisantes; que le Pape armeroit à ses dépens trente-fix galères, l'Empereur quatre-vingts, la République autant, & qu'elle fourniroit de plus les vaisseaux: en réservant en même tems au Roi François le poste de Généralissime, s'il vouloit entrer dans la confédération; & le Pape fut chargé d'assigner à ce Prince, de même qu'à tous les Princes d'Italie qui se croiseroient, les apointemens qu'il jugeroit convenables.

Ligue
contre les
Turcs.

Tant

Tant que Charles & François étoient en guerre, il devenoit impossible de presser l'armement contre l'Ennemi commun, c'est à dire Barberouffe, qui continuoit en toute liberté ses brigandages sur la Méditerranée. Cet intérêt obligea le Pape à faire toutes les démarches, propres à terminer les différends de ces deux Monarques: ils avoient enfin consenti à l'entrevue proposée, & pour faciliter leur accommodement, Paul se transporta le premier à Nice vers la mi-Mai 1538., malgré son grand âge & ses incommoditez. L'Empereur partit aussi d'Espagne, & débarqua à la fin du même mois à Monaco, ou plutôt à Villefranche qui n'est qu'à quelques milles de Nice. Presque dans le même tems François arriva à Villeneuve.

1538.

Entrevue
du Pape,
de l'Em-
pereur, &
du Roi de
France, à
Nice.

Paul Jove & Onufre, Auteurs célèbres, qui furent présens à cette entrevue, rapportent les mouvemens inexprimables que le Pape se donna, pour engager ces deux Princes à se voir en sa présence, sans avoir jamais pu obtenir cette satisfaction de l'un ni de l'autre. Cependant il y avoit une trêve publiée, en vertu de laquelle l'Empereur même venoit de faire relâcher quelques Galères de France, que les siennes avoient prises, pour avoir refusé le salut à celle qu'il montoit. Ainsi Charles & François baisèrent les piez du Pontife chacun séparément. L'Empereur accorda l'investiture de Novare & du Novarois à Pierre-Louis Farneze, fils naturel du Pape; & Marguerite sa fille, veuve d'Alexandre de Médicis, en mariage à Octave fils & successeur de Pierre-Louis: ces

noces furent célébrées à Rome dans le cours de cette année.

Les suites de cette entrevue , ménagée avec tant de chaleur , ne répondirent pas aux espérances du Public : les trois Potentats n'y négocièrent que leurs intérêts particuliers , il n'y fut parlé en aucune manière de ceux de la Chrétienté. Ainsi les Vénitiens eurent raison de faire leur paix avec les Turcs.

Malgré l'entremise du St. Père , on traitoit à Nice avec tant de lenteur , qu'on desespéroit presque du succès de la négociation , ce qui causoit à Paul un chagrin sensible. Ce contretens ne l'empêchoit pourtant pas de donner toute son attention au grand projet de la Ligue sainte : il avoit sur cela de fréquentes & longues conférences avec les Ambassadeurs , que la République de Venise , qu'on fait avoir de tout tems marqué son zèle pour le repos de la Chrétienté , avoit envoyez au Congrès. Ces Ministres , au nombre de quatre , se nommoient Nicolas Tiepolo , Marc-Antoine Cornaro , Jean Venier , & Louis Badoaro : les deux premiers chargés de l'ordre exprès de se rendre à l'Assemblée , les autres venus à la suite de l'Empereur , auprès duquel ils résidoient en Espagne. Ils étoient sans contredit des plus habiles politiques de ce siècle , où ils avoient manié les affaires les plus épineuses : ainsi le Pontife croyoit trouver , dans la longue expérience qu'ils avoient acquise , les ressources propres à conduire au point de perfection le projet de la guerre contre les Infideles.

La Reine Eléonor travailloit de son côté avec toute l'ardeur imaginable : elle vint rendre

dre visite à l'Empereur son frère jusques dans sa Galère, accompagnée de Marguerite fille de François, Princesse d'un esprit supérieur & douée de toutes les qualitez dignes du Trône; c'est la même qui a été depuis mariée à d'Albret, Roi de Navarre. La suite de la Reine étoit des plus galantes: les Dames Françoises vivoient avec cet enjouement & cette liberté qui font le caractère distinctif de la Nation. Aussi les Espagnols ne pouvoient se faire à leurs manières peu contraintes; ils les regardoient comme des femmes sans pudeur: sur-tout leur indignation éclatoit de les voir donner si facilement la main à des Cavaliers: on avoit beau leur dire que c'étoit l'usage, & même une politesse en France, où le sexe s'abandonnoit sans crime à son humeur badine & folâtre; leur gravité n'écoutoit aucune raison, & ils se disoient l'un à l'autre à l'oreille, *Toutes ces femmes sont des P. . . .*

Eléonor avoit rendu sa première visite à l'Empereur son frère, immédiatement après qu'elle eut fait la révérence au Pape: elle y retourna à la prière de la Princesse sa belle-fille, & y fut régalée avec toute sa Cour. Après le souper, elle eut avec son frère un long entretien sur les articles de la paix, en sorte qu'il fallut y coucher, & les Princesses furent conduites à terre dans un logement propre & commode, que l'Empereur avoit fait préparer, parce que d'ordinaire il se retiroit le soir dans sa galère, où l'entrevue s'étoit faite. Le Guazzo raconte un accident, qui d'abord fit craindre une scène tragique,

mais

mais qui n'ayant point eu de suites fâcheuses se tourna en plaifanterie.

Pour la commodité du passage des Dames, des Ambassadeurs, & de tout leur cortége, on avoit bâti un pont de bois qui communi-quoit à la Capitane: la quantité de Dames conduites chacune par un Cavalier, plus que cela l'affluence du Peuple curieux de voir la fête, comme il arrive toujours en pareille rencontre, fit enfoncer le pont presqu'au milieu, & nombre de Dames tombèrent dans la mer pêle-mêle avec leurs Ecuyers. Ce fut une espèce de miracle, qu'il n'arriva aucun malheur: à la vérité, le pont se trouva entouré de petits bateaux pleins de Spectateurs, & d'où il y eut un prompt secours, enforte que ces nouvelles Néréides & ces nouveaux Tritons en furent quittes pour la peur. A voir ces belles personnes percées jusqu'aux os, on les eût prises pour autant de Vénus sortant de l'eau, & des Vénus qui la plupart encore hors d'elles-mêmes de la frayeur de leur chute, laissèrent voir à découvert les beautés secrètes, qu'elles ont tant de scrupule de montrer au grand jour. Ce qu'il y a de remarquable, est que cet accident fournit une ample matière aux pronostics: les Espagnols principalement ne manquèrent pas de le regarder comme un présage certain de la supériorité que l'Espagne alloit avoir sur la France.

Accidens
remarquables.
&
plaifans.

Jove raporte une autre avanture, non moins plaisante, qui arriva au même endroit: je l'inlère ici, quoique je ne l'aye trouvé écrite nulle-part que dans cet Historien. Un jour on aperçut en pleine mer, mais dans un grand éloignement, je ne fais quel nuage,
qui

qui s'étant divisé en plusieurs parties formoit l'apparence de voiles de vaisseaux aux yeux de ceux qui observoient ce phénomène de dessus les hauteurs de Villefranche. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'alarme: sur le champ le bruit général fut que la Flotte des Turcs paroissoit, que Barberouffe s'avançoit, dans le dessein de se rendre maître d'un seul coup des plus grands Potentats du Monde Chrétien. Plusieurs même portèrent la témérité jusqu'à soupçonner le Roi François de faire agir les Infideles. La terreur augmenta tellement les objets, & fit voir le péril si inévitable & si prochain, que les Commandans couroient donner des ordres, chacun suivant l'impression que la peur lui avoit faite. Les uns prenoient leurs armes pour être en état de recevoir l'Ennemi; d'autres faisoient lever les ancres pour soutenir le combat, ou l'éviter par la fuite; plusieurs dispofoient les milices dans les postes convenables. Et même le Marquis du Guast courut auprès de l'Empereur, pour le conjurer de prendre la fuite, & de se mettre en sûreté dans les rochers qui bordent la côte.

Charles parut toujours, au milieu de ces mouvemens convulsifs, dans une tranquillité d'esprit inébranlable à la vue du danger: il répondit avec un flegme & un courage vraiment héroïques, à ceux qui le pressoient de fuir, qu'il vouloit subir le sort de ses Compagnons de fortune, mourir avec eux si la mort étoit inévitable, vivre avec eux si le péril n'étoit pas aussi grand que l'épouvante. On fut bientôt entièrement éclairci, & l'on découvrit quelques instans après, qu'il n'y

avoit

avoit pas eu l'ombre de vaisseau, que ce n'avoit été qu'une apparence de plusieurs petits nuages, formez par la poussière qu'on voyoit sortir de la métairie d'un Bourgeois, qui faisoit vanner ses fèves. Cette terreur panique fut ensuite le sujet des plus divertissantes railleries : on ne fit qu'en rire, aux dépens néanmoins de ces grands Capitaines, qui devoient avoir honte de s'être abandonnez si légèrement & avec tant de fracas à une peur chimérique.

Après cette digression divertissante, retournons au Congrès. Il étoit revenu à l'Empereur, que toute l'Europe le taxoit d'aimer mieux voir périr la Chrétienté, que de rendre le Duché de Milan, qui faisoit le principal obstacle à la paix. Ce Prince voulut se laver de ce reproche injurieux, & faire voir la noirceur de cette calomnie : il promit au Pape, par ce motif & en considération de la Reine Eléonor, de donner au moment même une nouvelle investiture du Duché de Milan au Duc d'Orléans, à condition qu'il épouserait sa nièce la seconde fille de Ferdinand Roi des Romains, qui n'avoit alors que neuf ans, & que ledit Etat seroit possédé à l'avenir par leurs Descendans légitimes, & à leur deffaut retourneroit à l'Empire.

Mais comme la Princesse n'étoit pas en âge de consommer le mariage, on régla le terme de son entier accomplissement à trois ans, pendant lesquels la fiancée & de plus le second Fils du Roi Ferdinand demeureroient en dépôt entre les mains de la Duchesse de Ferrare proche parente de François, ou dans celles du Duc & de la Duchesse de Lorraine.

Article
proposé
pour la
paix.

218 VIE DE PHILIPPE II.

L'Empereur s'obligeoit encore de consigner dès à présent audit Duc les revenus du Duché de Milan, déduction faite des dépenses pour les Officiers & la garde de cet Etat. Cette proposition parut si raisonnable au Pape, que dans la matinée même il tint Consiatoire, (car il avoit amené une bonne partie des Cardinaux) & il rendit publique la proposition de Charles, dans l'idée qu'il n'étoit pas possible que François la rejettât. Il se trompa; François répondit qu'il ne pouvoit accepter aucun accommodement à cet égard, qu'au préalable l'Empereur n'eût avant toutes choses remis avec l'investiture la jouissance absolue & le domaine du Duché de Milan.

Enfin, après de longues & vives contestations, les deux Monarques résolurent de signer une trêve. François la souhaitoit avec passion, pour avoir le tems de remettre l'abondance dans son Royaume épuisé par tant de guerres, & de remplir son trésor pour être en état de soutenir de nouvelles entreprises si l'occasion s'en présentoit: ces motifs l'y déterminèrent d'autant plus, qu'il n'ignoroit pas que les Princes étoient libres de ne pas s'en tenir scrupuleusement à l'observation d'une trêve, toutes les fois qu'ils trouvoient leur avantage à la rompre. Charles de son côté avoit bien des raisons de ne point conclure une trêve, quoiqu'il la vît absolument nécessaire, pour exécuter en pleine liberté le grand dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Turcs avec toutes ses forces. Malgré ce puissant objet, il se faisoit une peine réelle d'accorder la trêve, ne voyant que trop que c'étoit fournir à son

En-

PARTIE I. LIVRE V. 219

Ennemi le moyen de rétablir ses affaires. D'ailleurs il ne lui paroiffoit pas convenable de souffrir que le Duc de Savoye reftât fi longtems dépouillé de la plus grande partie de fes Etats. Sur ces confidérations, l'Empereur ne vouloit absolument une trêve que de deux ou trois ans; à la fin il fe rendit aux preffantes instances du Pape & de la Reine Eléonor, il l'arrêta pour dix ans, & cela avec d'autant plus de facilité, qu'il avoit alors un jufté fujet de fe plaindre de la méfiance que le Duc de Savoye venoit de faire paroître, dans le refus qu'il faifoit de lui remettre la Citadelle de Nice, qu'il lui avoit demandée pendant le Congrès, pour y paroître avec plus de dignité & comme Souverain de cette Place.

On conclut donc, & l'on figna le traité de trêve. Immédiatement après l'Empereur partit de Villefranche, & le Pape de Nice, le dernier escorté des galères de France jufqu'à Gènes, où il arriva un peu avant l'Empereur, qui logea dans le Palais Doria, & fut traité par le Prince de ce nom avec une magnificence fuprenante. Le Pape & l'Empereur eurent encore dans cette ville de longues conférences au fujet de la guerre contre les Turcs; le Pontife fe reposa cinq jours, & reprit la route de Rome.

Trêve.

Fin du Livre V.



LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE VI.

ARGUMENT

DU LIVRE SIXIEME.

Le Pape part de Génes. Départ de l'Empereur pour l'Espagne. Il est jetté sur les côtes de France. François lui rend visite. Il descend à Marseille. Grands honneurs qu'il y reçoit. Le Prince Philippe vient au devant de lui. Avanture remarquable. Publication d'une Ligue contre les Turcs. Noces de Margueri-

PARTIE I. LIVRE VI. 221

te avec Octave Farnése. Mort de l'Impératrice, ses funérailles. Histoire remarquable de François Borgia. Revolte des Gantois. L'Empereur passe par la France pour aller en Flandre. Sa réception. Son départ. Son arrivée à Gand. Châtiment des Gantois. La Reine Eléonor & le Roi Ferdinand vont lui rendre visite à Brusselles. Ambassadeurs de Charles & de François à Venise. Paix de la République de Venise avec les Turcs. L'Interim publié par l'Empereur. Meurtre de l'Ambassadeur du Roi François. Voyage de l'Empereur en Italie, & son abouchement avec le Pape. Préparatifs pour la guerre d'Alger, & malheureux succès de cette expédition. Confédération de François avec les Turcs contre l'Empereur. Retour de Charles en Espagne. Perpignan assiégé par les François, & secouru par le Prince Philippe. L'Empereur va en Italie, son entrevue avec le Pape.



LE Pape partit de Gènes, suivi de dix galères de l'Empereur, qui l'escortèrent jusqu'à Spezza. Dans cet intervalle l'Empereur disposa toutes choses pour son retour en Espagne; mais avant que de partir, il donna audience aux Ambassadeurs du Duc de Toscane, lesquels entre plusieurs demandes lui firent celle de Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, pour leur nouveau Souverain: Charles leur répondit qu'il avoit promis la Princesse sa fille à Octave Farnése, neveu du Souverain-Pontife, comme en effet ce mariage fut cé-

1538.

Le Pape
part de
Gènes.

Embar-
quement
de l'Em-
pereur.

lébré peu de tems après. Cela fait, il s'embarqua avec toute la Noblesse qu'il avoit à sa suite. Il n'avoit alors d'autre inquiétude que celle que lui donnoit l'irrésolution des Venitiens au sujet de la guerre offensive contre les Turcs ; il craignoit qu'ils n'entraffent dans la Ligue avec le dessein de s'en détacher, aussitôt qu'ils trouveroient jour à obtenir des Infideles une paix honorable. Sur quoi il faut observer que la République n'avoit à cœur que le bien de la Chrétienté, & que cet intérêt est en tout tems l'unique but des délibérations de son Conseil, pourvu que les conjonctures ne se trouvent pas directement contraires à la sûreté particulière de son Etat, auquel cas elle ne se fait point un scrupule d'y pourvoir par des traitez, dans la vue de se réserver pour de meilleures occasions, & par là de se mettre plus en état de fournir ses secours dans le besoin.

Il est jet-
té sur les
côtes de
France.

A peine l'Empereur avoit fait voile, qu'un vent contraire le contraignit de relâcher à l'île de Ste. Marguerite dans un port voisin d'Aiguebelle. Aussitôt François envoya lui faire compliment, & l'inviter à venir jusqu'à Marseille, après avoir eu l'honnêteté de faire sortir la garnison de la Citadelle de cette Place, pour laisser à Charles la liberté d'y en mettre une d'Espagnols, s'il le jugeoit à propos. Cette action est vraiment digne d'un grand Roi. L'Empereur répondit à cette généreuse politesse dans les termes les plus obligeans : entr'autres il dit qu'il estimoit la bonne foi, la candeur, & la grandeur d'ame du Roi beaucoup plus sûres, que les boulevards les plus imprenables de toutes les

les forteresses du monde. Il n'accepta pourtant pas alors l'offre de François, il remit à la voile; mais une nouvelle tempête le jetta dans le port d'Aiguemortes.

On n'a pas manqué de mettre du mystère dans cet accident. Quelques-uns ont assuré qu'il n'y eut rien moins que du hazard; que l'entrevue avoit été dès longtems concertée & promise; qu'on fit intervenir les vents & la tempête, pour avoir un prétexte naturel de se voir, sans que le Pape pût se choquer de la facilité que ces deux Monarques avoient alors à s'aboucher. En effet, sans cette politique, le Pontife auroit eu un sujet légitime de prendre cette visite pour un affront sanglant, & une méfiance insultante pour sa personne, si elle avoit paru se faire de bonne volonté & avec empressement de l'une & l'autre parts, après que ces Princes lui avoient obstinément refusé la satisfaction de s'embrasser en sa présence.

Quoi qu'il en soit, François, accompagné du Cardinal de Lorraine & de peu de monde, se mit dans un esquif, & vint à la Capitane, dans laquelle il sauta brusquement, & sans autre cérémonie il embrassa l'Empereur, en lui disant, *Mon frère, vous me voyez encore votre prisonnier.* L'Empereur lui répondit, *Je ne crois pas avoir jamais eu de cette manière un tel prisonnier en ma puissance; mais je vous proteste que je serai toute ma vie le vôtre avec toute la cordialité d'une ame sincère.*

François prit congé de l'Empereur, & retourna à Marseille. Charles à son tour alla lui rendre visite, & trouva à la descente de sa galère le Roi, la Reine, le Dauphin, le

Il descend à
Marseille.

Cardinal de Lorraine, le Duc d'Orléans, & une nombreuse Cour, qui étoient venus jusqu'au bord de la mer pour le recevoir. On passa le reste du jour jusqu'au souper en ballets & semblables divertissemens, après que les deux Souverains seuls, tous leurs Courtisans s'étant éloignés, eurent eu un long entretien, & se furent donné à la vue de tout le monde les témoignages les plus vifs de la plus étroite amitié; spectacle qui causa d'autant plus de surprise, qu'on se disoit, *Qui pourroit croire que ce sont là ces Princes, dont les haines ont armé toute l'Europe, & ont fait perdre la vie à deux cens mille Chrétiens!*

Il ne se peut rien imaginer de plus superbe que le repas, qui ne fut servi que par des Gentilshommes. L'Empereur étoit à table entre le Roi & la Reine, il passa la nuit avec eux, & le lendemain après le diner les Monarques eurent tête à tête une conférence de deux heures, pendant que tous les Seigneurs des deux Cours se faisoient des caresses qui répondoient parfaitement à la vivacité des embrassemens de leurs Maîtres. Pour gage du retour sincère de son amitié, François fit présent à l'Empereur de la bague qu'il portoit au doigt & qui étoit de grand prix: Charles ne fut pas en reste, & donna au Roi un bijou qui n'étoit pas de moindre valeur. On doit convenir que cette entrevue devint la principale cause de la paix qui se conclut bientôt après entre les deux Potentats: ils y déposèrent leurs haines & leurs jalousies, &

PARTIE I. LIVRE VI. 225

y prirent les dispositions propres à rendre leur reconciliation inaltérable.

Ensuite Charles fut reconduit à sa galère par le Roi, la Reine, & les autres Grands du Royaume, & les Monarques se séparèrent au bruit du canon & de la mousqueterie. L'Empereur fit force de voiles vers l'Espagne, où le vent toujours favorable le porta fort heureusement, & il débarqua à Barcelone.

Son fils le Prince Philippe s'y étoit rendu en poste : il le reçut en père tendre, & ils allèrent ensemble à Madrid. D'abord que Charles y eut mis pied à terre, sa première attention fut de courir à l'appartement de l'Impératrice, que de grandes douleurs accompagnées d'une légère fièvre obligeoient à garder le lit.

Quelques jours après l'Empereur fut invité à une fête; il y alla, suivi d'un grand nombre des premiers Seigneurs : en chemin il arriva une aventure, qui tient une place considérable dans l'histoire de ce Prince.

Un Huissier donna un coup de sa verge sur la croupe du cheval du Duc de l'Infantado, en criant, *Seigneur, marchez vite.* Le Duc se retournant dit à cet Officier, *Me connois tu?*

L'autre repliqua, *Oui, Seigneur, je connois parfaitement votre Grandeur; qu'elle marche seulement, elle barre le chemin à Sa Majesté Impériale.*

A ces mots, le Duc lui déchargea un coup de son épée sur la tête, & ses Gens se mettoient en devoir de l'assommer, s'il ne les en eût pas empêchés. L'Huissier porta ses plaintes à l'Empereur, qui, après avoir entendu le Duc, ordonna que le blessé seroit puni sévèrement, & qu'avant tout il roit demander au Duc pardon à genoux de

Son départ de France.

Le Prince Philippe vient au devant de lui.

Aventure remarquable.

son insolence. Le Duc, touché de la justice que Sa Majesté lui avoit si généreusement rendue, demanda grace pour le coupable, auquel il fit une gratification de cinq cens écus, & qu'il fit encore passer dans sa maison. Ainli ce Grand fut maintenu dans l'honneur & le respect dus à sa dignité; & toute la Noblesse, intéressée à l'offense du Duc, en apprit la reparation avec une joye singulière, & alla en corps témoigner sa reconnoissance à l'Empereur, & lui faire de nouvelles protestations de fidélité, & de l'amour inviolable qu'elle devoit à un Souverain, qui savoit la soutenir dans toutes ses prérogatives, sans blesser les loix de la plus exacte justice.

Affaires
d'Allema-
gne.

Cependant les affaires des Catholiques prenoient en Allemagne un très mauvais train. Les Princes Protestans s'étoient assemblez à Francfort, pour y concerter les moyens d'étendre leur Religion, & la fortune parut d'abord se ranger de leur parti: George Duc de Saxe, zélé protecteur des Catholiques, mourut dans ce tems-là, & ses Etats tombèrent entre les mains d'un Prince Luthérien.

Publica-
tion
de la Li-
gue contre
les Turcs.

Quoique la Ligue contre les Turcs entre le Pape, l'Empereur, & les Venitiens, eût été conclue depuis longtems, on avoit attendu que l'Empereur fût de retour en Espagne, pour la publier avec les cérémonies ordinaires. Malgré la déclaration de guerre, André Doria négligea de battre la Flotte Ottomane, comme il lui étoit facile de le faire; d'un autre côté Barberousse borna ses exploits à prendre deux galères du Pape, & se retira sans

au-

autre expédition. La conduite de ces deux grands Capitaines causa une surprise extrême, chacun en raisonna différemment, & les plus clairvoyans tenoient pour certain qu'il y avoit entr'eux une connivence secrète, qu'ils étoient convenus de ne point risquer le sort d'une bataille, pour se rendre plus longtems nécessaires, & se maintenir dans leurs postes & dans la faveur de leurs Souverains. Aussi les Venitiens pénétrèrent cette intrigue, & en prirent le parti de se détacher de la Confédération, & de faire leur accommodement particulier avec les Turcs.

Cependant on faisoit à Rome les préparatifs des noces de Madame Marguerite avec Octave Farnese. Ce mariage fut le sujet des discours du Public: Octave n'avoit aucun titre convenable à cette alliance, & l'on ne pouvoit comprendre les raisons que l'Empereur avoit eues de donner sa fille à un simple Gentilhomme, & de la refuser à un Duc de Florence qui la demandoit avec tant d'empressement: mais l'Empereur avoit ses desfeins. En effet, il parut toujours avoir fort à cœur la conclusion de cette affaire. Vers le milieu du mois de Septembre, le Cardinal de St. Jaques fut chargé d'amener la Princesse: qui dans toute la route de Florence à Rome reçut des honneurs extraordinaires: par-tout il y eut à son passage des fêtes & des réjouissances solennelles. Mais on ne vit rien d'égal à la pompe de la réception qu'on lui fit à Rome: le Cardinal Farnese frère d'Octave, le Duc de Castro, Jean Baptiste Sayelli, Jérôme Orfino, Don Jean Borgia, plusieurs Ambassadeurs, &

Noces de
Marguerite
&
d'Octave
Farnese.

nombre de Barons Romains, allèrent avec Octave la recevoir: ensuite son nouvel Epoux la présenta au St. Père, qui la baisa au front, & lui donna sa bénédiction. Ce ne fut que plaisirs, que divertissemens toujours nouveaux jusqu'à la cérémonie du mariage, qui se célébra le 3. de Novembre, Octave n'étant alors que dans sa quatorzième année.

A l'égard du Duc Côme de Florence, le Pape avoit souhaité de le marier avec Victoire Farnese sa nièce: cette alliance au contraire n'étoit pas du gout de l'Empereur, qui fit traiter du mariage de ce Duc avec E-léonor fille de Don Pedro de Toléde Vice-roi de Naples, & cette affaire se consumma peu de tems après. Cependant Rome se vit tout d'un coup troublée par les allarmes de la guerre; le Pape prit les armes pour réunir le Duché de Camerino au domaine de l'Eglise. Laissons le Pontife occupé à ses expéditions militaires, & revenons à ce qui se passoit en Espagne.

Grossesse
de l'Impé-
ratrice.

Les indispositions de l'Impératrice cessèrent à l'arrivée de Charles, & aboutirent enfin à une grossesse déclarée, qui répandit une joye universelle dans le Royaume. L'Empereur sur-tout en eut une satisfaction inexprimable: il avoit eu le chagrin de perdre presque au berceau deux Princes ses fils, savoir Don Ferdinand & Don Jean, le premier en 1530. l'autre deux ans après; & maître de tant de Royaumes, il étoit sensiblement touché de voir toute sa puissance & la grandeur de sa race mal assurées sur la tête d'un unique Héritier.

L'espérance d'avoir bientôt un nouveau sou-

soutien de sa Maison s'évanouit en un moment, il se vit accablé de la plus vive douleur; l'allegresse anticipée du Peuple se tourna en deuil, par la fin tragique de l'Impératrice, qui mourut le premier de Mai 1539. quatre heures après avoir mis au monde un enfant mort, avec des douleurs incroyables. On dit que la Sage-femme, voyant l'enfant situé de travers dans le ventre, déclara qu'elle ne vouloit pas entreprendre sans secours un accouchement aussi difficile, quoiqu'elle eût parfaitement réussi dans les autres couches de l'Impératrice même, qui, entendant qu'on alloit faire venir les Chirurgiens, ne voulut jamais le permettre, & protesta qu'elle aimoit mille fois mieux mourir en accouchant seule, que d'être assurée de vivre longtems au moyen d'une délivrance opérée par la voye des instrumens & le ministère des Chirurgiens: puis se tournant avec courage vers la Sage-femme, elle lui dit d'un ton ferme, *Faites votre office, & laissez à Dieu le soin de faire le reste, comme il jugera à propos.* Ainsi accoucha, ainsi mourut cette Princesse, qui dans tous ses accouchemens parut toujours très insensible aux douleurs de l'enfantement, peut-être avec trop d'affectation, mêlée sans doute d'un mépris criminel pour cette sorte de peine infligée à toutes les femmes depuis la transgression de la mère commune du genre humain: & s'il est permis d'interposer le bras de Dieu dans un événement de cette nature, la mort de l'Impératrice doit être regardée comme une punition de son insensibilité, par laquelle il semble qu'elle ait voulu braver le jugement

Sa mort.

1539.

du Créateur, & secouer avec orgueil le joug qu'il a imposé à celles qui nous donnent la naissance. Au reste ceci n'est dit qu'en passant, & par forme de réflexion.

Campo, dans son Histoire de Modène, assure que, malgré la difficulté de l'accouchement qui mit l'Impératrice au tombeau après qu'elle eut souffert des douleurs infinies, l'enfant vint au monde vivant, & reçut le Baptême avec le nom de Ferdinand, mais que sa mort suivit de près celle de sa mère. Il y a sur ce fait tant de contradiction chez les Historiens, qu'il ne m'est pas possible de dire rien de positif à cet égard. Tout ce qui est hors de doute, c'est que l'Empereur fut extraordinairement affligé de cette double perte, surtout de celle de l'Impératrice, qui n'avoit pas encore trente six ans accomplis.

Il n'étoit pas à Tolède, où cette chère Epouse mourut; mais au premier avis de l'extrémité de sa maladie, il partit sur le champ en poste de Madrid avec le Prince Philippe, dans l'espérance qu'il la trouveroit encore en vie. En chemin il reçut la nouvelle de sa mort, ce qui lui fit hâter son voyage pour avoir au moins la triste consolation de la voir pour la dernière fois avant qu'on l'embaumât: en effet à peine fut-il descendu de cheval, qu'il courut à l'appartement où étoit le cadavre, auquel il dit un éternel adieu avec une tendresse touchante & les transports de l'amour le plus vif: il colla son visage sur celui de cette bien-aimée compagne, qu'il couvrit d'un torrent de larmes; & il auroit fait plus longtems retentir le

PARTIE I. LIVRE VI. 231

le palais de ses sanglots, si l'Archevêque de Toléde n'eût pas trouvé le moyen de le tirer d'un spectacle si affligeant, & de l'entraîner dans un autre appartement.

Les signes que le Ciel fait d'ordinaire paroître, pour annoncer aux hommes de semblables événemens, ne manquèrent pas à l'occasion de cette mort. Il y eut le même jour une éclipse de Soleil, & l'on vit une Comète épouvantable, avec une queue d'une longueur extraordinaire & qui se séparoit en plusieurs branches: sur ce dernier phénomène, que l'Empereur observa, ce Prince augura qu'il étoit menacé de grands malheurs: *Mais je saurai, dit-il, par mon courage & les lumières de ma raison, me mettre au dessus de la maligne influence des Astres.*

Présages
de cette
mort.

On porta le corps de l'Impératrice à Grenade, pour y être enseveli dans la chapelle où sont les tombeaux des Rois Catholiques. Il n'y eut point d'Ecclésiastiques ou de Gentilshommes un peu distinguez, qui se dispensassent d'assister à la pompe funèbre: toute la Noblesse y parut en habit de deuil; les Prêtres marchoient revêtus des ornemens sacerdotaux, tous une torche à la main; on sonnoit les cloches dans tous les lieux où le convoi passoit; & les Curez, à la tête de leur Clergé, venoient au devant, & se mettoient à la suite l'espace de quelques milles.

Pompe
funèbre.

Entre les plus remarquables Seigneurs, Don François Borgia, Marquis de Lamboi, héritier du Duc de Gandia, se faisoit remarquer par son nombreux cortége. Il avoit été chargé par l'Empereur de conduire la pompe funèbre: ce fut à cette occasion qu'il

Histoire
de Fran-
çois Bor-
gia.

se

se sentit poussé par un mouvement d'en haut à renoncer au monde. A l'ouverture du cercueil, il aperçut le cadavre si difforme, qu'il n'y restoit aucune trace des traits qu'on y voyoit du vivant de l'Impératrice : pénétré autant que surpris d'un spectacle aussi touchant, Hé quoi, s'écria-t-il, est-ce là l'Impératrice Isabelle, cette Princesse en qui nous avons vu un assemblage complet de toutes les beautés, le modèle de toutes les grâces réunies, le trésor de toutes les vertus ? Est-ce là cette Régente de tant de Royaumes, cette Souveraine de tant de Peuples, l'Épouse d'un Empereur ? Que sont devenus les traits éclatans de son visage, ce port majestueux qui lui attiroit tout notre respect, cette face brillante qui au milieu de toutes les autres femmes lui donnoit le relief d'un Ange descendu sur terre ?

Pendant qu'il proféroit ces paroles, il resta quelque tems immobile à la contempler, & rempli des réflexions que cette vue lui avoit inspirées, il revint de cette cérémonie tellement desabusé de la vanité du monde, l'esprit tellement occupé du terme fatal où aboutissent toutes les grandeurs de la Terre, qu'il résolut dès ce moment d'abandonner les richesses immenses qu'il possédoit, & les grandes charges qui l'attachoient à la Cour de Charlequint, dans la vue, comme il le dit lui-même, de se faire un trésor pour l'autre vie. A cette fin il prit l'habit de l'Ordre qu'Ignace de Loyola venoit de fonder, & qui depuis quelque mois, d'une simple société d'Hermites qu'il étoit dans sa naissance, étoit réduit par une Bulle de Paul III.

PARTIE I. LIVRE VI. 233

en forme de Congrégation régulière sous le nom de Jésuites. François Borgia y vécut saintement, & a mérité d'être mis après sa mort au catalogue des Saints de l'Eglise Romaine, & il est le troisième de la Société qui a eu cet honneur.

L'Empereur étoit encore dans les plus vifs ressentimens de la mort de l'Impératrice, lorsqu'il reçut un chagrin qui lui fut peut-être plus sensible, parce qu'outre qu'il lui seroit également le cœur, il lui causoit un embarras d'esprit qui rendoit sa peine beaucoup plus insupportable. Les habitans de Gand, foulez par un nombre infini de taxes & de droits extraordinaires, avoient pris les armes pour secouer un joug aussi tyrannique. Leur première expédition fut de piller les maisons des Officiers de l'Empereur: ensuite ils eurent recours à la protection du Roi de France, auquel ils promirent une entière obéissance, s'il vouloit les mettre à couvert de la vengeance de leur Souverain: mais ce généreux Monarque, sincèrement réconcilié avec Charles, n'écouta dans cette rencontre que la voix de son cœur; il n'eut rien de plus pressé que de saisir l'occasion de rendre un service essentiel à son nouvel ami & confédéré, & sur le champ il lui donna la première nouvelle de cette revolte.

Aussitôt que Charles l'eut reçue, il ne balança pas à prendre le parti de se transporter en Flandre, où il sentit bien que sa présence devenoit absolument nécessaire, pour mettre les Rebelles à la raison. Comme il apperçut du premier coup d'œil la nécessité de ce voyage, il ne consulta personne pour s'y dé-

Revolte
de Gand.

Générosité
de
François.

ter-

terminer. Mais la difficulté étoit de résoudre par quel pays il passeroit : la route de l'Allemagne paroïsoit impraticable , attendu que les Luthériens y étoient trop puissans , pour ne pas craindre qu'ils ne s'opposassent à son passage ; il y avoit trop de danger sur mer , une tempête pouvoit le jeter sur les côtes d'Angleterre , où il auroit encore moins trouvé son compte , par rapport à l'animosité du Souverain de cette Ile au sujet de son divorce avec Catherine d'Arragon tante de l'Empereur. Tous ces inconvéniens murement réfléchis , Charles ne trouva point de route plus sûre que celle de France.

Charles
se déter-
mine à
traverser
la France.

Aucun de ses Ministres ne gouta cette résolution , sur le principe que c'étoit à l'Empereur une imprudence inexcusable de se mettre de gayeté de cœur à la discrétion d'un Roi de France , avec lequel il avoit tant d'anciens intérêts à démêler. *Je ne veux point ,* répondit Charles , *être en reste avec le Roi François sur la générosité & la grandeur d'ame : ce Monarque n'a pas fait difficulté de se fier à moi , lorsqu'il est venu de son plein gré à Aiguemortes se mettre entre mes mains dans ma galère ; je ne prétens pas qu'il ait cet avantage sur moi , je veux lui marquer la même confiance.*

Rien ne put tirer l'Empereur de ce dessein , & pour l'exécuter il expédia sans perdre de tems un courier au Roi Très-Chrétien pour lui demander la liberté de traverser ses Etats , avec promesse entr'autres de sa part de lui donner , à lui ou à l'un des Princes ses enfans , l'investiture du Duché de Milan , s'il vouloit de son côté sur sa parole royale lui promettre le passage libre par la France.

Mais

PARTIE I. LIVRE VI. 235

Mais à la suite de cet engagement, il y avoit un article subtilisé à l'alambic des Espagnols: Charles supplioit en même tems François, de ne point exiger avec trop d'empressement la signature de cette promesse, *de peur*, dit-il, & ce sont les propres termes de sa lettre, *de peur qu'on ne puisse me reprocher d'avoir agi par contrainte, & uniquement pour en obtenir mon passage.* Enfin il prioit le Roi de ne pas vouloir d'autre fureté de lui que sa parole.

François, accoutumé à juger du cœur des autres par le sien propre, lui accorda le passage comme il le demandoit, & sous la parole de Roi qu'il exigeoit: il le fit contre le sentiment du Cardinal de Tournon, mais de l'avis du Connétable de Montmorenci. Après avoir envoyé sa réponse, le Roi fit partir ses deux fils pour aller recevoir l'Empereur à Bayonne, & l'amener de là à la Cour: lui-même, tout infirme qu'il étoit, se mit en chemin, & vint à sa rencontre jusqu'à Châtelleraut. Dans toute la route Charles eut le pouvoir de condamner à la prison, d'en délivrer, & de faire d'autres actes de Souveraineté, avec une autorité aussi absolue qu'il l'auroit eue dans ses propres Etats: enfin François le reçut avec une magnificence incroyable, par-tout il le traita splendidement, il ne le quitta jamais; en un mot, pour ne pas entrer dans un plus long détail, il suffit de savoir qu'il en couta à la France plus d'un million d'écus Romains pour la dépense faite à l'occasion de ce passage.

Une reception, qui mettoit au jour tant de cordialité, ne put rassurer l'esprit naturellement soupçonneux de l'Empereur:

Réception de l'Empereur.

Ses craintes.

à

à peine eut il fait deux journées en France, que toute la pompe de sa marche, qui avoit l'air du triomphe d'un Conquérant, ne l'empêcha pas de se repentir de la résolution qu'il avoit prise de se livrer à son ancien ennemi; le risque qu'il croyoit courir commença à réveiller jusqu'à l'ombre des soupçons les moins fondez. Il est vrai qu'il recevoit de tems en tems des avis secrets, que le Roi étoit vivement sollicité par plusieurs de son Conseil de se ressouvenir de sa prison de Madrid, de se convaincre de la justice qu'il y avoit de s'assurer à Paris de la personne de l'Empereur, & de saisir sans scrupule une conjoncture aussi favorable, pour terminer sans retour les différends qu'on avoit avec la Maison d'Autriche.

Ses craintes redoublèrent à l'occasion d'un badinage de jeunesse, qui n'eut d'autre principe que la vivacité Françoisé, ennemie de la contrainte qu'on affecte en Espagne. Un jour le jeune Duc d'Orléans se lança sur la croupe du cheval de l'Empereur, & embrassant ce Prince par derrière, il lui dit d'un air enjoué & folâtre, *Votre Majesté est à présent ma prisonnière.* Cette plaisanterie ne plut pas trop à l'Empereur, qui avoit déjà l'esprit extrêmement embarrassé de sa méfiance; il craignit que ce jeu ne fût un présage sûr de la disgrâce qu'il attendoit. Mais ce qui acheva de le confirmer dans ses soupçons, fut qu'on l'avertit que Madame d'Etampes maîtresse du Roi sollicitoit son amant de ne point laisser perdre une si belle occasion, de contraindre Charles à se relâcher des conditions désavantageuses qu'il avoit su arracher de Sa
Ma-

Majesté, lorsqu'elle étoit prisonnière à Madrid, ou au moins à adoucir en plusieurs points la dureté de ce traité. L'Empereur, instruit de cette intrigue, courut au remède propre à conjurer l'orage dont il étoit menacé; il mit habilement en jeu l'apât qui réduit d'ordinaire les Dames à se rendre: un jour qu'il se trouvoit avec la Duchesse, avant que de se mettre à table, il laissa tomber un diamant de la valeur de dix mille ducats, en tirant son gant pour se laver les mains; la Dame s'empressa de le ramasser pour le rendre à l'Empereur: *Ce bijou, lui dit-elle, appartient à Votre Majesté. Non, Madame,* répondit Charles, *il est à vous: je vois bien qu'il veut changer son sort, il veut rester entre vos mains; j'y consens de tout mon cœur, & je vous prie instamment de l'accepter.* Le présent fit son effet, la Duchesse se crut obligée de reconnoître cette générosité; elle changea de conduite, & n'eut d'autre attention qu'à empêcher le Roi son amant de se laisser surprendre aux conseils de ses Ministres, & d'écouter les rapports de ceux qui ne s'étudioient qu'à faire revivre les anciennes haines des deux Monarques.

Ces Princes ont été, à l'occasion de ce voyage, l'objet de la mauvaise humeur des Politiques. Ils ont taxé Charles d'imprudencce de s'être remis entre les mains d'un Roi, qui ne pouvoit jamais être son ami qu'en apparence, tant que des intérêts publics & secrets ne lui permettroient pas de prendre les sentimens d'une affection sincère & durable. François, selon ces rigides Critiques, ne devoit pas laisser échaper l'occasion qu'il avoit,
par

par cent prétextes qu'il auroit eus pour justifier sa conduite. Il est certain que ce Roi reconnut sa faute, & qu'il fit sentir le poids de son chagrin au Connétable de Montmorenci, qui seul s'opposa à tous ceux qui conseilloyent d'arrêter l'Empereur: ce Favori fut exilé, mais sa disgrâce fut courte, & bientôt après il fut rapellé à la Cour.

1540.

L'Empereur séjourna six jours à Paris, pendant lesquels on lui donna des fêtes d'une magnificence vraiment royale, & qui étoient animées par l'enjouement d'une Cour où regnoient souverainement la politesse & le gout des plaisirs. Depuis que la revolte de Gand étoit déclarée, on n'avoit pas manqué d'agir auprès de ces Rebelles pour leur persuader d'avoir recours à la clémence de l'Empereur: mais pour leur malheur ils avoient rejeté ce conseil, aveuglez par l'éloignement de leur Souverain qui sembloit les mettre à couvert de sa vengeance. Cette fausse sécurité fut la cause de leur perte: l'Empereur ne laissa point pénétrer ses desseins, & les Gantois n'aprirent son départ d'Espagne qu'après son arrivée en France: ainsi ils se virent dans une fâcheuse extrémité, n'ayant pas eu le tems de se préparer à une deffense convenable. Ils n'avoient point de troupes, car, quoique leur ville fût extraordinairement peuplée, quoiqu'elle pût fournir jusqu'à quarante mille Combattans, ou du moins gens capables de porter les armes, ils connoissoient assez, par des exemples étrangers, le peu de fond qu'il y avoit à faire sur une multitude tumultueuse & sans discipline. D'ailleurs ils n'avoient pris aucunes alliances

avec

avec les autres villes du pays. Pour comble d'infortune, François, sur qui ils avoient fondé leur plus solide apui, avoit non seulement refusé de soutenir leur révolte, mais s'étoit même ouvertement déclaré pour Charlequint: & ce qui est encore plus remarquable, il lui découvrit à Paris tous les desseins des Rebelles, & lui montra les lettres qu'il avoit reçues des principaux de Gand; ensorte que l'Empereur, instruit du détail de la conspiration, eut le moyen en arrivant d'en saisir les Auteurs, & de les sacrifier à son ressentiment. Les Politiques n'ont pas épargné la mémoire de François sur cet article, ils ont chargé ce Prince des plus sanglans reproches, par la maxime qui ne permet pas qu'un Souverain, qui ne jugera pas à propos de fomenter les troubles des Etats voisins, se rende l'instrument de la punition des rebelles, à moins qu'il ne se trouve alors en guerre ouverte.

Charles partit enfin de Paris au commencement de Janvier, & fut accompagné jusques sur les frontières de Flandre par le Dauphin, le Duc d'Orléans, le Duc de Lorraine, & les principaux Seigneurs de la Cour de France. Le dernier jour du même mois il fit son entrée à Brusselles, où arrivèrent quatre Ambassadeurs de la part des Gantois, qui demandoient grace: il les reçut avec une sévérité menaçante, il ne leur permit pas de lui parler dans une autre posture qu'à genoux; & après les avoir écoulez sans s'être découvert ni leur avoir fait la plus petite civilité, il ne leur dit autre chose en les congédiant, sinon qu'il devoit se rendre dans leur ville

son
à
avec
Gand

Départ
de l'Em-
pereur.

Son en-
trée à
Brusselles.

avec

avec tout l'appareil d'un Souverain, le sceptre dans une main, & dans l'autre l'épée de la justice.

Il resta plus d'un mois à Brusselles, & se remit en chemin le 8. ou selon d'autres le 14. de Mars, à la tête de deux mille Chevaux Bourguignons & Flamans, & d'un Régiment de six mille Allemans, commandez par le Comte de Rœux. Il aprit en route que les Gantois se dispoisoient à lui faire une entrée triomphante, & à venir au devant de lui avec tout l'appareil convenable: il leur envoya ordre de ne faire aucun mouvement pour sa réception, & la deffense expresse de n'élever ni arcs de triomphe ni rien qui en aprochât; & de cette manière il entra à Gand sans aucune cérémonie, & presque à la sourdine. Sur le champ, pour tenir le peuple en bride, il distribua ses troupes dans les postes les plus importans de la ville; ensuite il voulut juger l'affaire des Gantois en public, & avec les formalitez du barreau: le Procureur-Fiscal forma l'accusation de crime de Léze-Majesté contre les Habitans, qui furent deffendus par un Avocat; & les plaidoyers finis, l'Empereur prononça la sentence suivante, qui fut exécutée à la rigueur.

Son arrivée à Gand.

Châtiment des Gantois.

Neuf des principaux Conjurez furent condamnés à perdre la tête par la main du boureau, & quantité d'autres à être pendus: aucun de ces malheureux n'obtint grace, & tous les jours on faisoit des exécutions; enfin le sévère Monarque n'épargna que ceux qui s'étoient soustraits à sa vengeance par la fuite, & entre ceux-là il y avoit un bon nombre des Chefs de la revolte. Dans cette

occa-

occasion l'Empereur ferma l'oreille à la voix de la clémence, pour ne suivre que les mouvemens de sa colére, qu'il ne croyoit pouvoir porter trop loin eu égard à l'offense, que plusieurs raisons rendoient à ses yeux digne de la plus rigoureuse punition; entr'autres parce qu'étant né dans cette ville, il la croyoit obligée de donner, par son respect & sa soumission à toute épreuve, l'exemple de la plus parfaite obéissance. Aussi ne mit-il point de bornes à sa vengeance, il la dépouilla de tous ses privilèges, qui en effet étoient si étendus, qu'elle paroissoit n'être soumise qu'à ses propres loix; c'est pour cela qu'elle a toujours porté l'indépendance plus loin & avec plus de hauteur qu'aucune ville des Pays-Bas, jusques là qu'elle s'est rendu fameuse par plus de quarante revoltes contre ses légitimes Souverains.

De plus, entre les conditions que l'Empereur imposa à ces rebelles, il les condamna à payer trois cens mille ducats, (d'autres disent huit cens mille) pour faire construire une citadelle, qui est le moyen ordinaire de contenir les Peuples mutins, & il chargea de ce soin Jean-Jaques de Médicis, Marquis de Marignan: & pour l'entretien de la garnison, il les taxa à la somme de neuf mille ducats tous les ans. Il fit ruiner cinquante six maisons, qui servoient de lieux d'assemblée à autant de communautez des Bourgeois, qu'il abolit entièrement. Les revenus de la ville, qui montoient à cent mille ducats, furent confisquez à son profit. Il les obligea de combler les fosses de la ville, & d'abattre les ouvrages qu'ils avoient déjà

élevez pour les fortifier: il fit prendre toutes leurs munitions de guerre, principalement leur artillerie & leurs armes. Enfin il n'y a point encore eu d'exemple d'une vengeance si rigoureuse, même contre des Sujets rebelles: celle-ci fut poussée si loin, qu'on crut alors les Gantois non seulement guéris pour jamais de la démangeaison de secouer le joug, mais même hors d'état pour toujours de rien entreprendre contre leurs Maitres, si cette fantaisie leur revenoit: cependant ils reprirent bientôt avec leurs forces cet esprit de haine contre toute domination, & nous les verrons sous le regne suivant se joindre aux autres villes revoltées des Pays-Bas, & soutenir avec fureur une des plus étranges révolutions dont nous ayons connoissance.

Voyage
de Ferdi-
nand & de
la Reine
Eléonor
en Flan-
dres.

Pendant que l'Empereur étoit ainsi occupé en Flandres, le Roi Ferdinand son frère y vint, pour prendre de concert des mesures sur certaines affaires très importantes, qui concernoient l'Empire en général, & en particulier la conservation de leurs États héréditaires. François y avoit aussi envoyé la Reine Eléonor sa femme, pour conclure, s'il étoit possible, la négociation de la paix, & obtenir de l'Empereur une entière satisfaction à l'égard du Duché de Milan, qui étoit la pierre fatale, sur laquelle les deux Monarques avoient jusqu'alors aiguilé leurs épées, l'un à vouloir s'en rendre maitre, l'autre à s'obstiner à ne point s'en désaisir. Charles ne voulut entendre parler d'aucune affaire, pendant qu'il prenoit de si terribles résolutions contre les Gantois; après qu'il eut

eut satisfait son ressentiment, il entra en traité avec la Reine Eléonor & George de la Forêt Ambassadeur de François, & ces conférences n'aboutirent qu'à des articles généraux, tels qu'une promesse de donner en mariage une de ses filles à Charles Duc d'Orléans, avec les Pays-Bas pour dot, lesquels ne seroient réellement délivrés qu'au tems de la consommation du mariage, & non auparavant. Mais cet engagement n'étoit qu'un leurre, propre à faire connoître au Public que Charles n'avoit rien tant à cœur que la paix; ce qu'il fit encore par complaisance pour la Reine Eléonor, & le Cardinal Alexandre Farnese que le Pape lui avoit envoyé avec le titre de *Légat a Latere*. En effet il étoit facile de pénétrer les vues de l'Empereur: le bas âge de la Princesse éloignoit la consommation de son mariage, & par là on ne pouvoit douter que le but d'une pareille proposition ne fût de gagner du tems, de divertir ailleurs les pensées du Roi de France, & de lui faire entièrement oublier le Duché de Milan par l'apât d'un échange aussi considérable. On fait d'ailleurs que l'Empereur & son frère Ferdinand étoient convenus ensemble de ne jamais se défaire de cet Etat sous quelque considération que ce pût être, comme étant d'une trop grande importance pour les intérêts de leur Maison, à laquelle le Milanez assuroit un passage toujours ouvert pour transporter ses troupes dans le besoin en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Flandres, par la facilité qu'elle auroit en tout tems de les embarquer à Gènes: pour raison de quoi

il devenoit nécessaire d'entretenir une parfaite intelligence avec cette République, à qui le Duché de Milan servoit de barrière, & qui n'étoit que trop intéressée à ne point souffrir qu'il passât tôt ou tard entre les mains d'un Prince, qu'elle pouroit regarder comme son ennemi. Joint à cela que ce Duché faisoit la sureté du Royaume de Naples, & de tous les Princes d'Italie amis de la Maison d'Autriche. Par tant de raisons décisives, il fut résolu entre l'Empereur & Ferdinand de demeurer inébranlable sur cet article, & de ne jamais permettre que ce Duché tombât au pouvoir des François; non pas tant par cet esprit d'avidité qui veut tout envahir, que pour mettre leurs États à couvert des conséquences dangereuses qui en résulteroient. Cette politique étoit si généralement connue, que les plus judicieux Ministres de François lui avoient conseillé d'abandonner toutes ses prétentions de ce côté-là, & de se mettre sur cela l'esprit en repos; puisque s'obstiner à vouloir se rendre maître d'une chose, qui est absolument nécessaire à celui qui la possède, c'étoit perdre son tems à soutenir des guerres qui ne pouvoient produire que la ruine des Peuples. Mais ce Prince magnanime n'écoutoit point de raison sur cet article: la conquête du Milanez faisoit sa passion dominante, il l'avoit si profondément imprimée dans la tête, toute sa vie il chérit tellement cet objet, qu'on assure qu'au lit de la mort il dit peu de tems avant que de rendre le dernier soupir, *Je meurs, le cœur rempli du Duché de Milan.*

PARTIE I. LIVRE VI. 245

Lors du passage de Charles à Paris, ce Monarque & François, pour faire voir à toute l'Europe que dans leurs conférences ils ne s'étoient entretenus que de l'intérêt présent de la Chrétienté, avoient résolu d'envoyer en même tems deux Ambassadeurs à Venise, pour solliciter ce Sénat de conclure avec eux une Ligue contre Soliman. A cet effet deux Seigneurs distinguez par leur naissance & leurs emplois furent choisis, savoir, le Marquis du Guast Gouverneur de Milan de la part de l'Empereur, & de celle de François le Maréchal d'Annebaut Gouverneur de Provence. Ces Ministres parurent à Venise avec un magnifique & nombreux cortège; le Sénat les traita de la manière la plus superbe: mais la pompe extraordinaire de cette ambassade s'en alla en fumée; les Vénitiens, trop clairvoyans sur leurs intérêts, n'eurent garde de s'embarasser dans une nouvelle Ligue, après s'être trouvez dans la situation la plus desavantageuse par la rupture de la première, outre qu'ils étoient convaincus que la réconciliation des deux Monarques ne pouvoit pas être de longue durée.

Ambassadeurs de Charles & de François à Venise.

Ils avoient donc déjà fait toutes les démarches, pour obtenir de Soliman une paix honorable, & ils avoient trouvé ce Sultan disposé à les satisfaire, pour être en état de suivre sans obstacle le grand dessein qu'il avoit de fonder sur la Hongrie avec toutes ses forces; comme en effet il fit à l'occasion de la mort du Roi Jean, qui avoit causé de grands troubles dans ce Royaume, la Reine veuve s'étant jettée d'une part entre

Accommodement du Grand-Turc avec la République.

246 VIE DE PHILIPPE II.

les bras du Grand-Seigneur, pour avoir sa protection contre Ferdinand Roi des Romains, qui depuis longtems prétendoit à cette couronne, & qui depuis la mort de son rival vouloit se mettre en possession de la partie du Royaume qu'il possédoit de son vivant.

Ferdinand avoit obtenu de l'Empereur son frère des troupes & de l'argent; mais ce secours se trouva trop foible contre un ennemi puissant, qui non seulement lui ôta l'espérance de conquérir la portion du Roi Jean, mais encore qui le dépouilla de ce qu'il possédoit dans ce Royaume, quoique la prise de Bude & la mort du Cardinal Martinusius donnassent lieu dans la suite à de nouvelles révolutions.

1541.

Publica-
tion de
l'Interim.

Au commencement du printems de l'année 1541. l'Empereur tint une Diète à Ratisbonne, dans laquelle il accorda aux Protestans le fameux Edit connu sous le nom d'*Interim*, qui permet à chacun le libre exercice de sa Religion, jusqu'à ce que les différends des deux partis au sujet de la doctrine fussent terminés par la voye d'un Concile général. Cette pacification déplut infiniment au Pape, d'autant plus qu'en même tems le Roi François publioit dans ses Etats les plus rigoureux Edits contre les Protestans: aussi le Pontife ne manqua pas en plein Consistoire de combler d'éloges le Roi Très-Chrétien, comme un Prince beaucoup plus zélé que l'Empereur pour les intérêts de la foi catholique.

Dès les premiers jours de la publication de l'*Interim* en Allemagne, il arriva en Italie un

un événement, qui causa la rupture de la Ligue & de la bonne intelligence qui paroissoit être entre l'Empereur & le Roi de France, & rendit ces Princes plus irréconciliables que jamais.

Antoine Rincone Ambassadeur de François à Constantinople, mais Sujet rebelle de l'Empereur, pour retourner à Paris passa à Venise avec César Fregose aussi Ministre du Roi, & ne séjourna que peu de jours en cette ville. Comme il étoit fort replet, il jugea qu'il seroit trop fatigué à continuer sa route par terre, & il prit le parti de s'embarquer sur le Po, dans la confiance qu'il lui étoit libre de passer sur les terres d'Espagne, en vertu de la trêve de dix ans qui avoit été publiée: mais les Espagnols, ne pouvant souffrir qu'un rebelle Sujet de leur Souverain passât impunément sur les terres de son obéissance, le firent assassiner, sans avoir aucun égard pour le caractère sacré dont il étoit revêtu. On accusa le Marquis du Guast Gouverneur de Milan d'être l'auteur de cette violence, & il eut beau offrir de se purger devant le Roi, on ne l'en crut pas moins coupable de cette infame action. On a dit encore que les Espagnols se portèrent à cette extrémité, dans le dessein d'empêcher la conclusion d'un traité que ce Ministre avoit négocié à la Porte contre l'Empereur, & dont il portoit à Paris les articles, pour les faire signer par le Roi. Sous quelque prétexte & par quelque motif que la chose se fit, l'Ambassadeur fut assassiné & Fregose avec lui. François reçut cette nouvelle avec les mouvemens d'indignation que devoit

Assassinat d'un Ambassadeur de François.

inspirer un meurtre de cette nature ; il écrivit à tous les Princes de l'Europe dans les termes les plus forts, pour les intéresser dans l'injure qu'il venoit de recevoir, & qui en effet violoit le Droit des Gens.

L'Empereur passe en Italie, & s'abouche avec le Pape.

La Diète de Ratisbonne finie, l'Empereur passa en Italie avec une nombreuse suite de la plus florissante Noblesse de ses Etats. Son dessein étoit de s'aboucher avec le Pape, & l'entrevue se fit à Luques, où le Pontife, quoique dans une extrême vieillesse, se transporta, suivi d'un cortége convenable, & sans craindre les incommoditez des chaleurs de la saison, après avoir laissé à Rome le Cardinal Carpi avec le titre de Légat Apostolique pour y commander en son absence. La première attention du St. Père fut de mettre sur le tapis l'assemblée d'un Concile, & la paix avec le Roi de France: sur ce second point il ne put rien obtenir; l'Empereur se tint ferme dans le refus qu'il fit de traiter en aucune façon d'un accommodement avec François, sur la certitude qu'il avoit de son étroite alliance avec le Turc, ce qui lui avoit fait prendre la résolution de rejeter avec horreur le commerce & l'amitié d'un Prince, qui renioit sans honte la cause de la Chrétienté, (ce furent les propres termes dont il se servit) pour s'unir avec l'Ennemi déclaré de la foi de Jésus-Christ. Paul ne put donc tirer autre chose de l'Empereur que la promesse de faire célébrer un Concile dans la ville de Trente, comme il s'y étoit déjà engagé avec les Princes d'Allemagne. Malgré cette obstination à rejeter toute proposition

PARTIE I. LIVRE VI. 249

position de paix avec le Roi de France, quoique même l'Empereur eût exigé que le Duché de Palliano fût restitué à Marc-Antoine fils d'Ascagne Colonne, en lui donnant de plus Victoire Farnese en mariage; à cela près, le Pape eut tout lieu d'être content de cette entrevue, & il le témoigna en public, en faisant le panégyrique de ce Prince, qu'il dit avoir effacé la gloire des plus illustres Potentats qui eussent paru dans la Chrétienté. Le S. Père voulut encore qu'Octave son neveu accompagnât l'Empereur dans l'expédition d'Alger, afin que ce jeune Seigneur en faisant sa première campagne signalât sa valeur contre les Infidèles. Toutes ces choses réglées, le Pontife retourna à Rome, & l'Empereur se rendit à Gènes.

Tous les préparatifs de cette guerre d'Alger étoient déjà faits; il y avoit en Espagne & en Italie des magasins prodigieux de toutes sortes de munitions; outre cela l'Empereur avoit fait venir six mille Allemans, commandez par les Colonels George de Ratisbonne & le Baron de Seinech. Son Armée devoit être proportionnée à la grandeur de l'entreprise: Charles avoit résolu de tirer d'Espagne & de Flandres la plus grande partie de ses forces, surtout de ce premier Royaume, attendu que les Espagnols se trouvoient par la situation de leur pays plus intéressés qu'aucun Peuple de l'Europe au succès de cette entreprise: aussi se distinguèrent ils en cette occasion par leur diligence à fournir de bonnes troupes tant d'Infanterie que de Cavalerie; ils équipèrent

Expédition
d'Alger.

250 VIE DE PHILIPPE II.

nombre de vaisseaux pour le transport des Soldats & des munitions de guerre & de bouche, & ils mirent en mer vingt cinq galères bien armées sous le commandement de Don Bernardin de Mendozza.

En Italie on avoit levé six mille Fantassins conduits par trois Colonels, Camille Colonne, Augustin Spinola, & Antoine Doria; outre cela on fit embarquer la plupart des Régimens Espagnols que le Royaume de Naples & la Lombardie entretiennent toujours au service du Roi d'Espagne, (on les nomme Terces) quatre cens Hommes d'armes, & la plus grande partie de la Cavalerie légère du même Royaume de Naples. Cependant l'Empereur eut soin de pourvoir à la sureté du Milanez, il laissa au Marquis du Guast Gouverneur de ce Duché un Corps de troupes suffisant pour le deffendre, en cas qu'il prit envie à François de l'attaquer pendant son absence, suivant les avis qu'il en recevoit de toutes parts, ainsi qu'il l'assura au Pape lors de sa dernière entrevue.

Il ne faut point obmettre une particularité remarquable au sujet de l'expédition d'Alger. L'Empereur auroit dû attendre un malheureux succès, puisqu'il s'y étoit aheurté contre le sentiment de tous ses Généraux : il l'avoit résolue seul, sans consulter son Conseil, comme il l'avoit toujours pratiqué dans ses autres guerres, qu'il n'entreprenoit jamais qu'après avoir murement délibéré sur les avantages qui pouvoient lui en revenir, & sur les moyens de les soutenir. Dans cette rencontre, lorsqu'il eut déclaré son dessein, il le vit combattu unanimement, & même le
Prin-

PARTIE I. LIVRE VI. 251

Prince Doria le plus grand homme de mer qui eût encore paru, ses Capitaines les plus expérimentez, en un mot presque tous les Chefs de son Armée, le conjurèrent d'abandonner un projet qui ne pouvoit avoir qu'une funeste fin, par nombre de raisons convaincantes, entr'autres parce que la saison étoit trop avancée, surtout dans les mers d'Afrique ordinairement très orageuses en automne. Malgré ces remontrances, l'Empereur ne voulut rien rabattre de ses idées, & il répondit d'un ton de maître, *De grace, qu'on me laisse agir une fois en ma vie en Empereur, & la satisfaction de suivre mon sentiment.*

Ainsi il fallut obéir: l'embarquement se fit dans trois ports, à Gènes, à Livourne, & à Spezza. L'Empereur de son côté cingla vers l'Espagne avec un vent toujours favorable; mais en entrant dans l'esquif qui devoit le porter à la Capitane, son chapeau tomba, ce que Doria prit pour un très sinistre présage. L'escadre que l'Empereur devoit monter n'étoit que de trente cinq galères, parce que deux jours auparavant il avoit fait partir les gros vaisseaux.

Le lendemain le vent changea, les galères furent extrêmement travaillées par le gros tems, & l'on ne put gagner Majorque avant quinze jours. L'Empereur y trouva sept galères de Sicile, quatre de Malte, & cent cinquante vaisseaux sur lesquels on avoit embarqué l'Infanterie Allemande, Espagnole, & Italienne. Charles fut contraint d'attendre à Majorque plus longtems qu'il n'avoit compté les galères & les vaisseaux d'Espagne, qui selon leurs ordres devoient y venir join-

Embarquement de l'Empereur.

15 503
30711

252 VIE DE PHILIPPE II.

dre l'Armée: mais le 17. d'Octobre on reçut une barque d'avis, que Mendoza avoit détachée pour faire favoir que les vents contraires retenoient son escadre de galères & cent vaisseaux dans l'Ile d'Ivice, qui n'étoit éloignée que de soixante milles de Majorque: sur le champ la barque fut renvoyée, avec ordre à Mendoza de faire voile vers Alger, aussitôt que le tems le lui permettroit; & le jour suivant l'Empereur leva l'ancre, & fit prendre le large pour gagner le vent.

Il eut les vents à souhait jusqu'à Caprara: mais le quatrième jour ils devinrent contraires, & soufflérent avec tant de violence, que sa Flotte courut un très grand risque; & quoiqu'on eût découvert toute l'escadre de Mendoza, il ne fut possible de la joindre que le 23. de ce mois, qu'à la faveur du calme qui revint pendant la nuit, on mit à terre avec toutes les peines imaginables, à la même pointe où l'Empereur étoit déjà débarqué, une bonne partie de l'Infanterie avec quelques pièces d'artillerie de campagne, mais très peu de munitions, parce que le vent s'étant renforcé & redevenu contraire sur le midi, les vaisseaux furent rejettez en pleine mer, ce qui empêcha de transporter les chevaux & les vivres. Cependant malgré cette bourasque, on fit les derniers efforts pour faire le débarquement du côté du Levant vers le Cap de Metafus à sept milles d'Alger, ce qui ne put s'exécuter qu'avec beaucoup d'incommoditez & des fatigues incroyables, par la nécessité où l'on étoit de charger les effets de dessus les vaisseaux dans des galères, d'où il falloit les mettre

dans

Son ar-
rivée.

PARTIE I. LIVRE VI. 253

dans de petits bateaux, pour pouvoir les conduire sur le rivage.

Quand toute l'Armée fut descendue à terre, elle fut partagée en trois Corps: au premier qui faisoit l'aile gauche étoient les Espagnols de l'avant-garde, commandez par le Mestre de Camp Alvaro de Sande, Don Ferrand de Gonzague Viceroi de Sicile, & le Duc de Camerino; dans le milieu, c'est-à-dire, au Corps de bataille, à la tête duquel l'Empereur s'étoit mis, marchaient les Allemans; enfin l'aile droite vers la mer étoit formée des Régimens Italiens, sous les ordres de leurs Colonels. Aussitôt que les Arabes & les Mores eurent aperçu le débarquement, ils fondirent sur les Chrétiens en jettant des cris effroyables; mais ils furent reçus avec vigueur, & repoussez avec perte.

Avant que de s'approcher de la Place, l'Empereur envoya proposer une grande récompense à Assan Aga, Renegat de Sardaigne, à qui Barberouffe avoit confié le gouvernement d'Alger, s'il vouloit se rendre, sans se mettre au hazard d'y être forcé par un ennemi puissant: mais le bon Renegat répondit en riant, si l'on en croit Paul Jove, qu'il ne s'imaginait pas que l'Empereur dût avoir à son expédition un succès plus heureux, que n'avoient eu avant lui au même lieu Don Diego de Vera & Don Hugues de Moncade.

Le Duc d'Albe Général de la Cavalerie trouva un endroit avantageusement situé pour y faire le quartier de l'Empereur, parce que les Arabes descendoient des montagnes voisines, & incommodoient fort les Chrétiens. Mais pendant qu'on expédioit les ordres né-

254 VIE DE PHILIPPE II.

Grande
tempête.

cessaires pour mettre à terre les vivres , l'artillerie , & les autres munitions sans lesquelles on ne pouvoit commencer le Siège d'Alger , une violente tempête s'éleva , & dans le même tems il tomba une si furieuse quantité de pluye , accompagnée d'un vent de Nord extrêmement froid , que les Espagnols & les Italiens avoient peine à se remuer , & la pluye ne leur permettoit pas de se servir de leurs arquebuses : les Barbares profitèrent de l'embarras des Chrétiens , ils fondirent sur leurs quartiers , & les accablèrent de flèches & de pierres , de manière que les Impériaux hors d'état de combattre se voyoient au moment de perdre beaucoup de monde , s'ils n'avoient été promptement secourus par l'Empereur même , qui leur amena quelques Compagnies d'Allemands.

Mais cet échec n'étoit rien en comparaison du danger où la Flotte se trouvoit : elle devint le jouet des vents & des vagues , & l'on s'attendoit à tout moment de la voir submergée. Les gros vaisseaux , qui n'avoient d'autre ressource que de s'abandonner à la discrétion des flots & à la fureur des vents , tâchoient au moins de s'alléger , & jettoient à terre autant qu'ils le pouvoient l'artillerie & les choses les plus pesantes , sans épargner même leurs mâts qu'ils coupoient ; malgré cette manœuvre , plusieurs furent jettez sur les côtes , où ils furent la proie des Infidèles. Les galères n'étoient pas moins maltraitées : Doria & les Commandans les plus expérimentez mettoient tout en œuvre pour les garantir du naufrage , ils les assuroient de toutes leurs ancres , ils les fai-

soient

PARTIE I. LIVRE VI. 255

soient voguer à force de rames, ils les déchargeoient de leurs canons, toute leur industrie, tout leur savoir ne put empêcher que quelques-unes ne fussent englouties. Enfin c'étoit un spectacle touchant, de voir tant d'hommes réduits à la dure extrémité de demander comme une grace aux Arabes & aux Mores de les recevoir pour esclaves, & qui trouvoient des ennemis assez impitoyables pour leur refuser cette triste satisfaction, & assez cruels pour les massacrer tous de sang froid.

Quatorze galères périrent de cette misérable manière. Quiconque est susceptible de sentimens d'humanité, peut aisément concevoir à quel point l'Empereur devoit être pénétré de voir ses troupes à la discrétion de ces Barbares. De ses plus grands bâtimens, tels que des navires, des caravelles, & des pinasses, on croit qu'il en périt plus de soixante & dix, quelques uns disent cent. La nuit, Doria prit le moment que le vent s'étoit calmé, pour faire aprocher de la côte le reste des galères, & il vint prier l'Empereur de se rembarquer sans délai; ce que Sa Majesté ne manqua pas de faire, vû le triste état de son Armée, d'autant plus qu'il commençoit à y avoir disette de vivres, & même Campana écrit qu'on y avoit été un jour sans manger.

Pendant tout ce desastre, l'Empereur marqua une constance & une intrépidité héroïques, & son exemple inspira à ses troupes un courage qui leur faisoit supporter de si affreuses misères avec une patience invincible. Mais ce fut au rembarquement que ce Prince fit éclater sa bonté de cœur, en ce que,

com-

256 VIE DE PHILIPPE II.

comme il n'étoit pas possible de faire entrer tout son monde dans ce qui lui restoit de vaisseaux, il fit jeter à la mer tous les chevaux, quoique de fort grand prix, & quelques prières que les maitres lui fissent, quelques raisons qu'ils pussent lui alléguer.

Dans cette retraite l'Armée eut encore une tempête à soutenir, mais qui n'empêcha pas chaque escadre d'arriver à sa destination. L'Empereur avoit réglé que des Régimens Espagnols à la solde des Royaumes de Naples & de Sicile on détachât deux mille hommes pour les faire passer en Lombardie, que les autres allassent en Sardaigne, & que les Allemans & les Italiens débarquassent à Gènes pour servir dans le Milanez sous le Marquis du Guast. Lui-même, après avoir combattu contre les vents, gagna heureusement le port de Carthagène, d'où il alla voir à Occano les Princesses ses Filles, avec le Prince Philippe qui étoit venu en poste à sa rencontre pour lui marquer sa joye de son retour. Tel fut le succès de l'expédition d'Alger, que Charles résolut de son seul mouvement, & qu'il voulut tenter contre l'avis de tout le monde: aussi dans la suite reconnoissoit-il sans honte son opiniâreté, & l'on lui entendit dire à Alvaro de Sande que Dieu avoit voulu le mortifier par ce revers, pour lui apprendre à ne point suivre ses idées avec tant de confiance & d'obstination.

François, pendant le voyage de l'Empereur, n'avoit été occupé qu'à prendre les mesures propres à tirer une vengeance éclatante du meurtre de son Ambassadeur. Il

avoit

Retour de
l'Empe-
reur en
Espagne.

Mouve-
mens de
François,

avoit longtems sollicité la réparation de cette injure, sans avoir jamais pu obtenir d'autre réponse sinon que Rincone étoit Sujet de l'Empereur, & que comme tel il n'avoit jamais pu occuper des emplois en pays étranger sans le consentement exprès de son Prince légitime: qu'en pareil cas le Droit naturel devoit servir de règle; qu'il autorisoit tout Souverain de punir de mort son sujet rebelle, toutes les fois qu'il l'attrapoit sur les terres de son obéissance. A ce grief le Roi de France joignoit le ressentiment des discours injurieux & pleins d'une haine irréconciliable, qu'il savoit que Charles avoit tenus de lui au Pape lors de la conférence de Luques. Enfin François se sentoit piqué au vif d'avoir été la dupe de sa bonne foi au sujet du Duché de Milan, dont l'Empereur refusoit l'investiture au Duc d'Orléans son fils, contre la parole solennelle qu'il lui en avoit donnée, lorsqu'il avoit obtenu le passage libre en France. Sur tant & de si graves sujets de plainte, le Roi résolut de se faire justice, quoi qu'il pût lui en coûter.

Pour cet effet il fit partir pour Constantinople, en qualité d'Ambassadeur, Antoine Polino, homme adroit, vif, d'un esprit fécond en ruses, & capable de conduire à ses fins la négociation la plus délicate. Il eut ordre de passer à Venise, d'y faire part au Sénat de la juste indignation du Roi son maître au sujet du meurtre atroce de Rincone, & d'offrir ses services auprès du Grand-Seigneur pour les intérêts de la République. Polino trouva à la Porte toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter, il obtint tout

Il envoie
un Am-
bassadeur
à la Porte.

1542.

ce qu'il demanda, & parole positive de s'unir étroitement avec le Roi de France contre l'Empereur: sur ces assurances sans perdre de tems il retourna au commencement de l'année 1542. à Paris, pour y faire signer les conditions de la Ligue, & il ne manqua pas à son passage de solliciter la République d'y entrer. Ces grands projets s'en allèrent en fumée: Polino à son retour à Constantinople, au lieu de trouver l'Armée des Turcs prête à entrer en campagne, comme il avoit tout lieu de s'y attendre, fut surpris de voir que le Vifir & les Ministres reprochoient à sa Cour d'être la cause de ce retard, & refusoient de rien entreprendre sous prétexte que la saison étoit trop avancée. On remarque que ces Infideles témoignèrent à l'Ambassadeur leur étonnement de voir les Princes Chrétiens porter leurs haines les uns contre les autres, jusqu'à implorer le secours des plus cruels ennemis de leur Religion.

Siège de
Perpignan.

Je reviens à l'Empereur, que nous avons vu de retour de sa malheureuse expédition d'Alger, où le Ciel avoit paru se déclarer contre ses desseins. A peine le Prince Philippe son fils se fut-il rendu auprès de lui, qu'un Courier apporta la nouvelle du Siège que les François avoient mis devant Perpignan: l'Empereur aussitôt résolut de secourir cette importante Place, & même d'y envoyer son fils unique, pour lui faire faire par cet exploit son apprentissage en l'art militaire, & l'accoutumer ainsi peu à peu aux fatigues de la guerre. Ce jeune Prince, après avoir reçu cet ordre, retourna en poste à Valladolid,

lid, d'où avec une suite de Volontaires de la première noblesse il vint à Perpignan, dont il força bientôt les François de lever le Siège. Ensuite les Etats-Généraux du Royaume d'Arragon furent assemblez dans la Ville de Monzon. Philippe y parut au retour de sa glorieuse campagne, sur laquelle il reçut les éloges dûs au premier succès de ses armes, & il fut proclamé seul héritier légitime du Royaume d'Arragon, dont il prit sur le champ le titre de Gouverneur.

Levé.

Ce Prince se vit ainsi couvert de gloire, au moment qu'il entra dans la carrière des Héros. Ce qu'il y a de vrai, c'est que toutes les circonstances de cette action contribuèrent à relever l'éclat de son triomphe; outre l'importance du succès en lui-même, ce fut un relief brillant d'avoir, dès qu'il eut paru, contraint de se retirer, ou plutôt mis en fuite le Dauphin, qui faisoit le Siège en personne avec la plus florissante Noblesse de France. On ne peut exprimer la joye que Charles ressentit de ces heureux commencemens: charmé d'avoir un fils digne de lui succéder, il voulut lui remettre le Gouvernement de tous ses Royaumes d'Espagne, pendant un voyage qu'il avoit résolu de faire en Italie, pour être plus à portée de connoître & de prévenir les desseins de François, qui lui avoit déclaré la guerre immédiatement après son retour d'Afrique, & qui même avoit fait suivre brusquement cette déclaration d'hostilitez dans toutes les parties de ses Etats. Par ces motifs l'Empereur, déterminé au voyage d'Italie, déclara Philippe Régent d'Espagne en son absence, sous la

di-

direction du Cardinal de Tavera , du Duc d'Albe, & du Grand-Commandeur de los Cebos , qu'il mit à la tête du Conseil ; & auxquels il laissa un plein-pouvoir de presser la conclusion du mariage du Prince son fils avec la Princesse de Portugal sa cousine , & de mettre tout en usage pour finir cette affaire le plutôt qu'il seroit possible.

1543.

L'Empereur va à Gènes.

Ainsi il s'embarqua à Barcelonne au commencement du mois de Mai 1543. , menant avec lui Octave Farnese son gendre , qui étoit venu en Espagne lui rendre ses devoirs: après une heureuse navigation , il mit pied à terre à Gènes , où le Prince Doria le reçut avec une magnificence toute royale. Le Pape lui envoya faire compliment par Pierre-Louis Farnese son fils & père d'Octave, & peu après vint le Cardinal Farnese avec la qualité de Légat; tous deux chargez de faire auprès de l'Empereur les plus vives instances, pour l'engager à avoir une conférence particulière avec le Pontife en quelque lieu qu'il jugeroit à propos. Mais Charles, qui n'avoit en tête que les préparatifs de la guerre qu'il vouloit faire en Allemagne contre le Duc de Clèves & d'autres Princes , résolu d'ailleurs de n'entendre aucune proposition de paix avec le Roi de France dont il avoit tant de sujet de se plaindre ; Charles refusa absolument la demande des Ambassadeurs Romains, sous prétexte qu'il ne pouvoit en aucune manière se détourner de sa route pour se rendre à Bologne où Paul souhaitoit que l'entrevue se fît: cependant il offrit de voir le Pape, pourvû qu'il vînt dans quelque ville qui seroit sur son chemin, ce qui fut accep-

cepté, tant le St. Père avoit envie de s'aboucher avec l'Empereur. Aussi Paul, oubliant que ses incommoditez & son extrême vieillesse le mettoient hors d'état de soutenir les fatigues d'un voyage, se transporta à Buffetto dans le Diocèse de Crémone, & où l'Empereur devoit passer: en effet ils s'y rencontrèrent le 24. de Juin jour de la fête de St. Jean, & ils logèrent dans le même Palais, pour être à portée de se parler plus souvent & plus longtems. Paul, aidé du Cardinal Grimani, prit tous les biais imaginables pour résoudre l'Empereur à faire la paix avec François; toute son éloquence fut inutile: Charles répondit toujours absolument, qu'il ne pouvoit pardonner à un ennemi, qui avoit eu la bassesse & la mauvaise foi de l'attaquer de toutes parts avec toutes ses forces, dans le tems qu'il étoit sans deffense à son retour d'une expédition malheureuse, où il n'avoit trouvé que les vents & non des hommes à combattre.

Son entrevue avec le Pape.

Il joignit à ce grief les démarches que François faisoit depuis longtems pour corrompre par promesses, par argent, la fidélité des Princes de l'Empire, & les engager par la foi des traitez à prendre les armes pour sa querelle. Il s'étendit particulièrement sur les mouvemens du Duc de Clèves, que par des négociations de mariages François avoit plus fortement attaché à ses intérêts, & qui, pour satisfaire à ses engagements, se préparoit à ravager la Flandre, sans en avoir le plus petit prétexte légitime. Ce qu'il y a de remarquable, est que l'Empereur ne borna pas son ressentiment à se plain-

Ses plaintes.

estimé
coulab

plain-

plaindre du Roi de France; Paul lui-même eut à foutenir les plus vifs reproches de son inaction dans de pareilles circonstances, pendant que François avoit rompu la trêve, pendant que ce Prince portoit le fer & le feu dans plusieurs de ses Etats, pendant même qu'il livroit la Chrétienté à la fureur des Turcs, auxquels seuls on étoit redevable de n'avoir pas causé aux Chrétiens autant de dommage, qu'on devoit en attendre de leur haine irréconciliable. Sur ce détail, Charles témoigna à quel point il étoit piqué de ce que le Pontife, bien loin de lui fournir les secours qui dépendoient de lui, ni même d'interposer son autorité pour suspendre les desseins de son ennemi, bien loin en un mot d'avoir fait la moindre démarche en sa faveur, avoit donné à François un avantage considérable en lui envoyant des Légats pour le solliciter de consentir à la paix, dans le tems que Sa Sainteté devoit être convaincue qu'une pareille paix ne pouvoit jamais être simulée, & qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur la parole des François, qui ne posoient les armes que lorsqu'ils se trouvoient réduits à l'extrémité, dans la seule vue de se procurer un repos nécessaire pour rétablir leurs affaires, & recommencer ensuite à mettre le trouble & la confusion dans les Etats de la Chrétienté.

Plaintes
du Pape.

Le Pape écouta avec beaucoup de flegme le discours de l'Empereur, & il prit occasion de lui exposer à son tour ses griefs. Il lui représenta combien peu il étoit fondé à se prévaloir avec tant de confiance de l'union de son ennemi avec les Infideles, puisque
lui-

lui-même, pour assouvir sa vengeance particulière, n'avoit pas eu le scrupule de briguer l'alliance du plus furieux & du plus fier ennemi du St. Siège, reconnu & déclaré tel publiquement, Henri Roi d'Angleterre, qui à son instigation s'étoit animé à la ruine de la France. Procédé d'autant plus injurieux au St. Siège, que ce n'avoit été que sur les instances de lui Charles que le Pape Clément avoit déployé contre Henri tous les foudres de l'Eglise, du corps de laquelle il avoit retranché ce Prince comme un membre pourri, & que par ce rigoureux jugement le St. Siège avoit perdu un des plus beaux Royaumes qui fussent sous son obéissance, & s'étoit fait un ennemi puissant & irréconciliable. Après ce reproche, Sa Sainteté dit qu'elle ne voyoit qu'un remède à un mal si grand, & que l'Empereur ne pouvoit réparer une injure aussi publique, ni mettre le St. Siège hors de la nécessité d'en prendre une vengeance nécessaire & légitime, qu'en se déterminant à renoncer aux ressources cruelles qu'il s'étoit faites par son union avec Henri pour se rendre le destructeur des vrais Chrétiens. Qu'il falloit donner à toute l'Europe une preuve éclatante de cette générosité, qu'il avoit tant de fois mise au grand jour dans des occasions moins glorieuses & moins intéressantes; se dépouiller de toute haine, reprendre l'esprit de paix: que rien ne pouvoit lui faire tant d'honneur que de pardonner à un ennemi, sur lequel il avoit eu en tant de rencontres la supériorité & du côté des armes, & du côté de la grandeur d'ame & de la noblesse des senti-

timens. Que d'ailleurs sa piété & sa Religion s'y trouvoient intéressées; qu'il s'agissoit de rendre le repos à la République Chrétienne, déchirée depuis si longtems par tant de secousses mortelles; que l'effort qu'il feroit sur lui-même lui assureroit un triomphe d'autant plus réel, que les conjonctures présentes non seulement l'invitoient, mais même le forçoient à faire voir jusqu'où il pouvoit porter sa valeur & son zèle, dans des circonstances qui présentoient dans le même point-de vue la cause publique & la sienne en particulier, en tournant vers la Hongrie ses forces déjà prêtes d'agir; qu'en deffendant ce Royaume des dangers prochains dont la puissance redoutable de Soliman le menaçoit, il s'en conserveroit la possession, & du même coup il acquéroit la gloire de garentir tant d'ames Chrétiennes de la plus cruelle servitude, ce qui lui éléveroit un trophée de bénédictions sur la terre, de gloire & de félicité dans le Ciel.

Voilà à quoi cette conférence se termina. Ces discours n'eurent aucun effet, le Pape & l'Empereur se trouvèrent peu disposez à se satisfaire sur leurs principales demandes: ainsi ils se séparèrent, sans avoir pu convenir de ce qui faisoit le sujet de leur entrevue. Il est bien vrai qu'ils réglèrent à l'amiable quelques affaires, mais ces articles étoient en tout sens de très petite conséquence.

Fin du Livre VI.



LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE VII.

ARGUMENT

DU LIVRE SEPTIEME.

Muley Hassen Roi de Tunis va à Naples. Armée de l'Empereur contre le Duc de Clèves. Siège mémorable de Duren. Soumission de Juliers & des autres villes du Duché. Le Duc se soumet, & est reçu en grace. Siège de Landreci. Retraite de l'Empereur. L'Armée des Turcs se met en campagne à la solli-
Tome I. M cita-

266 VIE DE PHILIPPE II.

citation du Roi de France, & cause de grands dommages à la Chrétienté. Siège de Nice. Déroute des Assiégeans. Raisons qui déterminent le Roi François à prendre une résolution aussi extrême. Noces du Prince d'Espagne. Conquêtes de l'Empereur. L'Armée impériale & celle de France sont en présence, & se disposent au combat. Retraite honorable du Roi François. L'Empereur passe à Cambrai. Revolté au Pérou. Convocation d'une Diète générale à Spire. Discours de l'Empereur contre le Roi de France. Effet qu'il produit. Alliance de l'Empereur avec le Roi d'Angleterre. Congrès pour la paix. Conditions. Réflexions sur cette paix. Motifs qui y portent ces deux Monarques. Ambassadeur de François à Venise. Grande prudence des Venitiens. Indignation de Soliman au sujet de la paix des Princes Chrétiens. Nouvelles amours de l'Empereur. Réflexions politiques sur ce penchant des Princes en général.

1543.

Préparatifs contre le Duc de Clèves


Sans perdre de tems l'Empereur partit de Busseto, après avoir pris congé du Pape, & il prit la route de Trente comme la plus courte pour se rendre en Allemagne; la veille de la fête de St. Jaques il arriva à Spire, où il séjourna, pour presser la marche de ses troupes & des munitions nécessaires pour la campagne. Ces formidables préparatifs, qui se faisoient en Italie, en Allemagne, & en Flandre, étoient destinez contre le Duc de Clèves, qui s'étoit jetté dans le parti des Princes Protestans, dans l'es-

PARTIE I. LIVRE VII. 267

Espérance de s'affurer par cette jonction de prompts & puissans secours.

Le jour même que l'Empereur entra dans Spire, il reçut un Courier de la part de Muley Hassen Roi de Tunis, qui le prioit de lui fournir des troupes pour se rétablir dans sa Capitale, dont Barberouffe l'avoit chassé. Ce Muley Hassen étoit parti d'Afrique dans la vue d'aller trouver en personne l'Empereur à Gènes, où il avoit d'abord appris qu'il devoit séjourner : mais quand il fut à Naples où une violente tempête l'avoit jetté, il écrivit à l'Empereur son arrivée en cette ville, & toutes les raisons qui l'avoient déterminé à entreprendre ce voyage. Mais l'Empereur, qui n'avoit alors autre chose en tête que son expédition d'Allemagne, lui répondit que pour le présent il ne pouvoit rien faire en sa faveur, mais que la campagne finie il seroit plus en état de le secourir, s'il vouloit attendre son retour. Dans l'intervalle il vint à Muley Hassen des nouvelles importantes, par lesquelles il se vit contraint de retourner en Afrique, où sa présence étoit absolument nécessaire : il partit de Naples sans avoir eu le tems d'entamer la négociation qui l'y avoit amené.

Muley

Hassé
Roi de
Tunis.

De toutes parts les troupes impériales étoient en marche, pour se rendre, suivant leurs ordres, au rendez-vous général, à Bonne, ville sur le Rhin appartenante à l'Electeur de Cologne. L'Empereur s'y transporta, & après avoir fait lui-même la revue de son Armée, il fit distribuer en sa présence la première montre aux Soldats. Toute cet-

Etat de
l'Armée
impériale

268 VIE DE PHILIPPE II.

te Armée confiftoit en quatre mille fantaffins Italiens, que Camille Colonne & Antoine Doria avoient levez; en trois mille cinq cens vétérans Espagnols pris de ces Régimens toujours entretenus par les Royaumes de Naples & de Sicile, & commandez par les Mestres-de-Camp Don Louis Perez de Vargas & Don Alvaro de Sande; en plus de quatorze mille des meilleures troupes d'Allemagne & du Comté de Tirol, & en deux mille Chevaux Allemans. On ne sera pas surpris de voir si peu de Cavalerie, quand on saura qu'on n'avoit pas pu en faire venir davantage, par rapport au besoin qu'on avoit de cette espèce de milice en Hongrie pour soutenir la guerre contre les Turcs, & parce que les Princes d'Allemagne ne fournissoient qu'à contrecœur des troupes contre le Duc de Clèves. De plus on comptoit dans l'Armée de l'Empereur six cens Chevaux-Légers Italiens & Albanois sous les ordres de François d'Este frère du Duc de Ferrare, outre ceux d'Espagne qui étoient en plus grand nombre, & que l'Empereur avoit amenez à sa suite, avec quantité de Noblesse Castillane & Arragonoise. Enfin le Prince d'Orange y joignit un Corps de plus de quinze mille hommes d'Infanterie & de quatre mille de Cavalerie. Ainsi l'Armée impériale se trouva très nombreuse: les Italiens y avoient les premières Charges, Don Ferrand de Gonzagues commandoit sous la qualité de Lieutenant de l'Empereur, Don Etienne Colonne exerçoit l'emploi de Mestre-de-Camp général, & le Mar-

quis

quis de Marignan celui de Général de l'Artillerie.

Charles partit de Bonne le 20. d'Août à la tête d'une si florissante Armée, qu'il fit marcher en bon ordre vers Duren, qui n'est qu'à dix milles de Bonne. Cette Place, quoique très petite n'ayant pas plus d'un mille de tour, parut à l'Empereur de la dernière importance, parce que le Duc l'avoit extraordinairement fortifiée: aussi l'Ingénieur qui eut ordre d'aller la visiter, rapporta non seulement que l'entreprise étoit d'une très difficile exécution, mais même qu'il en jugeoit le succès impossible. Malgré cela l'Empereur, qui concevoit la prise de cette forteresse absolument nécessaire à l'avancement de ses dessein, déclara en présence de tous les Officiers de son Armée qu'il étoit résolu de faire ce Siège, quand il seroit assuré que la conquête de cette Place dût lui coûter la vie. Ce Siège est si mémorable, que je ne crois pas hors de propos d'en donner ici le détail un peu circonstancié.

Aussitôt que l'Empereur fut à la portée du canon de la ville, il envoya un Héraut sommer le Sr. de Flattes Gouverneur de la Place de se rendre, avec promesse de lui accorder les conditions les plus honorables. Mais Flattes, homme de cœur & de résolution, très expert dans son métier, soutenu d'une bonne garnison, & pourvu de toutes les munitions nécessaires pour une longue défense, répondit sur le champ en peu de mots, qu'il étoit sensiblement mortifié que Sa Majesté Impériale eût assez mauvaise o-

Siège de
Duren.

pinion de son courage & de sa fidélité ; pour le croire capable d'une telle bassesse ; mais qu'il ne craignoit pas de faire savoir à l'Empereur qu'il étoit résolu de se faire connoître tel qu'il étoit, en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de son maître, & de forcer par là Sa Majesté Impériale & toute son Armée à lui rendre plus de justice.

Sur cette réponse, l'Empereur & Don Ferrand de Gonzagues voulurent eux-mêmes reconnoître la Place avec tout le soin & toute la diligence possibles ; & , pour ne point perdre de tems, dès le soir même ils firent travailler aux retranchemens, travail qui fut poussé avec tant d'ardeur & de promptitude, que les aproches furent achevées à la nuit, pendant laquelle on dressa les batteries, & l'on fut en état le lendemain de foudroyer la Place sans interruption. On ne fauroit croire le peu d'effet que fit cette batterie, parce que les tranchées étoient disposées de manière qu'elles empêchoient que les coups ne portassent en plein, en sorte qu'à peine les murailles étoient à moitié touchées. Malgré cet inconvénient, vers les quatre heures les Italiens & les Espagnols qui étoient commandez pour l'assaut, impatiens de ce retard, comme l'écrivit Paul Jove, sautèrent sur la brèche avec plus de témérité que de véritable valeur, parce qu'à la faveur des tranchées n'ayant eu aucune peine à passer le premier fossé, (cette manière de combattre est aujourd'hui usitée chez les François, mais avec plus de feu & un meilleur ordre) ils se jettèrent dans

PARTIE I. LIVRE VII. 271

dans le second, où ils avoient de l'eau jusqu'à la poitrine, ce qui n'étoit encore rien en comparaison de la difficulté qu'ils rencontroient à gagner le haut de la brèche, que Flattes & les siens deffendoient avec une intrépidité incroyable, & d'où ils faisoient un feu extraordinaire.

De tout le regne de Charles on n'avoit point encore vu d'attaque si vive que celle-ci; des deux côtez c'étoit un feu continuel d'artillerie, de mousquets, de pots ardens, & d'autres machines pleines de matières enflammées. Ce spectacle n'offroit rien d'aussi affreux, qu'un bruit confus qui ne permettoit pas de distinguer les cris horribles & les gémissemens des misérables qui périfsoient dans l'eau, au milieu des flammes, par le fer des ennemis, ou leurs armes à feu, du retentissement des trompettes, des timbales, & autres instrumens de guerre, & des voix des Capitaines qui animoient le courage de leurs Soldats, par la promesse des récompenses à ceux qui feroient leur devoir, & des châtimens à ceux qui lâchoient le pié.

En revanche il faisoit beau voir ces deux belliqueuses Nations, les Italiens & les Espagnols, se disputer le prix de la bravoure: devenus intrépides par la présence d'un aussi grand Empereur, dont ils attendoient la récompense de leurs belles actions, il n'y eut point de difficulté qui fût au dessus de leurs efforts; ils firent des prodiges de valeur, & après avoir perdu six cens des leurs, (Adriani ne dit que deux cens) ils demeurèrent maitres de la Place, par la mort du brave

272 VIE DE PHILIPPE II.

Flattes qui fut enseveli sous les ruines d'une maison. Les Impériaux vainqueurs entrèrent dans la ville, qu'ils mirent au pillage, après avoir passé presque toute la garnison au fil de l'épée. Le sac de cette malheureuse ville fut le moindre malheur qu'elle eut à soutenir; le feu se mit le lendemain dans tous les quartiers, sans qu'on ait pu savoir par quel accident, & les flammes gagnèrent avec une telle violence, qu'en peu d'heures toutes les maisons furent réduites en cendre, quelque soin que l'Empereur prît à faire donner un prompt secours. Adriani assure que cette barbare exécution se fit par l'ordre de l'Empereur, qui, à ce qu'il dit, voulut dans ce commencement répandre la terreur dans tous les Etats du Duc de Clèves par ce terrible exemple de sévérité: mais je n'ai lu ce fait que dans cet Historien. Tout ce que je trouve dans les autres de particulier là-dessus, est que les Habitans de Juliers, Capitale du Duché & peu éloignée de Duren, épouvantés du triste sort de leurs voisins, allèrent au devant de l'Empereur, & lui rendirent leurs clez avec toute la soumission possible: toutes les villes des environs suivirent cet exemple, & se hâtèrent à l'envi de mériter par leur prompte obéissance les effets de la clémence du vainqueur.

Il n'y eut que Ruremonde & Venlo qui firent mine de se deffendre. Mais la première n'eut pas plutôt vu les batteries dressées, qu'elle craignit de subir la malheureuse destinée de Duren, & elle implora la miséricorde de l'Empereur: ce Prince fit le 2. de Septembre son entrée triomphante dans

cette

Soumission de
Juliers, &
des autres
villes du
Duché.

cette ville, & reçut le serment de fidélité sous la qualité de Duc de Gueldres. De là il alla mettre le Siège devant Venlo, dont la garnison & les Habitans, aussitôt que le canon fut pointé, demandèrent la permission d'écrire à leur Souverain, que si dans cinq jours il ne venoit pas les secourir, ce tems passé ils se tiendroient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avoient jurée: ce qu'ils obtinrent aisément. Mais pendant qu'ils at-

Et du Duc.

tendoient la réponse, le Duc par le conseil de ses amis prit le parti de venir en personne se remettre à la discrétion de l'Empereur, qui le reçut au milieu de son Camp, assis & entouré de tous les Seigneurs de son Armée: le Duc Guillaume parut dans un équipage humilié, & avec la plus profonde soumission il se jeta aux piez de l'Empereur, & lui demanda pardon de sa faute, pendant que l'Electeur de Cologne & le Comte Palatin du Rhin intercédoient en sa faveur. Charles répondit, que quoiqu'il eût juré de ne point faire

Qui est
reçu en
grace.

grace au Duc, il aimoit mieux violer son serment pour faire un acte de clémence, que de l'accomplir en se rendant inflexible & n'écoutant que les mouvemens cruels de sa colére.

Ensuite le Duc envoya ordre aux habitans de Venlo de rendre les clez de leur ville, & de reconnoitre l'Empereur pour leur Souverain, déclarant en même tems d'une manière autentique qu'il ne vouloit rien posséder dans le monde que par la libéralité de Sa Majesté Impériale. Aussitôt l'Empereur entra dans Venlo, & s'y fit

prêter serment d'obéissance. Ce fut là qu'il dressa les conditions de l'accommodement du Duc, auquel par sa grande bénéficence il voulut bien remettre les Etats de Juliers, de Clèves, & de Berg, dont il étoit déchu à perpétuité en vertu des Loix de l'Empire, pour avoir pris les armes contre l'Empereur son souverain Seigneur. Il exigea du Duc une renonciation solennelle à toutes ses prétentions sur le Duché de Gueldres & le Comté de Zutphen, & l'obligea de délier de leur serment de fidélité ceux de ces Etats qui l'avoient reconnu pour leur Seigneur. De plus le Duc renonça à toutes les Ligues qu'il avoit faites avec les Rois de France, de Dannemarc, & de Suède. Enfin il y avoit je ne sais quels autres articles.

C'est ainsi qu'en peu de jours l'Empereur fit la conquête du Duché de Juliers, que tout le monde croyoit devoir lui donner de l'occupation pendant plusieurs mois. Il alla ensuite mettre le Siège devant Landreci, mais le Roi de France étant accouru au secours de cette Place avec une puissante Armée, il se vit contraint de se retirer. François, non content de cet avantage, présenta bataille à son ennemi, qui parut se mettre en devoir d'accepter le défi, mais qui, sur des motifs murement réfléchis, peut-être parce que la saison étoit trop avancée, prit le parti de la retraite, au grand étonnement de tous ceux qui savoient qu'il avoit résolu de poursuivre les François: il mena son Armée à Cambrai, où pendant le séjour qu'il y fit, il jugea à propos de faire bâtir une citadelle.

Siège de
Landreci.

Retraite
de l'Em-
pereur.

adelle, pour mieux brider les Habitans de cette ville.

Pendant tous ces mouvemens, l'Ambassadeur de France à Constantinople avoit enfin par ses pressantes sollicitations obtenu de la Porte un armement considérable, qui fut promptement équipé au nombre de cent dix galères & de quarante fustes, avec lesquelles Polino partit, après avoir été magnifiquement régalez & honoré d'habits, de chevaux, & autres présens usitez à la Cour Ottomane. Il fut chargé d'une réponse pour le Roi son maitre, laquelle, outre les titres superbes que les Sultans ont coutume de prendre, contenoit ces paroles. *A ta requête j'ai accordé avec une générosité de frère à Polino ton Ministre ma Flotte puissante, bien pourvue de toutes les munitions nécessaires pour une grande entreprise. J'ai ordonné à Ariadene mon Amiral de se conduire selon tes conseils, & de n'employer mes troupes qu'à la ruine de tes ennemis. Après qu'on aura heureusement exécuté tes desseins, tu feras en sorte que mon Armée navale retourne à Constantinople, avant que la saison devienne trop rigoureuse. Pren garde à te laisser surprendre par les ruses de ton ennemi. Compte que tu ne l'obligeras jamais à faire la paix, qu'après qu'il l'aura vu en état de soutenir longtems la guerre. Dieu veuille combler de bonheur tous ceux qui font cas de mon amitié.*

Avec cette Flotte Polino passa le Phare, & après avoir fait débarquer quelques troupes à Regio dans la Calabre, il força la Roche, que Don Diégue Gaetan qui y commandoit ne put desfendre que quelques heures.

Les Turcs
pour le
Roi de
France.

Expédi-
tions de
la flotte
Turque.

276 VIE DE PHILIPPE II.

res. Les Turcs mirent cette forteresse à feu & à sang, & emmenèrent en captivité soixante & dix Espagnols qui y étoient en garnison; il n'y eut d'épargné que la famille de Don Diégué à laquelle Polino fit accorder la liberté, excepté cependant la fille unique de ce Gouverneur, que l'Amiral Turc trouva si belle, qu'il la fit conduire dans sa galère, & pour en faire sa femme sans violer sa Loi, il l'obligea à changer de Religion. Ces hostilités faites par les Infidèles à la sollicitation d'un Roi Chrétien, répandirent la terreur dans toute la Chrétienté, & exposèrent la réputation de François aux satires les plus envenimées, sur quoi on ne manqua pas à Rome de faire nombre de sanglantes pasquinades.

Après cette expédition, l'Armée navale alla piller les côtes de la Pouille, d'où elle vint mouiller devant Ostie. On ne peut décrire la consternation de Rome: les habitans furent sur le point d'abandonner cette ville, si Polino n'eût assuré par ses lettres le Cardinal Carpi que les Romains n'avoient rien à craindre, que son unique intention étoit de faire du mal aux ennemis de son Souverain, que le Peuple pouvoit sur sa parole demeurer tranquille, attendu que l'Amiral du Grand-Seigneur avoit ordre de lui obéir en tout. Carpi se rassura sur cette promesse, & remit le calme dans les esprits, mais ce ne fut que pour un jour: le bruit s'étant répandu que les assurances de l'Ambassadeur n'étoient qu'un artifice pour surprendre les Romains, il n'y eut plus moyen d'arrêter la confusion & l'épouvante; Carpi

ne put se faire écouter, quoiqu'il commandât dans l'Etat de l'Eglise en l'absence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur: les femmes s'enfuyoient avec leurs familles dans la Sabine, à Tivoli, & dans les montagnes voisines, les Religieuses sortoient de leurs monastères, les Barons couroient par tout pour assembler les milices & se mettre par là en état de faire tête aux Barbares. Tout ce tumulte s'apaisa peu après, quand on aprit que la Flotte Turque, contente de s'être fournie d'eau à l'une des embouchures du Tibre, avoit fait voile pour Marseille. Elle y arriva heureusement: l'Amiral y fut reçu avec tous les honneurs imaginables, & magnifiquement traité par des personnes que le Roi avoit envoyées pour lui faire compliment de sa part. Polino alla à Paris, pour y recevoir les ordres de Sa Majesté, qui avoit résolu dans son Conseil d'assiéger par terre & par mer Nice, ville enclavée dans la Provence, & qui appartenoit au Duc de Savoie.

Pour exécuter ce dessein, le Roi Très-Chrétien joignit sa Flotte, qui consistoit en vingt-deux galères & dix-huit vaisseaux, sous les ordres du Duc d'Anguien Prince du sang royal. Les deux Armées navales levèrent l'ancre, & sortirent de compagnie du port de Marseille, d'où elles vinrent mouiller devant Nice, non sans avoir donné l'allarme à la République de Gènes, qui ne put être rassurée par la parole que Polino lui donna qu'elle n'avoit rien à craindre de cet armement. Le Siége de Nice fut des plus rudes: la Place fut attaquée & deffen-

Siége de
Nice.

278 VIE DE PHILIPPE II.

Déroute
des Affié-
geans.

due avec une égale valeur: mais sur la nouvelle que le Marquis du Guast étoit parti de Milan à la tête d'une grosse Armée, les Turcs & les François en prirent une telle alarme, qu'ils abandonnèrent le Siège de la citadelle, après avoir pillé la ville où ils mirent ensuite le feu. Comme ils s'en retournoient à Marseille, Don Garcias de Toléde & Doria les rencontrèrent, leur livrèrent bataille, & reprirent une grande partie du butin; pendant que le Marquis du Guast fit son entrée triomphante dans Nice, & s'appliqua à réparer les desordres que le pillage & le feu y avoient faits. Ariadene resta peu de jours à Marseille, &, comme l'hiver aprochoit, il reprit au plus vite la route de Constantinople, où le Grand-Seigneur le reçut assez mal par rapport au mauvais succès de la campagne, quoiqu'il en rendit responsable la conduite peu droite que les François avoient tenue dans cette expédition.

Réflexion.

Il faut en convenir, cette Ligue ne pouvoit en aucune manière réussir. En effet, par notre qualité de Chrétiens nous devons être vivement persuadés que Dieu ne permettra jamais le bonheur des armes des Infideles, qui par des prières impies & abominables lui demandent la victoire sur les Fideles. Nous savons que les Turcs ne font jamais de préparatifs de guerre, sans implorer la protection de leur faux Prophète par des vœux & des sacrifices, sur tout lorsqu'il s'agit de prendre les armes contre les Sectateurs de Jésus-Christ, dont la sainte Religion est si fort en abomination chez ces Peuples: & de là

notre foi nous oblige à croire pieusement que de pareilles entreprises faites par des Nations de cette espèce ne peuvent avoir qu'une malheureuse issue, fussent-elles concertées avec des Chrétiens, & soutenues de toute leur puissance.

Mais je m'aperçois que cette morale est du ressort des Théologiens: je vais exposer des réflexions tirées de la politique humaine, & par conséquent plus assorties à la fonction d'un Historien. Il est incontestable que le Roi François fut un des Monarques les plus pieux & les plus zélés pour la propagation de la Foi Chrétienne, qui ayent jamais occupé le trône de France; & ce qui est d'une plus importante considération, ce Prince n'eut jamais d'égards mondains dans toutes ses démarches pour l'avancement de la Religion, son unique but fut toujours de suivre les mouvemens de sa foi, & de répondre aux secrètes inspirations du Ciel. Faut-il de plus solide preuve de ce que j'avance, que les pieux établissemens qu'il a faits dans son Royaume? Souverain jaloux du salut de ses Sujets, il n'eut rien plus à cœur que de leur faire connoître avec évidence les vérités évangéliques, & pour les éclairer plus efficacement des lumières de la foi, il fonda un grand nombre d'Académies, d'Ecoles, de Colléges, de Séminaires: enfin on peut & l'on doit dire, sans craindre de tomber dans la flatterie, que François I. fut le fondateur en France de toutes les sciences & des belles-lettres. Occupations bien opposées à ce qui se pratique en Tur-

Raison
du Roi de
France
pour se
ligner a-
vec les
Turcs.

quie,

quie, où sous de rigoureuses peines toutes sortes de sciences sont interdites, pour cacher à ces malheureux Peuples la connoissance de la vérité; ordonnance établie sur la persuasion du Législateur, que plus l'ignorance est profonde & générale dans un Etat, plus on y trouve de soumission, plus on a de facilité à y introduire l'obéissance aveugle, parce qu'en ce cas la verge d'un seul pasteur suffit pour conduire un troupeau nombreux dans la bergerie.

Tout le monde fait que toute la prudence de ce grand Monarque ne put tenir contre le desespoir & l'indignation, où il se vit abimé par les circonstances de ses affaires. Le point d'honneur l'anima, la nécessité le contraignit à mettre en usage tous les moyens imaginables de se faire justice d'un Rival, qui se croyoit au dessus de tout le reste des hommes. Mais, ce qui donne un grand jour à la conduite de François, il est avéré qu'avant que de se déterminer à une démarche aussi contraire aux mouvemens de son cœur, que celle de faire alliance avec le Turc, ce Prince prit toutes les voyes qu'il put croire propres à obtenir de l'Empereur satisfaction, & de l'assassinat de ses Ambassadeurs dans le Milanez, & de la manière piquante avec laquelle il l'avoit si indignement joué, en manquant à la parole qu'il lui avoit donnée si solennellement, après avoir reçu à Paris tant d'honneurs, tant de preuves de sa générosité. Il lui écrivit de sa propre main plusieurs lettres pleines de prières & d'instances de lui faire raison, il s'abaisça même
jus-

jusqu'à supplier ses Ministres les plus confidens de concourir de tout leur crédit à cet acte de justice : après tant d'efforts inutiles, pour dernière ressource il eut recours au Pape, le père commun des Princes Chrétiens, qui à cette fin ménagea l'entrevue de Luques, où, malgré ses remontrances, il trouva Charles impraticable sur cet article. Tant de ressorts mis en jeu sans effet, quel autre parti pouvoit prendre un Monarque tel que François? Qui pouvoit-il intéresser dans sa querelle, pendant que tous les Potentats de la Chrétienté, les uns par crainte, les autres par véritable attachement, se déclaroient avec chaleur les partisans de son ennemi? Dans l'impossibilité de tenir seul tête à toute l'Europe, où pouvoit-il se ménager du secours & de l'apui que chez les Asiatiques?

Cependant, malgré son dessein formé de vanger son injure, son zèle toujours vif, toujours ardent pour l'honneur & l'avantage de la République Chrétienne ne lui laissoit pas la liberté de suivre aveuglément les conseils de sa colére : il auroit bien voulu voir son ennemi humilié par les armes des Ottomans, mais son cœur toujours fidele à sa Religion modéroit sa passion, à la vue des malheurs prêts à fondre à son occasion sur les personnes & les biens des Chrétiens. Dans ces dispositions, au lieu de pousser les choses à une extrémité qui auroit pu remplir sa vengeance, il marchoit à pas mesurez avec les Infideles, il savoit mettre des bornes à leur ardeur, il avoit l'adresse de les arrêter dans le cours de leurs conquêtes, il oublioit enfin qu'il étoit soldat pour mieux écou-

écouter les maximes d'une religieuse politique. D'un autre côté Barberouffe, ou si l'on veut Ariadene, (ainsi qu'il est nommé dans tout le détail de cette campagne) soldat fier & barbare, avoit un secret dépit de se voir contraint par les ordres du Grand-Seigneur d'obéir à Polino Ministre de France pour les expéditions de la campagne; dans cet esprit il ne pouvoit rien faire de glorieux à la cause commune, parce qu'il agissoit à contre-cœur. Voilà les véritables causes du peu de succès de cette Ligue.

Noces du
Prince
Philippe.

Dans le tems que la guerre étoit ainsi animée, on faisoit en Espagne les préparatifs du mariage du Prince Philippe, quoiqu'il fût dans un âge fort tendre: les noces se célébrèrent à Salamanque le 15. de Novembre 1543. avec toute la pompe imaginable, en présence de la principale Noblesse de Castille & de Portugal. Marie de Portugal, épouse & cousine germaine de Philippe, fille du Roi Don Juan III. & de la Reine Catherine, étoit née la même année & le même jour que son époux, circonstance singulière, & qui ne s'est peut-être pas rencontrée dans aucun autre mariage: cette Princesse étoit d'une beauté extraordinaire, d'une grande vertu, & d'un commerce tout à fait aimable; elle avoit des manières gracieuses, une douceur charmante, un son de voix ravissant, une gravité noble & majestueuse sans avoir rien de rude & de gênant. Le Pape envoya les dispenses nécessaires par un Légat exprès, qui fut aussi chargé de féliciter les nouveaux époux, & de faire à l'Empereur les complimens de

PARTIE I. LIVRE VII. 283

congratulation: Don Ferdinand Alvarez de Tolède fit la fonction de parain, & alla recevoir la Princesse suivi d'un cortège vraiment royal, & accompagné de deux Grands; le Cardinal de Tavera, Archevêque de Tolède, fit la cérémonie avec les solemnitez ordinaires.

Pendant que Philippe passoit son tems en Espagne dans les réjouissances à l'occasion de son mariage, Charles son père les armes à la main n'étoit occupé qu'à répandre la terreur chez ses ennemis. Pour cet effet il alla assiéger Luxembourg, dont le Roi François étoit encore le maitre, & qu'il avoit abondamment pourvu de toutes les munitions nécessaires pour une longue deffense: aussi les Assiégez, pleins de confiance dans le bon état de cette forte Place, parurent-ils ne pas craindre les forces de leurs ennemis, qui de leur côté redoublèrent leurs efforts pour en venir à leur honneur, ce qui leur réussit, & la ville fut prise en moins de treize jours de tranchée ouverte. De là l'Empereur mena son Armée au Siège de St. Dizier, qui passoit alors pour imprenable, & il l'emporta en peu de jours.

Entre les entreprises de cette campagne, il n'est pas permis de passer sous silence le Siège de Landreci. L'Empereur avoit résolu d'ajouter cette Place à ses conquêtes, & François, sur la nouvelle qu'elle étoit assiégée, vint en personne à son secours, dans le dessein même de donner bataille, s'il ne pouvoit pas autrement la délivrer. A la vue de deux puissantes Armées, où se trouvoient de part & d'autre les premiers Capitaines

taines de l'Europe, & qui avoient à leur tête deux Monarques guerriers, pleins de feu, animez par leurs haines personnelles, & qui s'étoient défiés en duel, on s'attend sans doute de voir des faits d'armes extraordinaires: tout ce grand appareil se réduit à quelques escarmouches, & se termine à une retraite, dont cependant les particularitez méritent un détail.

Aussitôt que l'Armée impériale eut formé le Siège de Landreci, François assembla la sienne pour secourir cette Place. Il parut bientôt en présence des ennemis à la tête de trente cinq mille hommes, savoir, douze mille Suisses, cinq mille Allemans, dix mille François, & huit mille Chevaux, disposez de cette manière. François de Bourbon Comte de St. Pol & l'Amiral commandoient l'avant-garde, où l'on avoit mis une partie des Suisses & des Allemans: le Roi & le Dauphin menoient le corps de bataille, qui étoit le plus considérable: l'arrière-garde, composée d'une bonne partie de l'Infanterie, marchoit sous les ordres des Ducs de Vendôme & de Guise. On ne marqua point de poste pour la Cavalerie légère, qui fut destinée à voltiger sur les ailes, pour découvrir les mouvemens des ennemis.

L'Empereur, qui se trouvoit alors à Cambrai, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la marche du Roi de France, qu'il vint dans son camp devant Landreci, avec la ferme résolution d'en venir aux mains, ce qu'il crut d'autant plus inévitable, que François paroissoit avoir la même intention.

Char-

Charles fut encore plus fortifié dans son dessein par l'arrivée d'un corps de quelques mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui amena: ainsi un jour de grand matin il se mit en mouvement, pour présenter bataille à son ennemi; Jove & nombre d'Historiens François assurent que ce fut le Roi qui la présenta à l'Empereur. Quoi qu'il en soit, cette disposition au combat n'eut d'autres suites que quelques escarmouches entre les deux camps, qui n'étoient séparés que par une petite rivière. Quelques Ecrivains raportent que François s'apercevant que ces attaques devenoient sérieuses, & que les Impériaux faisoient mine de passer la rivière, cria, *Donnez moi mes armes*, persuadé que l'action alloit s'engager, & qu'il n'étoit plus possible d'éviter le combat.

Des Auteurs prétendent qu'immanquablement tout l'avantage auroit été du côté des François, s'ils avoient attaqué les Impériaux, parce qu'ils étoient de beaucoup supérieurs, au moins en Cavalerie qui toute se trouvoit fraîche & en très bon ordre, de même que l'Infanterie; & de cette circonstance ces Historiens conjecturent que si la victoire ne se fût pas déclarée pour les François, ils ne pouvoient pas au moins courir risque d'être battus, ni qui plus est de faire une grosse perte. Sans m'embarasser dans de pareilles réflexions, voici ce qui arriva. François voyant les Impériaux travailler avec toute l'ardeur imaginable à construire un pont, pour passer la rivière, & le mettre dans la nécessité de combattre, (il faut

ob-

observer que les Impériaux s'y prenoient bien tard, & qu'ils auroient dû commencer cet ouvrage le jour précédent) à la vue de cette disposition des ennemis, François, après avoir murement délibéré sur ce qu'il lui convenoit de faire, prit le parti de décamper cette même nuit, ce qu'il exécuta avec si peu de bruit, que sa retraite lui acquit plus de gloire, qu'il n'en eut par le secours qu'il venoit de donner à Landreci à la face d'une puissante Armée: en effet il trompa les Impériaux avec tant d'habileté & d'adresse, qu'après l'action faite les plus habiles Capitaines de l'Empereur, qui avoient cru impossible aux François de leur échaper, ne pouvoient concevoir qu'ils eussent trouvé le moyen de se tirer d'affaire.

Cette retraite est trop vantée dans l'histoire, pour me dispenser d'en rapporter quelques particularitez. François fit semblant de vouloir se fortifier dans ses lignes: pour cet effet il fit allumer des feux par tout son camp, & disposer ses retranchemens de manière que les pieux qu'on avoit plantez à l'entour, paroïssent à la lueur du feu être autant de sentinelles: le Capitaine Salazar, qui fut commandé pour observer les mouvemens des ennemis, y fut trompé, à ce que Jove rapporte. A la faveur de ce stratagème, dès la même nuit qui se trouva assez obscure le Roi fit avec une diligence incroyable mettre en état l'artillerie & les bagages, fit ôter les sonnettes des mulets de charge, & tout ce gros attirail marcha vers Guise avec le moins de bruit qu'il fut possible: ensuite on régla la marche de l'Armée; un corps des meilleurs

Régimens de l'Infanterie & toute la Cavalerie couvroient l'arrière-garde, où, entr'autres troupes d'élite, on avoit laissé les Suisses. C'est ainsi que s'exécuta cette fameuse retraite: les François précipitèrent leur marche sans trompettes ni tambours, pendant que dans leur camp vuide le feu consumoit ces pièces de bois qui avoient si bien servi à tromper les ennemis.

Il faut convenir que cette action fit autant d'honneur au Roi de France, qu'elle fut honteuse aux Impériaux, qui ne pouvoient se mettre à couvert du reproche de s'être laissé surprendre, par une négligence impardonnable à des guerriers consommés dans les ruses de la guerre: aussi quand au jour, qui étoit le 2. de Novembre selon Langey & le 4. suivant Adriani, les Officiers ne virent personne dans le camp des François, ils parurent devant l'Empereur dans une extrême confusion, ils se regardoient les uns & les autres sans proférer aucune parole, ni même pouvoir trouver d'excuse à leur faute.

Aussitôt que la surprise où l'on fut dans les premiers momens put permettre d'agir, on fit courir la Cavalerie légère après les François, mais ceux ci avoient fait tant de chemin pendant la nuit, qu'il ne fut pas possible aux Impériaux de les atteindre: & bien loin de leur causer la plus petite perte, ils ne firent pas la poursuite impunément, parce que, comme ils couroient avec autant de desordre que les François observoient de précaution dans leur retraite, en traversant un bois dans le voisinage de Guise ils tombèrent dans une embuscade, où ils perdirent nombre

bre de leurs gens , & de plus , obligez de fuivre des routes détournées pour sortir de la forêt & éviter un passage si dangereux , ils rencontrèrent les bataillons Suiffes & la Cavalerie , qui se difpofioient avec tant de réfolution à les recevoir , qu'ils ne virent d'autre parti à prendre que de s'enfuir , après avoir toutefois perdu plus de deux cens hommes.

Tout le monde avoue que cette retraite eft, par les circonftances que je viens de rapporter , une des actions les plus remarquables dont il foit fait mention dans l'Hiftoire. Elle eft très glorieufe à François , en ce que ce Prince exécuta fans perdre un feul homme le deffein qu'il avoit formé de faire lever le Siège de Landreci , affaire qui étoit pour lui de la dernière conféquence. Ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher de le combler d'éloges , & n'ont trouvé d'autre fujet de le critiquer que cette oftentation de bravoure , qu'il fit paroître dans le commencement en homme qui ne refpiroit que le combat , pour fe retirer avec précipitation dans des circonftances où il fe trouvoit en état de mal-mener fes ennemis , ou au moins de n'avoir à craindre aucun échec. Quelque jugement qu'on puiſſe aſſeoir fur cette réfolution , on doit croire que ce Monarque eut de puiffantes raifons de prendre un tel parti : autrement eft il vraifemblable qu'il eût voulu manquer l'occafion , qu'il avoit toujours tant recherchée , de livrer avec avantage bataille à l'Empereur ? Auroit-il voulu fe couvrir de honte de gayeté de cœur , en refusant de meſurer fon épée avec fon plus cruel ennemi dans les
plus

plus heureuses conjonctures que la fortune pût lui offrir; comme si ces deux rivaux se fussent accordez à ne point compromettre leur propre réputation, par une attention concertée à fuir toutes les rencontres personnelles, pour donner lieu à leurs Capitaines d'exercer leur courage aux dépens de leur gloire?

Charles marqua le plus grand chagrin de cet événement; il fit à ses Capitaines les plus aigrés reproches sur leur négligence, il s'emporta même jusqu'à les accuser de lâcheté. Néanmoins, si l'on en croit quelques Politiques, tant de colére ne fut que pour couvrir les aparences; on prétend que dans le fond il étoit ravi de ce qui venoit de se passer, dans le but qu'il s'étoit proposé de faire des conquêtes autant qu'il le pourroit, mais sans rien hazarder: poussé de plus à cela par le besoin qu'il avoit alors de toutes ses forces, pour fournir du secours à son frère Ferdinand contre les armes victorieuses de Soliman, qui faisoit des ravages inconcevables en Hongrie, où il avoit conquis quantité de Places, & sacrifié à sa fureur un nombre infini de personnes, à la honte des Chrétiens. Sur ce motif, dit-on, il ne crut pas à propos de risquer une bataille, dont l'événement est toujours incertain, & dont le gain même lui auroit couté beaucoup de ses soldats; ce qui n'auroit pu que rendre Soliman plus fier & plus animé à poursuivre ses conquêtes, s'il eût connu son ennemi sans ressource du côté de l'Empire.

Sur quelque prétexte que les deux Armées se soyent séparées sans coup férir, l'Empe-

reur délogea dès le soir même, & fit prendre à ses troupes la route du Cambresis, où il vouloit les mettre en quartier, & où les François avoient abandonné leurs retranchemens. Pendant quelques jours il occupa sa Cavalerie légère à courir la campagne: mais, comme il n'étoit plus possible de mettre la saison à profit, vû que les frimats de l'hiver commençoient à se faire sentir, il licentia une bonne partie de son Armée, & lui-même partit le 7. de Novembre pour Cambrai. Il accabla cette ville du poids de sa colère: il ne pouvoit pardonner aux Habitans d'avoit trop ouvertement favorisé les François, & il ne voulut pas recevoir ce qu'ils alléguoient pour leur deffense, qu'ils n'avoient agi que par les ordres de leur Evêque, qui les y avoit sollicité avec les dernières instances. Dans les grands orages il n'y a que ceux qui sont couverts d'un bon manteau, qui ne souffrent aucune incommodité de la pluye: ce Prélat, qui étoit de la Maison de Croy, n'eut point de peine à faire sa paix avec l'Empereur par le crédit de ses parens; ainsi tout le ressentiment de Charles tomba sur cette malheureuse ville, qui fut condamnée à entretenir une forte garnison à ses dépens, jusqu'à ce qu'il eût fait bâtir une citadelle pour se mieux assurer de leur fidélité.

Du Bellai Langei raporte autrement ce fait. Il dit que l'Evêque, Seigneur de cette ville, s'étant brouillé avec les Habitans, eut recours à l'Empereur, qu'il pria de faire construire une citadelle pour contenir ces mutins dans le devoir; ce que, suivant cet Historien,

L'Empe-
reur va à
Cambrai.

rien, l'Empereur accorda d'autant plus volontiers, qu'il vit la chose absolument nécessaire pour ses propres intérêts.

Pendant son séjour en cette ville, il reçut la nouvelle d'une revolte arrivée au Pérou, dans la partie de cette Province soumise aux Espagnols. En voici le sujet. Après la mort de François Pizare, Almagre de Cusco se rendit maître du gouvernement, de sa seule autorité; ce qui déplut tellement à l'Empereur, que sur le champ il envoya dans ce Pays avec un bon nombre de troupes & le titre de Gouverneur, Christophe Vacca de Castro, homme de résolution, hardi, & également expert dans la marine & dans la conduite d'une Armée de terre. Malgré cette diversion considérable, Charles ne se dispensa pas de faire par tous ses Etats des levées, pour s'opposer aux desseins du Roi de France, qu'il favoit faire de grands préparatifs pour la campagne prochaine.

Sa haine contre ce Monarque ne put se borner aux moyens ordinaires, que les Souverains employent avec honneur pour vanger leurs injures: ce n'étoit pas assez pour lui d'agir contre son ennemi par la force des armes, il voulut mettre en usage la voye de la persuasion, faire servir sa langue d'instrument à sa passion, rendre en un mot le nom de ce Prince odieux à tout l'Univers. Dans cette

vue il convoqua à Spire une Diète générale des Etats de l'Empire, qui s'assemblèrent avec toute la promptitude possible au commencement de Janvier 1544. Charles y exagéra dans les termes les plus outrez les motifs, qu'il crut capables d'ébranler l'indigna-

Revolte
au Pérou.

1544

Convoca-
tion d'une
Diète gé-
nérale à
Spire.

Discours
de l'Em-
pereur
contre le
Roi de
France.

Effet
qu'il pro-
duit.

tion & la fureur contre le Roi Très-Chrétien: sa Ligue avec les Turcs pour saccager les Etats de la Chrétienté & s'enrichir de leurs dépouilles, l'incendie & le sac de la ville de Nice, l'esclavage de tant de pauvres Chrétiens, l'union des troupes Françoises avec celles de Soliman pour ravager les terres des Chrétiens de concert avec les Infidèles, & cent autres faits de cette nature. Ce discours fit tant d'impression sur tous les esprits, tant des Catholiques que des Protestans, que toute l'assemblée cria unanimement contre François, qu'on ne désignoit que sous les noms de Scythe & de Renegat; & non seulement ils promirent de joindre leurs forces à celles de l'Empereur, & de concourir de tout leur pouvoir à la ruine de la France; il fut encore arrêté qu'on n'auroit plus de commerce avec François, indigne de la société des Chrétiens comme déserteur de leur Religion, & même on convint de ne le plus reconnoître sous la qualité de Roi. En conséquence de cette dernière résolution, on refusa audience aux Ambassadeurs que ce Prince avoit envoyez à la Diète pour justifier sa conduite, & l'on porta la violence jusqu'à faire mille outrages au Gentilhomme qui vint de leur part demander des passeports.

En même tems l'Empereur fit toutes les démarches imaginables, pour engager Henri VIII. Roi d'Angleterre à conclure une Ligue contre la France. Il y parvint sans peine; Henri ne souhaitoit rien plus ardemment, pour s'assurer la possession tranquille de sa couronne: ce Monarque, depuis son divorce avec Catherine tante de Charle-

quint,

quint, depuis qu'il s'étoit séparé de la communion de l'Eglise Romaine, craignoit toujours que l'Empereur, le Pape, & le Roi de France, qui tous en particulier avoient de grands sujets de se plaindre de lui, ne prissent enfin la résolution de s'unir pour se venger ; ainsi il ne put lui arriver rien de plus agréable que de se voir hors d'inquiétude à ce sujet, par l'occasion qui se présentoit heureusement de faire alliance avec celui de ses ennemis qui étoit le plus puissant. Il signa donc un traité avec l'Empereur, & il ne le remplit que trop exactement pour la France, puisqu'il vint en personne à Calais avec une Armée de trente mille hommes, qui firent beaucoup de mal en Picardie.

De toutes parts la guerre se faisoit au desavantage des François ; l'Empereur de son côté faisoit des conquêtes : mais ses grands progrès firent ouvrir les yeux aux plus habiles Politiques, l'intérêt public changea les esprits à l'égard du Roi de France, la compassion succéda à ce grand fracas que la haine avoit produit contre ce Monarque, chacun vit avec peine l'agrandissement de Charles & la ruine prochaine de son ennemi, chacun vit avec crainte l'équilibre si nécessaire au repos des Etats détruit par la puissance prodigieuse de l'Empereur, qui ne pouvoit que nourrir une perpétuelle jalousie dans le cœur des plus foibles. Sur ces idées les plus sages s'étudièrent à jeter sous main des négociations de paix : sur tout on fit agir Eleonor, femme de François & sœur de l'Empereur, lequel remit la conduite de cette affaire à Granvelle & à un Dominicain de

la Maison de Guzman, Confesseur de Charles. A ces Agens se joignit le Cardinal Polus, qui s'y employa avec tant de succès, qu'il reçut un jour cette réponse favorable de l'Empereur, que pour le service de Dieu & le bien général de la Chrétienté, il étoit prêt d'ensevelir dans un éternel oubli les injures qu'il avoit reçues, & de recevoir une paix plus honorable qu'avantageuse.

Congrès
pour la
paix.

Après ces ouvertures, il ne fut plus question que d'envoyer des Députez pour mettre la dernière main au traité. L'Empereur nomma de sa part Ferdinand de Gonzagues & Granvelle, & de celle du Roi de France parurent l'Amiral d'Annebaut & Chemans Garde des Sceaux: le Congrès se tint à Crépi, bourg situé entre Chalons & Vitri. François avoit envoyé en Angleterre le Cardinal du Bellai, de Raimond Premier-Président du Parlement de Rouen, & de l'Aubepine Conseiller & Secrétaire d'Etat, pour prier Henri d'intervenir au traité. Comme toutes les parties se trouvoient disposées à un accommodement, on fut bientôt d'accord des conditions, qui furent signées le 17. de Septembre en la manière suivante.

Condi-
tions.

» le Roi de France seroit obligé de fournir
 » un grand nombre de troupes à l'Empe-
 » reur, pour servir dans la guerre contre les
 » Turcs. Que les deux Monarques pren-
 » droient de concert des mesures convena-
 » bles pour les autres intérêts de la Reli-
 » gion. Qu'ils feroient une restitution ré-
 » ciproque de tout ce qu'ils avoient pris l'un
 » sur l'autre pendant la guerre. Que l'Em-
 » pereur donneroit en mariage au Duc d'Or-
 » léans,

PARTIE I. LIVRE VII. 295

léans, ou sa fille, qui auroit pour dot les
 Pays-Bas & la Bourgogne, que Charles
 possédoit du Chef & comme héritier de
 son Ayeule; ou sa nièce, en donnant l'in-
 vestiture du Duché de Milan: à condition
 néanmoins, en ce dernier cas, que l'Em-
 pereur retiendroit en son pouvoir les Châ-
 teaux de Milan & de Crémone, jusqu'à
 ce que le Duc eût un fils de son mariage.
 Que pendant tout ce tems (jusqu'à l'en-
 tière remise du Milanez) le Roi de Fran-
 ce de son côté garderoit les fortresses des
 Places, qu'en vertu de ce traité il devoit
 rendre au Duc de Savoye. Enfin que dans
 l'espace de six mois l'Empereur seroit obli-
 gé de déclarer lequel des deux mariages il
 jugeroit à propos d'accomplir".

François refusa d'abord de signer ce traî-
 té, avant que l'Empereur eût fait sortir son
 Armée de ses terres; à quoi Charles, qui ju-
 gea qu'un pareille démarche de sa part seroit
 un affront dans l'état de supériorité où il se
 trouvoit, répondit qu'il ne se retireroit pas, à
 moins que le Roi ne l'y forçât ou par la voye
 des armes, ou par sa plume. Ce fut donc
 une nécessité d'en passer par tout ce que
 l'Empereur voulut. Ainsi, pour terminer
 heureusement cette grande affaire, l'Amiral
 d'Annebaut, qui avoit négocié la paix, eut or-
 dre d'aller à Brusselles pour être présent à la
 signature du traité. Il trouva l'Empereur tel-
 lement accablé des douleurs de la goute,
 qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme
 il étoit obligé de soutenir sa main droite de
 la gauche pour écrire, il dit à l'Amiral avec
 autant de franchise que de majesté, en com-

mençant son nom, *De grace, Monsieur l'Amiral, jugez par ce que vous voyez, s'il est permis de douter que je ne remplisse fidelement les articles de ce traité; si en tems de paix je suis hors d'état de me servir de mes doigts pour tenir une plume, combien peu à plus forte raison le serois-je de tenir une épée, s'il s'agissoit de combattre à la tête de mes Armées.*

L'Amiral avoit amené une nombreuse suite de Gentilshommes, qui marquèrent un empressement extraordinaire de voir l'Empereur; mais ils ne pouvoient commodément satisfaire leur curiosité, parce que ce Prince gardoit le lit. Pour se donner ce plaisir, ils montèrent avec une liberté toute Françoisise sur les tables, sur les bancs, sur les chaises, & autres meubles, sans s'apercevoir qu'ils gâtoient & qu'ils brisoient tout: ce qui obligea un Gentilhomme de la Chambre de leur crier qu'ils eussent plus de circonspection pour le lieu où ils étoient; *Hé de grace*, lui répondirent-ils avec une vivacité aussi obligeante que pleine d'une flatteuse impatience, *de grace, Monsieur, laissez nous nous rassasier du plaisir de voir à notre aise le plus vaillant & le plus illustre Monarque de la Terre.*

Cette paix fut célébrée de part & d'autre par des réjouissances infinies: l'artillerie ne cessa de retentir dans les forteresses & les villes, ce fut dans les deux Camps une décharge continuelle du canon, on y alluma des feux de joye; &, comme s'il n'y en eût eu qu'un, les Impériaux & les François se rendoient visite avec un empressement qui marquoit leur joye de la réconciliation de leurs Souverains. On dépêcha un Exprès

PARTIE I. LIVRE VII. 297

à Rome pour y porter cette nouvelle, le Pape ordonna des actions de graces à Dieu par toute la Chrétienté, il solemnisa lui même cet événement par des processions sans nombre; & sur le champ il envoya faire aux deux Monarques des complimens de félicitation par des Nonces Apostoliques: Jean-François Sfondrate, Archevêque d'Amalfi, qui fut depuis Cardinal, & père du Pape Grégoire XIV. ayant été marié avant que de prendre les Ordres sacrez, ce Prélat se rendit à la Cour de l'Empereur, & Dandinno Secrétaire de Sa Sainteté alla à celle de France, où peu d'années auparavant il avoit déjà exercé la Nonciature. Tous les Princes d'Italie & d'Allemagne, principalement la République de Venise, qui avoient été compris dans le traité, firent partir des Ambassadeurs, pour témoigner la part qu'ils prenoient au retour de la tranquillité publique.

On porta alors des jugemens bien différens sur cette paix, & jamais affaire n'a été écrite par les Historiens avec plus de contrariété que celle-ci. Les uns raportent que François en précipita la conclusion, sur les remontrances de ses Plénipotentiaires, qui lui firent connoître la nécessité de conclure avant que l'Empereur eût reçu la nouvelle de la prise de Boulogne, que les Anglois venoient d'emporter depuis peu de jours: c'est ce qu'on lit dans les mémoires de Langey. Cet Auteur ajoute, avec ceux qui disent la même chose, que le Dauphin, qui bruloit du desir de se signaler par des exploits militaires, aprit avec chagrin les conditions de ce traité, où il ne pouvoit souffrir qu'on

Jugemens sur cette paix.

eût accordé de si grands avantages à l'Empereur, quoique ce Prince fût dans les terres de France à la tête d'une puissante Armée; encore moins, dit-on, suportoit-il qu'on eût pris si peu de mesures pour s'assurer de l'exécution de ses promesses, après la triste expérience qu'on avoit faite tant de fois que sa parole seule n'étoit pas une sûreté suffisante.

D'autres écrivent que toute l'Europe marqua une surprise extrême, de voir l'Empereur se résoudre enfin à promettre le Duché de Milan ou les Pays-Bas, après que jusqu'alors avec une obstination invincible il avoit refusé de souscrire à la cession de ces Etats, à l'occasion desquels il avoit donné lieu à tant de guerres. Sur la perspective de ces faits, ces Ecrivains ont avec une audace incroyable hazardé des conjectures sur les vues secrètes de l'Empereur, & ont prétendu avoir pénétré si ce Prince eut réellement envie d'effectuer sa promesse; ou si, dans l'urgente nécessité qui le pressoit alors de consentir à un accommodement, par l'impuissance d'entretenir une si forte Armée, il ne prit le parti d'entendre à un traité de paix, que dans la vue d'avoir le tems de rétablir ses affaires, pour recommencer la guerre avec avantage. Il y a même de ces Auteurs assez téméraires, pour oser asseoir les plus odieux jugemens à l'égard de la conduite que Charles tint avec le Pape à cette occasion. Il est vrai que le Pontife n'eut rien plus à cœur que d'engager l'Empereur à faire la paix: nous avons vu les vives instances qu'il fit toujours pour cela dans ses conférences

férences avec ce Prince : il ne se rebuta pas du peu de succès de ses sollicitations , il envoya depuis plusieurs Légats à cet effet, & même dans l'espace de quelques mois le Cardinal Farnese son neveu étoit passé deux fois en Flandres : toutes ces démarches avoient été inutiles, & tout d'un coup l'Empereur prend le parti de s'accommoder, & l'affaire se termine avec tant de précipitation, que le Pape n'en reçoit la nouvelle qu'après la conclusion du traité. C'est sur ces dernières circonstances, qui dans le fond sont véritables, que les Ecrivains dont je parle se donnent la torture pour produire les plus ridicules chimères touchant les motifs de cette opiniâtreté de l'Empereur à ne pas se rendre aux prières du Pontife. Là-dessus ils décident qu'il ne peut point y en avoir eu d'autre, qu'un fond de mépris pour la personne du Pape. Adriani va plus loin dans le détail de ce fait : il ajoute que pendant le congrès, l'Empereur ayant appris que deux Cardinaux étoient en chemin pour intervenir dans ce saint ouvrage, il leur envoya ordre de ne point passer Lion, dans la crainte que ces Agens du St. Siège ne remissent dans les esprits la discorde & la haine par leurs intrigues. On peut assurer que ce conte est du dernier ridicule, pour ne rien dire de plus. Est il permis de s'imaginer que Paul pût avoir la plus petite apparence d'intérêt à fomenter la guerre, à l'âge de quatre-vingts ans, dans le tems que les Turcs menaçoient de porter le fer & le feu dans les terres de l'Etat ecclésiastique? Ne voit-on pas au contraire que toutes les vues du

Pape devoient tendre à presser la paix entre les Princes Chrétiens, & à les réunir contre l'ennemi commun, pour mettre ses domaines à couvert de la puissance redoutable des Infidelles?

Pour moi je le déclare, je n'ai jamais eu la démangeaison de chercher sans nécessité dans les actions d'autrui des objets de critique; j'ai toujours été éloigné de cet esprit de subtilité qui veut creuser dans les plus secrètes pensées des Princes. Sur ce principe, je ne m'amuserai point à forger, d'un ton de prophète, des pronostics sur ce qui seroit arrivé, si le mariage convenu avoit eu lieu: je me contente de rapporter historiquement qu'immédiatement après la mort de François Sforce, l'Empereur avoit offert l'investiture du Duché de Milan au troisième fils du Roi de France, pour la dot de celle des Princesses d'Autriche qu'il jugeroit à propos de donner en mariage à ce Prince, à condition qu'il reconnoitroit tenir cet Etat en fief de l'Empire & du chef de sa femme: ce que François avoit refusé, pour ne point porter atteinte à ses prétentions, sur lesquelles il fondoit un droit héréditaire. Depuis peu Sa Majesté Impériale avoit rejeté à son tour l'accommodement que le Cardinal Farnesé avoit proposé sur cette affaire, parce qu'il se croyoit trop grièvement offensé par le Roi de France, auquel il vouloit faire voir qu'il étoit en état de se vanger, d'autant plus qu'il tenoit sa réputation & la prééminence de sa dignité intéressées à ne point éteindre si facilement, par une paix feinte, le juste ressentiment
d'une

PARTIE I. LIVRE VII. 301

d'une injure auffi grave que celle de s'être ligué contre lui avec le Turc.

A l'égard du mariage de fa fille & de la dot des Pays-Bas, j'ai déjà dit qu'après fon retour de France, lorsqu'il traversa ce Royaume pour aller punir les Gantois, il renouvella cette offre, d'autant plus qu'elle avoit été résolue dans le Conseil d'Espagne, par le Roi des Romains, & par la Reine Marie: néanmoins François ne voulut pas même permettre qu'on lui portât cette proposition. Ce fut donc une démarche glorieuse à Charles, d'avoir, en faveur du bien de ses Sujets & du repos de la Chrétienté, pris généreusement la résolution d'accorder la paix à ses ennemis, dans le tems qu'il faisoit vivre une nombreuse Armée au milieu de leurs terres, & d'avoir offert cette paix sous les mêmes conditions qu'ils avoient eux-mêmes rejettées auparavant, quoique plus avantageuses, débarrassés qu'ils étoient de ces difficultez & de cette contrainte où la nécessité de leurs affaires sembloit alors les avoir réduits.

Mais pour achever ce qui concerne cette matière, ces deux Monarques, autant que j'ai pu m'en éclaircir, se trouvoient également forcez de faire la paix. Le Roi de France avoit sur les bras deux puissans ennemis, qui le ferroient de près: d'un côté le Roi d'Angleterre avoit déjà mis le Siège devant Boulogne, Charles de l'autre vivoit à discrétion sur ses terres avec une Armée victorieuse; & pour comble de malheur, son Royaume, quoique le plus fertile & le plus abondant qu'il y ait dans l'univers, étoit si

Raisons
des deux
Monar-
ques pour
faire la
paix.

entièrement ruiné, que ses Sujets pouvoient à peine lui fournir les taxes & autres contributions ordinaires.

L'Empereur n'étoit pas dans une situation plus aisée. La revolte du Pérou qu'il lui importoit tant d'assoupir; les Etats héréditaires de son frère à la veille de tomber sous le joug des Ottomans; l'Allemagne menacée au dehors par ces mêmes ennemis communs du nom Chrétien, & au dedans déchirée par les troubles de Religion, tous ses Princes outre cela aliénez de son service par la jalousie qu'ils avoient de ses victoires; l'Espagne totalement épuisée; le Duché de Milan & le Royaume de Naples réduits à la dernière indigence par de si longues guerres: tel étoit l'état des affaires de Charles. Ce détail fait assez connoître que toutes sortes de raisons les plus pressantes obligeoient les deux Monarques de sacrifier leur haine à leurs besoins, & d'en revenir aux anciennes conditions rebutées de part & d'autre: joint à ces motifs de politique & d'intérêt particulier, le desir d'avoir chacun la gloire de remettre le calme dans la Chrétienté.

Grande
prudence
des Veni-
tiens.

Les Venitiens ne contribuèrent pas peu à rendre la paix facile, non qu'ils s'y fussent employez ouvertement; (car ces habiles Politiques, si fameux par la profonde sagesse qui regne dans toute leur conduite, observoient de loin les suites & le succès de cette guerre, pour se déclarer à propos & fournir leur secours où ils le jugeroient nécessaire; & comme ils ont eu de tout tems pour principe fondamental de leur politique, de veiller à la sûreté de l'Italie, à la vue de la

la guerre animée que ces deux rivaux se faisoient en Flandres, ils s'étoient rendus extrêmement attentifs à tous leurs mouvemens) les Vénitiens, dis-je, n'eurent pas peu de part à la conclusion de la paix, en ce qu'ils se firent toujours un point fixe de ne prendre aucun parti. François éprouva leur fermeté sur cet article. Il envoya à Venise en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire Barthlemi Cavalcante, qui avoit la réputation d'être l'homme le plus éloquent de son siècle, pour solliciter la République à joindre ses forces à celles de son maître, & à engager les autres Princes d'Italie à suivre cet exemple. Ce Ministre fit un très long discours, (que Campana raporte tout entier ;) & le Doge au nom du Sénat, après avoir discuté quelque tems les propositions brillantes de l'Orateur, qui s'étoit efforcé de faire voir l'infailible succès de la Ligue contre l'Empereur, lui répondit qu'il remercioit Sa Majesté Très-Chrétienne de ses offres ; mais que la République, n'ayant d'autre ambition que de se maintenir dans une douce tranquillité, étoit contente du petit Etat où elle se voyoit renfermée ; que tous ses soins se bornoient à assurer son ancienne liberté & le repos de l'Italie ; & qu'elle comptoit avoir des forces suffisantes pour remplir ce but, sans se laisser flatter par la vue d'étendre ses limites, sans vouloir s'embarquer dans les embarras d'une guerre ruineuse, enfin sans courir le risque, sur une espérance fort incertaine, de perdre ce qu'elle possédoit alors sans trouble & dans une profonde sécurité.

Cette

Cette déclaration fut adoucie par les témoignages les plus vifs de l'attachement sincère de la République aux intérêts du Roi, mais il n'y eut pour cela rien de conclu. Ce fut un coup mortifiant pour l'Ambassadeur, qui, plein d'une orgueilleuse confiance en la force de ses discours, s'étoit imaginé qu'il n'auroit qu'à ouvrir la bouche pour entraîner tous les suffrages par le torrent de son éloquence. Quoiqu'il se vît trompé dans son attente, il ne put pas croire, tant il étoit rempli de lui-même, que le Sénat ne se fût pas laissé persuader s'il n'avoit eu des raisons secrètes de ne pas suivre la route qu'il leur prescrivoit. Sur cette idée, qui s'accordoit si bien avec son amour-propre, il se figura que les Venitiens avoient tramé quelque complot secret contre la France, puisque, selon lui, leur refus à se déclarer contre l'Empereur étoit une preuve certaine de leur affection pour ce Prince. Il se trompoit grossièrement: le Sénat n'agissoit que pour l'avantage de l'Italie qui faisoit l'unique but de sa politique, & pour y parvenir il ne concevoit de moyen plus sûr que de ne fortifier aucun des deux partis de son alliance. Cavalcante, de retour à Paris, fit au Roi un rapport conforme à ses préjugés, & le prévint si bien sur la partialité de la République, que ce Monarque, conduit par les soupçons qu'il avoit pris & par la vue des périls qu'il envisageoit de cette part, prit le parti le plus propre à animer cette République.

Indignation de Soliman au sujet de la paix.

A la nouvelle de la paix, Soliman ne put retenir les mouvemens de sa colère: il fit faire

faire de sanglans reproches à l'Ambassadeur de France par son Premier-Vifir, qui eut ordre de dire à ce Ministre que le Roi son maitre avoit dans cette occasion mis au grand jour l'inconstance de sa Nation, par l'infidélité qu'il avoit eue de faire la paix sans sa participation, après l'avoir engagé par ses instances, ses soumissions, & ses promesses, à le secourir si puissamment; qu'il étoit de son devoir & de son honneur de n'écouter aucune proposition d'accommodement, sans agir de concert avec lui; enfin que dans la suite le Roi auroit tout lieu de se repentir de cette démarche précipitée; qu'il chercheroit peut-être alors dans l'alliance du Grand-Seigneur de quoi réparer les mauvais effets de sa première faute, mais qu'il ne seroit plus tems, & qu'il ne trouveroit plus de ressource à la Porte.

Parmi ces récits de guerre & de paix, je ne crois pas hors de la gravité de l'histoire de parler des amours de Charles avec Eliodore de Plombes, Demoiselle Allemande, du territoire de Ratisbonne. Cette Dame eut le bonheur de se faire aimer de ce grand Empereur avec tant de passion, qu'il ne songea pas même à sauver les apparences aux yeux du public: car il est à remarquer que, quoiqu'il eût aimé tendrement toutes ses maitresses, cependant sa prudence mit toujours des bornes à ses amours, & il fut réprimer avec tant d'attention les mouvemens de son cœur, qu'on ne le vit jamais tomber dans les excès inséparables d'une violente passion. Il avoit sur cela une maxime, qu'on lui entendoit souvent proférer, savoir, qu'il n'étoit pas

Nouvel-
les amours
de Charle-
quint.

éton-

306 VIE DE PHILIPPE II.

étonnant que les Princes suivissent plus aveuglément que les autres hommes les apêrits de leurs sens, parcequ'ils avoient plus d'occasions de se satisfaire; mais que par cela même ils étoient plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le scandale, pour ne pas mettre leur dignité en compromis, & ne pas affoiblir par la connoissance qu'on a de leurs dérèglemens le respect dû à leur naissance & à leur rang. En effet les amours de cet illustre Monarque ne causèrent jamais de scandale dans ses Etats; il ne voulut jamais avoir de commerce avec des femmes du commun, ni deshonnorer aucune famille: mais quand on lui propoisoit une Dame dont on lui faisoit entrevoir la conquête facile, (car d'ordinaire les Princes ne manquent pas de Ministres de cette espèce) il s'informoit sur le champ avec le dernier soin de la qualité & de toute la parenté de la personne, & si elle se trouvoit alliée à des Seigneurs de distinction, il deffendoit qu'on lui en parlât davantage. Entr'autres exemples de cette modération, on cite ce qu'il fit à la Cour de France. Un Gentilhomme lui offrit de mener dans sa chambre une Dame de la première qualité. Cette proposition ne doit pas se faire à un Empereur, répondit-il, surtout à un Empereur qui n'a rien plus à cœur que de ne pas manquer aux devoirs de la reconnaissance; & ce seroit une tache à ma réputation, d'ôter en secret dans cette Capitale l'honneur à une personne, pendant que j'y reçois en public des honneurs infinis. Et sur ce que l'autre lui répliqua qu'en pareille rencontre les Princes relevoient beaucoup l'honneur des familles, au lieu d'y donner atteinte: Pen-

convieudrois avec vous, reprit l'Empereur, si tout le monde avoit sur son honneur les mêmes idées, que vous paroissez avoir sur le vôtre.

Il fit à Naples une mémorable action de générosité. On le sollicitoit de se procurer la jouissance d'une Dame très belle, dont le mari avoit servi à l'expédition de Tunis; cette Dame n'auroit peut-être pas été cruelle, dans la vue d'acquérir par ce moyen de la faveur & du crédit: Charles, bien loin de la mettre à cette épreuve, répondit avec une grandeur d'ame incomparable, *A Dieu ne plaise que j'ôte l'honneur à une Dame, dont le mari défend le mien par son épée au risque de sa vie.* J'ai déjà rapporté son intrigue avec la Princesse de Bisignano: je dois ajouter une circonstance à la louange de ce Monarque, c'est que s'il eut des faveurs de cette Dame, il fut si bien en dérober la connoissance, qu'on n'a jamais pu approfondir la vérité de ce commerce, & ses Courtisans n'avoient que de simples soupçons de la conduite de leur Souverain, quoique la Princesse ne prît aucun soin de cacher la violence de son amour.

Après cette digression, je reviens au détail de la nouvelle aventure. Pendant que l'Empereur étoit à Cambrai, une Dame, nommée Catherine, veuve de Ferrand de Plombes, mère d'Eliodore dont il est ici question, vint avec sa fille le trouver, pour le supplier d'avoir quelque égard au malheur qui étoit arrivé à sa famille, savoir, qu'elle restoit chargée de deux filles, & sans bien pour faire subsister sa famille; qu'elle avoit perdu au service de Sa Majesté Impériale un fils uni-

que

que qui faisoit toutes ses espérances ; & que, pour comble d'infortune, elle s'étoit entièrement épuisée à lui former un équipage, digne d'un Gentilhomme de sa naissance.

Charles, qui naturellement étoit compatissant & généreux, fut touché du malheur de cette veuve & de sa fille qui n'avoit pas plus de vingt deux ans. Après avoir pris part avec bonté au triste état de cette Maison, sur le champ pour les mieux consoler il leur assigna une pension capable de soutenir honorablement leur noblesse. D'abord l'Empereur n'eut aucun dessein sur cette Demoiselle, il ne fit que suivre les mouvemens de sa compassion ; mais il ne fut pas longtems sans devenir éperduement amoureux, comme c'étoit la vue de la mère, qui n'avoit amené sa fille que dans l'espérance que sa grande beauté & les agrémens de son esprit surprendroient le cœur de son Souverain. En effet cette aimable personne s'assura bientôt de cette conquête. Ce fut à l'occasion d'un bal où elle fut invitée, & où l'Empereur devoit venir : elle y parut avec un éclat éblouissant ; le Monarque ne put tenir contre tant de charmes, & il sentit en un moment une passion si violente, qu'il ne put s'empêcher d'en faire à la belle sa déclaration. Cette attaque eut un effet d'autant plus prompt, qu'il y avoit un dessein prémédité de lui inspirer de l'amour : aussi la Demoiselle, pendant la fête, n'avoit pas manqué par de certains coups d'œil lancez avec art de lui ouvrir le chemin de la place ; & la brèche une fois faite elle fut mettre à profit les instructions de sa mère : elle se

rendit de bonne grace, mais d'une manière propre à ferrer plus fort la chaîne d'un cœur passionnément amoureux.

En effet elle ménagea la tendresse de son vainqueur avec tant d'esprit, elle fit valoir ses charmes avec tant d'art, qu'on entendit dire souvent à l'Empereur, que jamais il n'avoit éprouvé la violence de l'amour avec plus de force, quoique sa conquête eût été facile : toutes les actions de sa belle maîtresse l'enchantotent, ses moindres gestes le mettoient hors de lui-même, chacune de ses paroles portoit dans son cœur autant de traits enflammés. Peu après, quand il fut sur le point d'aller se mettre à la tête de son Armée, il l'envoya à Brusselles, où il avoit dessein de se rendre à la fin de la campagne, & pour l'avoir plus près de lui : de son côté la charmante Eliodore répondit parfaitement à l'excès de la passion de son amant, & pour le convaincre de la grandeur de son amour, elle alla plusieurs fois le voir dans son Camp en habit de cavalier, dans la vue de lui témoigner par cette galanterie qu'il lui étoit impossible de vivre longtems absente de son cher Prince, dont l'extrême tendresse la rendoit elle-même moins la maîtresse de son cœur que son esclave.

Ces visites eurent des suites douloureuses pour le passionné Monarque ; il eut une attaque de goute plus violente qu'à l'ordinaire : sa belle maîtresse voulut en quelque façon réparer le mal dont elle étoit la cause, elle ne l'abandonna pas pendant qu'il gardoit le lit à Brusselles, elle tâchoit par ses soins d'adoucir ses douleurs, en mettant elle-

elle-même les remédes sur les parties attaquées, elle le consoloit par de vives assurances de la part qu'elle prenoit à son état, elle n'oublioit rien pour faire diversion à son mal par les charmes & l'enjouement de sa conversation. Ces attentions, de la part d'une maitresse adorée, & qui prouvoient chez elle un retour sincère, touchèrent extrêmement la délicatesse de l'Empereur, qui, quoique nourri dans le tumulte des armes & dans la vie dure d'un guerrier, étoit très sensible à ces raffinemens d'un amour tendre: mais, si l'amant y trouvoit son compte, le malade aprit par une triste expérience, qu'*il n'est rien de plus contraire à la goute, que les caresses d'une femme.*

Il est certain que Charles eut toute sa vie un penchant invincible pour le sexe, passion qui par une certaine fatalité paroît être l'apanage des Princes: mais, comme je l'ai dit, il fut couvrir ses intrigues de tant de réserve & de prudence, qu'elles échappoient à la pénétration de toute sa Cour; &, ce qui mérite un éloge particulier, on ne le vit jamais dans le fort même de ses amours abandonner les soins du gouvernement, tant il avoit à cœur le bien de ses Sujets, ni faire la moindre démarche qui pût donner atteinte à sa réputation, ou à la dignité de son caractère. Parmi un grand nombre de maitresses qu'il eut, deux seules furent déclarées & connues; la mère de Marguerite, Duchesse en premier lieu de Florence, ensuite de Parme, ainsi que je le dirai fort au long dans un autre endroit; & la Plombes, qui paroissoit née pour les amours, mais qui fut en butte

aux murmures & à la jalousie des Courtisans par sa trop grande assiduité auprès de l'Empereur, auquel elle sembloit être collée pour recevoir ses caresses: en quoi ses envieux ne vouloient pas considérer que les soins & les services, à mon sens, sont plus propres à former un attachement indissoluble, qu'une passion qui n'a d'autre objet que le plaisir & la sensualité.

Qu'il me soit permis de sortir du fil de l'histoire, pour faire quelques réflexions au sujet de ce penchant à l'amour qui se trouve chez les Princes. Je commence par cette vérité, qu'entre toutes les conditions il n'y en a point de plus misérable que celle des Princes, par cela même qu'ils sont au dessus de tous les autres hommes. Les Politiques consomment la plus grande partie de leur vie à savoir quelles vertus sont nécessaires à un Souverain, à quels vices il doit principalement fermer l'entrée de son cœur, pour se rendre respectable jusqu'à la dernière postérité, & se voir durant sa vie l'objet de l'amour de leurs Peuples: ces Messieurs font leur étude favorite de cette question, ils raffinent leur esprit à la décider, ils y donnent tout leur tems, toutes leurs veilles. Mais comme ces mêmes Politiques ne sont pas nez Princes ni élevez à leur état, ils regardent les Princes avec des yeux de Particuliers, c'est à dire, ils les croient d'une autre trempe que le reste des hommes. Il n'est rien plus facile que de prescrire avec tant d'assurance les devoirs des Princes; mais est il aussi aisé aux Princes de mouler leur tempérament sur les idées des Politiques, qui

Réflexions politiques sur le penchant des Princes à l'amour.

for-

312 VIE DE PHILIPPE II.

sortent si fort des règles ordinaires de la nature, qui sont si contraires à l'expérience, & qui ne sont vraies que dans la théorie la plus abstraite?

Si l'on demandoit à tout un Peuple de quel caractère il voudroit avoir un Souverain, de quelles vertus il le souhaitteroit orné, de quels vices il exigeroit qu'il se dépouillât, croit-on de bonne foi que ce même Peuple donneroit une réponse fixe & unanime? Tantôt il choisiroit un Saül, peu après un David seroit de son gout, les uns n'en connoitroient point de plus convenable qu'un Pharaon superbe, les autres se déclareroient pour la douceur d'un Joseph. Dans certains momens ce Peuple se révoltera contre la bonté de Constantin, avec autant de vivacité qu'il détestera la cruauté de Néron: quelquefois il applaudira aux vices, tour à tour il fera triompher la vertu; & le plus souvent, ce qui est pis, il ne saura pas rendre raison de la préférence qu'il a donnée à un Prince honnête homme ou vicieux. Si j'étois né dans les ténèbres du Paganisme, je déciderois hardiment que la bonté dans un Souverain devient inutile pour le gouvernement de ses Sujets; je souhaitterois aux Peuples de mauvais Princes plutôt que de bons; mais puisque la divine Providence m'a fait naître dans le sein de la Religion Chrétienne, à Dieu ne plaise que je soutienne un pareil sentiment.

Ordinairement les Peuples se conduisent par des voyes inconnues aux Princes, & qui peuvent être encore moins pénétrées par les Politiques. Les passions, la licence, le chan-

changement, les caprices, l'inconstance, la rage, les violences, les rapines, le desordre; voila les ressorts des mouvemens populaires. Si les Peuples prenoient la Raison pour guide de leurs actions, ils n'auroient point d'autre volonté que celle de leur Souverain; c'est là qu'ils doivent chercher & prendre la règle de leur conduite: bien loin de suivre cette maxime si convenable au repos des Etats, ils ne veulent souffrir aucun joug, & semblables à des bêtes féroces, plus leurs Princes travaillent à les faire rentrer dans l'ordre & dans le devoir, plus ils se portent avec violence aux derniers excès de cruauté & de fureur. Qu'on demande aux Anglois, qui au grand scandale de l'Univers ont conduit sur un échafaut leur Roi tout innocent qu'il étoit, qu'on demande à ces Peuples de quel caractère ils voudroient que fussent les possesseurs de leur Couronne; je suis assuré qu'on trouveroit chez eux autant d'opinions que de têtes.

Que peut-on dire de cette Nation indomptable, les Napolitains, qui, sous prétexte de remédier aux desordres de la mauvaise administration des Ministres, ont tant de fois chassé leurs Souverains, pour mettre sur leur Trône des misérables de la plus vile populace? Quelle qualité, quelle vertu ont-ils trouvée dans un Masanello, qui le rendit digne, je ne dis pas de porter une Couronne, mais même d'être mis au nombre des hommes les plus communs? Cependant ce Masanello, cet ignoble petit Pêcheur, qui n'avoit jamais eu de commerce qu'avec la plus méprisable canaille, cet indigne Ma-

fanello se voit en un moment Chef d'un grand Peuple, qui le porte à la Souveraineté avec des acclamations sans exemple, peut-être, & même sans peut-être, avec plus d'applaudissement & de réjouissances, que n'en marquèrent jamais les Israélites à l'exaltation de Moyse. Si l'on veut faire un parallele exact de l'histoire du Peuple Juif dans les saintes Ecritures, avec les annales de Naples, on verra que jamais Moyse ne rencontra dans les Hébreux tant d'obéissance, tant de respect, que les Napolitains en rendirent à Masanello. Quelle monstrueuse disproportion! Moyse, vrai & légitime Conducteur de la Nation chérie de Dieu, n'éprouve qu'infidélité, que transgression, que mépris de la part de son Peuple; les Napolitains combent de soumission, révèrent jusqu'à l'adoration un Masanello usurpateur & couvert de vices. Tel est le contraste impénétrable des Peuples. Après cela, que les Politiques présentent aux Princes des règles de conduite, qu'ils leur conseillent de gouverner leurs Sujets avec bonté, à quoi servira cette bonté, si les Peuples non seulement n'en sont pas touchés, mais même si elle devient la cause de leurs revoltes? Je neveux pas dire pour cela qu'un Prince ne doit pas se concilier l'affection de ses Sujets, sans laquelle il est certain qu'il lui est difficile d'être assuré de sa vie; mais tout mon but est de faire entendre que les Politiques ne doivent pas se récrier avec tant de hauteur contre les défauts & les vices des Souverains.

Un Prince s'attire la haine de ses Sujets
par

par quatre voyes, favoir, par la cruauté, par l'avarice, par l'innovation, & par l'amour des femmes; quatre vices, qui d'ordinaire regnent avec plus d'empire sur ceux qui sont plus obligez de les avoir en horreur. La cruauté rend un Prince odieux, entant qu'elle est l'ennemie de la clémence, vertu qui doit briller dans un Prince plus souverainement que les autres, & qui anime plus particulièrement l'obéissance & l'affection des Sujets. La cruauté est le propre des bêtes féroces, & par cela même contraire à la nature des hommes: ainsi, quiconque se revêt du caractère de cruauté, devient une bête féroce sous la figure humaine; & je ne fais si l'on ne doit pas excuser les revoltes des Peuples, qui se portent à des excès de fureur & de cruauté contre un Souverain qui s'est dépouillé de tout sentiment d'humanité, pour prendre la nature d'une bête féroce, surtout quand les Ministres gouvernent dans le même esprit. Les Parthes prirent une haine insurmontable pour Cotarzes, parce qu'il avoit inhumainement sacrifié son propre sang à sa fureur, & sans respect pour leur Roi ils massacrèrent tous les Ministres de sa cruauté. Vitellius devint l'horreur de tout l'Empire, pour avoir fait assassiner Dolabella parent de Galba. Idibalde, Roi des Goths, qui sont aujourd'hui les Suédois, tomba dans une pareille disgrâce, pour avoir fait mourir Ursa. Et l'Empereur Claudius, qui faisoit les délices des Romains, vit changer l'amour & le respect de ses Sujets en une haine générale, aussitôt qu'Appianus Silanus eut péri par ses ordres,

316 VIE DE PHILIPPE II.

Une autre source de la haine des Peuples, & bien souvent de leurs revoltes, est l'avarice d'un Souverain, si cependant il est possible qu'un Prince soit avare. Véritablement cette soif insatiable des richesses est un des vices les plus capitaux, dont un Prince puisse flétrir son nom. Livré à une passion aussi infame, à quelles violences ne se portera-t-il pas, pour satisfaire son avidité? Tout le monde réduit à la misère par les exactions du gouvernement, des Sujets privez des moyens de pourvoir à leur propre subsistance; & ce qui est pis, taxes onéreuses & continuelles: voilà les funestes suites de l'avarice du Prince, mère de la tyrannie, qui impose un joug dur & insupportable, d'où naît à la fin le desespoir des Peuples. L'avarice de Vespasien rendit cet Empereur odieux aux Habitans d'Alexandrie; par la même raison les Peuples du Milanez ne purent souffrir Louis Sforce leur Duc, le Duc d'Arcos devint l'objet de la haine des Siciliens, les Napolitains regardèrent le Duc de Medina comme leur tiran: enfin l'on fait que les vexations des Officiers de l'Empire sous Tibère donnèrent lieu à la revolte des Gaulois, & que l'extrême avarice d'Archelaüs Roi de Cappadoce mit ses Sujets dans la nécessité de prendre les armes, pour se délivrer de l'oppression dans laquelle ils gémissaient.

Les nouveautez qu'un Prince veut introduire dans ses Etats, sont encore très odieuses à ses Sujets, particulièrement à ceux de ces Sujets qui prétendent jouir de certaines franchises. Alexandre-le-Grand, seulement

lement pour avoir voulu prendre les coutumes des Perses & quitter celles de son Pays, se vit l'abomination de son Armée, qui délibéra de lui demander la permission de retourner en Macédoine, après même qu'elle eut jetté ses armes. Le Roi Scilé perdit la Couronne pour avoir voulu suivre les manières des Grecs, & abandonner celles de son Royaume; les Scithes indignez de cette innovation le détronèrent, & mirent en sa place Ottomafade. Et je doute que les Espagnols souffrirent impunément à la tête de leurs Armées un Général vêtu à la Françoisé.

Enfin la passion effrénée pour les femmes est un des plus puissans motifs de la haine des Peuples contre leurs Souverains. Ils ne peuvent voir sans le plus vif ressentiment leurs familles deshonorées, objet qui dans le monde fait tant d'impression sur ceux qui se piquent, je ne dis pas de noblesse, mais de sentimens d'honneur. L'affront que Tarquin fit à Lucrece, n'anima pas seulement à la vengeance Collatin mari de la Dame deshonorée; le Peuple de Rome prit part à son injure, & s'arma pour punir le coupable, dont toute la race fut envelopée dans sa disgrâce, bannie avec honte des terres de la République, & exclue pour jamais du Trône qu'elle possédoit. Pour semblable violence Hippias, fils de Pisistrate, succomba accablé du poids de la haine publique, & perdit la souveraineté d'Athènes. L'incontinence de Childeric père de Clovis le réduisit presque au même sort; il fut chassé de France où il regnoit, & il ne fallut pas

moins que l'adresse d'un fidele ami, pour lui faire rendre le Sceptre de ses ancêtres.

Sur ces réflexions, je puis dire qu'un Souverain se maintiendra jusqu'à la mort dans la jouissance paisible de ses Etats, s'il a la force d'éviter la rencontre de ces quatre écueils si dangereux: s'il a assez de vertu pour bannir ces vices de son cœur, il ne sera guère possible qu'il se voye troublé par des discordes domestiques. C'est pourquoi certain Politique a eu raison de dire qu'un Prince assuré de l'amour de ses Sujets, est plus puissant qu'on ne sauroit le concevoir: & moi je pense que l'affection & le zèle sincère des Sujets enrichit le Prince infiniment plus, que la propriété de toutes les terres de sa domination.

Après ce discours général, il est expédient de savoir duquel de ces quatre vices il lui est plus avantageux de se garentir. Je fais que la morale & la politique exigeroient, pour son plus grand bonheur, qu'il se rendit inaccessible à tous ensemble, ce qu'il peut faire sans effort, en se munissant du secours de la prudence, pour réduire ses sens sous le joug. S'il veut éviter le renom de tiran, ou de cruel, que sa principale attention soit d'avoir souvent l'œil à la conduite des Juges dans l'administration de la Justice, & qu'il ne se lasse pas de manifester de tems en tems la bonté de son cœur par des actes de clémence. Il se pourra faire que des raisons d'Etat le forceront de verser le sang de ses Sujets, avec des circonstances qui donneront à ses ordres un air de cruauté; en ce cas, du moins pour sauver les apparences,
qu'il

qu'il témoigne en public, le chagrin qu'il a d'être obligé d'en venir à cette extrémité, & que sous main il infinue que ses Ministres ne l'ont pas laissé le maître de faire grace: avec cette précaution il se verra libre de punir des criminels suivant la maxime d'Etat; & à l'égard du Peuple, qui naturellement déteste la cruauté dans son Souverain, il se mettra à couvert du reproche d'être sanguinaire. Les Princes de notre siècle sont parfaitement instruits de ce précepte, qu'ils mettent en pratique dans différentes rencontres; & j'en citerois nombre d'exemples, si des considérations particulières ne m'imposoient pas un religieux silence.

Je viens à l'expédient propre à parer l'horreur que les Peuples conçoivent toujours contre l'avarice des Princes, qui les accablent d'impositions trop fréquentes. Il faut que les Souverains s'étudient à trouver des prétextes, qui fassent connoître à leurs Sujets que c'est malgré eux qu'ils les chargent, que la nécessité seule de leurs affaires les y oblige: ils feront bien, s'ils le peuvent sans inconvénient, de rendre publique la cause de ce besoin, & d'accompagner ce détail de vives protestations du déplaisir que leur donne une si dure contrainte. Mais pareille manœuvre demande tout l'art imaginable: bien prendre garde de laisser pénétrer son caractère; en imposer par une sincérité trompeuse, & une assurance bien soutenue qui persuade que la volonté n'y a point de part, & qu'on est obligé d'agir en conséquence du besoin pressant où jettent des conjonctures malheureuses.

Les Princes qui, dès l'entrée de leur administration, ou quelque tems après selon qu'ils le jugent à propos, veulent réformer les abus qui se sont introduits dans leurs Etats, ou établir de nouvelles loix, pour faire valoir leur autorité souveraine, doivent s'attendre à être bientôt en horreur à tous leurs Sujets, s'ils ne prennent pas les mesures les mieux concertées. Il faut en pareille occasion une adresse raffinée, pour ne pas tomber dans les malheurs de tant de Souverains, qui ont tenté de faire avec violence des innovations ou des réformes même de la plus petite considération.

Auguste connoissoit parfaitement les précipices que présente une pareille conduite; aussi marchoit-il toujours à pas comptez, lorsqu'il entreprenoit la réforme de quelques abus: jamais son bon vouloir n'imposoit de contrainte, jamais la moindre violence; son exemple, ses représentations, semblables moyens doux & insinuans le conduisoient imperceptiblement à son but; & le Peuple y venoit comme de lui-même & avec une espèce d'empressement. Pour remplir un dessein de cette nature, je crois qu'il convient de proposer les changemens sous les anciens noms des choses qu'on veut réformer, & de ne toucher qu'à la substance; encore faut-il adoucir cette altération de toutes les manières propres à éloigner les idées de violence: car enfin l'expérience de tous les siècles nous apprend qu'un Prince ne peut prétendre venir à bout d'une réforme dans le moment qu'il l'ordonne & en vertu de son autorité, sans se charger de la haine de ses

Su-

Sujets, sans mettre sa personne dans un risque évident, sans jeter son Etat dans une confusion horrible. Pertinax se perdit, pour avoir voulu réformer brusquement les abus qui s'étoient introduits sous le regne de Commode son prédécesseur ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce malheureux Empereur fut massacré de la main même de ceux qui lui avoient rendu le plus de services.

Il est encore de la dernière importance pour un Prince d'édifier son Peuple par la régularité de ses mœurs, & d'y répandre l'odeur de sa continence & de sa modestie, à l'exemple de Scipion l'Africain, qui se concilia l'amitié des Habitans de Carthage, pour leur avoir fait connoître dans une certaine aventure à quel point il favoit se vaincre & prendre l'empire sur ses sens. A présent je reviens à la question proposée par les Politiques, savoir, lequel des quatre vices mentionnez a les plus funestes suites. Ces Messieurs décident hardiment qu'il n'y en a point qui puisse porter un plus grand préjudice, non pas seulement à la réputation d'un Souverain, mais à son autorité, que l'amour immodéré des femmes, quelque excuse que la fragilité insurmontable des hommes fournisse en faveur de cette passion. Leur raison est qu'on peut tirer de la politique & de la morale mille prétextes, pour colorer la cruauté, l'avarice, & les innovations: mais on n'en trouve aucun valable pour couvrir l'incontinence; quoi qu'on puisse alléguer, ce vice n'aura jamais d'autre source, d'autres principes, d'autres motifs, qu'une li-

cence effrénée, un honteux assujettissement à la tyrannie des sens. Ils ajoutent à cette preuve, que l'envie desordonnée de se satisfaire entraîne nécessairement le Prince dans un commerce odieux avec tout ce qu'il y a de plus méprisable parmi les hommes, ce qui le dégrade, ce qui avilit la majesté de la Souveraineté. Ils vont encore plus loin. La haine que des Sujets conçoivent pour un Prince à cause de sa lasciveté, est, soutiennent-ils, ineffaçable, quelque bienfait qu'il répande d'ailleurs : parce que cette passion attaque la partie la plus sensible des hommes, c'est-à-dire l'honneur, dont la perte ne peut se réparer : à la différence des impressions que donnent les maux causez par la tyrannie, par l'avarice, par les innovations ; il y a des moyens de les détruire, que ces Politiques ne manquent pas d'indiquer.

Un Prince, par exemple, disent-ils, se voit-il contraint de déployer contre quelqu'un de ses Sujets la sévérité des plus rudes châtimens ? S'il veut ne point être chargé du titre odieux de cruel, de sanguinaire, qu'il ait la politique, après qu'il aura rempli sa vengeance, de paroître s'attendrir sur le malheur de l'offensé, qu'il se montre disposé à lui faire du bien, ou à ses héritiers à son défaut ; en un moment tout sera oublié, toutes les préventions s'évanouiront. Il en est de même des mouvemens que causent les impositions : que le Souverain les supprime aussitôt qu'elles feront trop crier ; la haine fera place aux acclamations ; aux bénédictions, on ne se souviendra même plus qu'il a donné lieu aux murmures & à l'animosité. Il est

PARTIE I. LIVRE VII. 323

est donc manifeste, concluent-ils, que la passion pour les femmes est beaucoup plus préjudiciable à la personne d'un Prince; de là tant d'histoires de tirans précipitez du Trône plutôt à l'occasion de cet excès, que pour les autres. En effet la haine que ce vice fait naître devient d'autant plus irréconciliable, qu'elle est animée par le mépris que d'ordinaire on conçoit pour les gens efféminés, dans quelque condition qu'ils soyent, fussent-ils Princes; (cette règle n'est pourtant pas sans exception, témoin Henri IV. & plusieurs autres) & ce mépris vient de ce que les hommes voluptueux se deshonnorent pour la plupart par la bassesse de leur esprit; ensorte que le Peuple qui voit son Souverain livré sans discrétion aux plaisirs des sens, le croit absolument indigne du caractère dont il est revêtu. On n'en peut donner d'exemples plus sensibles & plus convainquans, que ceux de Sardanapale, de Denis, d'Héliogabale, de Periandre, de Tarquin, de cent & de mille autres, qui, pour avoir renoncé à la vertu, & s'être abandonnez sans réserve à la mollesse & à la volupté, se sont précipitez dans les plus affreux malheurs, ont été chassés honteusement du Trône, souvent même privez de la vie, pour satisfaire à la fureur & à l'indignation des Peuples.

Voilà quel est sur cet article le jugement de quelques Politiques. Pour moi je pense que des quatre vices qui viennent d'être discutés, l'amour des femmes porte le moins coup au repos des Princes, non seulement parce que cette passion trouve une excuse na-

turelle dans la fragilité commune à tous les hommes, mais encore par d'autres raisons. Premièrement, dans tous les Pays le nombre des voluptueux est infiniment plus grand, que celui des gens qui savent mettre un frein aux desirs dérèglez de la nature : ainsi ceux qui ont à se reprocher cette passion, ne s'avisent pas d'en faire un crime à leurs Souverains. Aulieu que pour l'ordinaire il est rare de voir les Princes avarés, cruels, ou portez à bouleverser la constitution de leurs États par des nouveautez. & c'est ce qui fait que, quand on en rencontre de cette espèce, on prend pour eux une haine d'autant plus vive, qu'on les regarde comme des monstres nez nontre les règles communes de la nature.

Deplus on doit considérer que les innovations, qui tendent à abolir les usages consacrés par une ancienneté toujours respectable, excitent la colère & la fureur de tous les Sujets; l'avarice attire sur les Princes tachez de ce vice le mépris de la multitude, parce qu'elle ne peut supporter le joug trop pesant des taxes; la tyrannie, qui convient plutôt à la bête féroce qu'à l'homme, inspire la haine jusqu'aux enfans qui n'ont pas encore l'usage de la raison, mais en qui la nature a mis l'amour de la douceur & des caresses, & des mouvemens d'oposition à la barbarie.

Les intrigues amoureuses n'exposent pas les Princes à la haine générale de leurs Sujets, elles ne les mettent en butte qu'au ressentiment de quelques particuliers, qui peut-être ne sont d'aucune considération auprès du Public,

blic, fort indifférent d'ailleurs à l'injure qu'ils reçoivent dans leur honneur en la personne des Dames, qu'on voit se faire gloire sans aucune honte de servir aux plaisirs sensuels du Souverain. C'est ce qui se prouve par l'exemple de Philippe II., qui, comme je le dirai en son lieu, devint amoureux de la femme de Rui Gomez son favori, laquelle fut dans la suite sa maîtresse déclarée. Pareilles intrigues ne produisent tout au plus d'autre effet que la jalousie de tout le monde, ou du moins de ceux qui par là se voyent éloignés de la faveur du Monarque: & cette jalousie s'anime d'autant plus, lorsqu'on connoit que cet éloignement des grâces du Souverain ne vient que de la passion aveugle du Prince pour ses favorites, dont les maris se rendent de plus méprisables par l'indigne bassesse qu'ils ont à se prêter eux-mêmes sans scrupule à la débauche de leurs femmes. Donc l'amour des femmes est le vice le moins dangereux pour un Prince, quoiqu'il seroit plus convenable qu'il surmontât cette passion, ou qu'au moins il eût une attention scrupuleuse à la cacher aux yeux du Public.

Car enfin cette passion ne tend chez les Princes, comme chez les autres hommes, qu'à satisfaire les apétits de la nature & des sens: or le Prince peut avec assez de facilité remplir les desirs de la nature & des sens, de manière qu'il soutienne toujours la dignité de son rang & la majesté de son caractère; toute la violence de son penchant ne doit pas même lui faire perdre ce point de vue, n'eût-il dans cette

conduite d'autre intérêt que celui de ménager la réputation de ses propres Sujets. Sardanapale fut d'abord méprisé, ensuite tué par Arbaces; Dion fit périr Denis : ce n'est pas que ces meurtriers fussent simplement indignez de voir sur leur Trône des Souverains voluptueux; l'honneur de l'Etat les fit agir, ils ne purent souffrir que ces Princes missent toute leur gloire dans leurs infames débauches. Tarquin ne donna pas les premières marques de sa passion effrénée pour les femmes dans la violence qu'il fit à Lucrece; Dieu fait combien de fois auparavant il avoit assouvi sa brutalité, sans que le Peuple de Rome y eût fait la moindre attention, ou pour le moins sans qu'il eût songé à rompre le cours de tant d'excès : cependant la seule aventure de Lucrece revolte les Romains, il est chassé du Trône & de sa patrie, on le poursuit, non avec les ménagemens dûs à un Prince, mais comme un criminel du commun, peut s'en faut même que sa tête ne devienne la victime de la fureur du Peuple. Pourquoi cette animosité? Etoit-ce que la mauvaise humeur du Peuple s'irritoit contre Tarquin, uniquement par rapport à son incontinence? Non. Le Peuple vouloit punir la férocité de son attentat; il ne put entendre sans la dernière indignation que, non content d'avoir la jouissance paisible de quantité de Dames qui se faisoient un plaisir d'augmenter le nombre de ses conquêtes, ce Prince employât la force pour ravir l'honneur à celles qui avoient la sagesse de résister à ses poursuites.

Les intrigues amoureuses des Princes ne font

font ni tort ni injure aux Peuples , parce-
qu'enfin la condition des Souverains devien-
droit bien misérable , s'ils étoient exclus du
privilége de donner l'essor à leur penchant
à l'amour , quand leur tempérament les y en-
traîne , pendant que le plus vil artisan s'ar-
roge la licence de se satisfaire sur ce point
aussi souvent qu'il lui en prend envie. En-
core un coup , ce n'est point le commerce
des femmes qui revolte contre un Souverain ,
c'est la conduite qu'il tient à cet égard , ce
sont les moyens qu'il employe pour obtenir
ce qu'il recherche , qui renversent cette har-
monie qu'on voyoit auparavant entre lui &
ses Sujets , qui jettent son Etat dans le trou-
ble & le desordre. Pour moi je suis persuadé
que presque tous les Princes naissent avec
le penchant à l'amour , & tels paroissent en
apparence chastes & continens , qui le plus
souvent sont les plus lascifs : comme Philip-
pe II. , qui eut toute sa vie l'art d'affecter
une grande continence , quoiqu'il fût d'un
tempérament voluptueux. Si l'aiguillon de
la chair qui ronge sans relâche les entrailles
de l'homme , l'emporte invinciblement dans
le goufre de la volupté , s'il n'est pas rete-
nu par le frein de mille considérations que
l'amour-propre présente , adieu le respect du
monde , adieu la bienséance , adieu l'hon-
neur : de là vient qu'ensuite l'homme ne trou-
ve pas plutôt les occasions de se gorger des
plaisirs que cette contrainte lui a fait perdre ,
qu'il s'y enfonce sans ménagement avec au-
tant d'ardeur , qu'un cheval affamé se jette
sur son avoine. Les particuliers n'ont pas les
occasions d'éteindre le feu qui les dévore
aussi

328 VIE DE PHILIPPE II.

aussi prochaines & aussi faciles que les Princes : l'impossibilité de réduire les beautés qu'ils aiment à soulager leur martyre , est justement l'unique mobile de la continence & de la chasteté apparente de la plupart des hommes : les difficultés les rebutent , le dépit de soupirer sans succès leur fait prendre une autre route , ils renoncent à l'amour , ils tâchent de faire diversion aux mouvemens de la nature par l'embarras des affaires qu'ils embrassent ; & par cette conduite , toute forcée qu'elle est , ils s'acquièrent la réputation d'une sagesse inaccessible aux charmes de la volupté.

Que peut-on alléguer avec justice contre les Princes , qui tous n'ont qu'à parler pour vaincre , aux desirs desquels rien ne résiste , & dont les passions ne trouvent aucun obstacle qui les arrête , aucun frein qui les retienne ? Dans cet état où tout ce qui respire s'empresse avec tant de zèle à courir au devant de leurs volontés , ces maîtres absolus de l'obéissance de leurs Sujets n'ont-ils pas besoin de grâces particulières du Ciel , pour enchaîner leurs cupidités au char de la raison ? Sous ce point de vue , ne méritent-ils pas toute notre compassion , pouvons-nous sans un excès d'injustice ne pas excuser leurs foiblesses ? Jamais le commun du Peuple n'attache sa haine à la sensualité de son Souverain ; au contraire les gens les plus sensés comme les plus idiots ne parlent de son incontinence qu'en plaisantant , ils regardent tous ses conquêtes amoureuses comme autant de preuves de son mérite personnel , comme autant d'actes brillans d'une galanterie

rie raffinée. C'est ainsi que pensoit un des favoris de Philippe IV. Un jour ce Monarque demanda au Comte-Duc (j'ai nommé ce Courtisan sans le vouloir) ce que le Peuple pensoit de sa passion pour la Calderone : (cette maîtresse a été la mère du Prince Don Jean qui vit encore aujourd'hui) le politique confident lui répondit par manière d'apophtegme, *Sire, les intrigues amoureuses des Princes sont aux yeux du Public les traits d'un cœur tendre & affable ; elles font entrevoir un fond d'humanité, que les Sujets se réjouissent de voir entretenir & fortifier par le penchant à l'amour.*

Un Prince ne se rend odieux par cette passion, qu'autant qu'il s'y abandonne avec un emportement capable de faire croire qu'il oublie ce qu'il doit à son Peuple, le soin de faire administrer la justice, d'assurer le repos de ses Sujets, d'affermir la paix dans son Etat, de soutenir la majesté de son empire, en un mot tous les engagements de la Souveraineté, tout le détail du gouvernement militaire, politique, & ecclésiastique. Nous avons l'histoire de quelques Princes qui ont porté la débauche des femmes aussi loin qu'il est possible de l'imaginer, & qui ont toujours été estimez par leurs Sujets très chastes & d'une vertu à l'épreuve des attraits du plaisir des sens. Pourquoi cela ? Parce qu'ils savoient allier les occupations du Prince avec la passion de l'amant : ils livroient leur corps à l'objet de leur tendresse, pendant que leur esprit étoit tendu aux affaires de l'Etat ; dans la vivacité des embrassemens de leurs maîtresses ils contemploient sérieusement en

idée

idée ce qui se passoit au dehors & au dedans de leur empire; enfin ils ne choisissoient pour favorites que des personnes qu'ils favoient avoir à cœur les intérêts de la Nation. Par ces figures je veux dire que l'unique fin de leurs intrigues étoit d'éteindre ce feu dévorant de la concupifcence que la nature a mis dans tous les hommes; ils s'attachoient de tout leur cœur à leurs maitresses, mais fans être esclaves; ils étoient bien éloignez de travestir leur épée en quenouille, de métamorphoser un Souverain qui doit avoir la prudence en partage, en foible & imbécile femmelette.

Il faut qu'un Prince sache prendre assez sur son tempérament amoureux, pour en modérer la violence, au moins pour ce qui regarde les plaisirs lascifs, comme les plus choquans & les plus indignes de la majesté souveraine. En un mot il faut qu'un Prince se montre digne de cette qualité en toutes choses, jusques dans la manière de faire l'amour: il doit conserver toute son autorité sur ses maitresses, bien loin des'en rendre l'esclave; il faut qu'il aime pour suivre les mouvemens d'un cœur né susceptible de tendresse, mais il faut qu'il sache soumettre sa passion à l'empire de ses volontez; en un mot qu'il imite les Négromanciens qui dispoient à leur gré des Esprits familiers; qu'à leur exemple il prenne & laisse selon son bon-plaisir, mais qu'il ait une attention toujours égale de ne laisser jamais trop empiéter sur lui, parce qu'il ne sera plus en son pouvoir de rompre ses chaines, quand il voudra secouer

couer le joug & recouvrer sa première indépendance.

Peut-on concevoir rien de plus honteux, que l'état d'un Prince noyé & engouffré dans l'abîme des plaisirs charnels, abruti, & incapable de prendre d'autres idées que celle de courir à corps perdu à tout ce qui lui présente les moyens de satisfaire ses sens? Quelle disparate plus triste & plus choquante, que de voir un homme revêtu du caractère majestueux de Souverain, autoriser ses Sujets à le mettre au niveau des bêtes privées des lumières de la Raison? Car enfin ce renom si diffamant est pour tous les hommes l'effet ordinaire de cette perpétuelle occupation à s'attacher, pour ainsi dire, à la robe d'une femme voluptueuse, qui, comme toutes les autres de sa trempe, ne connoissant d'autre gloire que de se rendre l'idole de son amant, met tout en usage pour devenir l'unique objet de ses pensées, & à force de caresses, empoisonnées par l'art d'assouvir sa lasciveté, lui ôte l'usage de la Raison, en fait un esclave, & le sequestre de la société des hommes.

A ce propos je vais rapporter ce qu'un Théologien me dit un jour, que nous parlions ensemble des amours d'un Souverain qui vivoit alors. Cet ecclésiastique me disoit être convaincu que les Princes ne s'abandonnoient ainsi à la violence de leur tempérament, que parce qu'ils passoient leur vie dans une profonde ignorance des malheurs qu'on lit dans les saintes Ecritures être arrivez à des Rois coupables de pareils excès; & que s'ils étoient bien instruits de l'histoire d'un Salomon,

mon, d'un David, d'un Sanfon, peut-être feroient-ils touchez d'un vif repentir de leurs dérèglements paffez, & prendroient-ils une ferme réfolution de réparer par une faine conduite le fcandale qu'ils ont donné à leurs Peuples.

On eft aujourd'hui imbu d'un très ancien préjugé, (tant on eft enclin à mal juger des Princes) favoir, que pour obtenir des graces d'un Souverain, on n'a qu'à acheter la faveur de fa maitrefle. Charlequint mit avec succès cet expédient en ufage à la Cour de François I., lorsqu'il passa à Paris, comme je l'ai dit ci-devant. Cet habile Monarque, rempli de crainte par les avis qu'on lui donnoit du deffein que les Ministres de France s'efforçoient d'inspirer au Roi de se prévaloir de l'occasion qu'il avoit en main de le retenir prifonnier, ne vit d'autre reffource pour parer ce coup, que d'avoir recours à ce stratagème : il laiffa tomber fon diamant, & l'offrit à la Duchesse favorite, qui, en reconnaissance de ce présent, agit avec tant d'efficace, qu'elle fit échouer tous les complots qu'on formoit contre la liberté de l'Empereur.

Quelle foule d'exemples l'Histoire ne fournit-elle pas de Princes, qui avoient fait ferment de n'accorder des graces qu'à la recommandation de leurs maitresses? Nous y lifons entr'autres qu'un Duc d'Italie, qui n'est mort que depuis quelques années, étoit si passionné pour une Comtesse, qu'il ne respiroit que pour elle, ne faisoit rien que par ses conseils, &, ce qui étoit pis, mettoit toute sa gloire à faire parade en public de son aveugle passion.

fon. Il avoit promis à fa chère Comteffe de ne conférer aucune charge , aucun emploi dans fon Etat , qu'à ceux qu'elle lui préfenteroit : (j'ai horreur de raporter ce détail) ainfi tout le monde fe voyoit contraint de recourir à la faveur de l'idole du Souverain , & il n'y avoit que les plus offrans qui puffent être affurez de réuffir. On peut juger avec quel ordre , avec quelle fageffe cet Etat étoit gouverné , à voir un Prince difpenfer fes bienfaits , fans fe mettre en peine de connoître le mérite ou l'incapacité des prétendans , fans fe faire , comme il le devoit , une obligation de ne pas laiffer fans récompense les fervices de fes fideles Serviteurs , en un mot fans envifager d'autre gloire que celle de paffer fes jours entre les bras de fa maitrefle , qui lui faisoit perdre l'honneur & la réputation , pendant qu'elle tiroit à fon profit toute la fubftance du Souverain & de fes Sujets. On ne fauroit donc combler de trop de louanges ces Princes , qui favent réprimer la violence de leur penchant à l'amour par les confeils de la fageffe & de la prudence , & qui , plus ils fe fentent entraînez par le torrent de leur paffion , plus ils travaillent à s'en rendre maitres : de tels Princes feront en bénédiction de leur vivant , & refpectables à la poftérité , pour s'être toujours fouvenu qu'ils n'étoient nez avec l'autorité fouveraine , que pour mettre un frein plutôt à leurs defirs dérèglez , qu'à ceux de leurs Peuples , excitez par leur exemple à fe vaincre eux mêmes.

Charlequint & Philippe II. fon fils ont pratiqué cette maxime avec beaucoup d'at-

ten-

334 VIE DE PHILIPPE II.

tention : de là vient qu'ils ont toujours été réputez chastes & continens , & qu'ils se sont fait honneur d'une force d'esprit qui en aparence prenoit l'empire sur la tyrannie de leurs sens , quoique dans leurs amours ils n'ayent pas été moins fragiles , moins foibles , moins emportez que les autres hommes.

Fin du Livre VII.





LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

L I V R E V I I I.

A R G U M E N T

DU LIVRE HUITIEME.

Diète de Wormes. Naissance du Prince Don Carlos en Espagne. Mort de la Princesse Marie sa mère. Et du Duc d'Orléans. Accouchement de la Plombes, maitresse de l'Empereur. Mort du Cardinal de Tavera. Assemblée générale des Princes Protestans. Diète de Ratisbonne. L'Empereur entre en Alle-

lemagne à la tête d'une Armée. Les Protestans prennent les armes. Leur défaite. Mort de Martin Luther. L'Empereur entreprend une nouvelle guerre. Soumission & discours du Duc de Virtemberg. Réponse de l'Empereur. Soumission de la ville de Strasbourg. Celle de Nurenberg reçoit une augmentation de privilèges. Le Duc de Saxe est fait prisonnier. Mort du Roi d'Angleterre, portrait de ce Prince. Mort de François I. Révolution de Naples. Meurtre de Pierre-Louis Farnese. Soupçons de l'Empereur contre cette Maison. Sujets de son mécontentement. Pronostics curieux. Détail du meurtre de Farnese. Publication de l'Interim. Légats envoyez à l'Empereur. Querelle entre l'Empereur & le Pape au sujet du Concile. Voyage du Prince Maximilien en Espagne. Le Roi de France entre en Italie. Prétentions du Pape sur Plaisance. Ligue des Suisses avec la France. Muley Hassem vient en Allemagne. Rui Gomez va en Espagne, caractère de ce favori. Le Duc d'Albe passe aussi dans ce Royaume. Action généreuse de l'Empereur. Réponse remarquable de ce Prince.

1545.

Diète de
Wormes.

Uoique l'Empereur fût plus violemment tourmenté de la goute qu'à l'ordinaire, il ne laissoit pas de se disposer à son retour en Espagne. Mais, avant que de partir, il résolut de convoquer une Diète à Wormes, pour y traiter des affaires de Religion, & engager les Protestans à envoyer leurs Commissaires au Concile qui avoit

avoit été indiqué, & qui même étoit déjà ouvert dans la ville de Trente. Le Pape envoya le Cardinal Farnese son neveu à Wormes, pour assister de sa part à la Diète en qualité de Légat *a Latere*, & y veiller de plus près aux intérêts du St. Siège. Peu de Princes comparurent en personnes à l'assemblée, où l'on ne vit que leurs Députés: de son côté l'Empereur ayant eu une nouvelle attaque de goutte, ne put s'y rendre que fort tard, de même que le Roi Maximilien: en sorte qu'il fut impossible d'y rien conclure de ce qui faisoit le sujet du Congrès, sur tout par rapport à l'affaire du Concile, les Protestans ayant déclaré qu'ils en vouloient un libre, au milieu de l'Allemagne, où l'autorité du Pape ne pût donner de la jalousie à personne. Tous ces contretens donnoient un sensible chagrin à l'Empereur, par l'impossibilité où il se voyoit de songer à son voyage d'Espagne, vû l'état où il laissoit l'Allemagne dans une division dangereuse, & par cette triste conjoncture les Pays-Bas dans un péril manifeste. Après avoir témoigné au Légat la douleur qu'il avoit de tant d'incidens fâcheux, & avant que de prendre congé de lui, il l'assura qu'il vouloit de quelque manière que ce fût terminer l'année suivante toutes ces affaires, & se mettre l'esprit en repos, & pria en même tems ce Prélat de faire savoir au Souverain Pontife qu'il se tenoit en état de soutenir vigoureusement la guerre, en cas qu'il se vît contraint d'en venir à cette dure extrémité. Ensuite il partit pour la Flandre, le cœur serré de tristesse, & après avoir indiqué une autre

338 VIE DE PHILIPPE II.

Diète à Ratisbonne pour l'année suivante.

Naissance
du Prince
Don Car-
los en
Espagne.

Peu de jours après son arrivée à Bruffelles, il reçut la nouvelle de la naissance du Prince Don Carlos, que la Princesse Marie femme de Philippe son fils avoit mis au monde à Valladolid, & qui avoit été batisé par Jean Martinez Siliceo Evêque de Carthagéne. On peut se figurer la joye que toute la Cour eut de cet heureux événement : mais la fortune ennemie de l'Empereur ne lui permit pas de gouter longtems la consolation qu'il avoit de se voir un nouvel héritier de son nom & de sa grandeur ; cette grande allegresse se changea tout d'un coup dans la plus sensible douleur : à peine le premier Courier étoit arrivé , pendant même que les feux de joye étoient allumez par tout, & qu'on faisoit les préparatifs des joutes, des tournois , & autres fêtes , pour solemniser cette naissance avec toute la pompe digne d'un aussi puissant Empereur, qu'il vint un second Exprès qui aprit la mort de la Princesse mère du nouveau-né, laquelle avoit été enlevée le 12. de Juillet , quatre jours après son accouchement.

Mort de la
Princesse
Marie.

Cette perte affligea extrêmement l'Empereur: toute l'Espagne ne la ressentit pas avec moins de vivacité ; tout le monde pleuroit une Princesse qui par ses rares vertus s'étoit acquis la tendresse & la vénération des Peuples ; sur tout on étoit touché de la voir mourir dans l'âge le plus tendre, à dix huit ans non encore accomplis : enfin ceux qui tiroient des conséquences pour l'avenir, regardoient comme un très sinistre présage cette fatalité at-

ta-

PARTIE I. LIVRE VIII. 339

tachée à presque tous les Princes d'Espagne, de naître au milieu des larmes & des sanglots. Le corps de la Princesse fut embaumé, ensuite porté avec les cérémonies ordinaires à Grenade, pour y être enseveli dans la Chapelle royale. Mr. de Meteren, célèbre historien des guerres de Flandres, écrit que la cause principale de cette mort fut l'imprudence des Dames qui servoient la Princesse, & voici le détail qu'il donne de ce malheureux événement. Il dit que le jour même il se faisoit une exécution de quelques Luthériens, que l'Inquisition avoit condamnez au feu; que toutes les Dames de service coururent pour voir ce spectacle, & que la Princesse ainsi abandonnée fut tentée à la vue d'un melon, ou de quelqu'autre fruit; qu'elle se leva, & en mangea avec excès, ce qui peu d'heures ensuite lui donna la mort. Pour moi je crois ce récit faux dans toutes ses circonstances. Premièrement il n'est rien moins que rare de voir mourir les femmes dans les premiers jours de leurs couches. En second lieu il n'est pas croyable que la Duchesse d'Albe, la première des Dames qui avoient soin de la Princesse, d'ailleurs personne d'un âge assez avancé, eût eu l'indiscrétion de permettre qu'on la laissât seule, & de suivre elle-même la folle curiosité des autres Domestiques. Enfin, ce qui est décisif, quand il seroit vrai que ce jour-là on fit l'exécution dont il est parlé, il devenoit impossible que toutes les Dames du Palais pussent à la fois satisfaire leur curiosité, par rapport à l'éloignement de la Place où cette exécution se faisoit, qui étoit à plus d'un mille de la cham-

bre de la Princesse. Par quelque accident que cette mort soit arrivée, je crois qu'on put alors la prendre pour un triste augure de la plus tragique scène dont il soit fait mention dans l'Histoire, j'entens la funeste destinée du Prince qui venoit de naître, comme je le rapporterai en son lieu.

Mort du
Duc d'Or-
léans.

Pendant que l'Espagne pleuroit la perte qu'elle venoit de faire, la France se vit en deuil pour la mort du Duc d'Orléans, second fils de François: ce jeune Prince, après sept jours de fièvre continue, mourut le 8. de Septembre, à l'âge de vingt deux ans. Le Roi son père fut d'autant plus inconsolable, qu'en peu de tems il avoit perdu deux Princes qui faisoient ses plus chères espérances, & qu'il voyoit dans un âge propre à le soulager dans sa vieillesse: aussi prétend-on que ce chagrin ne contribua pas peu à abrégier ses jours. Il y en a qui assurent que les plus politiques d'entre les François regardèrent cette perte comme un bonheur pour la France, parce que, selon leur jugement, si le mariage convenu de ce Prince avec la Nièce de l'Empereur eût eu son entier accomplissement, cette alliance eût été, après la mort de François, la source d'une division funeste entre les deux frères, & eût infailliblement jetté le Royaume dans de grands embarras.

Accouche-
ment de la
Plombes.

L'affliction de l'Empereur fut adoucie par la naissance d'un fils, qu'Eliodore Plombes mit au monde à la fin de Septembre, dans la maison de sa mère proche de Ratisbonne, où son amant l'avoit envoyée, comptant que sous les yeux & avec les soins d'une mère elle

PARTIE I. LIVRE VIII. 341

seroit mieux servie qu'en aucun autre endroit pendant sa grossesse & ses couches. La mère envoya aussitôt par un Exprès cette heureuse nouvelle à Charles, qui étoit à Bruges : il en fut transporté de joye, qu'il marqua d'autant plus vive que sa chère maitresse lui avoit donné un fils: il voulut qu'on lui donnât le nom de Juan, & c'est le fameux Don Juan, si célèbre par sa valeur & par ses exploits militaires, & dont j'aurai plus d'une occasion de parler dans cette Histoire. L'Empereur ordonna qu'on l'élevât en secret & avec tout le soin possible, & outre divers présens qu'il fit à la mère, il lui assigna une nouvelle pension pour l'entretien de ce fils, qu'il aima avec une tendresse beaucoup au dessus de celle qu'on remarque qu'il a eue pour tous ses enfans légitimes ou naturels. C'est ce qu'il fit connoître, lorsqu'il recommanda ce cher fruit de ses plus tendres amours au Roi Philippe, auquel il dit qu'il avoit toujours aimé ce Prince avec une affection singulière. Malgré ces sentimens, il ne déclara que fort tard & à peu de personnes l'intention qu'il avoit de le reconnoître pour son fils: de là vient la diversité de sentimens qu'on voit dans les Historiens sur la naissance de ce Prince. Le bruit courut encore que sa mère eut ensuite une autre fille, qui ne vécut que peu de jours: voilà tout ce qu'on fait d'Eliodore Plombes, il n'en est plus parlé: quoiqu'un certain Auteur écrive qu'elle fut mariée avec un Capitaine de fortune, qui étoit au service du Roi Ferdinand; mais ce fait ne se trouve dans aucun Historien de quelque réputation.

342 VIE DE PHILIPPE II.

Mort du
Cardinal
de Tavera.

Au mois d'Aout de cette même année mourut à Toléde Don Juan de Tavera, Cardinal, & Archevêque de cette ville. La mort de ce Prélat fut un surcroit de douleur pour Philippe, qui conservoit une tendre reconnoissance des soins qu'il avoit pris de l'instruire des maximes du gouvernement ; l'Empereur avoit de même une estime particulière pour l'habileté & l'expérience de ce Ministre, sans les avis duquel il ordonna au Prince son fils de ne rien faire en son absence. Aussi il le pleura amèrement, & pour marquer le cas qu'il en faisoit, il dit à plusieurs de ses plus intimes confidens, qu'il étoit beaucoup plus touché de la perte du Cardinal de Tavera, qu'il ne l'avoit été de la mort de sa belle-fille, parce qu'il seroit plus facile à son fils de trouver une femme semblable à la Princesse Marie, qu'un Conseiller tel que Tavera. Quelques Ecrivains se sont trompez en plaçant la mort de ce Cardinal avant celle de la Princesse Marie, & Painvino la met une année après ; le fait est que ce Prélat gagna sa maladie à la pompe funébre de Marie, il y officia pontificalement, & accablé sous le poids de ses habits il y souffrit une si cruelle chaleur, que la saison & l'affluence incroyable du Peuple rendoient excessive, qu'il retourna chez lui avec la fièvre, qui l'emporta au septième jour.

1546.

Assemblée générale des
Protestans.

Les Protestans convoquèrent au mois de Janvier de l'année 1546. une Assemblée générale des Etats de leur Religion, pour y concerter les moyens de se dispenser de comparoitre par leurs Députez au Concile de Trente,

PARTIE I. LIVRE VIII. 343

te, où s'étoient déjà rendus plusieurs Prélats, les trois Légats du Pape, & le Cardinal Farnese qui devoit y présider au nom du St. Siége. Et, comme ils prévirent que cette desobéissance leur attireroit infailliblement des affaires, attendu que l'Empereur les avoit invitez d'envoyer leurs Docteurs au Concile qui ne s'assembloit que par ses ordres, ils résolurent de se mettre en état de deffense contre les forces Impériales, &, après avoir reçu dans leur association le Prince Frédéric Électeur Palatin, qui venoit d'embrasser de son mouvement libre la Religion Protestante & de l'introduire dans ses États, ils déterminèrent unanimement de soutenir les intérêts d'Herman Archevêque de Cologne, que le Pontife Paul III. avoit déjà dépouillé de toutes ses dignitez, pour avoir fait profession ouverte du Luthéranisme, & établi cette doctrine dans son diocéze.

D'un autre côté l'Empereur convoqua dans le même mois de Janvier la Diète générale à Ratisbonne: mais il eut le chagrin de la voir dissoudre sans avoir terminé aucune affaire d'importance, à cause des deffenses que l'Electeur de Saxe Chef des Protestans avoit faites à tous ses Partisans de se rendre à l'Assemblée. Ce procédé piqua l'Empereur au vif, & lui fit prendre la résolution de couper la racine du mal avant qu'il eût fait plus de progrès; & pour ne pas s'en tenir à de simples paroles qui en pareil cas sont toujours des armes trop foibles, il se détermina à en venir à la force ouverte: parti d'autant plus nécessaire alors, qu'il venoit d'apprendre la conclusion de la Ligue offensive & deffen-

Diète de
Ratisbon-
ne.

sive que les Protestans de Smalcalde avoient renouvelée dans leur dernière Diète.

L'Empe-
reur entre
en Alle-
magne.

Sur le champ il se mit en état de suivre ce dessein, & il entra en Allemagne à la tête d'une Armée. Les Protestans n'eurent point de peine à pénétrer le sujet de cette démarche; mais pour s'en éclaircir plus particulièrement, ils lui envoyèrent un Ambassadeur, pour le supplier de déclarer à quelle expédition il destinoit tant de levées qu'il faisoit faire, afin qu'ils pussent joindre leurs forces aux siennes. La réponse de Charles fut, que ces grands préparatifs étoient destinés à punir quelques rebelles de l'Empire, qui, contrevenant aux loix du Corps Germanique, qui deffendent à tous ses Membres de déclarer la guerre à qui que ce soit sans un ordre formel de l'Empereur, avoient fait amas de troupes, & opprimé leurs voisins; qu'il sauroit avoir égard à la fidélité de ceux qui concouroient avec lui au châtiment de ces ennemis de l'Empire, comme il promettoit de déployer contre ceux qui l'abandonneroient dans cette occasion, toute la rigueur des peines dues aux traitres de la patrie.

Cette réponse ne fit aucune impression sur les Protestans: ils avoient raison de se moquer des menaces de l'Empereur, ayant de quoi opposer à ses forces, puisque leur Armée consistoit en quatre vingts mille hommes d'Infanterie, seize mille Chevaux, six mille Fourriers, huit mille Dragons, près de deux cens pièces d'artillerie, trois cens barques pour faire des ponts, & huit cens charriots pour voiturer les munitions. Les devises qu'on lisoit sur leurs drapeaux répondoient

PARTIE I. LIVRE VIII. 345

à la force d'une Armée aussi formidable, & aux grandes espérances des Confédérez: celle du Landgrave de Hesse portoit ces paroles, *La hache est déjà mise à la racine de l'arbre, afin que celui qui ne porte pas de bon fruit, soit coupé & jetté au feu.* Celle du Duc de Saxe étoit plus modeste, en ces termes, *Sauve moi, Seigneur, par la vertu de ton nom.* Le Roi de Dannemark, qui suivoit le même parti, faisoit valoir avec orgueil les secours qu'il donnoit, dans lesquels il mettoit tout l'espérance & toute la ressource des Allemans, *Tes libérateurs, disoit-il, viendront du Septentrion.*

L'Armée de l'Empereur, commandée par Ferdinand Duc d'Albe, comptoit en tout cinquante mille hommes, tant Infanterie que Cavalerie. Les Confédérez, avertis de sa marche, se campèrent dans une plaine de vingt milles de long, & dans le même tems envoyèrent, suivant l'usage d'Allemagne, un Page avec une lettre attachée au bout d'une pique, pour déclarer la guerre aux Catholiques, & le Duc accepta cette déclaration. Ce fut le dernier d'Àout que commença l'action: on se canonna d'abord, & les Impériaux furent très incommodez du feu des ennemis. Dans ces entrefaites arriva le renfort que le Pape envoyoit à l'Empereur, & qui étoit composé des troupes d'élite de Cavalerie & d'Infanterie Italienne sous les ordres d'Octave Farnese, qui amenoit avec lui le Cardinal Alexandre Farnese, revêtu de la qualité de Légat Apostolique pour donner la bénédiction à l'Armée Impériale.

346 VIE DE PHILIPPE II.

Défaite
des Pro-
testans.

Pour ne pas entrer dans le détail de cette bataille, je raconterai succinctement, que les Catholiques ne pouvoient se flatter d'en sortir avec un succès aussi heureux, puisque l'Armée Impériale étoit fort inférieure en nombre: mais on peut dire qu'elle dut une victoire aussi complete à la valeur & à l'expérience de l'Empereur & de ses Généraux, qui auparavant avoient battu les ennemis en deux batailles. Jean-Frédéric Electeur de Saxe & Philippe Landgrave de Hesse restèrent prisonniers: le premier fut privé de l'Electorat, le second fut rétabli dans ses Etats parcé qu'il eut recours à la clémence de l'Empereur. Le Duc d'Albe traversa avec son Armée victorieuse les Provinces des Conféderez, mit au pillage quelques villes des plus obstinées, & reçut les autres en grace. Ainsi cette seule journée rendit la paix & la tranquillité à l'Allemagne, & il n'est guères possible de décider en quoi l'Empereur a acquis plus de gloire, ou d'avoir vaincu des ennemis incomparablement plus forts que lui, ou d'avoir eu le courage de les attaquer sans craindre les suites fâcheuses de ce desavantage.

Mort de
Luther.

Ce succès mémorable avoit été précédé d'un événement non moins avantageux aux Catholiques: le 18. du mois de Février de cette année, dans le tems que les deux partis faisoient leurs préparatifs de guerre, Luther mourut dans le village d'Islebe, appartenant aux Comtes de Mansfelt, & qui étoit le lieu de sa naissance. C'étoit un homme d'un génie vaste & élevé, d'une grande fermeté d'esprit, d'une mémoire heureuse & fé-

féconde, d'une éloquence véhémence & dans ses discours & dans ses écrits, entreprenant & hardi, quoique d'un courage médiocre: personne n'a jamais méprisé plus que lui les honneurs & les plus éminentes dignitez; il fut toujours si détaché de tout intérêt personnel, que dans la fameuse révolution qu'il a causée dans la Chrétienté, tout maître qu'il étoit des esprits & des biens de ses Sectateurs, il ne tira jamais rien à son profit particulier. Il se vit dans la plus haute réputation pendant sa vie, & son nom sera immortel & respectable à la postérité, quelque différence qu'il y ait dans les jugemens que les Catholiques & les Protestans en ont portez. Enfin, pour finir ce qui concerne ce Réformateur, il suffira de donner une idée de ses actions tant célébrées, parce qu'a dit Soave dans son Histoire du Concile de Trente, savoir, que Martin Luther ne fut qu'un instrument dont on se servit pour mettre en mouvement cette grande machine, dont les vrais ressorts étoient & plus cachez & plus puissans.

Cependant l'Empereur s'étoit rendu à Ulm, dont les habitans le comblèrent d'honneurs & de témoignages de leur affection. Pendant son séjour en cette ville, & dans le fort des négociations pour l'accommodement des troubles de l'Allemagne, il eut une violente attaque de goutte, pour laquelle il avoit résolu par l'avis des Médecins de prendre des remèdes, ce qui ne lui fut pas possible par les embarras où il se vit à cause des grands préparatifs qu'il étoit obligé de faire.

Il avoit déjà distribué à ses troupes des

L'Em-
pereur se
commen-
ce la guer-
re.

348 VIE DE PHILIPPE II.

quartiers d'hiver dans les villes de ces cantons qui étoient rentrées sous son obéissance, & renvoyé les Italiens dans leur pays; lorsqu'il aprit que Jean-Frédéric étoit rentré en Saxe à la tête d'une nombreuse Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Etats du Royaume de Bohême qui ne cherchoient qu'à se soustraire de la domination de leur Souverain; & que le Duc Maurice de Saxe, qui, en vertu de l'investiture que l'Empereur lui avoit donnée de l'Electorat, en avoit fait la conquête, venoit d'en être chassé par son cousin, qui même l'avoit presque entièrement dépouillé de ses propres Etats. Ainsi Charles se trouvoit en même tems chargé de la querelle du Roi de Bohême son frère, des intérêts de Maurice l'un de ses plus zèlez partisans, & du soin d'empêcher les progrès du Chef de la Ligue. Dans cette multiplicité d'affaires, il commença par la Bohême, où il envoya de grands secours d'argent & de troupes, sous les ordres d'Albert Marquis de Brandebourg; mais les rebelles de ce Royaume étoient si puissans, qu'il devenoit impossible d'arrêter avec ces forces seules la rapidité des conquêtes du Duc de Saxe. C'est pourquoi l'Empereur, sur les pressantes instances de Ferdinand, résolut de quitter les remèdes, & de passer en personne au printemps avec toutes ses troupes en Bohême, pour s'opposer à un ennemi, qui par tant de victoires consécutives reparoit sa réputation & les pertes qu'il avoit faites dans la dernière guerre, & qui avoit allumé dans toutes ces Provinces un feu si grand, qu'il n'y auroit pas eu moyen de l'éteindre, si l'on avoit tar-

tardé plus longtems à y apporter les remèdes convenables.

Toutefois l'Empereur avoit d'autres inquiétudes : il voyoit avec chagrin les villes nouvellement soumises conserver toujours un levain de revolte, par un zèle de Religion. De plus il craignoit quelque nouvelle entreprise en Italie de la part de la France, à l'occasion des troubles qui venoient de s'élever à Gènes, que la conspiration de Louis de Fiesque auroit mise à deux doigts de sa perte, après avoir perdu dans l'action Jeannetin Doria le protecteur de sa liberté, si le Ciel par un juste jugement n'avoit arrêté les desseins du Chef des Conjurez, qui fut noyé au moment qu'il avoit pris les armes pour se rendre le tiran de sa patrie. D'ailleurs Charles avoit des raisons, que je rapporterai dans la suite, de ne pas trop se reposer sur la droiture du Pape, quoiqu'il eût d'abord envoyé Pierre Colonne, Capitaine de grande réputation, pour mettre les affaires de la guerre dans un état propre à réduire les ennemis à la raison : mais comme ce Général ne put rien entreprendre de considérable contre les Confédérez, dont les forces étoient de beaucoup supérieures, l'Empereur prit enfin la résolution d'aller lui-même sans délai prendre le commandement de son Armée. Pour le suivre dans ses expéditions, je rentre dans le détail de cette campagne, & commence par le récit de quelques particularitez, dont la connoissance devient absolument nécessaire.

Il étoit sur le point de partir d'Ulm, lorsque le Duc Ulric de Wirtemberg vint le trouver. Ce Prince n'avoit pu le faire plus tôt,

Soumission du Duc de Wirtemberg.

350 VIE DE PHILIPPE II.

tôt, à cause de la maladie de l'Empereur, qui s'étoit laissé fléchir aux prières des amis de ce Duc, au nom duquel ils avoient promis qu'il viendroit lui demander pardon; en effet il exécuta exactement sa parole, & il fut présenté à l'Empereur, le jour même fixé pour son départ. Quand il parut, Charles étoit à table: le Duc attendit dans la salle qu'il eût diné; & le repas fini, l'Empereur sortit & passa auprès de lui sans le regarder, après quoi il alla s'asseoir sur un Trône, ayant à ses piez le Grand-Maréchal de l'Empire qui tenoit l'épée nue sur l'épaule, & à ses côtez un grand nombre de Seigneurs. Le Duc entra, suivi de son Chancelier & des Officiers de son Conseil: tous ensemble se mirent à genoux; & le Duc dans cette posture, & dans la plus profonde humiliation, les yeux baissés, commença son discours de cette manière, après les titres accoutumez.

Son discours.

„ Me voici prosterné aux piez de Votre
 „ sacrée Majesté Impériale, avec toute l'hu-
 „ miliation & le respect dont je suis capa-
 „ ble, & qu'exige la grandeur de ma faute.
 „ Dans cet état je supplie Votre Majesté de
 „ vouloir oublier par sa grande clémence,
 „ sa bonté infinie, & sa tendre commiséra-
 „ tion, les justes sujets que ma conduite
 „ lui a donnez de m'accabler de toute sa
 „ colére; & j'avoue ne mériter cette grace,
 „ qu'en faveur de mon repentir vif & sin-
 „ cère, & qui égale l'énormité du crime
 „ que j'ai commis contre Votre Majesté
 „ dans la guerre passée. Avec ces sentimens,
 „ je supplie encore une fois Votre Majesté,
 par

PARTIE I. LIVRE VIII. 351

„ par les entrailles de Notre Seigneur Jé-
 „ sus-Christ, d'avoir pitié de moi, de m'ac-
 „ corder le pardon que je lui demande, &
 „ de me rendre ses bonnes graces, attendu
 „ que je le reconnois pour mon véritable
 „ & légitime Souverain, à qui, comme à
 „ mon Prince naturel, je promets de ren-
 „ dre en tout tems, en tout lieu, en toute
 „ occasion, la plus parfaite obéissance que
 „ je lui dois en qualité de son Sujet; sous
 „ la promesse de plus de le servir avec tou-
 „ te l'affection & tout le zèle qu'il me fe-
 „ ra possible, pour me montrer digne par
 „ quelque endroit de la grande grace que
 „ j'attens de Votre Majesté. Et je m'enga-
 „ ge encore d'observer fidelement tous les
 „ articles qui m'ont été présentez de sa
 „ part. „

Après que le Duc eut cessé de parler, il
 fit une profonde inclination, & l'Empereur
 ordonna à son Chancelier de répondre, ce
 qu'il fit à peu près en ces termes. „ Sa
 „ Majesté Impériale, Prince très-clément,
 „ ayant égard à l'humble & respectueuse
 „ soumission du Duc Ulric, & voulant
 „ bien demeurer convaincue de la sincérité
 „ de son repentir, après la confession au-
 „ tentique des griéves offenses dont il s'est
 „ reconnu coupable envers l'Empereur son
 „ Souverain; de plus sur la considération
 „ du mouvement volontaire dudit Duc à se
 „ soustraire à la juste indignation de Sa Ma-
 „ jesté, par la prompte résolution qu'il a prise
 „ de demander pardon de ses fautes par la
 „ miséricorde de Dieu: Sa Majesté Impé-
 „ riale, pour l'amour du même Dieu, &
 „ par

Réponse
 de l'Em-
 pereur.

352 VIE DE PHILIPPE II.

» par sa clémence naturelle , particulière-
» ment dans la vue d'empêcher la ruine du
» pauvre Peuple , veut bien oublier les in-
» jures qu'elle a reçues dudit Duc , se dé-
» pouiller de toute sa colére , & lui par-
» donner tout ce qu'il a fait contre son ser-
» vice ; à condition que ledit Duc execu-
» tera de bonne foi tout ce qu'il s'est obli-
» gé de faire. » Cela fait , l'Empereur se le-
va , & présenta sa main au Duc avec un air
gracieux , pendant que le Duc lui confir-
moit les protestations de vivre à l'avenir à
son égard en bon serviteur & fidele vassal ;
après quoi l'audience finit , & le Duc & sa
suite furent congédiés.

Soumis-
sion de la
ville de
Stras-
bourg.

La ville de Strasbourg avoit aussi envoyé
à l'Empereur des Députés , pour lui de-
mander pardon , qu'elle obtint aux mêmes
conditions que les autres villes qui étoient
rentrées en grace , à la réserve qu'elle ne
voulut jamais consentir à recevoir garnison
Impériale ; moyennant quoi elle reconnut ,
& jura de reconnoître à l'avenir l'Empereur ,
ce que ses habitans n'avoient pas encore
fait pour aucun de ses Prédécesseurs. Vers
le même tems Charles envoya le Duc d'Al-
be à Nurenberg , pour y prendre des lo-
gemens pour ses troupes , ce que ce Général
ne put faire sans causer bien du trouble dans
cette ville , trop accoutumée à être exemte
de pareilles charges. Douze jours après l'Em-
pereur y étant arrivé , reçut les plus grands
honneurs , & il répondit favorablement à la
requête que les Bourgeois lui présentèrent ,
pour le supplier de vouloir bien ne les pas
accabler d'aucune espèce de garnison , atten-

Celle de
Nuren-
berg re-
çoit une
augmen-
tation de
privilèges.

du

du qu'ils avoient toujours signalé leur zèle & leur fidélité pour son service & celui de l'Empire, ce que Charles leur accorda, même avec une augmentation de privilèges.

Ensuite il continua sa route pour se rendre à l'Armée, & lorsqu'il fut arrivé auprès de l'Elbe, il tint conseil avec le Roi son frère & le Duc Maurice, pour savoir comment on pourroit investir l'ennemi. Quoique le Duc d'Albe traversât ce dessein par divers obstacles qu'il représenta, l'Empereur, fermement déterminé à ne point laisser au Duc Jean-Frédéric le tems de se fortifier davantage, déclara qu'il étoit résolu de l'attaquer sans autre délai, ce qu'il fit avec tant de vigueur, qu'il défit à plate couture l'Armée des Confédérez après un combat de quelques heures, où les Impériaux firent un très-grand carnage; le Duc Jean-Frédéric, Ernest de Brunswic, & un nombre infini de Seigneurs de marque restèrent prisonniers; sans compter un butin immense que firent les vainqueurs.

Le Duc
de Saxe est
fait pri-
sonnier.

Le Duc d'Albe amena les deux Princes prisonniers à l'Empereur, qui les reçut à cheval. Le malheureux Jean-Frédéric, à la gauche du Duc d'Albe, parut aussi à cheval, dont le Comte Hippolite d'Est, qui l'avoit fait prisonnier, tenoit la bride: en cet état il fut présenté à l'Empereur, à qui il dit, après s'être découvert, *Très gracieux Seigneur, je suis à présent votre prisonnier; mais s'étant aperçu que Charles n'avoit pas ôté son chapeau, il remit sur le champ le sien, & continua ainsi son discours, Je supplie Votre Majesté de ne point me faire maltraiter, à présent.*

sent que je suis entre ses mains, mais d'avoir pour moi les égards que je mérite: l'Empereur ne répondit que ces paroles ambiguës, Je vous traiterai comme vous le méritez.

Jean-Frédéric supporta le chagrin de sa prison avec une grandeur d'ame & une fermeté héroïques; mais rien n'est comparable à la force d'esprit qu'il fit paroître, lorsqu'on lui annonça la sentence de mort, que le Conseil de guerre avoit prononcée contre lui sous la qualité de rebelle. Après en avoir reçu la nouvelle de sang froid, il se fit apporter un jeu d'échecs, & joua tranquillement une partie avec le Duc de Brunswic. Peu de tems après l'Empereur, touché de la rigueur de cette condamnation, commua la peine de mort en une confiscation des biens & la privation de l'Electorat, ce qui fut exécuté dans la suite sans adoucissement.

Pendant que l'Empereur triomphant réduisoit l'Allemagne sous son obéissance, pendant que de concert avec les Légats du Pape il régloit les moyens d'avancer la conclusion du Concile de Trente, à laquelle les Catholiques ne voyoient plus d'obstacle, depuis la mort de Luther qui donnoit une si grande supériorité à leur parti; Henri VIII. Roi d'Angleterre mourut à Londres le 15. du mois de Mars 1547. à l'âge de 57. ans. On n'avoit point encore vu dans ce Royaume de Monarque aussi absolu: il regna toujours souverainement sur ses Sujets, qu'il gouverna par sa seule volonté, sans s'assujettir à la forme établie par les Loix du pays. Il ne faut pas s'étonner que les Anglois si jaloux de leurs privilèges souffrissent patiemment cette nouveauté; ce Souverain

Mort du
Roi d'An-
gleterre.

avoit

avoit une politique solide & raffinée, il étoit fort versé dans plusieurs sortes de sciences & d'arts, & doué d'un jugement exquis, qu'il conserva jusqu'au dernier soupir. Avant que de le rendre on lui entendit dire souvent, *Nous avons tout perdu.* Il fut d'une complexion saine & robuste, infatigable à l'Armée, où d'ordinaire il dormoit habillé, se couchoit le dernier, & se levoit avant tout le monde. Il vainquit les Ecoffois, qui, unis avec la France depuis la mort de Jaques IV., avoient fait une irruption en Angleterre. Toute l'Europe l'aima autant qu'elle le craignit, ou pour mieux dire, il fut beaucoup plus craint qu'aimé. Charlequint eut toujours pour ce Monarque un respect & une estime extraordinaires. Pendant tout son regne il fut tenir la balance entre les deux Couronnes de France & d'Espagne, aussi prit-il cette superbe devise, *Je donne la supériorité à celui que je soutiens:* en effet les deux Princes rivaux recherchèrent avec empressement son alliance & son secours, & craignirent de l'avoir pour ennemi. Il assiégea Boulogne en Picardie, & ruïna Edimbourg Capitale de l'Ecosse.

Si ce Prince s'est rendu illustre par des qualitez si recommandables, il faut avouer qu'il en a terni l'éclat par de grands défauts & de grands vices. Il fut immodéré dans ses plaisirs, & pour satisfaire ses passions, il se seroit peu soucié de bouleverser tout l'Univers, comme il le fit paroître par la quantité de ses mariages, précédés par des divorces monstrueux. Il montra plus de penchant à l'avarice qu'à la libéralité: c'est ce
qui

356 VIE DE PHILIPPE II.

qui fit qu'il oprima ses Sujets avec si peu de ménagement. Il inclina beaucoup plus à la cruauté qu'à la clémence : il répandit le sang de quantité de Grands de son Royaume, tant ecclésiastiques que séculiers : on a cru même qu'après son divorce avec la Reine Catherine, il fit périr cette Princesse par le poison, pour n'avoir plus devant les yeux un objet qui lui reprochoit ses desordres. Cette infortunée Reine mourut le 6. de Mai 1536. Dans toutes ses actions Henri montra une inconstance dont il sembloit faire la règle de sa conduite, & ce qu'il y a de remarquable, cette légèreté tourna toujours à son avantage, & fut consacrée par une suite constante d'heureux succès. Il fut contenir ses Sujets dans une aveugle obéissance. Enfin il eut pour maxime principale, d'avoir toujours beaucoup d'argent dans ses coffres. Il laissa plusieurs enfans de ses différentes femmes : de Catherine la première vint une Princesse nommée Marie, d'Anne de Boulen Elizabeth, & de Jeanne Seymour Edouard, qui à l'âge de dix ans fut son successeur immédiat, sous la tutelle & la régence de Thomas Seymour son oncle maternel, comme il étoit ordonné par le testament de son père.

Mort de
François
I.

La mort d'Henri fut suivie de celle de François I. Roi de France, qui mourut le dernier jour de Mars, à l'âge de cinquante trois ans, d'une fièvre lente qui s'étant tournée en continue l'emporta le neuvième jour. Les histoires les plus célèbres sont pleines des éloges magnifiques de ce Prince : elles lui donnent toutes les vertus en un degré

si éminent, qu'il n'est pas possible de rien ajouter à ce qui en a été écrit. Il eut un port majestueux, une taille avantageuse, les traits du visage régulièrement beaux, l'abord gracieux, un courage de héros dans les batailles, une douceur charmante dans la conversation familière, une constance à toute épreuve dans les plus grands revers. Il fut libéral, bienfaisant, clément, toujours prêt à oublier les injures, d'une candeur & d'une droiture de cœur au delà de ce qu'on peut dire: il n'eut point d'égal pour la grandeur d'âme, point de pareil pour la solidité du jugement, & jamais personne ne posséda une mémoire aussi nette & aussi heureuse. Son nom sera précieux dans tous les siècles, pour l'amour qu'il eut pour les Belles-Lettres, & la protection qu'il donna aux Savans. On doit le regarder comme le restaurateur de tous les arts & de toutes les sciences: il fonda, comme je l'ai déjà dit, grand nombre de Colléges, où l'on enseignoit les langues Gréque, Hébraïque, & Latine. Enfin ce fut un Prince digne de l'immortalité. Tout l'Univers le regretta, jusques là même que Charlequint, son ennemi irréconciliable, ne put lui refuser les plus vifs regrets & les plus grands éloges: il témoigna à la nouvelle de sa mort la plus sensible douleur, & il le combla de louanges par ces paroles si remarquables dans la bouche d'un rival, *Nous venons, dit-il, de perdre un Prince d'un mérite si universel, que je ne sais comment la nature pourra en produire un semblable.*

Au milieu des exploits militaires où j'ai laissé cet Empereur triomphant, il y eut à Révolu-
tion de
Naples.
Na-

358 VIE DE PHILIPPE II.

Naples des mouvemens dont voici le sujet. Don Pierre de Tolède, Viceroy de ce Royaume, tenta, en vertu des ordres du Roi son maitre, d'y introduire l'Inquisition, sur le pié qu'elle est établie en Espagne. D'abord les principaux Officiers de la ville répondirent, avec toute la modération possible, que par leurs privilèges on ne pouvoit pas les soumettre à la juridiction d'un nouveau tribunal; & ils ajoutèrent que l'Inquisition n'avoit été établie par les Souverains Pontifes que dans la vue d'arrêter les progrès de l'hérésie; & qu'ainsi la ville & le Royaume étant demeurez toujours inébranlables dans la profession de la foi Catholique, il devenoit absolument inutile de les traiter en hérétiques, par l'établissement d'un tribunal fondé uniquement pour ramener les Peuples infectez du poison de l'hérésie. Ces remontrances furent mal reçues du Viceroy, & l'affermirent dans la résolution qu'il avoit prise de se faire obéir, comme de leur côté les Napolitains n'en furent que plus obstinez à ne point recevoir d'autre justice ecclésiastique que celle des tribunaux anciens & ordinaires.

Pour vaincre l'opiniâtreté de ces habitans, le Viceroy fit venir beaucoup de troupes: le Peuple, bien loin de s'effrayer, courut aux armes, & se mit en état de soutenir une longue & vigoureuse deffense, avec tant d'ardeur & de promptitude, qu'en moins de trois jours il parut plus de cinquante mille combattans résolus de périr pour le maintien de leurs privilèges. A la nouvelle de

PARTIE I. LIVRE VIII. 359

de cette révolution, l'Empereur envoya ordre au Viceroy d'abandonner son entreprise, ce qui mit fin aux troubles; mais il en couta la vie à quelques-uns des Chefs de la revolte, qu'on trouva le secret de faire mourir dans la suite sous d'autres prétextes.

Dans le même tems l'Italie vit une scène tragique, par laquelle les Impériaux tirèrent une cruelle vengeance de Pierre-Louis Farnese. Le gouvernement de ce Prince étoit devenu insupportable à la Noblesse de Plaisance, ce qui donna la facilité au Gouverneur de Milan Ferrand de Gonzagues, autorisé par des ordres secrets de l'Empereur, de trouver des mécontents qui voulussent ôter la vie à leur tiran, qui n'étoit pas moins odieux à Charlequint, contre lequel il s'étoit déclaré dans presque toutes les occasions, pour soutenir les intérêts de la France. Les Chefs de la conspiration furent le Comte Jean Anguisiola, Augustin Landi, Camille Palavicini, & Louis Confalonieri: le premier n'attendoit que le moment favorable de se vanger de l'outrage qu'il lui avoit fait en la personne de Lucrece Palavicini sa femme, dont il avoit voulu ravir l'honneur. Ces Conjurez entrèrent dans la chambre de Farnese, & après l'avoir poignardé, & avoir jetté son corps dans les fosses du château, ils se mirent à crier, *Liberté, vive l'Empire;* & ce cri fut en un moment reçu par le Peuple, qui ne détestoit pas moins la tyrannie du Duc. Gonzagues, qui se tenoit prêt à soutenir cette revolte qu'il avoit fomentée, envoya sur le champ une bonne garnison à Plaisance, dont il prit possession au nom de

Meurtre
de Pierre-
Louis Far-
nese.

de l'Empereur, & sous le titre qu'il lui donna de ville impériale. Il est aisé de se figurer le chagrin & le dépit du Pape à cette nouvelle: mais comme cette révolution est curieuse dans toutes ses circonstances, elle mérite un plus ample détail, que je vais donner en rapportant avec le plus de précision qu'il me sera possible l'origine & les suites de cette affaire.

Mémoires de Louis XIV.
 Soupçons de l'Empereur contre cette Maison.

Nous avons vu avec quel ressentiment l'Empereur aprit la conjuration de Fiesque sur Gènes: ce Prince en fut d'autant plus piqué, qu'il découvrit en même tems que Pierre-Louis Farnese avoit sous main puissamment aidé Fiesque, ce qui lui fit soupçonner que cette intelligence n'eût été formée par le Pape; soupçon qui ne fut que trop fortifié par tous ceux que des haines particulières, ou d'autres intérêts, rendoient jaloux de la prodigieuse élévation de la Maison Farnese. Si l'on en croit Goffelini dans l'Histoire qu'il a donnée de la vie de Ferrand de Gonzagues, voilà les motifs qui firent prendre à l'Empereur la résolution d'enlever au Duc Pierre-Louis les villes de Parme & de Plaisance, pour débarasser son esprit de l'inquiétude qu'il avoit que la Maison Farnese ne s'entendît avec les François pour troubler le repos de l'Italie.

Adriani, qui se distingue si fort des autres Historiens par l'attention qu'il a à rapporter exactement les causes des événemens d'importance, donne un détail curieux de celles qui ont été, ou qui ont pu être l'occasion de la brouillerie de l'Empereur avec le Pape & Pierre-Louis Farnese. Outre ce que je

viens

PARTIE I. LIVRE VIII. 361

viens de dire au sujet de la conspiration de Gènes, cet Auteur écrit que Charles fut très mécontent de voir que le Pape eût rapellé d'Allemagne ses troupes, dans le tems qu'il en avoit le plus besoin, sans en prétexter d'autre raison sinon que l'Empereur n'avoit pas agi de concert avec lui à l'égard des traitez qu'il avoit faits, des conquêtes, & autres avantages qu'il avoit remportez dans cette guerre, ce qui étoit contraire aux articles de leur alliance. Un autre sujet du mécontentement de l'Empereur fut, selon le même Ecrivain, que, pour fournir aux frais de cette guerre de Religion, le Pape n'avoit pas voulu accorder la permission de vendre l'argenterie des Eglises d'Espagne, quoique Charles s'engageât d'en faire dans la suite la restitution. Que le Pontife avoit pris ombrage du dessein que l'Empereur avoit de porter la guerre en Italie, surtout dans la Toscane, & qu'il avoit couvert cette jalousie du prétexte de maintenir la liberté des Siénois, qu'il avoit même engagez à refuser une garnison de quatre cens Espagnols, que Ferrand de Gonzagues avoit envoyez pour s'assurer de ces Républiquains. Outre cela, que le Cardinal Salviati, au nom du Pape, avoit empêché que sa sœur mère & tutrice du Prince de Piombino ne remît cet Etat entre les mains de l'Empereur, qui avoit déjà la parole de cette Princesse, pour mettre la Toscane à couvert des entreprises de la France. Que même on croyoit que le Pape négocioit une Ligue avec cette Couronne, dans laquelle par toutes sortes d'artifices il tâchoit d'attirer la République de

362 VIE DE PHILIPPE II.

Venise, faisant des caresses extraordinaires à Pierre Strozzi, ennemi déclaré du Duc de Florence, que l'Empereur tenoit sous sa protection.

Deplus l'Empereur se plaignoit que, sur le soupçon imaginaire que toutes ses démarches tendoient à remplir le dessein fixe qu'on suposoit qu'il avoit formé d'abaisser l'autorité suprême des Souverains Pontifes, le Pape de son seul mouvement avoit transféré le Concile à Bologne, sous prétexte qu'il étoit à craindre que la maladie contagieuse, qui avoit enlevé un je ne fais quel Evêque, ne se répandît à Trente où l'assemblée continuoit tranquillement ses séances. Notre Historien prouve que c'étoit une pure fiction, & que Paul n'avoit d'autre but que de tenir le Concile dans un lieu de la dépendance du St. Siège, pour pouvoir le disoudre à sa volonté, dans l'appréhension qu'à Trente, où l'Empereur étoit maître, l'autorité de ce Prince ne prévalût, & qu'on n'y proposât de trop sévères réformes contre les mœurs scandaleuses des Prélats de la Cour de Rome. Enfin Adriani ajoute que sur cette affaire l'Empereur alléguoit un autre grief, savoir, que le Pape avoit très mal reçu les remontrances de Don Diego Mendoza son Ambassadeur sur les malheurs qui résulteroient de la translation, si tous les Pères du Concile & les Légats ne retournoient pas à Trente, où même tous les Sujets naturels de l'Empereur & tous les Prélats soumis à sa juridiction étoient demeurez. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il falloit que les causes du mécontentement

PARTIE I. LIVRE VIII. 363

ment de l'Empereur fussent bien graves, pour l'obliger à en venir à une exécution aussi violente.

A ce sujet on raporte deux choses dignes de remarque, & qui doivent paroître merveil-
 leuses. La première est que le Duc, averti de plusieurs endroits que les Ministres de l'Empereur machinoient contre sa personne & contre son Etat, voulut découvrir les noms des Conjurez. D'abord il employa tous les moyens ordinaires, mais ses recherches furent inutiles, ce qui l'obligea d'avoir recours aux Devins: il n'en put jamais tirer d'autre éclaircissement, sinon qu'il n'avoit qu'à bien examiner sa monnoye. Cette réponse lui parut non seulement ridicule, mais une fourberie insultante de la part des Sorciers, ainsi il méprisa leur conseil: cependant après sa mort on reconnut la vérité de cette prophétie, qui, comme je crois, avoit été inspirée par le Diable; car le Duc avoit fait graver cette légende sur sa monnoye, *PLAC.* avec ces mots *Pet. Aloy. Farn. Plac. Dux*: les quatre lettres capitales marquoient le nom de la ville, *Placentia*, à Plaisance, qui étoit le lieu où le complot devoit s'exécuter; d'ailleurs chacune de ces lettres étoit la première des noms des quatre Chefs de la conspiration, savoir, *Palavicini, Landi, Anguisciola, Confalonieri.*

Pronostics curieux.

La seconde particularité paroitra peut-être encore plus étonnante. Le matin même du jour de l'exécution, le Duc reçut une lettre de Milan qui l'avertissoit en termes généraux de prendre garde à lui & de pourvoir

à sa sûreté sans perdre de tems : on marquoit ensuite que s'il vouloit être instruit du détail de la conjuration, il n'avoit qu'à envoyer à Milan une personne de confiance, à laquelle on promettoit de révéler des choses qu'il étoit trop dangereux de confier au papier. Malgré cet avis si positif, Farnese ne prit d'autre précaution que de donner ordre au Capitaine Alexandre de Terni de venir le trouver immédiatement après le diner, parce qu'il vouloit renforcer la garnison de la Citadelle, & prendre avec lui des mesures pour sa sûreté. Cette indolence n'est-elle pas propre à confondre l'esprit humain, & à fournir des réflexions sur l'infailible accomplissement de notre prédestination? N'en doit-on pas conclure que toute la prudence des hommes ne sauroit rien changer aux decrets du Ciel, & qu'il n'y a aucun moyen de se mettre au dessus de ce que la prescience de Dieu a déterminé sur notre sort? On peut établir cette vérité sur mille & mille exemples, & peut-on en citer un plus frappant que la conduite de Jules-César, qui, malgré les avis qu'il avoit reçus des desseins formez contre sa vie, ne laissa pas d'avoir la confiance de paroître au Sénat, où il fut aussitôt poignardé? Je viens au détail de la mort de Farnese.

Détail du
meurtre
de Farnese.

Anguisciola, comme Chef des Conjurez, disposa toutes choses pour hâter l'exécution du complot : chacun de ses associez eut son emploi de cette manière. Le Duc devoit être assassiné dans sa propre chambre aussitôt après son diner, par le Comte Jean lui-même, qui ne devoit se faire suivre que par deux

deux hommes de confiance & intrépides, & ils devoient prendre le tems que tous les domestiques se seroient retirez pour aller dîner. Dans le même tems le Comte Augustin Landi, Camille Palavicini, avec Alexandre son frère qu'on avoit fait venir exprès de Turin, & plusieurs autres braves, devoient s'emparer de la porte de la Citadelle, forcer & massacrer, s'il étoit nécessaire, la garde Allemande : pendant que de son côté Confalonieri secondé de ses gens feroit la même chose dans la salle, où il y avoit aussi une garde d'Allemands. Tout cela fut exécuté au même instant avec la dernière exactitude, après que le Comte Jean eut donné le signal avec son mouchoir, comme on en étoit convenu, par la fenêtre de l'antichambre du Duc.

Ce fut un Samedi 11. de Septembre que Pierre-Louis Farnese, Duc de Parme & de Plaisance, périt par la conjuration de ses Sujets, dont l'heureux succès dans tous les points a dequoi surprendre quiconque en examinera avec soin toutes les circonstances. En effet il n'y avoit point encore d'exemple qu'un complot tramé contre un Prince qui se tenoit exactement enfermé dans une Citadelle très forte, & qui étoit informé qu'on machinoit contre sa vie, il étoit, dis-je, inouï qu'un complot traversé par de semblables incidens, répandu d'ailleurs entre un grand nombre de complices, eût été exécuté avec tant d'ordre, sans manquer au plus petit article du projet; &, ce qui est plus remarquable, contre l'attente même des Conjurez, qui desespéroient de pouvoir vaincre

tant de difficultez. Camille Palavicini, à cause qu'il étoit boiteux, ne sortit pas de la ville, & se chargea d'empêcher le tumulte par son autorité & les remontrances qu'il feroit au Peuple, ce qu'il fit avec beaucoup d'adresse & le secours de quantité de Gentilshommes. Cette précaution fut un coup de partie pour les Conjurez, car au premier avis qu'on eut de ce qui se passoit dans le Château, les Bourgeois prirent les armes, & y coururent avec la dernière fureur sans savoir de quoi il s'agissoit; & dans le premier feu de cette émeute il est certain que les Meurtriers auroient couru grand risque, s'ils n'avoient pas eu la présence d'esprit de lever le pont de la Citadelle, ce qui arrêta tout court la fougue de ces Habitans. Peu après ils se calmèrent entièrement, & parurent satisfaits de ce qui venoit de se passer, aussitôt que le Comte Anguisciola & tous ses complices se furent montrez à la fenêtre, en criant *Liberté, vive l'Empire*, & que le corps du Duc eut été jetté dans le fossé. On ne fit mal à personne de la Cour, tout le monde y eut la liberté de se retirer où il jugeroit à propos, à la réserve du Secrétaire du Duc nommé Apollonio & du Sous-Secrétaire, qui furent mis en prison & à la question pour en arracher les secrets de leur maître, dont on saisit tous les papiers, qu'on enferma jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres du Gouverneur de Milan.

Jules Goffelini remarque plusieurs particularitez, que peu d'Historiens ont adoptées, parce qu'elles sont dénuées de toute vraisemblance. Entr'autres faits, cet Auteur assure que

que l'Empereur & Gonzagues Gouverneur de Milan ayant tramé la conspiration , ne l'avoient soutenue & conduite au point de l'exécution , qu'après avoir donné des ordres très précis aux Conjurez de ne point attenter à la vie du Duc autant qu'il seroit possible. De quelque manière que l'affaire se soit passée , le Duc mourut d'un genre de mort qu'il n'avoit pas prévu , & la ville de Plaisance tomba aussitôt au pouvoir de l'Empereur , parce qu'après l'expédition les Conjurez firent une décharge de l'artillerie , pour avertir , comme on en étoit convenu , les troupes qui attendoient ce signal à Crémone , d'où elles devoient sur le champ partir sous les ordres d'Alvare de Luna qui en étoit Châtelain. Elles arrivèrent à Plaisance en même tems que cinq cens Fantassins , que d'un autre côté le Capitaine Rucchini avoit amenez de Pavie par le Po. Cette garnison qui se trouva assez nombreuse étoit venue dans l'espérance d'avoir part au butin , mais elle eut le chagrin de ne trouver dans la Citadelle ni meubles , ni argent , ni bijoux : les Conjurez s'étoient mis en possession de toutes les richesses du Duc , qu'ils avoient partagées entr'eux , non sans donner beaucoup de jalousie à quantité de Nobles , qui savoient que ces effets montoient à des sommes immenses , & qui souffroient impatiemment qu'ils passassent entre les mains de particuliers leurs égaux , sans avoir été admis au partage. Le Gouverneur eut sa bonne part des pierreries & de l'argent comptant : on dit aussi qu'il termina quelques différends survenus au sujet du partage

entre les Conjurez. A l'égard de ce qu'Octave Farnese devint après cette révolution, je le rapporterai en son lieu.

Publica-
tion de
l'Interim.

Si l'Empereur par de pareilles intrigues faisoit des conquêtes en Italie, sa prudence & son adresse le rendoient maître des esprits des Princes & des villes Protestantes d'Allemagne, qu'il fut amener à ses fins avec tant de ménagement, que presque tout ce Corps résolut de s'en remettre aveuglément à sa bonne foi sur tout ce qui convenoit de faire pour établir les Décrets du Concile. Pour cet effet & pour mieux s'assurer de cette confiance, il convoqua une Diète à Augsbourg, où il fit publier l'*Interim* qui a 26. articles, par lesquels il étoit permis dans tout l'Empire de vivre en toute liberté dans l'exercice public de sa Religion, jusqu'à la décision d'un Concile général. Le Pape fut si choqué de cette démarche, que, malgré les vives instances de l'Empereur, il ne voulut pas remettre à Trente le Concile qu'il avoit transféré à Bologne l'année précédente, ce qui avoit été la véritable cause de la convocation de la Diète d'Augsbourg, dont les Capitulaires ont été appelez jusqu'à ce jour *la Confession d'Augsbourg*.

Quoique le Pape & l'Empereur eussent, comme nous avons vu, divers sujets de se plaindre réciproquement l'un de l'autre, sujets qu'ils tiroient de la politique, des intérêts de l'Eglise, de leurs haines particulières, & du bien public; quoique les affaires entre les Cours de Rome & de Vienne fussent en cet état de division, Charles ne laissa pas, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort

mort de Pierre-Louis Farnese, d'envoyer un Ambassadeur au Pape & au Duc Octave qui faisoit sa résidence à Parme, pour leur faire des complimens de condoléance. Il chargea de cet emploi Don Jean de Figueroa, qui fut parfaitement bien reçu en apparence, quelque ressentiment que ces Princes dussent avoir contre l'auteur de la fin tragique de Pierre-Louis. Pour mieux couvrir ses sentimens, Paul fit partir à son tour deux Légats non Cardinaux, avec ordre de représenter à l'Empereur l'énormité du crime commis en la personne de son fils, de solliciter la restitution de la ville de Plaisance entre les mains du Duc Octave, & de faire consentir Sa Majesté Impériale à laisser le Concile à Bologne. Mais ces Ministres eurent plus de soin de déployer toute leur rhétorique à poursuivre les intérêts particuliers de la Maison du Pontife, qu'à procurer les avantages du St. Siège. L'Empereur au contraire se tint ferme à soutenir que les intérêts publics de la Religion devoient aller avant toutes les affaires particulières de quelque nature qu'elles fussent; qu'il avoit tellement à cœur celle du Concile, qu'il lui étoit impossible de penser à aucune autre. Les Légats eurent beau répondre que les intérêts particuliers influent toujours sur les affaires publiques, quand ils sont fondez sur le point de vue de perpétuer l'union, la confiance, & l'amitié entre les Princes. Charles se débarrassa de leurs importunités par cette conclusion, qu'il comptoit rendre au St. Siège Apostolique le respect & l'obéissance qu'il est en droit

Légats
envoyez à
l'Empereur.

Concile
Pape &
L'Empereur
le respect &
l'obéissance

d'exiger, toutes les fois qu'il consacrerait ses soins à procurer les avantages de la Religion Catholique; qu'à l'égard de la restitution de Plaisance, il ne pouvoit rien délibérer, avant que les affaires du Concile fussent terminées; que si le Pape sollicitoit avec tant d'ardeur la restitution de Plaisance à sa famille, à laquelle il avoit lui-même un intérêt non moins sensible que Sa Sainteté, puisque Octave Farnese étoit son gendre, si cette affaire devenoit le point fixe des attentions du Pontife, lui de son côté en qualité d'Empereur ne pouvoit pas perdre de vue les intérêts du Concile de Trente, qui étoient ceux de tout le Corps de l'Empire.

Querelle
entre le
Pape &
l'Empe-
reur au
sujet du
Concile.

Ces divisions & cette opiniâtreté de part & d'autre, du Pape à tenir le Concile à Bologne, de l'Empereur à vouloir qu'il fût remis à Trente, produisirent divers traitez, ambassades, & légations; mais dans tous ces mouvemens on ne connut que trop le but du Pontife, qui ne se faisoit pas un scrupule de mettre les affaires générales dans le désordre, pour remplir ses vues ambitieuses; (on fait assez que l'esprit dominant des Ecclésiastiques est de sacrifier le bien public à leurs intérêts particuliers) car il est hors de doute que Paul n'eût pas fait la moindre difficulté de remettre le Concile à Trente, si l'Empereur eût voulu restituer Plaisance à Octave Farnese. Le procédé du Pape ne put faire résoudre Charles à se défaire de cette Place qui convenoit si fort à ses affaires, & en même tems il continua ses procédures contre les Pères assemblez à Bologne, où il envoya François Vergas Fiscal général de Castille.

PARTIE I. LIVRE VIII. 371

tille & Martin Soria Velasco, qui comparurent à la session tenue le 16. de Janvier 1548. Ces Ministres y firent leurs protestations au nom de leur maître en ces termes : 1548.

Que l'Empereur se voyoit contraint, pour le service de la Religion & de l'Eglise, de protester contre certains qui se faisoient appeller Légats Apostoliques; & contre un Conventicule de Prélats assemblez à Bologne, lequel prenoit faussement le titre de Concile, quoiqu'il n'eût pas le sceau de l'aprobation de Sa Majesté Impériale. Cette déclaration fut suivie d'autres procédures passées par devant Notaires.

Telle fut l'obstination de Paul, qu'on peut accuser avec justice d'avoir en cette rencontre abandonné l'intérêt public, pour assurer l'élévation de sa famille. Après toutes ces disputes, l'Empereur fit diversion aux affaires publiques, pour mettre ordre aux siennes particulières, qu'il paroissoit avoir presque oubliées dans les embarras de celles de l'Eglise & de l'Empire. Pour cet effet il envoya en Espagne avec une nombreuse suite de Noblesse le Prince Maximilien son neveu, fils de son frère Ferdinand, & qui fut dans la suite Empereur, alors âgé de vingt ans, pour lui faire épouser l'Infante Marie sa fille ainée, &, après qu'il seroit devenu son gendre, lui remettre le gouvernement de tous les Etats Catholiques de cette Monarchie, sous le titre de Viceroy, en la place de Philippe son fils qu'il avoit résolu de faire venir en Allemagne & en Flandres. Maximilien fut reçu par son cousin avec une magnificence dont il n'y avoit point encore eu

Voyage du
Prince
Maximilien
en
Espagne.

372 VIE DE PHILIPPE II.

d'exemple; son arrivée fut solennisée par des tournois & des fêtes superbes: ce fut au mois de Juin qu'il arriva à Madrid, d'où il alla sur le champ rendre visite à sa future épouse: il fit ensuite, accompagné de Philippe, des voyages à Toléde & à Valladolid, & toutes ces villes se signalèrent à l'envi par la pompe de la réception qu'elles lui firent. De retour à Madrid, il consumma son mariage avec la Princesse Marie, qui n'étoit que de sept mois plus jeune que lui: les noces furent célébrées le 17. de Septembre avec tout l'éclat convenable à la qualité des deux époux, & qu'on devoit attendre d'une Cour si remplie de grands Seigneurs, & dans un tems où la fortune prenoit plaisir à prodiguer partout ses faveurs à la Maison d'Autriche. Je ne dois pas omettre qu'entre les Grands qui accompagnèrent Maximilien en Espagne, on vit le Cardinal Christophe Madrucci Evêque de Trente, que l'Empereur avoit mis auprès du Prince son neveu pour l'aider de ses conseils, attendu que ce Prélat avoit une expérience consommée dans les affaires; le Duc de Brunswic, que Charles y envoya pour faire plus d'honneur à son neveu; la plus florissante Noblesse d'Allemagne, parmi laquelle le Comte de Mansfelt se distinguoit par la magnificence de ses équipages.

Le Roi de
France
passe en
Italie.

Henri, nouveau Roi de France, dans l'idée qu'il lui seroit facile de tirer de grands avantages des querelles qui s'élevoient entre l'Empereur & le Pape, passa à Turin au printemps de cette année, sous prétexte de prendre en main les intérêts d'Octave Farnese:

mais

mais le rusé Pontife, convaincu qu'une seule parole de l'Empereur seroit plus capable de rendre le repos à sa famille, que la plus nombreuse Armée du Roi de France, cherchoit à s'accommoder au tems & aux conjonctures des affaires, & pour cet effet il fit infinuer à l'Empereur qu'il étoit disposé à recevoir un équivalent honnête, ce qui ne fut pas absolument rejeté. Cependant cette négociation traina en longueur, on ne répondit de part & d'autre qu'en termes généraux, le tems se passa à se faire réciproquement des propositions, chacun mettant tout son esprit à trouver des tours & des détours pour se surprendre & tirer le meilleur parti qu'il seroit possible.

Sur ce plan Charles fit entendre à l'Evêque de Fano, Légat du Pape auprès de sa personne, que pour la décharge de sa conscience, & pour se justifier dans le monde, il souhaitoit d'être instruit des droits que l'Eglise prétendoit avoir sur les villes de Parme & de Plaisance: non qu'il n'en fût parfaitement informé; mais il comptoit prolonger le tems par ces discussions jusqu'à la mort de Paul, que son âge déjà décrépit faisoit juger très prochaine. Le Pontife de son côté fit répondre par le même Légat, que le St. Siège avoit plusieurs prétentions très légitimes & incontestables, mais qu'il ne convenoit pas d'en venir à des preuves juridiques, avant qu'il eût été remis en possession des domaines dont il avoit été dépouillé. Pour réponse à cette deffense, l'Empereur répliqua que son intention n'avoit jamais été de discuter cette question par la voye de la justice ordi-

naire, ni de faire prononcer un jugement public; mais qu'il n'avoit cherché à s'éclaircir que par un pur scrupule de conscience, & que par cette raison le Pape ne pouvoit pas lui refuser une si juste demande, d'autant plus qu'il ne la faisoit que pour sa propre satisfaction.

Prétentions du
Pape sur
Plaisance.

A la réception de cette nouvelle réponse, le Pape fit assembler extraordinairement le Consiatoire, où il fit examiner la demande de l'Empereur, & il demanda là-dessus l'avis des Cardinaux. Tous jugèrent qu'il n'y avoit aucune raison valable de refuser cette satisfaction à l'Empereur, sur-tout dans l'esprit qu'il la sollicitoit; & sur cette décision on choisit les plus experts dans la connoissance des droits de l'Eglise pour dresser le mémoire, où, sans faire mention d'autres titres, on se contenta de rapporter la cession faite en 1511. à l'Eglise de la ville de Plaisance, par l'Empereur Maximilien ayeul paternel de Charles, sous le Pontificat de Paul II., & confirmée par le Roi Catholique ayeul maternel du même Charles, qui l'avoit lui-même ratifiée depuis dans ses Capitulations de l'année 1521. Pour donner à l'Empereur une plus ample satisfaction, on produisit à Mendoza son Ambassadeur à Rome les Actes authentiques, quoiqu'on fût persuadé que la Cour de Vienne ne faisoit cette démarche que pour gagner du tems, dans l'espérance qu'elle trouveroit assez de prétextes dans les mémoires du Pape de former de nouvelles difficultés. On fut bientôt éclairci des intentions artificieuses de l'Empereur, par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano & à Jules

les Orfini, favoir, que Paul n'avoit pu montrer à son Ambassadeur des titres si authentiques de ses droits, que l'Empire ne pût en produire de plus valables & en plus grand nombre; que cependant, les prétentions de part & d'autre restant en leur entier, il vouloit bien promettre pour les deux villes de Parme & de Plaisance une récompense de quarante mille écus par an.

Une pareille déclaration excita la bile du Pape, qui dans les mouvemens de sa colére répondit à l'Empereur dans les termes les plus choquans, qu'il se flattoit que Sa Majesté Impériale prendroit enfin la résolution de se dépouiller d'une manière d'agir aussi capricieuse que celle qu'il avoit tenue dans tout le cours de cette dispute, & de se réconcilier comme il y étoit obligé avec Dieu, qui étoit la partie offensée dans cette injuste contestation; qu'il ne doutoit pas que, s'il mettoit la main sur la conscience, il ne se déterminât sur le champ à restituer Parme & Plaisance au St. Siège, à qui ces deux villes appartenoient légitimement; enfin il ajoutoit qu'un Prince qui ravissoit les domaines de l'Eglise, ne pouvoit pas voir prospérer son regne. Il y avoit encore dans cette lettre d'autres réflexions des plus piquantes; & quoique l'Empereur en fût vivement offensé, il ne répondit autre chose au Nonce qui lui présenta la dépêche de Rome, sinon que Sa Sainteté parloit comme un vieillard décrépité.

Quoique je raporte ainsi ce fait, je dois avertir qu'il est écrit bien diversement par les Historiens, entr'autres l'Angeli & Adriani,

ni : ces Auteurs , tout contraires qu'ils font dans les circonstances , s'accordent à dire que les Ministres de l'Empereur offrirent pour équivalent à Octave son gendre l'Etat de Siéne , ce qui auroit été un parti très avantageux , nonobstant l'inégalité de l'échange , s'il y avoit eu des sûretés pour l'exécution de cette promesse ; car il n'étoit pas difficile de s'apercevoir qu'on ne jettoit une pareille proposition que pour consommer un tems considérable en pourparlers , d'autant plus que si l'Empereur avoit été dans le dessein de se défaire de cette Place , suivant toutes les apparences il ne l'auroit fait qu'en faveur de la Maison de Médicis , à qui il convenoit si fort de la posséder , & qui malgré l'avantage qu'elle avoit d'être plus avant qu'aucune autre dans les bonnes grâces de Sa Majesté Impériale , n'avoit jamais pu en obtenir la Principauté de Piombino.

Ligue des
Suif-
ses avec
la France.

Un des événemens les plus remarquables de cette année fut la Ligue que le Roi de France conclut à peu près vers ce tems avec les Suisses , & à laquelle l'Empereur fit naître sous main tous les obstacles possibles , convaincu qu'il étoit que rien ne pouvoit être plus avantageux à ce Royaume ; mais toutes ses intrigues secrètes furent inutiles : les Suisses craignoient trop que , s'ils ne se faisoient pas une protection puissante , il ne prît un jour fantaisie à Charles de faire revivre les anciennes prétentions de la Maison d'Autriche sur leur pays , comme tant d'autres de ses Prédécesseurs avoient fait. Sur cette crainte , ils n'écoutèrent d'autre intérêt , & n'eurent rien plus à cœur que de se mettre à cou-

vert.

vert de pareille entreprise, à la faveur d'une alliance qui pût leur fournir les secours nécessaires: ainsi à la première ouverture que la France leur en fit, ils y donnèrent les mains, & le traité fut conclu à ces conditions.

I. „ Qu'il y auroit une Ligue perpétuelle
 „ & une amitié sincère entre le Roi de
 „ France & les Suisses, pour la deffense
 „ & la conservation mutuelle de leurs E-
 „ tats.

II. „ Que si le Roi de France se mettoit
 „ en devoir de faire l'acquisition, ou la con-
 „ quête de villes, ou de provinces qui euf-
 „ sent été autrefois du domaine de sa Cou-
 „ ronne, les Cantons ne pourroient donner
 „ aucun secours à ceux qui s'en trouveroient
 „ en possession.

III. „ Que s'il s'élevoit quelque guerre
 „ dans son Royaume, ou s'il avoit la supé-
 „ riorité sur ses ennemis, il lui seroit libre
 „ de prendre ou de ne pas prendre de Suif-
 „ ses à sa folde, selon qu'il jugeroit en avoir
 „ besoin: mais qu'en cas qu'il le fît il ne
 „ pouroit pas en demander moins de six mil-
 „ le, ni plus de seize mille, à moins qu'il
 „ ne fût dérogé à cet article par une Assem-
 „ blée générale des Cantons.

IV. „ Que le Roi auroit la liberté de choi-
 „ sir les Commandans de ces troupes, entre
 „ les plus expérimentez de la Nation.

V. „ Que les Cantons, à la première ré-
 „ quisition, seroient toujours prêts à fournir
 „ les secours que le Roi demanderoit, sans
 „ qu'aucun Magistrat pût empêcher l'exé-
 „ cution de cet article.

378. VIE DE PHILIPPE II.

VI. „ Que les Cantons ne pourroient, sous
„ quelque prétexte que ce pût être, rapel-
„ ler leurs troupes, à moins que leur pays
„ ne fût attaqué, & qu'ainfi ils n'en euffent
„ besoin pour la deffense de leur patrie.

VII. „ Qu'au contraire le Roi de France
„ ne pourroit faire servir ses Suiffes féparément
„ en tems de guerre, mais bien en tems
„ de paix; & que ces troupes ne pour-
„ roient jamais être contraintes de servir sur
„ mer.

VIII. „ Que le Roi de France seroit tenu
„ de payer leur folde avant que de les rece-
„ voir, au moins trois mois d'avance, &
„ que la paye commenceroit du jour que les
„ Soldats fortiroient de leurs maisons, &
„ qu'elle ne pourroit être moindre de quatre
„ écus par mois; à l'égard de celle des Of-
„ ficiers, elle seroit sur le pié le plus haut,
„ & à proportion de leur rang.

IX. „ Qu'en cas que quelque Prince déclarât
„ la guerre aux Suiffes, le Roi de France
„ seroit obligé de leur fournir deux cens lan-
„ ces & douze piéces d'artillerie.

X. „ Que le Roi seroit tenu de leur payer
„ deux mille écus tous les trois mois en tems
„ de paix comme en tems de guerre. Que
„ lorsqu'il s'agiroit de faire la guerre à quel-
„ que Puissance, on ne pourroit l'entreprendre
„ fans en délibérer avec le concours des
„ deux parties.

XI. „ Que les Suiffes ne pourroient tirer de
„ France des vivres ou du sel, toutes les
„ fois qu'ils en auroient besoin, sans payer les
„ droits accoutumez.

On énonça de plus, qu'on comprendroit
dans

PARTIE I. LIVRE VIII. 379

dans cette Ligue le Pape, l'Empereur, les Rois de Portugal, d'Ecosse, de Pologne, & d'autres Princes.

Pendant cette négociation, Muley Hassem Roi de Tunis étoit passé en Allemagne, pour tâcher une seconde fois d'émouvoir la compassion de Sa Majesté Impériale, & d'en tirer du secours s'il étoit possible, pour se rétablir dans son Royaume d'où il avoit été chassé par son propre fils Amida, qui même par une cruauté inouïe lui avoit fait crever les yeux. Quelque pitié que l'Empereur pût avoir du triste état de ce Prince infortuné, il se trouvoit embarrassé d'affaires trop importantes, pour entreprendre sa deffense; d'ailleurs il étoit alors tout à fait éloigné de faire la guerre au Turc, avec lequel il venoit de conclure une trêve: dans ces circonstances, tout ce qu'il put faire de mieux pour le service de ce disgracié Monarque, fut de l'envoyer en Sicile, où il le fit entretenir à ses dépens avec toute sa suite.

Muley Hassem vient en Allemagne.

Après le mariage du Prince Maximilien avec l'Infante, l'Empereur donna ordre à Rui Gomez de Selva d'aller en Espagne féliciter en son nom les nouveaux époux, & de plus pour disposer Philippe à venir en Allemagne, & prendre le soin de régler les préparatifs du voyage. Rui Gomez de Selva étoit un Gentilhomme de Portugal, d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons de ce Royaume: le Ciel l'avoit fait naître avec tous les talens qui se voyent rarement réunis en un même sujet: un génie heureux & fort cultivé le rendoit maître de

Rui Gomez va en Espagne.

Caractère de ce favori.

tou-

toutes les connoissances nécessaires pour se distinguer dans l'épée & le cabinet ; vaillant Soldat , il ne le cédoit à personne dans la science de l'art militaire ; Ministre habile , il savoit manier les affaires les plus délicates & les plus épineuses avec cette prudence , cette dextérité , & cette pénétration maitresses du succès. Il possédoit toutes les langues , il étoit profond dans l'histoire des Peuples du monde , capable de conduire les entreprises les plus vastes , d'une fidélité incorruptible , aimable , brillant , doux , aisé dans les conversations familières. Il étoit venu en Espagne en qualité de Page de l'Impératrice Isabelle ; mais il ne fut pas long-tems à faire connoître à la Cour Impériale les rares qualitez dont il étoit si abondamment pourvu : son assiduité à remplir ses devoirs , sa sagesse dans toute sa conduite , la beauté de son esprit , furent les degrez par lesquels il parvint avec tant de distinction aux honneurs dont Charlequint récompensa son mérite , & à cette faveur si particulière dont Philippe l'honora constamment après la mort de l'Empereur son père. On l'a vu sous le regne de ce Monarque Surintendant général de ses finances , & son Grand-Chambellan , dignitez qu'il soutenoit avec éclat par le moyen des revenus de nombre de Commanderies des plus considérables. Il établit solidement sa fortune par son mariage avec la fille du Prince de Mileto , que la mort d'un frère unique rendit bientôt héritière de cette Principauté de la Calabre , dont la postérité qu'elle donna à son mari est encore aujourd'hui en possession : enfin ses

services lui acquirent le titre de Duc de Pastrana, & la qualité de Grand d'Espagne. Mais ce qui est digne d'admiration, & ce qui doit décider de l'excellence de ce favori, il fut toujours se soutenir dans la plus étroite faveur de ces deux grands Monarques, du père & du fils, sans exciter la jalousie de personne; circonstance qui tient du prodige, dans une Cour où l'on n'a jamais pu voir sans murmure les premiers postes entre les mains des Etrangers: & même bien loin d'avoir été en butte à l'envie des Courtisans, ce n'est pas une des moindres parties de son éloge de dire qu'il gagna toute leur estime, & qu'il en fit les plus chères délices.

Dans l'impatience où Charles étoit de voir son fils en Allemagne, où il craignoit quelque nouvelle révolution, par les soupçons que la conduite d'Henri II. faisoit naître que ce Prince ne resteroit pas longtems en paix, attendu qu'il paroïssoit, par ses intrigues fourdes, vouloir amener les affaires à la nécessité d'une guerre ouverte, ce qui ne pouvoit pas manquer de rompre tous ses desseins; dans cette appréhension, dis-je, l'Empereur avoit pris le parti de faire venir son fils auprès de sa personne. Ainsi, non content de lui avoir écrit plusieurs lettres très pressantes, & d'avoir fait partir Rui Gomez, il résolut d'envoyer en Espagne en toute diligence le Duc d'Albe Capitaine de ses Gardes & son Majordome Major, non seulement pour solliciter le Prince de se mettre au plutôt en chemin, mais encore pour l'accompagner dans son voyage. Ce Seigneur, à son arri-

Le Duc
d'Albe
passe aussi
dans ce
Royaume.

vée

vée en Castille, trouva toutes choses disposées pour le départ de Philippe, qui n'avoit pas moins d'empressement à se rendre auprès de son père, que son père en marquoit à le revoir.

Action
généreuse
de l'Em-
pereur.

Pendant toutes ces allées, l'Empereur avoit été principalement occupé à recevoir de toutes les parties du monde des Ambassadeurs, qu'une infinité de Princes lui envoyèrent pour le congratuler sur ses grandes victoires: entr'autres on vit ceux de Moscovie, de Pologne, & de Suède, ce qui étoit une nouveauté pour ce tems-là. De son côté le Roi de France travailloit à brouiller les affaires, & à se mettre en état de déclarer la guerre: pour cet effet il avoit envoyé à Rome le Cardinal de Lorraine, pour animer le Pape à se vanger du meurtre de Pierre-Louis Farnese, avec promesse qu'aussitôt que Sa Sainteté seroit résolue de rompre avec l'Empereur, elle pouroit compter sur toutes les forces du Roi son maître, qui s'engageoit d'agir ouvertement contre l'ennemi commun. Mais quelque secrète que pût être cette négociation, malgré toute l'adresse du Cardinal qui passoit pour le plus habile homme d'Etat de son siècle, il ne fut pas possible d'empêcher que l'intrigue ne vînt à la connoissance de l'Empereur, & enfin la mort subite du Pape fit échouer tous ces projets.

Tout instruit que Charles étoit des complots du Roi de France, il fit dans ce tems une action vraiment digne d'un Empereur, qui fut de rejeter généreusement l'occasion qui se présenta pour-lors d'en tirer une pleine vengeance. Voici le sujet. Henri ne fut pas

pas plutôt monté sur le Trône, qu'il prit la résolution de reconquérir Boulogne que les Anglois avoient enlevé sous le regne de son père, & de poursuivre cette guerre avec toute la vigueur possible. L'entreprise entraînoit dans de grandes dépenses, il fallut mettre des impôts extraordinaires; les Provinces déjà épuisées par tant de guerres précédentes se trouvèrent hors d'état de fournir au besoin de l'Etat, elles refusèrent de payer les nouvelles taxes; les Commis autorisez par la Cour en vinrent aux dernières violences; enfin les Peuples desespérez par des exactions aussi criantes ne crurent pouvoir secouer ce joug qu'en prenant les armes contre leur Souverain.

La Guyenne & la Saintonge donnèrent l'exemple; les Provinces voisines, particulièrement la Gascogne, Bourdeaux, & nombre de villes considérables s'y joignirent, de manière que dans l'espace d'un mois il n'y eut pas moins de cinquante mille hommes sous les armes. A la nouvelle de cette révolution, l'Empereur fut vivement sollicité par ses principaux Ministres de ne pas perdre une occasion si favorable de faire des conquêtes en France, d'autant plus que les rebelles imploroient secrettement son secours: tout autre Prince que Charles n'auroit pas manqué d'entretenir au moins la revolte par des promesses, & tant d'autres moyens qu'on a d'ordinaire en main en pareille rencontre; bien plus, il y auroit eu dans cette conduite quelque espèce de justice; car enfin, pendant qu'Henri employoit à Rome tous les ressorts imaginables pour semer la discorde

entre le Pape & l'Empereur, pourquoi n'auroit-il pas été permis à Charles de fomenter par reprefailles les divisions intestines de la France? Ce Monarque ne voulut pas connoître cette politique si communément pratiquée dans toutes les Cours, & il répondit avec une générosité digne des plus grands éloges, „ que c'étoit une action indigne d'un „ Souverain, de soutenir les revoltes dans d'autres Etats; que Dieu lui avoit donné assez „ d'autres moyens, & plus convenables & „ plus légitimes, de mettre ses ennemis à la „ raison; que si les autres Princes tenoient à „ son égard une conduite irrégulière, il ne „ lui convenoit pas de suivre des exemples „ d'une aussi dangereuse conséquence & si „ contraires à l'équité naturelle; qu'il avoit „ tant d'horreur des revoltes des Sujets contre leurs Princes légitimes, qu'il ne balanceroit pas à donner à ses plus grands ennemis tous les secours nécessaires pour réduire les rebelles à leur obéissance”. On ne peut trop admirer une action aussi généreuse: elle devrait, ce me semble, servir de modele à tous les Princes, qui ont un intérêt d'autant plus réel à l'imiter, qu'ils sont continuellement exposez à de semblables disgraces.

Réponse remarquable de ce Prince.

Fin du Livre VIII.



LA VIE
 DE
 PHILIPPE II.
 ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE IX.

ARGUMENT

DU LIVRE NEUVIEME.

*Sentimens sur le voyage du Prince Philippe. Son
 embarquement & sa suite. Son arrivée à
 Gènes. Réception qu'on lui fait. Accident
 qui arrive pendant son séjour. Son départ.
 Son entrée dans Milan. Il rend visite à la
 Princesse d'Ascoli. Il reçoit celle du Duc
 de Savoye. Réception qu'on lui fait par-tout*
 Tome I, R on

386 VIE DE PHILIPPE II.

où il passe. Son arrivée à Trente. Et à Brus-
selles. Comment l'Empereur son père le re-
çoit. Fêtes à ce sujet. Son entrée dans An-
vers. Réjouissances en France, & pourquoi.
Tristes événemens qui s'y passent. Mort de
Paul III. Election de Jules III. Diète
d'Augsbourg. Mort de Granvelle. Son fils
lui succède. Refus de l'Electeur de Brande-
bourg & du Prince Maurice de se trouver à
la Diète. Philippe Landgrave de Hesse ten-
te de se sauver de prison. Entreprise sur la
ville d'Afrique. Succès des Chrétiens. Inci-
dens survenus à la Diète. Résolution de ren-
voyer Philippe en Espagne. Son entrée &
sa réception à Trente. Le Pape Jules le fait
complimenter à Gènes. Le Prince Maximi-
lien retourne en Allemagne. Grands mouve-
mens contre l'Empereur. Résolution desespé-
rée d'Octave Farnese. Partialité du Pape
contre ce Prince & les François. Réflexions
sur la conduite violente des Papes. Sujet de
mécontentement de l'Electeur Maurice. Il sol-
licite une Ligue contre l'Empereur. Mani-
feste des Confédérez. Disgraces de l'Empe-
reur. Les François entrent en Lorraine.
Vigoureuse résolution du Prince Maurice. Fui-
te de l'Empereur. Les Pères du Concile s'en-
fuient de Trente. Réflexions sur l'inconstan-
ce de la fortune. Mort de la Reine Jeanne.
Belle réponse du Prince Maurice. Zèle de la
République de Venise pour les intérêts de l'Em-
pereur. Plaintes du Roi des Romains. Pré-
paratifs de l'Empereur. Sa politique. Ex-
pédient de Maurice. Ravages de l'Armée de
Brandebourg. L'Empereur se résout à s'ac-
commoder avec le Prince Maurice. Conditions
du

PARTIE I. LIVRE IX. 387

du Traité. Le Roi de France entre en Lorraine. Le Duc Charles envoyé en France. Surprise de Metz. Henri se présente devant Strasbourg. Réponse qu'il reçoit des Habitans de cette ville. Ambassadeurs de divers Princes à ce Monarque. Sa retraite de l'Allemagne. Ce qui arrive à la délivrance du Landgrave. Armée de l'Empereur. Siège de Metz. Il y va en personne. Il le lève. Défaite de l'Electeur de Brandebourg. Générosité du Duc de Guise.

T
1548.

 Acconi & Fondes ont écrit du voyage de Philippe bien différemment de ce qui se trouve dans les autres Historiens, dont à la vérité on doit recevoir le sentiment comme le plus vraisemblable. En effet les deux Auteurs dont je parle soutiennent que Philippe a prit avec chagrin que son père n'avoit d'autre vue, dans l'empressement qu'il témoignoit à le faire venir auprès de sa personne, que de l'initier dans le train des plus grandes affaires : & ils fondent sur deux raisons ce fait, qu'ils ont l'assurance de donner comme très-certain. La première de ces raisons est que, comme il connoissoit très bien à quel point tout l'Empire & les domaines que la Maison d'Autriche avoit en Italie étoient agitez par les troubles de Religion & les guerres d'Etat, il estimoit très dangereux pour sa réputation de se produire en spectacle aux yeux de tout l'Univers comme une lampe ardente sur le chandelier du gouvernement, au milieu de tant de nuages qui menaçoient des plus af-

388 VIE DE PHILIPPE II.

freuses tempêtes. A ce deffaut d'expérience il joignoit la crainte de se rendre méprisable à plusieurs égards aux Flamans, sur-tout parce qu'il ignoroit totalement leur langue. Le second motif que ces Ecrivains alléguent de la répugnance de Philippe, est je ne fais quelle passion amoureuse qu'il avoit, selon eux, pour la Demoiselle Catherine Lenez fille du Secretaire de ce nom; Gentilhomme à la vérité, mais d'une noblesse des plus communes: il est vrai que cette personne étoit d'une beauté extraordinaire, & Philippe en étoit devenu éperdument amoureux après la mort de la Princesse Marie sa femme, & quoiqu'il fît tout son possible pour dérober son amour à la connoissance du Peuple, il ne put échapper à la pénétration de ses Courtisans, qui étoient plus à portée d'examiner de près la conduite & les sentimens de ce Prince.

On peut dire que ces preuves tombent d'elles-mêmes. A l'égard de la dernière, il est ridicule de l'appliquer à un Prince, qui, comme tous les hommes de cette condition, n'a toujours que trop de moyens d'éteindre le feu de la concupiscence, ce qui devient chez lui l'unique motif de la plus vive passion, puisqu'il est constant que d'ordinaire l'amour des Princes n'est jamais une affaire de cœur, qu'ils ne cherchent qu'à satisfaire leurs sens, & que les sens ne peuvent être entièrement satisfaits que par une continuelle variété d'objets. L'autre raison des Auteurs citez n'est pas moins contre le bon-sens. Il est incontestable que Philippe avoit reçu de la nature le jugement &

tous

tous les talens propres au manieiment des plus grandes affaires, & il ne l'a que trop fait connoitre pendant tout son regne. De plus il avoit acquis de l'expérience en plusieurs années qu'il s'étoit mêlé du gouvernement de l'Espagne, à l'entière satisfaction des Peuples & des Grands, & avec tant de facilité qu'il ne paroissoit né que pour conduire la Monarchie la plus étendue : de manière qu'il ne possédoit pas seulement les qualitez que le Ciel accorde ordinairement à ceux que leur naissance destine au Trône, mais qu'il avoit encore un desir singulier de s'instruire à fond par lui-même en voyant agir son père, pour mieux se mettre en état de ne point dégénérer, & soutenir avec la même réputation un fardeau aussi pesant que celui de gouverner de si vastes Etats.

Il remit donc avec joye le gouvernement de l'Espagne à son cousin Maximilien, & le fit installer avec les cérémonies ordinaires. Cela fait, la suite & la Cour qu'il devoit amener avec lui en Flandres fut réglée suivant l'ancien usage des Ducs de Bourgogne, pour se rendre plus agréable aux Flamans par cette attention à prendre leurs coutumes: ensuite il se rendit à Roses en Catalogne, où par ordre de l'Empereur le Prince Doria l'attendoit avec cinquante galères & presque autant de vaisseaux, pour le transporter & donner à son voyage toute la splendeur & toute la pompe imaginables. Entre les Seigneurs qui le suivirent, sans parler de Doria Amiral de cette Flotte, les plus distinguez furent Rui Gomez de Selva, le Duc d'Albe, le

Son em-
barque-
ment &
sa suite.

390 VIE DE PHILIPPE II.

Comte de Feria Capitaine des Gardes du Corps, & Don Antoine de Toléde Grand-Ecuyer ; le Duc d'Albe tenoit le premier rang, & l'Empereur l'avoit chargé du soin de cette conduite : la Cour du Prince étoit des plus nombreuses ; il n'y avoit point en Espagne de famille de nom qui ne se fût empressée d'y faire recevoir quelqu'un des siens, & de l'y faire paroître avec un équipage convenable. Le Prince Maximilien, sa femme, & presque tous les Grands l'accompagnèrent, les uns plus, les autres moins loin, & quantité voulurent le voir embarquer.

Campana & d'autres écrivent que l'embarquement se fit à Barcelonne : mais que ce fut là ou à Rosés, il est certain que Philippe s'embarqua le jour de la fête de tous les Saints 1. de Novembre de l'année 1548. après le diner. Le lendemain le tems parut menacer d'une violente tempête, mais peu après il se remit au beau, & pendant toute la traite on eut alternativement un jour calme & l'autre disposé à la bourasque : enfin après une continuelle vicissitude de tranquillité & d'apparence d'orage, la Flotte aborda à Savone, ville du domaine des Génois, le 23. du même mois, & le jour suivant dès le matin on fit voile vers Gènes, où la magnificence avec laquelle Philippe fut reçu, lui fit bientôt oublier toutes les craintes qu'il avoit eues sur mer.

Son arrivée à Gènes.

Réception qu'on lui fait.

Le Doge suivi de quarante Officiers & Sénateurs alla le recevoir dans une galère magnifiquement ornée. On lui avoit préparé un logement convenable dans le Palais Doria, proche du Mole : il y fut conduit avec toute

la

la pompe possible, & il y resta quelques jours à la prière de la République, qui lui rendit les plus grands honneurs, & tâcha de le réjouir par des divertissemens toujours diversifiez & par les plus superbes fêtes qu'elle put imaginer. Dès le soir même de son arrivée il rendit visite à la Princesse Doria & à la veuve de Jeannetin, & lorsqu'il fut de retour en son Palais, il envoya à la première un diamant de la valeur de dix-mille écus, & taillé en forme de cœur, & il lui fit faire ce compliment de sa part, qu'il lui présentoit l'image de son cœur vivant, qu'il avoit déjà donné avec toute son estime & toute son affection au Prince son époux. De plus il fit remettre à la femme du Seigneur Marc Centurione une bague garnie de quatre diamans & de trois perles du prix de quinze cens ducats, & au moment de son départ il donna au Prince Doria un diamant de la valeur de sept mille ducats.

Dans toute sa route à commencer du jour de son départ, il laissa des marques de sa générosité, & tout le monde fut honoré de ses bienfaits, qu'il répandit avec une libéralité vraiment royale; jusqu'aux musiciens & aux joueurs d'instrumens, dans les bals & dans les concerts où il parut en personne, qui reçurent des gratifications proportionnées à leur condition, à leur nombre, & à la qualité de ceux qui donnoient les fêtes, & il y eut des rencontres où il fit distribuer à ces sortes de gens jusqu'à cinq cens écus à la fois: quand les villes ou des Princes lui faisoient présenter des fruits, des confitures, & semblables rafraichissemens, les Gentils-

hommes chargez de faire les complimens n'avoient jamais moins de cent ducats, & il y avoit toujours dix écus pour chacun des porteurs.

Accident
qui arrive
pendant
son séjour.

Pendant son séjour à Gênes, il y arriva un accident qui auroit eu sans doute des suites très fâcheuses, si l'on n'y avoit sur le champ remédié : mais pour entendre ce dont il s'agit, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur origine. Au commencement de cette année l'Empereur, pour mettre le Milanez plus à couvert de toute surprise, avoit formé le dessein de faire bâtir à ses dépens une très-forte Citadelle à Gênes, & y avoit fait consentir les principaux de la République, qui étoient dans des craintes continuelles de quelque révolution par les intrigues des partisans de la France, qu'on savoit remuer toutes sortes de machines contre la liberté de leurs compatriotes; ce qui fit que la faction contraire regarda comme très-avantageuse la proposition de l'Empereur, de la protection duquel elle cherchoit à s'assurer depuis long-tems; & même dans cette vue Adam Centurione avoit eu ordre de passer en Allemagne, pour prendre à ce sujet des mesures plus particulières avec ce Monarque. La nouvelle de cette négociation ne fut pas plutôt répandue, que les Habitans en prirent l'allarme, & coururent au Palais du Prince Doria, auquel ils remontrèrent, avec soumission, avec douceur, & par les raisons les plus vives & les plus fortes, qu'il ne devoit pas imposer, ni permettre qu'on imposât un joug aussi honteux & aussi pesant à sa patrie, qu'il avoit lui-même

PARTIE I. LIVRE IX. 393

me mise en liberté. Doria fut touché jusqu'au vif des plaintes de ses Concitoyens, il leur promit d'employer tout son crédit pour rompre cette affaire: en effet il supplia l'Empereur d'abandonner ce projet, & il obtint ce qu'il demandoit.

Or pendant que Philippe étoit à Gênes, il arriva le 6. de Décembre qu'un certain Magnacca s'étant transporté aux prisons de la ville avec quelques Arquebusiers Espagnols, pour prendre un prisonnier que Philippe y avoit fait mettre, & qui devoit être transporté en Espagne, & pendu à Valladolid, où il avoit commis un crime énorme; les soldats de la République, qui étoient de garde à l'Hôtel de ville, allarmez à la vue des gens de guerre Espagnols, se mirent dans la tête que ces étrangers ainsi armez vouloient se rendre maitres de Gênes & la tenir en bride, jusqu'à ce que la Citadelle fût construite: sur ce soupçon ils crièrent *tue, tue*, & en un moment toute la ville fut en armes, sans que personne fût le sujet de ce mouvement extraordinaire, mais tout le monde craignant quelque attentat contre la liberté publique. Les Espagnols coururent tous grand risque d'être massacrez: ils se virent sur le champ investis d'une multitude de peuple, qui faisoit mine de se porter aux dernières extrémités, & qui même, comme si elle eût eu affaire à des ennemis, en avoit tué quelques-uns dans la première chaleur; on avoit de plus fermé les portes de la ville, & ceux des Espagnols qui étoient dehors ne laisserent pas de craindre d'être sacrifiez comme les autres dans ce tu-

multe, & ils s'enfuirent à toutes jambes dans leurs galères, pour prendre le large & se mettre en fureté.

Cet accident causa un sensible chagrin au Sénat & au Prince Doria, qui voyoient à quel point on avoit manqué de respect à Philippe. Sur le champ ils se mirent en devoir de calmer les esprits, & ils en vinrent à bout, mais ce ne fut qu'avec des peines incroyables : ensuite ils allèrent en corps faire des excuses au Prince, qui parut en être satisfait, & l'on continua les fêtes & les divertissemens avec autant de tranquillité & de plaisir, que s'il n'y avoit jamais eu d'émeute.

Pendant tout le tems que Philippe séjourna à Gènes, il ne se passa presque point de jour qu'il n'y vînt des Ambassadeurs, des Princes, & des Cardinaux, pour lui rendre visite & les devoirs qui lui étoient dûs. Entr'autres on vit arriver des premiers le Duc de Florence, avec une nombreuse suite de Gentilshommes, & il se fit remarquer par les magnifiques présens qu'il apporta au Prince. Il n'y eut pas jusqu'au Pape, qui, après avoir long-tems mis en délibération ce qu'il devoit faire en cette rencontre vû l'état où il se trouvoit avec l'Empereur au sujet de Parme & de Plaisance, prit enfin le parti d'envoyer à Gènes une des plus superbes Légations, avec le Duc Octave son neveu, pour prier Philippe d'employer son crédit auprès de l'Empereur son père dans l'affaire de la restitution de ces deux villes, qui appartenoient incontestablement à la Maison Farnese. Sur ce point principal Philippe fit

PARTIE I. LIVRE IX. 395

une réponse vague & très ambiguë, du reste fort honnête & pleine de complimens.

Enfin ce Prince partit de Gènes pour continuer sa route. Outre le cortège qu'il avoit amené, il étoit suivi de toute la Noblesse du pays, & d'un nombre considérable de milices des environs, qui se trouvoient par-tout sur son passage pour l'escorter. Avec cette suite il arriva à Pavie, où il voulut visiter cette Forteresse & le lieu où s'étoit donnée cette fameuse bataille qui avoit couté la liberté à François I. Le lendemain il alla coucher dans la célèbre Chartreuse, dont les Religieux le reçurent du mieux qu'il leur fut possible; après quoi il prit le chemin de Milan, qu'il trouva garni d'arcs de triomphe & des plus superbes représentations qu'on avoit dressées à son honneur, quoiqu'il y eût une distance de quinze milles.

Mais toute la pompe que les autres villes avoient étalée à son passage, n'eut rien de comparable à la magnificence de la réception que lui fit cette Capitale du Milanez: depuis la porte jusqu'au palais, éloignez l'un de l'autre de plus d'un mille, toutes les maisons étoient tendues en dehors depuis le haut jusqu'en bas des plus riches tapisseries, de tableaux des plus précieux, & d'autres ornemens d'un prix incalculable. Ces superbes préparatifs & tout ce qui se fit pour rendre l'entrée du Prince plus éclatante, avoient été réglés par Don Ferrand de Gonzagues, Gouverneur du Duché, qui étoit revenu exprès en poste de Gènes, où il étoit allé rendre ses devoirs au fils de son Souverain. Voici l'ordre de cette entrée.

396 VIE DE PHILIPPE II.

Son en-
trée dans
Milan.

Trois cens Gentilshommes, armez de cuirasses luisantes, enrichies d'or, avec des chausses de guerre d'écarlaté garnies de velours cramoisi & de cordonnets d'or, allèrent au devant de Philippe jusqu'à un bon mille au delà des portes: chacun d'eux avoit une toque à la Romaine, de velours garnie de plumes blanches & de médailles d'or tout à l'entour, un pourpoint de fatin cramoisi, une casaque de velours garnie d'or, & une chaîne d'or pendante au cou. Les Tambours & les Fifes étoient habillez de la même manière. A la tête de cette troupe brillante marchoit Mendoza, ou Varagos selon d'autres, en qualité de Commandant de cette Noblesse; il avoit un habillement d'une richesse inconcevable, & étoit précédé de douze Pages portant une superbe livrée. Le Prince fut charmé d'un spectacle aussi pompeux; il en témoigna une extrême satisfaction au Duc d'Albe qui étoit à son côté, par l'éloge qu'il fit de cette belle & majestueuse compagnie de Gentilshommes, qui l'accompagnèrent jusqu'à son palais: ce fut avec cet éclatant cortège qu'il fit son entrée dans Milan, après avoir été reçu hors de la porte par le Gouverneur & le Sénat, qui étoient parez d'un gout différent mais du moins aussi magnifique, & suivis d'une riche livrée & de cinquante Pages superbement vêtus; ils se joignirent tous au reste de la suite, qui traversa la ville, & remit Philippe au palais où il devoit loger.

Le lendemain dans la matinée il alla entendre la Messe à la Cathédrale dans le même ordre & avec les mêmes trois cens

Gen

PARTIE I. LIVRE IX. 397

Gentilshommes : la plus grande partie du Clergé en surplis & en rochet vint processionnellement au devant de lui ; l'Archevêque se trouva à la porte de l'Eglise avec le reste des Chanoines, & après avoir donné la bénédiction au Prince, il lui présenta l'eau benite, & lui fit baiser la croix ; ensuite il prit la droite, & à la tête du Clergé & de la Noblesse il l'accompagna jusqu'au maître Autel, où la Messe fut célébrée par un simple Prêtre. La Messe finie, Philippe visita exactement toutes les beautés de ce vaste & magnifique Temple.

Après le diner il rendit visite à la Princesse d'Ascoli, épouse de Don Ferrand de Gonzagues Gouverneur du Milanez. Cette Princesse lui donna le soir un magnifique bal, où elle avoit invité les principales & les plus belles Dames de la ville, qui y parurent habillées d'une magnificence étonnante, que relevoit l'éclat de quantité des plus précieuses pierreries. Après la fête, Philippe envoya à la Princesse un diamant de la valeur de cinq mille ducats, & à sa fille un collier semé de rubis, de perles, & de diamans, qui en pouvoit valoir trois mille, avec un autre diamant du prix de quinze cens ducats pour la Duchesse sa belle-fille.

Ce Prince distribua encore de très grands présens à nombre d'Eglises, surtout il signala sa dévotion pour Notre-Dame de Montserrat, où, sans compter les riches ornemens qu'il y envoya pour la Sacristie & les Autels, il suffit de dire qu'à trois reprises il donna vingt-cinq mille écus, outre quinze mille ducats pour la décoration de l'Eglise, qu'il

Il rend
visite à la
Princesse
d'Ascoli.

398 VIE DE PHILIPPE II.

voulut ensuite visiter incognito; & comme il s'entendoit parfaitement en Architecture, il fut très-content de la magnifique ordonnance du vaisseau.

1549.

Le premier jour de l'année 1549. la ville de Milan lui fit un présent de vingt mille écus, & un autre de cent mille au nom de l'Etat. De son côté, après avoir fait de grandes libéralitez au peuple & à nombre de particuliers, il donna le même jour un bal somptueux aux Dames les plus qualifiées de la ville, qu'il régala d'une superbe collation à l'Espagnole.

Depuis son arrivée il s'étoit rendu de toutes parts à Milan des Princes & des Seigneurs, pour lui rendre leurs devoirs. Celui qui y parut avec le plus d'éclat, fut le Duc de Savoye qui y vint avec un cortège d'une splendeur vraiment royale, & telle qu'on n'avoit jamais vu à Milan une suite plus brillante & plus superbe, jusques là qu'on disoit que Philippe avoit amené les équipages, & que la Cour se voyoit auprès de la personne du Duc. Ce Prince avoit à sa suite cent Gentilshommes titrez, chacun desquels avoit bon nombre de Pages, d'Estafiers, & de riches livrées & des plus galantes; outre cela plus de vingt Abbez, Prélats, & Evêques l'accompagnoient suivis de plus de trente Pages & Estafiers de sa livrée: enfin dans cette occasion rien n'égalait la grandeur & la noblesse de son train, que les habitans admiroient avec d'autant plus de plaisir, qu'ils se ressentirent tous de sa générosité.

Philippe partit de Milan le 8. de Janvier,

Il reçoit
celle du
Duc de
Savoye.

PARTIE I. LIVRE IX. 399

vier, avec François Duc de Mantoue & Don Ferrand de Gonzagues Gouverneur du Milanez, qui le conduisirent jusques sur les frontières de cet Etat : la ville avoit aussi député à cet effet huit Gentilshommes de marque, qui accompagnèrent le Prince jusqu'à la séparation, malgré le Gouverneur qui ne vouloit pas le permettre à cause de je ne sais quel différend qu'il avoit eu avec le Sénat. Il arriva dans ce voyage une chose digne de remarque. A une certaine petite ville de l'Etat nommée Dulza, où il y avoit environ cinq cens ames, il fallut traverser une rivière: les habitans construisirent eux-mêmes un pont, orné d'un arc de triomphe fort grand, tout couvert de différens fruits disposéz avec tant d'art qu'ils formoient une Architecture curieuse; le Prince fut si surpris de la beauté du travail, qu'il s'arrêta pour l'examiner, & sur le champ il fit distribuer mille ducats à ces industrieux ouvriers, qui de plus lui avoient présenté divers rafraichissemens de fruits, entr'autres des raisions très frais.

La République de Venise fit partir en diligence deux Procurateurs de S. Marc, avec la qualité d'Ambassadeurs & de Provédateurs, pour le recevoir aux confins de ses terres, & le complimenter au nom du Sénat: ils le défrayèrent suivant leurs ordres avec une dépense incroyable, tant qu'il fut sur le domaine de l'Etat, & ils n'épargnèrent rien pour faire voir jusqu'où la République savoit porter la magnificence, & se mettre au niveau des Rois par des traits de générosité. Aussi Philippe ne put voir sans confusion

Réception qu'on lui fait dans toute sa route.

400 VIE DE PHILIPPE II.

fusion cet accueil si somptueux, dont il sentit d'autant plus la grandeur & le mérite, qu'il venoit de la part d'une République qui lui donnoit des marques aussi éclatantes de son estime par un pur mouvement de son cœur, sans qu'il y eût aucun motif de devoir, & il envoya à Venise Don Ferdinand Vasches pour en témoigner sa reconnoissance au Sénat.

Le Duc de Mantoue ne se distingua pas moins dans cette occasion: il quitta la Cour du Prince, & prit la poste pour aller voir si l'on avoit exécuté les ordres qu'il avoit donnez pour la réception de Philippe; il passa en effet de beaucoup ses forces, tant la dépense qu'il fit à ce sujet fut excessive, & sa magnificence alla si loin, que Philippe ne put s'empêcher de dire qu'il n'auroit jamais cru le Duc de Mantoue aussi puissant qu'il venoit de le faire paroître. La vérité est qu'il ne le fit que trop pour ses Sujets, qui se ressentirent plusieurs années de suite de la vanité de leur Souverain, dont les finances se trouvèrent tellement épuisées par cet effort, qu'il fut contraint de les accabler de subsides extraordinaires.

Son arri-
vée à
Trente.

Philippe demeura deux jours à Mantoue, d'où il partit pour se rendre à Trente. Il trouva dans cette dernière ville le Duc Maurice, qui y étoit arrivé le même jour, & qui avoit fait le voyage exprès pour le voir, & le prier comme il fit avec les plus vives instances de vouloir bien à sa considération intercéder auprès de l'Empereur son père, pour en obtenir la liberté du Landgrave de Hesse qui étoit encore détenu en prison.

Quel-

Quelques Historiens écrivent que Philippe le lui promit positivement ; mais d'autres assurent qu'il ne donna d'autre parole sinon qu'il ne feroit là-dessus que ce qui seroit conforme à la justice.

Trois jours après qu'il fut parti de Trente, il rencontra le Duc d'Arscot que l'Empereur avoit envoyé au devant de lui à la tête du Corps de Cavalerie, qu'on nomme les Compagnies d'ordonnance des Pays-Bas, composé de gens choisis & qui est toujours parfaitement bien entretenu, & ce Duc avoit ordre d'accompagner le Prince par-tout avec sa troupe. Cependant le voyage se faisoit fort lentement, parce qu'on étoit obligé de s'arrêter dans tous les lieux considérables de la route, où Philippe trouvoit toujours les milices du pays & des Ambassadeurs chargés de présens de la part des Communautés & des Princes, ce qui le tenoit continuellement occupé à donner des audiences: il les donnoit avec tant de dignité, tant de douceur, & d'un air si affable, que tout le monde en sortoit extrêmement satisfait, & rempli d'admiration de ses belles manières & de ses grandes qualitez. Il est vrai qu'au travers de cette bonté on apercevoit je ne fais quoi de grave & de majestueux, qui fit dès-lors conjecturer qu'il seroit un jour tel qu'on l'a vu, grand politique, d'une sagesse & d'une prudence consommées ; il parloit peu, encore le plus souvent il chargeoit le Duc d'Albe de répondre en son nom aux harangues qu'il étoit obligé d'entendre.

Enfin il arriva à Brusselles, extrêmement abattu, j'ose le dire, moins de la fatigue
 Et à Brusselles.
 infé-

Com-
ment
l'Empe-
reur son
père le re-
çoit.

inséparable d'un long voyage, que de la peine qu'il avoit eue à se voir sans relâche étourdi de tant de complimens & de tant de fêtes fastueuses, qui l'ennuyoient malgré leur continue variété. Il fit le premier d'Avril son entrée dans Brusselles avec toute la pompe & toute la magnificence imaginables. Il y étoit attendu par l'Empereur son père, & par ses deux tantes la Reine Eléonor & Marie Gouvernante des Pays-Bas, qui le reçurent avec des transports de joye & de tendresse qu'il n'est pas possible d'exprimer. Ce fut le comble de la satisfaction, quand ce jeune Prince, à l'âge de vingt deux ans, fit voir tant de gravité dans ses discours, tant d'esprit dans ses réponses, un jugement si profond dans les délibérations, la plus grande facilité à saisir le point de vue des affaires les plus épineuses, toute la prudence à dire son avis sur les affaires importantes, toute la solidité dans ses décisions, une connoissance exacte des intrigues du monde, enfin tous les talens nécessaires pour former un grand Roi, & une politique aussi décidée que s'il eût eu la plus longue expérience: dès le moment même que Charlequint aperçut ce concours de qualitez, que son fils avoit acquises depuis qu'il ne l'avoit vu, il ne balança pas à l'admettre dans ses conseils les plus secrets, & à lui communiquer les plus grandes affaires de l'Empire & de la Monarchie.

Fête à
ce sujet.

Presque tout l'Eté se passa à parcourir toutes les Provinces des Pays-Bas, où l'Empereur en personne & la Régente le conduisirent tour à tour: par-tout on fit des réjouissances

fances extraordinaires, par-tout on le reconnut pour Souverain, & par-tout il reçut les hommages & le ferment de fidélité. Ce devoir fut rempli dans le Duché de Brabant par les villes de Louvain, de Brusselles, de Bois-le-Duc, & d'Anvers; au Comté de Flandres par celles de Gand, de Bruges, de Lille, de Tournai, & de Douai; par Arras, Capitale de l'Artois; par Valenciennes & Mons en Hainaut; de même que par les Duchez de Gueldres, de Luxembourg, & de Limbourg; les Comtez de Hollande, de Zélande, de Zutphen, & de Namur; les Seigneuries de Malines, d'Utrecht, de Groningue, d'Overissel, & de Frise, sans oublier la ville de Maestricht: tous ces Etats lui prêtèrent la foi & hommage, le proclamèrent solennellement leur vrai & légitime Seigneur, & lui firent à l'envi des entrées triomphantes, & des fêtes les plus magnifiques.

Entre toutes celles qui furent imaginées à cette occasion, il n'y en eut point de plus superbe que celle qu'Anvers exécuta au commencement de Septembre. Huit cens soixante & dix Bourgeois allèrent à deux milles hors de la ville à la rencontre du Prince, tous à cheval, habillez de velours bleu, les têtes de leurs chevaux ornées d'une infinité de rubans de même couleur: ils étoient précédés de six en six de quatre Estafiers à pié & de deux Pages richement vétus. Ces Cavaliers étoient la plupart les Recteurs, les Magistrats, & les Officiers de la ville, le reste étoit des négocians de toutes les nations; car en ce tems-là Anvers étoit la plus com-

Son entrée dans Anvers.

mer-

404 VIE DE PHILIPPE II.

mercante ville de l'Europe. De plus cette compagnie avoit à sa suite quatre mille habitans, à pié, avec des habits uniformes & des armes extraordinairement luisantes.

On avoit érigé dans la ville à la gloire de Philippe vingt-quatre arcs de triomphe, sur lesquels on lisoit les plus flateuses inscriptions. Le corps des Marchands en fit élever cinq qui coutèrent cinq mille pistoles, & toute la dépense que la ville fit en cette rencontre monta à cinquante mille. Ceux qui seront curieux de savoir le détail de cette fête & de toutes celles que firent les autres lieux où Philippe passa, pourront le lire dans Stella Auteur Espagnol qui a publié la description des Pays-Bas.

Réjouif-
fances en
France, &
pourquoi.

Pendant que les Pays-Bas retentissoient de la joye d'avoir leur Souverain présomptif, la France étoit aussi dans les réjouissances & célébroit des fêtes de la manière la plus solennelle, comme si elle eût été par-tout triomphante, quoiqu'elle fût très mortifiée de la perte de Boulogne, & qu'elle eût lieu de craindre que les Anglois ne tentassent de faire d'autres conquêtes en Picardie. A la vérité elle avoit en même tems plusieurs sujets d'allegresse, que voici. Le mariage d'Antoine de Bourbon Duc de Vendôme avec Jeanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret Roi de Navarre & de Marguerite sœur de François I.: les noces du Duc d'Aumale, qui épousoit la fille d'Hercule Duc de Ferrare & de Renée fille de Louis XII.: la naissance d'un Dauphin, & son batême célébré avec toute la pompe imaginable: le couronnement de la Reine Catherine, & l'en-

l'entrée pompeuse de Leurs Majestez dans Paris. Ces événemens donnèrent lieu aux plus magnifiques fêtes dont on ait jamais entendu parler, surtout elles brilloient par ce gout de galanterie qui distingue si fort la nation Françoisé, qu'on fait d'ailleurs ne faire de pareilles dépenses que pour le plaisir des Dames, qui sont toujours chez eux le principal objet de ces divertissemens, qu'elles animent & qu'elles rendent plus éclatans par leur présence.

On vit alors en France un mélange bizarre de joye & de scènes tragiques. Le Roi fit publier un Edit si rigoureux contre les Protestans, que toute l'Europe ne put concevoir qu'une loi qui ordonnoit les plus cruelles exécutions eût été imaginée par une nation, dont le caractère distinctif est la bonté de cœur, la clémence, & l'humanité. De plus on fit mourir à Paris Jaques de Couci Seigneur de Vervins; & Edouard de Biez Maréchal de France, après une longue & rigoureuse prison, fut dégradé de cette première charge de la guerre & de ses autres honneurs & dignitez: celui-ci fut condamné à une peine si diffamante, pour avoir inconsidérément confié la garde de Boulogne à son gendre; l'autre expia sur un échafaut la lâcheté qu'il eut de rendre cette Place aux Anglois, quoiqu'elle fût pourvue de toutes les munitions nécessaires pour faire une longue & brave résistance; & même après l'exécution de la sentence, son corps fut coupé en plusieurs quartiers, qui furent exposez en différens endroits du territoire de Boulogne, pour servir d'exemple. François

Tristes
événemens qui
s'y passent.

Rauc-

406 VIE DE PHILIPPE II.

Raucca complice de Vervins, qui avoit pris la fuite, fut décapité en effigie, & l'on rendit infame la mémoire du Sr. de Lambimont qui étoit mort dans la prison: tous les biens de ces criminels furent confisquez au profit du Roi. Nonobstant cet arrêt, vingt-cinq ans après en l'année 1575., le fils & héritier du Seigneur de Vervins obtint une ample déclaration du Roi, par laquelle il fut rétabli dans tous les biens, honneurs, & dignitez de son père, dont la mémoire fut en même tems réhabilitée, ainsi que celle du Maréchal de Biez son ayeul maternel.

Dans le tems que l'Empereur se rassasioit du plaisir de voir son fils comblé d'honneurs & de bénédictions dans les terres de son obéissance, il reçut par un courier exprès l'agréable nouvelle de la mort du Pape Paul III. arrivée à Rome vers le milieu du mois de Novembre. Pendant qu'il lisoit la dépêche de son Ambassadeur, Philippe son fils lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau, sur quoi il répondit, *Il n'y a rien autre chose sinon qu'il est mort en Italie un bon François;* & sur cette réponse la conversation s'étant liée, il ajouta, *Je suis sûr que si les Chirurgiens qui ont embaumé le corps du Souverain Pontife Paul III., ont eu la curiosité de visiter avec soin tous les coins & recoins de son cœur, ils y auront indubitablement trouvé les lis imprimez dans le milieu.*

Cette mort ne causa pas un grand chagrin à l'Empereur, qui quelques mois après eut tout lieu de s'en féliciter par une seconde nouvelle qu'il reçut de l'exaltation de Jules III. élevé sur la Chaire de St. Pierre le

Mort de
Paul III.

Election
de Jules
III.

PARTIE I. LIVRE IX. 407

15. de Février 1550. Ce nouveau Pontife 1550.
 eut l'attention d'expédier sur le champ un
 courier, qu'il chargea d'une lettre écrite de
 sa propre main, par laquelle il faisoit savoir
 à Charles sa promotion, & lui déclaroit
 qu'il étoit dans le dessein de remettre sans
 aucun délai le Concile à Trente, & de plus
 de faire l'ouverture de l'année sainte le jour
 de St. Matthias qui avoit toujours été si
 heureux à Sa Majesté Impériale, attendu
 que la vacance du St. Siège n'avoit pas per-
 mis de remplir cette cérémonie dans le tems
 accoutumé.

Charles eut une sensible satisfaction de
 cet événement, assuré qu'il étoit d'avoir en
 la personne du nouveau Pape un ami aussi
 zélé pour ses intérêts, que son prédécesseur
 étoit dévoué à la France: ainsi, pour ré-
 pondre à l'honnêteté de Jules, & lui don-
 ner des marques de son estime, il fit par-
 tir en diligence Don Louis d'Avila & de
 Zuniga Grand-Commandeur d'Alcantara,
 pour aller faire de sa part des complimens
 de félicitation au nouveau Pontife.

Quoique Jules se trouvât pendant tout le
 cours de cette année embarrassé des cérémo-
 nies de l'année sainte, cette occupation ne
 l'empêcha pas de donner tous ses soins à faire
 rétablir Octave Farnese dans la jouissance
 des Duchez de Parme & de Plaisance. A
 l'égard du premier, comme il étoit alors au
 pouvoir du St. Siège, il en ordonna la res-
 titution; mais quoi qu'il pût faire, quelque
 expédient qu'il pût proposer, il ne fut pas
 possible d'obtenir celle de Plaisance, que
 l'Empereur vouloit garder, parce que cette
 Place

408 VIE DE PHILIPPE II.

place étoit trop à sa bienfiance pour la sûreté de son Duché de Milan.

Ce Monarque avoit dans ce tems-là des vues bien plus étendues pour l'établissement de sa famille ; Philippe son fils unique occupoit alors tout son esprit : sa principale attention étoit de mettre cet héritier au même point de gloire & de puissance où il se voyoit, & pour cet effet, après lui avoir fait rendre dans les Pays-Bas tous les honneurs dus à son rang, après l'avoir fait reconnoître Seigneur souverain de ces Provinces, il voulut le faire paroître aux Etats de l'Empire avec tout l'éclat & toute la magnificence possibles, & ce fut là le motif secret de la Diète qu'il convoqua à Augsbourg pour le 26. du mois de Juillet de cette année. Aussitôt que Philippe eut reçu, comme je l'ai dit, les hommages de toutes les villes des Pays-Bas, il le mena à cette Assemblée générale, dans l'espérance que ce jeune Prince attireroit sur lui les regards des Princes d'Allemagne, dont il ne doutoit pas qu'il ne dût captiver sans peine l'estime & l'affection, & que par ce moyen il ne seroit nullement difficile d'obtenir tous les suffrages pour le faire déclarer Roi des Romains : il est certain que cet objet devenoit alors le but de la politique & des démarches de l'Empereur, il ne le faisoit que trop connoître ; & ce fut sur ces idées qu'il avoit pris le parti de rapeller son fils d'Espagne avec tant de précipitation.

Diète
d'Augs-
bourg.

Mort de
Granvelle.

Il songeoit donc à faire réussir ce grand dessein, lorsque Granvelle son Premier-Ministre fut attaqué d'une fièvre maligne, qui

au neuvième jour l'emporta vers le milieu d'Aout. Cette perte lui causa la plus vive douleur: Granvelle n'avoit personne au dessus de lui pour la science du gouvernement & la conduite des affaires, il étoit d'ailleurs infatigable dans le travail, & par ces deux endroits il avoit acquis toute la confiance de l'Empereur, qui lui remettoit le détail des affaires les plus importantes: aussi il ne manqua pas de dire à ce sujet au Prince Philippe, *Mon fils, vous & moi avons perdu un bon lit de repos.* Aussitôt il donna la place vacante à Antoine Granvelle Evêque d'Arras, fils du defunt, qui avoit de même que son père un mérite supérieur, & dont j'aurai souvent occasion de parler par rapport aux plus considérables événemens du regne suivant.

Son fils
lui suc-
cède.

A l'égard de ce qui se passoit en Allemagne, il faut savoir que l'Empereur n'avoit pas jugé à propos d'y amener Philippe Landgrave de Hesse son prisonnier, parce qu'il savoit que tout l'Empire lui demanderoit la liberté de ce Prince, qui étoit généralement chéri par ses grandes qualitez; pour éviter les sollicitations, il avoit pris le parti de le laisser à Malines sous une très forte garde, & il s'étoit contenté de faire venir à sa suite le Duc de Saxe, qu'il traitoit avec beaucoup plus de douceur, & qui supportoit sa captivité avec une constance & une grandeur d'ame dignes d'admiration.

Le Landgrave au contraire marquoit dans ses fers toute l'impatience, tout le chagrin imaginable; ses enfans ne faisoient pas moins éclater leur ressentiment de le voir si longtems & si étroitement resserré: le Prin-

R efus de
l'Electeur
de Bran-
debourg
& du Prin-
ce Mau-

rice de se
trouver à
la Diète.

ce Maurice son gendre & l'Electeur de Brandebourg son beau-frère entroient hautement dans son aigreur. C'est ce qui fit que ces derniers refusèrent de se trouver à la Diète, quelque instance que l'Empereur leur en fit faire, & ils lui répondirent que leur honneur ne leur permettoit pas de paroître dans une assemblée où il s'agissoit de traiter d'affaires publiques avec Sa Majesté Impériale, pendant qu'en leur particulier ils se sentoient vivement offensez de voir tenir dans une dure prison Philippe à qui ils appartenoient de si près: que néanmoins ils donnoient leur parole de se rendre à la Diète, & de donner à Sa Majesté les marques les plus étendues de leur respect & de leur soumission, aussitôt qu'il lui plairoit de les satisfaire sur la très humble demande qu'ils lui réitéroient encore avec les dernières instances, de leur accorder l'élargissement du Landgrave. Toute la réponse de Charles fut qu'il le feroit au plutôt; que cependant les enfans du prisonnier pouvoient encore accélérer le tems de la liberté de leur père, en tenant une conduite plus régulière que celle qu'ils avoient tenue jusqu'alors, & envers lui, & à l'égard de la Religion contre laquelle ils marquoient ouvertement une haine plus violente qu'aucun autre Prince Protestant.

D'un autre côté le Landgrave agissoit par lui-même, & cherchoit dans son esprit des ressources que toutes les prières, toutes les démarches de ses amis & de ses parens ne pouvoient lui procurer: il imagina un stratagème, dont il fit part à quelques-uns de ses plus intimes, & disposa toutes les choses néces-
sai-

PARTIE I. LIVRE IX. 411

faïres pour l'exécution de son projet, de manière qu'il toucha au moment de sa délivrance. Je crois que le Lecteur ne sera pas fâché d'entendre le détail de cette entreprise.

Il faut favoir que ce Prince, le plus civil, le plus généreux, & le plus magnifique de son siècle, avoit par ses présens, par de fréquens festins, tellement gagné le cœur du Capitaine qui le gardoit, que cet Officier lui laissoit beaucoup plus de liberté que ne portoient les ordres de l'Empereur; enforte qu'il passoit presque toutes les journées à prendre tous les amusemens qu'il souhaitoit, à jouer, & à faire bonne chère. Les choses amenées à ce point, le rusé Landgrave parut charmé de cette vie, & marquoit si peu se soucier de sortir de prison, que tous ceux qui n'étoient pas du secret furent de bonne foi les dupes de cette tranquillité apparente.

Pendant qu'il se donnoit la torture à ca-

Le Landgrave de Hesse tenta de se sauver de prison.

cher la rage qui le dévorait, il formoit son plan, & quand il vit ses gardes dans une entière sécurité à son égard, il en confia l'exécution à un de ses neveux qui venoit fort souvent le voir, avec lequel il convint de tout ce qu'il falloit faire au dedans & au dehors pour assurer son évasion. En conséquence du projet, ce neveu mit de la partie un certain nombre des plus confidens de son oncle, & l'on tint de distance en distance depuis Malines jusques dans la Hesse des chevaux les plus légers à la course, & par tout des gens affidez pour servir d'escorte. Tout étant ainsi disposé, le Landgrave au jour dont on étoit convenu, pendant

412 VIE DE PHILIPPE II.

qu'il étoit à jouer, feignit d'être pressé de quelque besoin naturel, sortit de sa chambre où tout le monde resta, & descendit avec son neveu par un escalier à vis qui conduisoit à la cour, où étoit le corps de garde dont la plupart des soldats avoient souvent eu part à ses libéralitez, & par cette circonstance il espéroit se débarasser d'eux aisément, & monter sur des chevaux Turcs qui l'attendoient tout auprès. Mais par malheur il rencontra au milieu de l'escalier le Commandant de la garde, lequel surpris de le voir dans un lieu où il n'avoit rien à faire, le saisit par le bras, & le tint si ferme qu'il ne put lui échaper, pendant que de toutes ses forces il apelloit du secours.

Le Landgrave fut atterré d'un incident aussi imprévu; son neveu non moins abattu du coup prit sur le champ le parti d'ôter la vie au Capitaine au risque de la sienne, & il lui apuya sur l'estomac un pistolet qu'il avoit dans sa poche: mais cette arme ayant fait faux feu, l'Officier redoubla ses cris, les gardes accoururent, & tuèrent d'abord le jeune homme, dont le corps fut exposé à une poënce, & dès ce moment Philippe fut resserré plus étroitement. Aussitôt que l'Empereur eut reçu cette nouvelle, il envoya ordre de traiter à l'avenir le Landgrave avec plus de rigueur que par le passé; cette sévérité lui ôta & à ses amis toute l'espérance de pouvoir rompre sitôt ses fers, cependant comme ces derniers avoient à cœur de le délivrer d'une manière ou d'autre, ils commencèrent dès-lors à tramer en sa fa-

veur

veur le complot violent dont je donnerai ci deffous le détail.

Charlequint, avant que de se transporter à la Diète, avoit donné ordre à Jean de la Vega Viceroi de Sicile, & au Prince André Doria qui le premier avoit formé le plan de l'entreprise, de mettre avec toute la diligence possible une puissante Armée en mer, pour chasser de la ville d'Afrique Dragut Raiz corsaire fameux qui s'étoit rendu redoutable par ses brigandages, & qui après avoir enlevé cette place aux Chrétiens en avoit fait un lieu de retraite, d'où il infestoit toutes les mers voisines, ruinoit le commerce, & causoit des dommages incroyables à toute la Chrétienté.

André Doria avec toute la promptitude imaginable se mit en état d'exécuter les ordres pressans de l'Empereur, & il eut en peu de tems une Flotte bien armée & bien équipée de cinquante quatre galères, dont trois furent fournies par le Duc de Florence, quatre par le Grand-Maitre de Malte, trois par le Pape, le surplus par les Royaumes de Naples & de Sicile: outre cela un grand nombre de Particuliers concoururent avec zèle aux frais de l'entreprise, pour vanger les maux que ce pirate avoit faits aux Chrétiens en général, & en particulier à tant de familles; & encore dans l'espérance de s'enrichir des dépouilles qu'ils comptoient qu'on trouveroit dans cette forteresse, que la renommée publioit être le magasin des richesses immenses de ces barbares. De la Vega eut le commandement général des troupes de débarquement, & Doria fut Amiral de

414 VIE DE PHILIPPE II.

la Flotte & généralissime pour les expéditions de mer.

Succès des
Chrétiens. On eut d'abord tout lieu de craindre un mauvais succès, quoiqu'en arrivant on eût attaqué & pris Monastero petite ville parfaitement fortifiée & qui couvrait l'Afrique, parce que les Chefs de l'Armée Chrétienne eurent quelque différend au sujet de la manière d'attaquer cette dernière Place, ce qui leur fit perdre quelque tems : mais enfin ils se réunirent à donner un assaut général, où ils montèrent avec un courage au dessus du commun. Les assiégés firent une si vigoureuse résistance, que les Chrétiens se virent réduits à gagner le terrain pié à pié ; & les Infidèles rencognez dans un ravelin qui faisoit leur dernière ressource, défendirent ce petit morceau de terre jusqu'au dernier soupir, animés par leur Commandant qui étoit un Turc de grande expérience, & à qui ils avoient promis de s'enterrer sous les ruines du Fort plutôt que de le rendre : il fut pourtant emporté, on y fit un grand carnage, bon nombre de prisonniers, mais peu de butin, contre l'attente de tout le monde.

Immédiatement après cette conquête, le Viceroi fit réparer les murailles & les fortifications de cette ville, & y mit une forte garnison, ensuite il remit à la voile : il est vrai qu'il fut contraint de précipiter son retour par une furieuse tempête, qui chassa la Flotte hors de ces mers avant que les réparations eussent été achevées, sans cela il n'auroit pas manqué d'y ajouter des ouvrages considérables. On emmena sept mille pri-

prisonniers, qui furent presque tous conduits en Sicile, où on les vendit à bon marché tant hommes que femmes & enfans, & l'on n'en réserva qu'un petit nombre qui se trouvèrent assez vigoureux pour soutenir le rude travail des galères, où on leur fit tenir la place des forçats qu'on avoit perdus dans l'expédition. À l'égard des esclaves Chrétiens on n'en trouva qu'une centaine tout au plus, parce que les Turcs avoient fait mourir tous les autres pendant le Siège, soit qu'ils eussent craint quelque complôt de la part de ces malheureux, soit qu'ils en fussent venus à cette cruelle extrémité pour débarraffer la ville de quantité de bouches inutiles. L'Empereur reçut par un courier exprès la nouvelle de la prise d'Afrique, dans le tems qu'il étoit à la Diète : ce succès lui donna une parfaite satisfaction, il en fit faire dans ses États des réjouissances publiques & solennelles ; toute l'Italie prit part à cet heureux événement, Rome, Florence, & les autres villes le célébrèrent à l'envi par l'intérêt qu'elles avoient à être délivrées du voisinage des Infideles.

Je reviens aux affaires de la Diète. On y avoit mis plusieurs fois sur le tapis la proposition de créer un autre Roi des Romains : comme cela étoit sans exemple, il y avoit tous les jours mille difficultez nouvelles ; à la vérité la plus grande ne venoit pas de l'opposition des Electeurs, il s'agissoit d'accorder les intérêts différens des deux frères, Charles en possession de la couronne impériale, & Ferdinand déjà pourvu du titre de l'héritier présomptif de l'Em-

Incidens
survenus
à la Diète.

pire. L'Empereur vouloit que Philippe son fils fût déclaré Roi des Romains, pour succéder au Trône Impérial après la mort de Ferdinand son oncle; Ferdinand prétendoit au contraire que, si on introduisoit cette nouveauté, les suffrages tombassent sur la personne de Maximilien son fils, gendre, & neveu de Charles; & il étoit d'autant plus ferme dans sa prétention, qu'il s'apercevoit que les Electeurs penchoient beaucoup plus pour le Prince son fils qu'ils regardoient comme Allemand, que pour Philippe né en Espagne & étranger à leur égard.

Charles s'étoit flatté de tirer le consentement de son frère par la proposition qu'il lui fit de l'associer dès l'heure même à l'Empire, de la même manière que cela s'étoit pratiqué dans les premiers siècles où l'on avoit vu souvent deux Empereurs à la fois gouverner avec une égale autorité. Ferdinand fut sourd à cette offre, & ne voulut entendre à aucun accommodement, sous prétexte néanmoins qu'il ne pouvoit rien résoudre sur cette affaire en l'absence de Maximilien; & de là il prit occasion de déclarer qu'il jugeoit à propos de le faire revenir en Allemagne: ainsi Charles se vit contraint de renvoyer Philippe son fils en Espagne pour reprendre le gouvernement de ce Royaume.

Résolution de renvoyer Philippe en Espagne.

Ses vues ayant ainsi échoué, il pressa Philippe de s'en retourner, & quand tout fut prêt pour le voyage, ce Prince prit la route de Trente, escorté d'une nombreuse suite de la plus brillante Noblesse, & il ar-
ri-

PARTIE I. LIVRE IX. 417

riva dans cette ville le 6. de Juin. Comme l'entrée qu'il y fit fut des plus magnifiques, il ne sera pas hors de propos de donner un petit détail des cérémonies qui furent observées dans cette occasion, quoique toutes les histoires en donnent une description fort étendue.

Le Légat & les Pères du Concile vinrent au devant du Prince à un peu moins d'un demi mille des portes, tous revêtus de leurs habits pontificaux, suivis d'un nombreux cortège de domestiques, & dans l'équipage le plus brillant qu'il étoit possible, sans trop sortir de la modestie & de la simplicité si convenables à des Ecclésiastiques.

Son entrée
& sa réception à
Trente.

Le Cardinal Crescent Marcel, Romain & Premier-Président du Concile, le complimenta au nom & de la part de toute l'Assemblée, sans descendre de cheval, non plus que les autres Présidens qui s'approchèrent pour l'embrasser avec un respect mêlé de tendresse & de soumission; tous les autres Prélats mirent pied à terre, & lui baisèrent la main. Après ces premières cérémonies, quand il fallut se mettre en marche, on fit de part & d'autre de grands complimens, Philippe offrant la place d'honneur à Marcel, qui la refusa si absolument que le Prince fut obligé de céder, & de se mettre entre ce Président & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente: les Cavaliers Laïques étoient à la tête du cortège, les Evêques & les Prélats marchaient derrière en très grand nombre, & Philippe fut conduit en cet ordre jusqu'à la porte du Château, où les Pères le quittèrent sans faire d'autre compli-

418 VIE DE PHILIPPE II.

ment qu'une profonde inclination, & le Cardinal Madrucci resta seul pour le conduire à son appartement.

Le lendemain avant le diner le Prince alla rendre visite au Cardinal Premier-Président du Concile & Légat Apostolique, lequel s'avança au devant de lui cinq ou six pas au delà de la porte de son palais. La visite fut courte, & tout de suite sans aucune cérémonie de congé le Légat & Madrucci menèrent Philippe dans une petite Isle éloignée d'environ trois cens pas de la ville, où le Cardinal de Trente avoit fait élever une maison de bois ornée de magnifiques étoffes de soye en broderie, des plus belles peintures, & de quantité de statues: ce fut dans ce lieu délicieux qu'il avoit fait préparer un somptueux festin, qui fut égayé par une musique mélodieuse. Le Prince, les deux Cardinaux, & le fils aîné du Duc de Savoie qui accompagnoit Philippe, se mirent à la même table, & il y en avoit une autre pour les Grands & autres Gentilshommes de la suite, mêlez avec les Prélats de la plus haute volée.

Après le repas, il y eut un bal à l'Allemande, le Prince y dansa, & cette fête fut suivie de différentes joutes qui représentoient divers combats décrits dans l'Àrioste. Le lendemain le Cardinal Légat rendit sa visite au Prince, qui vint le recevoir jusqu'à l'escalier, & quand il prit congé il l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, sans sortir, & y rentra sur le champ avant que le Cardinal eût commencé de marcher. Toute la conversation ne roula que sur les

intérêts du Concile : le Légat fit à ce sujet les plus vives mais très respectueuses exhortations à Philippe pour les lui recommander, & il ne manqua pas de l'inviter en même tems à prendre le Saint Siège sous sa protection, à l'exemple de l'Empereur son père, dont il lui cita quelques actions à jamais mémorables par son zèle toujours soutenu pour la cause de l'Eglise. Enfin le 9. de Juin Philippe partit, escorté jusqu'à une certaine distance par tous les Pères du Concile, à la réserve des Présidens.

Pendant son séjour à Trente, il reçut des lettres de son père, qui lui ordonnoit de hâter son voyage avec le plus de diligence qu'il lui seroit possible, parce qu'il souhaitoit qu'il arrivât en Espagne avant que Maximilien en fût dehors : en conséquence de cet ordre Philippe fit écrire dans tous les lieux où il devoit passer, de ne faire aucune dépense en fêtes, ou autres préparatifs de cérémonie pour sa réception, & il fit à grandes journées sa route par le même chemin qu'il avoit pris en venant. Le Pape Jules & plusieurs autres Princes le firent complimenter à Gênes, quoiqu'il ne restât que trois jours dans cette ville en attendant le vent propre à s'embarquer, comme il fit, sur l'escadre de Doria ; & après une navigation heureuse il mit pied à terre à Barcelone, où il trouva Maximilien & la Princesse son épouse, qui ne demeurèrent que peu de jours avec lui, & firent voiles sur la même escadre, accompagnés de quantité de Seigneurs & de Dames de la première distinction. Malgré l'ordre qu'ils avoient reçu de Ferdinand

Le Pape Jules le fait complimenter à Gênes.

Le Prince Maximilien retourne en Allemagne.

de presser leur retour en Allemagne, ils se virent contraints de s'arrêter presque par-tout, pour recevoir les honneurs qu'on ne crut pas devoir se dispenser de faire à des personnes de leur naissance.

Grands
mouve-
mens con-
tre l'Em-
pereur.

Charlequint se voyoit alors menacé d'une furieuse tempête; il va donner lieu à une sanglante guerre en Allemagne, par son obstination à ne vouloir pas rendre la liberté au Landgrave de Hesse, qu'il faisoit garder à Malines plus étroitement que jamais, bien loin d'avoir égard aux prières pressantes de tous ceux qui sollicitoient la délivrance de ce Prince; de plus nous allons voir de grands mouvemens en Italie pour la cause d'Octave Farnèse, qui ne pouvoit obtenir la restitution de Plaisance. L'Empereur aura bien de la peine à se tirer de tous ces embarras, & il apprendra par une triste expérience combien il est dangereux de réduire ses ennemis au desespoir; & que cette maxime, en tout tems contraire à la saine politique, a des suites encore plus funestes lorsqu'il s'agit de la querelle d'un simple particulier, que quand tout le public est intéressé à se garantir de la violence; parce que dans le premier cas le penchant naturel à repousser les injures met en main les moyens de se porter au parti le plus extrême, & la force de la passion conduit invinciblement à poursuivre en aveugle sa vengeance, jusqu'à ce qu'on ait recouvré le bien dont on a été dépouillé, même au risque de perdre la vie au milieu de cet effort, qui d'ailleurs présente au moins la gloire d'avoir eu le courage de tout tenter pour se défendre.

Aussi-

Aussitôt après son élévation au Pontificat Jules III. avoit restitué au Duc Octave la ville de Parme, suivant la parole qu'il en avoit donnée dans le Conclave aux Cardinaux Alexandre & Ranuce Farnese, qui en conséquence de cette promesse avoient beaucoup contribué à le placer sur la Chaire de St. Pierre: mais Octave, bien loin d'obtenir de l'Empereur la restitution de Plaifance par la considération de sa fille qu'il avoit épousée & dont il avoit des enfans, se voyant au contraire continuellement chagriné par les Ministres de son beau-père, & de plus le Pape qui alors s'étoit jetté dans le parti de l'Empereur lui refusant tout secours; Octave en cet état ne trouva d'autre ressource, dans la pressante nécessité de ses affaires, que de se mettre sous la protection d'Henri Roi de France, qui le reçut à bras ouverts, lui offrit ses forces, & envoya à Parme une bonne garnison de troupes Françoises. Ainsi le Duc avec cet apui se prépara à commencer vigoureusement la guerre à l'ouverture du printems de l'année 1551.

Résolution des-espérée d'Octave Farnese.

1551.

Cette nouvelle mit l'Empereur dans une furieuse colère, & n'excita pas moins la bile du Souverain Pontife, qui n'agissoit que par ses mouvemens, nonobstant son titre pompeux de Père commun des Chrétiens; & ces deux Princes également irrités convinrent d'unir leurs forces pour enlever Parme au Duc, & à cet effet ils mirent leurs Armées en campagne, sous les ordres de Ferdinand de Gonzagues d'une part, & de Jean-Ange de Medicis Marquis

Partialité du Pape contre ce Prince.

de Marignan pour le Pape. Cependant la France ne se tenoit pas oisive : Henri fit partir en diligence Charles de Cossé Seigneur de Brissac à la tête d'une puissante Armée ; mais les Impériaux & les troupes du Pape avoient déjà formé le Siège de Parme & de la Mirandole en même tems , & battoient ces deux Places avec la dernière vigueur , après avoir mis de la manière la plus barbare presque tout le pays d'alentour à feu & à sang. Ainsi le Général François ne vit d'autre parti à prendre que de faire une diversion , & dans cette vue il se jetta sur le Piémont, où il fit tant de dégât, que Gonzagues fut contraint d'abandonner les deux Sièges pour venir au secours du Duc de Savoye.

Jules ne se contenta pas d'employer contre le Duc de Parme les armes temporelles, il mit en usage les foudres spirituels , & publia une bulle qui déclaroit Octave déchu de sa Souveraineté & soumis aux plus rigoureuses censures de l'Eglise. Il fit plus ; il osa faire au Roi Très-Chrétien un commandement absolu d'abandonner la deffense du Duc, avec menace s'il ne le faisoit de le traiter comme un fils desobéissant, & de mettre non seulement sa personne mais tout son Royaume à l'interdit. Henri, bien loin de s'épouvanter de cette fulminante procédure, y répondit par les voyes propres à imposer silence aux Papes trop entreprenans : d'abord il exposa au Pontife les raisons qui l'obligeoient d'accorder sa protection au Duc, par lesquelles il prouvoit la justice qu'il y avoit de deffendre un Prince persécuté par des motifs d'ambition & d'intérêt ; & pour fai-

Et contre
les Fran-
çois.

faire valoir cette apologie, il deffendit à ses Sujets d'envoyer à Rome de l'argent sous quelque prétexte que ce fût, soit pour des expéditions de bulles, d'indulgences, de dispenses, ou autres graces de cette nature, avec ordre aux Métropolitains de délivrer toutes permissions de cette espèce, suivant les anciens privilèges & les anciennes libertez de l'Eglise Gallicane.

Il n'en fallut pas davantage pour calmer la colère du Pontife; une semblable ordonnance, publiée dans un Royaume où la Religion Protestante faisoit des progrès prodigieux, & soutenue par un Roi aussi puissant & aussi ferme qu'étoit Henri, rapella du premier coup d'œil le funeste exemple de l'Angleterre, & sur cette effrayante considération Jules changea totalement de conduite. Il fit venir les Cardinaux François, surtout le Cardinal de Tournon, auquel il fit de lui-même des propositions de paix, avec de vives assurances de son amitié paternelle envers Sa Majesté Très-Chrétienne, protestant qu'il n'avoit jamais eu dessein de l'offenser, & que sa bulle ne s'adressoit qu'au Duc de Parme: après ce préambule, il pria ce même Cardinal de faire savoir au Roi son maitre la déclaration qu'il venoit de faire, & il lui donna un plein-pouvoir de négocier un accommodement. Tant il avoit d'impatience d'arrêter le cours de l'ordre du Roi, qui menaçoit le Saint Siège des plus terribles conséquences, & d'un préjudice irréparable, si les peuples avoient le tems d'imprimer dans leur cœur les dangereuses maximes qui en résultoient.

Réflexions sur la conduite violente des Papes.

Ce trait justifie la vérité de ce proverbe trivial, qui dit que *qui se fait brebis, le loup le mange*. Les Princes n'ont qu'à vouloir, pour faire des miracles dans des rencontres pareilles; avec de la fermeté ils pareront toujours les coups que Rome voudra porter à leur indépendance naturelle. Quiconque prend la fuite, anime par sa lâcheté le courage de qui le poursuit. On n'a jamais vu que les plus basses soumissions des Souverains leur aient attiré autre chose de Rome, que des affronts; & au contraire les histoires nous apprennent que la fermeté à se défendre des entreprises ultramontaines, a toujours tout obtenu de cette Cour. Les Ecclésiastiques sont comme la palme, ils s'élevent & s'abaissent par leur propre poids. La rigueur des Pontifes n'a jamais eu une heureuse fin, & si quelquefois ils ont réussi par une conduite violente, l'indignation que le public en a conçue, le scandale qu'elle a causé, ont bien diminué la joye qu'ils avoient de leur triomphe. Les Rois de France sont maîtres d'un Royaume qui jouit de grands privilèges: hé qui empêche que tous les autres Souverains ne s'attribuent les mêmes prérogatives? Avec le courage de l'entreprendre, ils en viendront à bout: semblables aux pierres précieuses qui ne sont point d'honneur si on les tient enfermées dans un coffre, ils gémiront toujours dans une honteuse servitude, s'ils ensevelissent sous une indigne obéissance leurs forces & leurs droits. Je pousserois plus loin cette digression, si la qualité d'Historien me le permettoit, & j'étendrois ces réflexions trop générales par

un détail que diverses raisons m'obligent de passer sous silence.

Ainsi je reprens le fil de l'histoire, & après avoir parlé des troubles d'Italie, je vais rapporter les mouvemens qui desolèrent l'Allemagne, firent une playe irréparable à l'Eglise, & mirent l'Empereur à deux doigts de sa perte. Nous avons vu avec quelle opiniâtreté Charlequint refusoit de rendre la liberté au Landgrave de Hesse. L'Electeur Maurice gendre du prisonnier se tint extrêmement offensé du peu de succès des sollicitations qu'il faisoit depuis si longtems en faveur de son beau-père, & regarda comme un mépris insultant la réponse que l'Empereur avoit donnée tant de fois, qu'il falloit attendre, que ce moment viendroit, que cette captivité auroit une fin : de plus cet Electeur fut indigné de voir que plus il redoubloit ses prières, ses instances, ses soumissions, plus il sembloit que l'Empereur prît plaisir à resserrer étroitement le Landgrave. Dans cet état, après avoir tenté plusieurs fois inutilement divers moyens pour faire évader son beau-père, après avoir offert sans fruit des sommes immenses à ses gardes, Maurice plein de dépit & de colère résolut de se faire lui-même raison, il examina toutes les voyes propres à y parvenir, & comme son ressentiment ne connoissoit plus de bornes, il ne manqua pas de prendre le parti le plus extrême.

Quand il fut entièrement déterminé, il alla lui-même trouver Albert Marquis de Brandebourg, avec le fils du Landgrave, &

Sujet de mécontentement de l'Electeur Maurice.

Il sollicite une Ligue contre l'Empereur.

Ces

ces deux Princes représentèrent les attentats de l'Empereur contre la liberté des Princes d'Allemagne, son dessein formé de les réduire tous l'un après l'autre sous le joug, les violences & la tyrannie qu'il exerçoit, la servitude honteuse dans laquelle tout l'Empire gémissoit; & ils conclurent qu'il étoit d'une nécessité absolue de risquer le tout, pour ne pas perdre le peu qui leur restoit, puisque l'Empereur ne faisoit que trop connoître son projet d'affujettir l'Allemagne, & de la rendre tributaire à la Maison d'Autriche, qui en possédoit la plus grande partie, & joignoit la puissance de la dignité Impériale à cette prodigieuse étendue de ses Etats héréditaires.

Albert entra sans balancer dans la passion & le projet de l'Electeur de Saxe, & il convint qu'on ne pouvoit plus se dispenser d'en venir à une guerre ouverte, puisque les supplications devenoient inutiles. Cette résolution arrêtée, ils songèrent à se fortifier d'alliances capables de pousser leur entreprise, & bientôt ils eurent dans la Ligue plusieurs Princes de l'Empire: non contents de ce renfort, ils résolurent de rechercher l'assistance d'Henri Roi de France qui faisoit la guerre en Italie contre l'Empereur, & le traité fut conclu au mois de

1552. Janvier 1552., sous la promesse qu'ils firent à ce Monarque de lui déférer les titres de Protecteur & Restaurateur de la liberté d'Allemagne.

En même tems ils faisoient par-tout des levées, & ils furent bientôt en état de parler haut; mais avant que de rien entreprendre,

dre, ils jugèrent à propos de commencer par une déclaration de guerre dans les formes, ce qui fut exécuté par un manifeste, qui portoit : „ Que personne n'ignoroit, ou du moins „ que tout le monde pouvoit aisément s'apercevoir par toutes les démarches de l'Empereur, que ce Prince n'avoit d'autre vue que d'usurper un pouvoir despotique en Allemagne, au préjudice & à la ruine totale des privilèges de la Nation Germanique & des Princes de l'Empire: qu'il n'avoit déjà que trop manifesté ce dessein dans l'affaire du Landgrave de Hesse, qu'il faisoit resserrer dans la plus étroite prison, au mépris de la parole solemnelle qu'il lui avoit donnée de ne point attenter à sa liberté; & que l'obstination avec laquelle il refusoit son élargissement, ne permettoit pas de douter qu'il ne voulût se rendre indépendant des loix & de la foi publique: que les Confédérez prenoient les armes, dans la ferme résolution de s'opposer avec vigueur à un attentat d'une conséquence aussi dangereuse: qu'ils invitoient tous ceux qui devoient avoir le même intérêt qu'eux, à prendre en main la cause de toute la Nation, à sortir de cette lérargie qui les tenoit depuis si longtemps dans un honteux assoupissement, & à courir avec ardeur aux expédiens nécessaires pour chasser l'ennemi des portes, avant qu'il se fût rendu maître de la ville: qu'il n'y en avoit point d'autre que d'employer le fer, pour se délivrer d'une tyrannie qui les menaçoit de la plus dure & la plus indigne servitude ”.

Manifeste
des Con-
fédérez.

Ce

Ce manifeste, qui fut publié au nom de l'Electeur Maurice, contenoit toutes les autres raisons de cette prise d'armes, qui y étoient détaillées avec force & soutenues de cette éloquence étudiée qu'on a coutume d'étaler en pareille rencontre pour se faire des partisans. Coup sur coup Henri II. fit publier le sien en France d'un stile non moins propre à soulever les esprits contre l'Empereur; il y énonçoit les motifs les plus forts qui le contraignoient de porter ses armes en Allemagne, & déclaroit à la fin qu'il n'avoit en vue que l'avantage général de l'Europe; non sans avoir auparavant pris un très grand soin d'enveloper par les prétextes les plus spécieux ses intérêts particuliers sous l'évidence aparente de l'intérêt public. Voila les premières escrimés de plume, venons aux effets.

Le Prince Maurice & le Marquis de Brandebourg, Chefs de la confédération, parurent en campagne dès le 1. d'Avril 1552. à la tête d'une nombreuse Armée, où se trouva Guillaume fils aîné du Landgrave. Ils marchèrent droit à Augsbourg, & comme ils ne trouvèrent pas grande résistance de la part de la garnison qui étoit étrangère, & que d'ailleurs les Habitans étoient dans les intérêts des Alliez, en moins de quatre jours Maurice, qui étoit Généralissime de la Ligue, fut maître de la ville, où il ne séjourna que peu de jours, & il poursuivit sa route, en soumettant toutes les villes qui se trouvoient sur son passage. D'un autre côté, en conséquence du traité conclu avec le Roi de France, le Conné-

Disgraces
de l'Em-
pereur.

table Anne de Montmorenci entra au commencement du même mois d'Avril en Lorraine avec un Corps considérable de troupes, & il fit la conquête de trois villes Impériales, de Metz, Toul, & Verdun, sur lesquelles la France avoit d'anciennes prétentions. Après ces expéditions, le Général François mena son Armée victorieuse devant Strasbourg, comptant que cette Place importante ne tiendroit pas, mais les Magistrats lui en fermèrent brusquement les portes à la manière Allemande, après toutefois lui en avoir fait des excuses dans un compliment qu'ils lui firent avec toute la politesse Française.

Les François entrèrent en Lorraine.

Victorien
Lorraine
Lorraine
Lorraine

Cependant l'Empereur, pour être plus à portée de voir ce qui se passoit en Italie, pour être plutôt informé des succès de la guerre de Parme, & donner ses ordres plus promptement, s'étoit avancé jusqu'à Inspruck avant cet éclat imprévu du Prince Maurice, qui avoit conduit son intrigue avec tant de secret, que Charlequint n'en aprit presque la première nouvelle, que lorsque ses ennemis parurent en campagne. Ainsi il avoit l'esprit rempli de toute autre chose, que de songer à prévenir l'orage qui le menaçoit de si près: d'ailleurs quand il vit les Confédérez en action, il ne crut pas qu'ils dussent emporter avec tant de facilité des forteresses, qu'il regardoit comme des boulevards capables de le mettre à couvert de tout péril. Enfin la rapidité de leurs conquêtes & leur voisinage ne le firent pas sortir de sa sécurité, dans la persuasion où il étoit, qu'ils n'avoient pas dessein de pousser leur entreprise au point

point de manquer au respect dû à sa personne sacrée : mais l'événement a fait voir que cette fausse confiance le précipita dans le malheur, qu'elle l'empêchoit de croire possible.

Vigoureuse
résolu-
tion du
Prince
Maurice.

Maurice ne balança pas longtems à prendre cette vigoureuse résolution ; tout l'y invitoit, animé comme il étoit par la vue d'un succès infallible, après avoir eu tant de facilité à vaincre tous les obstacles qui sembloient devoir l'arrêter dans sa course : ainsi il se détermina à suivre sa pointe, & à marcher droit à l'Empereur. Nous allons voir que la fortune le conduisit en triomphe par-tout où il parut.

Sur ce plan il tourna du côté des Alpes. A son aproche les troupes Impériales, qui gardoient les passages de ces montagnes, ne firent d'autre résistance que celle qui convenoit pour n'avoir pas la honte de s'être retirées sans combattre. La forteresse d'Etheberg, qui jusqu'à ce jour avoit passé pour imprenable, ne soutint un Siège qu'autant de tems qu'il en falloit pour ne point perdre la haute réputation où elle étoit dans le monde. L'Empereur s'étoit tellement reposé sur la force de cette Place, qu'il ne put en croire la prise, prévenu que les ennemis n'oseroient jamais l'attaquer : mais quand cette nouvelle fut confirmée, il se réveilla au bruit qu'elle faisoit, à la terreur & à l'épouvante qu'elle répandoit dans le pays, & il commença alors à chercher les moyens de pourvoir à sa sûreté, de sauver l'honneur de l'Empire, & de soutenir le renom que

ses victoires continuelles lui avoient donné d'être invincible.

Il n'étoit plus tems de délibérer, le mal étoit trop prochain & trop pressant; il n'y avoit qu'un parti à prendre, celui d'une prompte fuite, à laquelle il fallut se résoudre, malgré les douleurs de la goutte qui l'obligoient à garder le lit, & le mauvais tems qu'il faisoit ce jour-là. Ces incommoditez ne purent pas balancer la crainte de tomber entre les mains des ennemis, ainsi il ne prit conseil que de l'extrémité où il se trouvoit, il fit de nécessité vertu, & la nuit du 23. de Mai, par une grosse pluye & un gros vent, il se jetta dans une litière, accompagné d'un très petit nombre de Seigneurs & de quelques soldats de sa garde, & il se fit conduire à Villach petite ville de la Carinthie, après avoir laissé des ordres à Inspruck pour transporter tous ses effets en lieu sûr.

Sa fuite si précipitée jetta les Peuples dans une consternation inexprimable, surtout à Trente, d'où presque tous les Pères du Concile s'enfuirent, aussitôt que le Cardinal Madrucci leur eut déclaré que la ville n'étoit pas en état de soutenir l'approche d'une Armée victorieuse, que n'y ayant aucune sûreté ils pouvoient prendre les mesures qu'ils jugeroient à propos pour se mettre à couvert du danger: de cette manière l'assemblée fut rompue du consentement de l'Empereur même, & les Prélats se sauvèrent avec toute la diligence possible du côté de l'Italie. Ainsi tout le monde croyoit voir le vainqueur à ses trouffes: le Roi Ferdinand, qui étoit venu à Inspruck dans

Fuite de
l'Empereur.

Les Pères
du Concile s'en-
fuirent de
Trente.

le deſſein de propoſer à l'Empereur ſon frère quelque projet d'accommodement avec Maurice, n'eut pas moins de peur que les autres, & ſe vit comme entraîné par l'épouvante générale : il étoit tellement hors de lui même qu'il mit ſon baudrier ſans épée, ſans ſ'apercevoir que longtems après de ſa mépriſe ; les Seigneurs de ſa ſuite & de celle de l'Empereur ne furent pas moins troublez, & pour comble de diſgrace ils furent contraints de ſuivre à pié ces deux Princes, faute d'avoir eu le tems de faire chercher des chevaux.

Reflexions
ſur l'in-
conſtance
de la for-
tune.

Quiconque ignore de quelle encre les événemens de la guerre ſont écrits dans le grand livre de la fortune, qui n'eſt ouvert qu'à très peu de perſonnes, il le verra du premier coup d'œil pour peu qu'il réſléchiſſe ſur ces deux révolutions confécutives, qui ſont ſi différentes dans toutes leurs circonſtances. Dans la première on voit Charle-
quint, couvert de gloire, terraffer par des victoires éclatantes le parti des Luthériens : dans la ſeconde, les Proteſtans triomphent à leur tour d'un Empereur, qui a eu tant de fois ſur eux la ſupériorité des armes. Le premier cas nous montre à quel point les Luthériens pouſſent une aveugle confiance en leurs forces, à l'ombre deſquelles par une imprudence impardonnable ils ſ'endorment, & mettent eux-mêmes la victoire entre les mains d'un ennemi actif & vigilant : à la lecture du ſecond événement, qui préſente les Confédérez avec de ſi grands avantages, il eſt difficile de concevoir que l'Empereur, dans la ſituation où il ſe trouve, ſans troupes,

&

& pris au dépourvu , puisse s'imaginer que ses ennemis , qui ont eu tout le tems de prendre leurs mesures , sont trop foibles pour ofer l'attaquer , & par dessus cette erreur se croire lui même trop fort pour avoir rien à craindre de leur mauvaise volonté.

Ce Monarque reçut dans le même tems une nouvelle , qui augmenta le chagrin qu'il avoit de l'affront qu'il venoit de recevoir : ce fut celle de la mort de la Reine Jeanne sa mère , qu'il avoit toujours aimée avec une tendresse & un respect qu'on voit rarement dans les enfans. Cette Princesse mourut vers le milieu d'Avril , à l'âge de quatre vingts trois ans , après en avoir passé cinquante six dans le veuvage : ce qui adoucit la douleur de Charles , fut d'apprendre qu'elle avoit eu son bon-sens jusqu'au dernier soupir , malgré le dérangement de son esprit qui lui étoit resté depuis la mort de son mari. Cette circonstance lui fut confirmée par une lettre du Père François Borgia Jésuite, (ce Religieux a place dans le Catalogue des Saints) qui lui envoya une ample relation de la maladie & des derniers momens de cette Princesse , qu'il avoit assistée jusqu'à la mort.

Je ne dois pas reprendre le fil de l'histoire de ce qui se passa après la fuite de l'Empereur , sans rapporter auparavant un fait digne de remarque. Après la prise d'Augsbourg , Maurice fut vivement sollicité par la plupart des Généraux de la Ligue , de marcher nuit & jour sans délai pour surprendre dans Inspruck l'Empereur , qui ne pouvoit man-

Mort de
la Reine
Jeanne.

Belle réponse du Prince Maurice.

quer de tomber entre leurs mains, attendu qu'il étoit dépourvu de troupes & d'argent, & atterré par la frayeur qui le mettoit hors d'état de se reconnoître : & quoiqu'on lui fût voir le succès infaillible, il ne voulut jamais en venir à cette violence, & se contenta de répondre qu'il n'avoit point de cage assez grande pour renfermer un aussi gros oiseau. Ce fut le trait d'une prudence consommée : en effet si ce Prince avoit poussé les choses à cette extrémité, il se seroit rendu odieux à tout l'Univers, & d'ailleurs il n'auroit pu se mettre à ce haut degré de fortune, sans réveiller la jalousie des Catholiques, comme il lui arriva, ainsi que nous l'allons voir.

Zèle de la République de Venise pour les intérêts de l'Empereur.

Aussitôt que l'Empereur fut arrivé à Villach, il s'aperçut que les Venitiens garnissoient leurs frontières de troupes, & faisoient de nouvelles levées : ces mouvemens lui donnèrent beaucoup d'ombrage, dans la crainte que cette République n'eût quelque secrète intelligence avec les Conféderez, & ce soupçon étoit d'autant mieux fondé, qu'il avoit appris qu'elle avoit été vivement sollicitée par le Roi de France d'entrer dans la Ligue, dès le tems qu'elle se négocioit. Mais il eut bientôt là-dessus un éclaircissement, qui lui mit l'esprit en repos : la République, qui s'est toujours si fort distinguée par ses manières généreuses, & par un empressement en tout tems égal à prendre, dans le fort de leurs malheurs, la deffense des Princes abandonnez de la fortune & accablez des plus grandes disgraces, envoya, d'abord qu'elle eut nouvelle de la fuite de
l'Em-

PARTIE I. LIVRE IX. 435

L'Empereur ordonna à Dominique Morosini son Ambassadeur auprès de ce Monarque, de lui offrir de sa part une retraite dans telle ville de ses Etats qu'il lui plairoit de choisir, avec les plus vives assurances que la Sérénissime République étoit prête d'employer toutes ses forces à soutenir ses intérêts. Ce compliment fit un plaisir sensible à l'Empereur, qui répondit au Ministre, qu'il n'avoit jamais douté de l'affection de la République pour sa personne; que par les offres généreuses que le sage Sénat lui faisoit, il manifestoit à tout l'univers cet empressement toujours soutenu, ce zèle toujours ardent à se montrer dans toutes les rencontres le protecteur des Souverains-Pontifes par principe de Religion, & le plus ferme appui des Empereurs par maxime d'Etat.

Charlequint échappé des mains de ses ennemis, Maurice, après avoir ainsi manqué son coup contre l'attente des Chefs de son parti, ne fit pas même semblant de poursuivre l'Empereur, pour les raisons que j'ai remarquées ci-dessus, & il se retira assez précipitamment, comme si, disent quelques Historiens entr'autres Campana, il eût eu honte de s'être laissé emporter à un si grand excès. Cette modération n'empêcha pourtant pas le Roi des Romains de lui faire, par des personnes qu'il envoya exprès, les plaintes les plus amères, de ce que depuis la prise d'Augsbourg jusqu'alors, il l'avoit sur sa parole formelle amusé de l'espérance de conclure un accommodement, & une trêve avant toutes choses à commencer le 25. de Mai; & qu'au mépris de cette promesse il avoit, dans le tems

Plaintes
du Roi
des
Romains.

même qu'on négocioit, forcé le passage de l'Ecluse, & fait en ennemi une irruption dans ses domaines, où il avoit commis les plus grandes hostilités, & poursuivi l'Empereur son frère, à qui il avoit de si étroites obligations. L'Electeur repoussa ce reproche de mauvaise foi par l'infidélité encore plus criante de Charlequint au sujet de la prison du Landgrave, qui ne lui avoit été amené, disoit-il, que sur l'assurance positive qu'on n'attenteroit pas à sa liberté, & qui, après qu'on avoit violé en sa personne tous les droits de la foi publique, se voyoit referré depuis cinq ans avec une rigueur qui ne s'exerceroit pas contre un simple particulier. Maurice déclara ensuite qu'il n'en vouloit en aucune manière à l'Empereur personnellement, résolu au contraire de vivre jusqu'au dernier soupir son fidele Sujet; mais qu'il n'avoit pris les armes que pour se faire justice des Espagnols, qui par leurs conseils violens inspiroient à l'Empereur le dessein odieux de réduire l'Allemagne dans la servitude, ce qui autrement ne lui seroit jamais venu dans l'esprit. Au surplus il assura que lui & ses Confédérez étoient sincèrement disposez à mettre fin aux troubles par une bonne paix, & qu'il chercheroit lui-même tous les expédiens propres à y parvenir dans la prochaine Diète qui avoit été convoquée à Passau.

Préparatifs
de l'Em-
pereur.

Pendant toutes ces allées & venues, l'Empereur, qui ne pouvoit digérer l'affront qu'il venoit de recevoir, avoit écrit partout, principalement en Italie & en Espagne, qu'on lui envoyât des troupes & de

l'ar-

l'argent, afin de se mettre en état de réduire les rebelles, (c'est ainsi qu'il nommoit les Princes liguez) & il donnoit ordre de faire partir ces secours en toute diligence. Quelque instance qu'il pût faire pour la prompte expédition, il ne les reçut qu'assez tard & en très petit nombre, enforte qu'il fut contraint de dégarnir presque tout le Piémont, pour joindre ces troupes à celles que le Duc de Brunswic avoit levées en Allemagne, & en former un Corps d'Armée capable de faire tête à l'ennemi, autant que le pouvoit permettre la précipitation inévitable dans la nécessité pressante des affaires.

Il se vit presque en même tems une ressource encore plus puissante dans les murmures des Princes & des villes libres de l'Allemagne, qui se plaignoient hautement que Maurice & Albert Marquis de Brandebourg se fussent liguez avec le Roi de France, comme si le vaste & puissant Corps Germanique eût été réduit au besoin d'avoir recours à la protection des François pour deffendre sa liberté. Deplus ils étoient extrêmement irrités, que Maurice eût conduit son Armée sur leurs frontières, & se fût emparé de quelques villes Impériales. Sur ces griefs, quelques-uns de ces plaignans s'assemblèrent à Worms, & après une longue délibération ils l'envoyèrent prier de sortir des confins de leurs Etats: ce que les Suisses firent aussi.

Charlequin cependant ne s'en tenoit pas à la seule précaution d'assembler ses troupes, il mettoit en usage la ruse & la négociation, dans la vue de rétablir sa réputation

sa poli-
tigue.

438 VIE DE PHILIPPE II.

bleffée par la honte de fa fuite , fans tenter de nouveau la fortune en rifquant une bataille. Comme il voyoit fes forces très inférieures à celles des ennemis , fa vue principale étoit de fe faciliter un accommodement par l'entremife de fon frère , fans que pour cela il négligeât de fe pourvoir de bonnes troupes qu'il faisoit venir de toutes parts : & même pour faire face de tous les côtez , il avoit mandé à la Princesse Marie fa sœur Gouvernante des Pays-Bas de jeter en France un Corps d'Armée confidérable , ce qu'elle fit , & cette diversion fut d'une conséquence infinie pour les affaires de ce Monarque.

Expédient
de Mau-
rice.

D'un autre côté Maurice fit la démarche d'un sage & rusé politique. Il étoit parfaitement instruit des bruits qui couroient au defavantage des Confédérez , qu'on disoit se prévaloir de leurs victoires & de leur supériorité avec un orgueil insupportable ; il lui revenoit de toutes parts qu'on disoit publiquement que le zèle de la liberté de l'Allemagne n'étoit que le prétexte de la guerre qu'ils avoient entreprise & qu'ils foutenoient avec tant d'opiniâtreté , pendant que toutes leurs démarches prouvoient que le véritable but de leur Ligue étoit de s'établir par une odieuse usurpation les tirans de leur pays , ce qui se manifestoit de jour en jour avec une évidence invincible par leur union avec les étrangers , dont les forces servoient à ravager fans distinction les terres de leurs amis & celles de l'Empereur. Pour détruire ces impressions , Maurice ne trouva point d'expédient plus convenable , que de laisser le

com-

PARTIE I. LIVRE IX. 439

commandement de l'Armée à Albert Marquis de Brandebourg, & de se rendre avec les autres Princes de son parti à la Diète, comme il l'avoit promis. Le Roi des Romains y vint aussi, & l'on commença à traiter des affaires courantes, dont les principales étoient celles de la Religion & de l'élargissement du Landgrave Philippe. A l'égard de celle-ci l'Empereur fit savoir qu'il ne consentiroit jamais à la délivrance de ce Prince, avant que les Confédérez eussent mis bas les armes, résolu qu'il étoit de tout risquer, plutôt que de faire une chose aussi indigne de la Majesté de l'Empire, dont l'honneur seroit blessé, si le Landgrave obtenoit sa liberté par la force & les menaces, & non par la pure grace & la clémence de son Souverain.

On étoit occupé à Passau à lever cette difficulté, lorsqu'on y aprit les mouvemens de l'Armée de la Ligue, que le Marquis de Brandebourg faisoit courir toute l'Allemagne, où il jettoit l'épouvante, & se rendoit odieux par ses ravages. Il fondit sur les terres de Wolfgang Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique, & abandonna son pays à la discrétion de ses soldats, qu'il n'en fit sortir qu'après en avoir exigé une grosse somme d'argent. Delà il passa dans le territoire de Nurenberg, où il détruisit, pilla, saccagea, & ruina plus de cent cinquante châteaux, & brula jusqu'à trois mille bois ou forêts. Ces excès ont engagé Campana à taxer Albert d'une cruauté plus que barbare, & qui ne peut se rencontrer que dans un homme tel qu'il le dépeint, sans foi, sans Religion, &

Ravages
de l'Ar-
mée de
Brandebourg.

pourvu de tout sentiment d'humanité : cet Historien auroit dû être plus modéré , Albert ne mérite pas ces reproches ; la vérité est que son Armée étoit composée de gens de toutes les espèces & ramassez de tous les pays , & qu'aini il ne lui étoit guères possible de les contenir dans l'ordre & la discipline.

Les rigueurs qu'il exerçoit le rendirent si redoutable, que de toutes parts on venoit se mettre à sa discrétion , & lui payer tribut. Les Evêques de Bamberg & de Wurtzbourg se rachetèrent du pillage par de grosses sommes d'argent ; le dernier surtout fut traité de la manière la plus dure , car Albert , non content d'en avoir reçu deux cens mille écus , le condamna encore à acquitter la paye qui étoit due à ses soldats , & qu'on fit monter à trois cens cinquante mille écus. Il contraignit les villes de Souabe à envoyer leurs Députés à Nurenberg , pour faire un traité d'union avec les Confédérez , mais elles eurent le courage de répondre qu'elles ne pouvoient pas se soustraire à l'obéissance de l'Empereur : ce qui le mit dans une si furieuse colère , qu'il retourna sur ses pas dans cette malheureuse Province , y mit tout à feu & à sang , & força enfin ces villes à lui payer une contribution de deux cens mille écus , à fournir dix piéces de grosse artillerie bien pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour le service , & de plus à signer la Ligue. Il voulut se mettre en devoir d'en faire autant à Ulm , il y échoua , les Habitans s'étoient munis de tout ce qui convenoit pour le bien recevoir : enforte qu'il se

détermina à joindre son Armée à celle de France, qui ne se faisoit pas moins craindre sur le Rhin, & dans son passage il fit le dégat dans les Archevêchez de Mayence & de Trèves. Ensuite il se présenta devant Strasbourg & Francfort, qui firent une si brave résistance, qu'il eut la honte de se retirer, après avoir perdu à l'attaque de la dernière ville le Duc de Meckelbourg l'un des Princes confédérez : il est vrai qu'il alla se consoler de ce double échec par la prise de Worms & de Spire, qu'il emporta d'assaut.

Cependant l'Empereur persistoit à ne vouloir rien accorder qui pût faire quelque préjudice à l'Empire, principalement sur le point de la Religion, & au sujet de la délivrance du Landgrave : & c'étoit cette obstination qui animoit la fureur du Marquis de Brandebourg, lequel avoit résolu de ne point poser les armes avant que de voir ajusté l'article de la Religion qui lui tenoit si fort à cœur, & celui de la liberté du Landgrave qui seul empêchoit la conclusion du traité.

Toute la fermeté de Charlequint ne put tenir contre les tristes conjonctures des affaires, il aprenoit que le Roi de France ravageoit le Duché de Luxembourg, & que le Marquis de Brandebourg, couvert des dépouilles de l'Allemagne, étoit en marche pour joindre ce Monarque, dans le dessein d'entrer ensemble en Flandre : il n'avoit point de troupes à opposer à ses ennemis victorieux ; d'ailleurs il ne pouvoit attendre aucun secours de Ferdinand, qui avoit une extrême impatience de faire marcher toutes ses forces en Hon-

L'Empereur se résout à s'accommoder avec le Prince Maurice.

442 VIE DE PHILIPPE II.

grie où les Turcs faisoient de grands progrès. Dans cette pressante extrémité, l'Empereur prit le parti de s'accorder au tems, & ne vit point d'autre ressource pour sortir d'embarras que de conclure au plutôt la paix avec Maurice, qu'il savoit être l'ame de la Ligue, & dans la pensée que l'exemple de ce Chef entraineroit sur le champ le Marquis de Brandebourg: il y trouva l'Electeur disposé, & le traité fut conclu aux conditions suivantes.

Condi-
tions du
Traité.

I. „ Que le Duc Maurice & ceux de ses
„ Conféderez qui voudront être compris
„ dans le présent traité, seront tenus de li-
„ cencier leurs troupes entre ci & le 6.
„ d'Aout préfix, & de leur permettre
„ d'aller servir en Hongrie contre les
„ Turcs.

II. „ Que le Landgrave Philippe sera re-
„ mis en liberté le 22. du présent mois au
„ plus tard, à condition qu'il demeurera
„ toute sa vie dans la fidélité & l'obéissance
„ qu'il doit à Sa Majesté Impériale, con-
„ formément aux Capitulations passées à
„ Hall en Saxe.

III. „ Qu'au moment que ce Prince sor-
„ tira de prison, le ban de l'Empire ci-de-
„ vant publié contre lui sera levé, & déclaré
„ nul comme non venu.

IV. „ Qu'il ne sera pas permis à Sa Ma-
„ jesté Impériale de l'empêcher de fortifier
„ Cassel, & les autres Places de ses Etats.

V. „ Que l'Empereur ne pourra employer
„ les troupes qu'il a présentement sur pié,
„ contre aucun de ceux qui seront compris
„ dans le présent traité.

VI. „ Qu'à

VI. „ Qu'à l'égard de la Religion , pour
 „ établir une paix solide , & satisfaire en
 „ toute justice les deux partis , on exécutera
 „ le plan proposé à Lintz par Sa Majesté
 „ Impériale, savoir , que dans l'espace de
 „ six mois on convoqueroit une Diète gé-
 „ nérale, un Concile national , ou simple-
 „ ment un Colloque , & qu'on apelleroit à
 „ cette conférence , tant de la part des Ca-
 „ tholiques que de celle des Luthériens ,
 „ un nombre choisi de personnes doctes &
 „ pacifiques , auxquelles on donneroit un
 „ plein pouvoir de convenir des moyens
 „ propres à remettre la concorde dans les
 „ deux Communions.

VII. „ Qu'en attendant l'exécution de ce
 „ projet, les Etats & Princes de la Confes-
 „ sion d'Augsbourg , qu'on nomme Protec-
 „ tans , ne seront inquiétez en aucune ma-
 „ nière pour le fait de leur Religion, ni par
 „ la voye des armes , ni par les ordres de
 „ l'Empereur , ni par quelqu'autre moyen
 „ que ce puisse être. Et réciproquement les
 „ Protestans seront tenus de laisser les Ca-
 „ tholiques paisibles dans l'exercice de leur
 „ Religion , de leurs cérémonies , & du
 „ Service divin , sans trouble ni empêche-
 „ ment quelconque sous quelque prétexte que
 „ ce soit.

VIII. „ Que tout ce qui étoit ordonné à
 „ ce sujet par l'Empereur ou par les Diètes
 „ générales , sera ponctuellement observé ,
 „ à la réserve des ordonnances qui peuvent
 „ porter obstacle à l'union qu'on veut éta-
 „ blir, lesquelles sont dès à présent cassées ,
 „ annulées, & abolies : enforte que les Pro-

444 VIE DE PHILIPPE II.

„ testans , en conséquence de cet article ,
 „ doivent être assurez d'une entière liberté
 „ de conscience , & à cet effet on envoye-
 „ ra à la Chambre Impériale tous les ordres
 „ nécessaires.

IX. „ Quant à l'égalité des voix dans les
 „ Diètes & dans les Cours de justice, on fe-
 „ ra à ce sujet d'un consentement unanime
 „ dans la prochaine assemblée générale les
 „ réglemens convenables, sur-tout pour l'af-
 „ faire de la Religion, & il y sera procédé
 „ de manière qu'aucun des partis ne puisse
 „ avoir lieu de se plaindre du trop grand
 „ ou du trop petit nombre de suffrages.

X. „ Que par rapport aux griefs sur la li-
 „ berté Germanique, comme tous les arti-
 „ cles en ont été donnez par écrit, l'entiè-
 „ re décision de cette affaire est renvoyée à
 „ la Diète, ou à une assemblée particulière;
 „ & en attendant, on accepte l'offre que
 „ l'Empereur a faite de n'avoir à l'avenir
 „ pour les affaires d'Allemagne que des Con-
 „ seillers de la Nation.

XI. „ Que pour ce qui concerne la per-
 „ sonne du Roi de France, attendu que la
 „ présente Diète n'a été assemblée que pour
 „ les affaires de l'Allemagne, le Duc Mau-
 „ rice sera chargé de faire toutes les diligen-
 „ ces qui dépendront de lui pour en apren-
 „ dre les particularitez qu'il importe de sa-
 „ voir; & qu'après qu'il en sera instruit il
 „ les communiquera au Roi des Romains,
 „ qui en fera son rapport à Sa Majesté Impé-
 „ riale, pour être par elle prise quelque réso-
 „ lution convenable.

XII. „ Que Sa Majesté Impériale, par un
 pur

„ pur effet de sa clémence & de sa généro-
 „ lité , promet de pardonner sans retour à
 „ tous ceux qui ont pris les armes contr'el-
 „ le dans la dernière guerre & dans la pré-
 „ sente depuis l'année 1546. jusqu'au jour de
 „ ce traité , principalement au Comte Al-
 „ bert de Mansfelt & à ses fils , au Rhingra-
 „ ve , au Comte Christophe d'Oldembourg ,
 „ au Baron de Naidech , à Caselmuerch ,
 „ à Rochentat , à Sébastien Schestel ; & par
 „ ce même article le Duc Ulric , le
 „ Prince d'Anhalt , les Barons & Nobles
 „ de Brunswick , seront rétablis dans leurs
 „ Etats.

XIII. „ Que tous ceux que Sa Majesté
 „ par une grace spéciale veut bien compren-
 „ dre dans la présente amnistie , seront dans
 „ l'espace de six semaines tenus de déclarer
 „ qu'ils se retireront du service des ennemis de
 „ Sa Majesté Impériale , particulièrement
 „ de celui des François , avec une promesse
 „ formelle de leur part de revenir en Alle-
 „ magne dans deux mois au plus tard ; &
 „ à faute d'exécuter ces conditions , ils
 „ seront déchus du bénéfice de ce par-
 „ don.

XIV. „ Que tous les changemens , tou-
 „ tes les innovations faites pendant les trou-
 „ bles seront abolies , & tous les Etats con-
 „ quis dans le cours de la guerre seront ren-
 „ dus à leurs premiers & légitimes Sei-
 „ gneurs.

XV. „ Que Sa Majesté casse & annulle
 „ toutes les prétentions de ceux qui pendant
 „ la guerre ont été offensez en leurs per-
 „ sonnes , ou qui ont souffert quelque dom-

446 VIE DE PHILIPPE II.

„ mage en leurs biens, réservant à la Diète
„ prochaine de les dédommager & de les
„ réintégrer en tout ou en partie, sans
„ qu'aucun des Confédérez puisse en aucune
„ manière être chargé à ce sujet, & sans
„ qu'il soit permis d'intenter contr'eux en
„ justice aucune action publique ou particu-
„ lière.

XVI. „ Que le Comte de Solms pris au
„ service de Sa Majesté sera remis en liber-
„ té, de même que tous les prisonniers faits
„ de part & d'autre.

XVII. „ Que le Marquis de Brandebourg
„ aura la faculté de se faire comprendre
„ dans le présent traité, & de jouir de tous
„ ses avantages aux termes prescrits.

XVIII. „ Qu'à l'égard des Nobles de
„ Brunswick qui doivent être remis en pos-
„ session de leurs biens, on nommera des
„ Commissaires pour régler les moyens de
„ faire cette restitution, & jusqu'à ce
„ qu'on y ait pourvu de cette manière, il
„ sera fait deffense expresse au Duc de Bruns-
„ wick d'inquiéter en façon quelconque ces
„ Gentilshommes. Deplus qu'on chargera
„ encore des Commissaires de terminer les
„ différends qu'a ce Duc avec la ville de
„ Goslar, & qu'au préalable le Duc sera té-
„ nu de desarmer.

XIX. „ Que Sa Majesté Impériale don-
„ nera sa parole de ratifier tous les articles,
„ tant pour elle que pour ses Successeurs à
„ perpétuité, sans qu'on puisse jamais y con-
„ trevenir en aucune manière, ni par la
„ plénitude de la puissance, ni sous d'autre
„ prétexte quel qu'il puisse être, & nonob-

„ tant

PARTIE I. LIVRE IX. 447

„ tant tout recès ou ordre de l'Empire, de
 „ quelque nature qu'il soit, & pour quelque
 „ cause qu'on l'obtienne”.

Je laisse pour quelques momens le récit de ce qui se passa en Allemagne après la conclusion de cette paix, pour entrer dans un petit détail du traité d'union que les Princes liguez firent avec le Roi de France. Comme j'ai souvent parlé de cette confédération, je crois à propos, pour satisfaire la curiosité du Lecteur, & pour donner plus de jour à l'histoire, de toucher en peu de mots ce que ce Monarque fit de plus remarquable. Aussitôt que l'alliance fut signée avec les Princes ennemis de l'Empereur, Henri fit revenir la plus grande partie de ses vieilles troupes qui servoient en Piémont, avec ordre aux plus renommez de ses Généraux, entre lesquels se trouvèrent Pierre Strozzi & Horace Farnese, de repasser incessamment les monts. Pendant ce tems là le Roi avec toute la diligence imaginable assembloit ses autres troupes de toutes parts, faisoit un amas prodigieux d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, & fit provision de tout ce qui est nécessaire pour construire des ponts: ainsi après que les régimens du Piémont furent arrivez, & que l'Infanterie Suisse, Allemande, Gascone, & d'autres Nations, eut joint, l'Armée se trouva forte de trente mille fantassins & de douze mille chevaux. Henri la commanda en personne, & la fit marcher droit en Lorraine, où le Comte de Montmorenci se rendit maître en fort peu de tems des villes libres & Impériales de Toul & Verdun; ensuite l'Armée ar-

Le Roi de France entre en Lorraine.

448 VIE DE PHILIPPE II.

riva à Nanci, Capitale & le lieu de la résidence du Duc de Lorraine nommé Charles, encore enfant de l'âge de neuf ans, qui après la mort du Duc François son père étoit resté sous la tutele de Nicolas son oncle & de sa mère Christierne, du côté de laquelle il étoit neveu de l'Empereur. Après la conquête de cette Province, le Roi qui souhaitoit la garder avoit besoin de prendre des mesures: le Cardinal Evêque de Metz lui donna le conseil d'envoyer le Duc en France, ce qui fut exécuté, au grand chagrin de la Régente sa mère, qui versa beaucoup de larmes quoiqu'on l'assurât qu'on n'avoit d'autre dessein que de faire élever ce jeune Prince avec le Dauphin, & sous la promesse même de lui donner en mariage la Princesse fille du Roi, aussitôt qu'il seroit parvenu à un âge convenable.

Le Duc Charles envoyé en France.

Sa mère se vit ensuite contrainte d'aller chercher une retraite auprès de sa tante Marie Gouvernante des Pays-Bas, où elle emmena encore ses deux filles Dorotée & Renée: pour Nicolas oncle du jeune Duc, il feignit quelque brouillerie avec la Régente, & prenant le parti de s'accommoder aux conjonctures, il se conduisit avec tant d'adresse & de politique, qu'Henri lui laissa le gouvernement de la Lorraine pour y commander au nom de son neveu. Peu avant que ceci se passât, le Connétable de Montmorenci surprit la ville de Metz par un stratagème plus adroit, que celui qu'il avoit mis en usage pour se rendre maître de Toul & de Verdun. Il avoit demandé passage au travers de la ville de Metz, & la Régence lui

Le Roi de France envoié en Lorraine.

lui avoit envoyé des Députez pour le prier de ne point exiger une pareille corvée, qui deviendroit d'une trop grande conséquence pour les privilèges des Habitans, qui vivoient libres sous la protection de l'Empire depuis qu'ils s'étoient rachetez par une grosse somme d'argent de sa domination: ils représentèrent encore que jamais l'Empereur ne leur avoit imposé cette obligation au passage de ses Armées, & qu'il s'étoit toujours contenté de se fournir chez eux de vivres en payant; qu'ainsi en faveur de la neutralité qu'ils avoient observée, ils espéroient la même grace de Sa Majesté Très-Chrétienne, à qui ils offroient les mêmes avantages, & beaucoup au de là s'il étoit nécessaire.

Le Connétable, qui avoit ordre du Roi de mettre tout en usage pour s'emparer de cette Place importante, reçut les Députez avec tous les honneurs & tous les témoignages d'affection les plus flatteurs, & il leur donna les plus belles paroles du monde, sous lesquelles il vouloit cacher son dessein, qui bientôt après se manifesta & réussit. Le Cardinal de Lenoncourt Evêque de Metz, qui étoit du complot, agissoit sous main dans la ville, & avoit mis un grand nombre de Bourgeois dans les intérêts de la France par des promesses spécieuses, en sorte qu'il fit entrer sans peine quelques régimens de Cavalerie & d'Infanterie, sans qu'il y eût d'opposition de la part des Bourgeois, qui à la vue de cette poignée de troupes se crurent assez forts pour les chasser si le besoin le requeroit. C'est en quoi ils se trompèrent; ce peu de Soldats se rendit maître sans ré-

Surprise de Metz.

Heureux
pour
pour
pour
pour

Amal
de
de
de
de

450 VIE DE PHILIPPE II.

sistance d'une des portes de la ville ; en même tems , comme on en étoit convenu , le Connétable parut à la tête de toute son Armée , & entra dans la ville , où il changea sur le champ la forme du gouvernement , ôta les armes aux Habitans , & fit travailler à de nouvelles fortifications.

Henri aprit ce succès avec une joye d'autant plus sensible , que le but principal de la Ligue qu'il avoit faite avec les Princes Allemands , avoit été de tenter la conquête de la Lorraine , qu'il n'auroit pas pu entreprendre sans cette alliance , vû que le Corps Germanique par la constitution de l'Empire & par des raisons d'Etat auroit dans d'autres tems été contraint d'unir toutes ses forces pour la deffense de cette Province. Cette expédition terminée avec tant de bonheur , le Roi alla se présenter devant Strasbourg , dans l'espérance de pouvoir surprendre cette ville par la même ruse : il s'en fallut bien qu'il n'y trouvât la même facilité ; les Habitans plus habiles que ceux de Metz , avertis d'ailleurs par leur exemple de se tenir sur leurs gardes , refusèrent absolument de recevoir dans leur ville un seul soldat de l'Armée de France , & firent porter hors des murs les vivres qu'on leur avoit demandé à acheter. Le Connétable n'en put tirer autre chose , quelque instance qu'il fit pour obtenir cette permission , sous prétexte que les achats se feroient avec plus d'ordre & de commodité ; ce fut même en vain qu'il représenta à leurs Députez qu'il ne convenoit pas de montrer tant de méfiance à un Roi qui ne s'étoit mis en campagne avec une Armée si formidable , que pour

ren-

Henri se
présente
devant
Stras-
bourg.

PARTIE I. LIVRE IX. 451

rendre aux villes de l'Empire la liberté qu'elles avoient perdue, & qu'enfin ce refus offensant donneroit à ce Monarque un juste sujet de leur faire sentir un jour tout son ressentiment.

Toute la réponse que ce Général tira par ces pourparlers, fut qu'on ne pouvoit pas conclure une affaire de cette importance, sans prendre l'avis de tous les Habitans. On convoqua une assemblée générale, où l'on fit naître tant de difficultez, & la délibération traîna tellement en longueur, qu'il fallut se retirer, au grand regret d'Henri qui avoit de grandes vues sur cette ville. Il y eut même quelque chose de plus mortifiant pour lui, c'est qu'il ne put tirer que très peu de vivres, dont son Armée souffrit beaucoup; ceux de Strasbourg ayant allégué pour excuse, qu'ils avoient donné retraite à un si grand nombre d'étrangers qui avoient voulu se mettre à l'abri des malheurs inséparables de la guerre, que d'ailleurs ils avoient été contraints d'augmenter tellement leurs troupes pour se deffendre en cas de besoin, qu'ils n'avoient pas des provisions de reste, & qu'il n'y auroit pas de prudence à s'en dégarnir.

Ce fut donc avec un grand crévecoeur que le Roi fut obligé de se retirer: il prit le chemin de Hagenau & de Weissenbourg, où il reçut les Ambassadeurs du Palatin, des Archevêques de Mayence & de Trèves, des Ducs de Clèves & de Wurtemberg, & d'autres Princes & Seigneurs, qui à l'occasion des troubles étoient venus à la Diète de Worms. Ils lui repré-

Réponse
qu'il re-
çoit de
Habitans
de cette
ville.

Jeune
LA 4 ob 21
orgueil

Ambassa-
deurs de
divers
Princes à
ce Mo-
narque.

sen-

sentèrent tous qu'il ne devoit pas mettre l'Allemagne à la discrétion de ses soldats, puisqu'il avoit pris le titre de protecteur de ce pays; & déclarèrent en même tems que si les hostilités continuoient, comme ils auroient lieu de le regarder sur le pied d'un ennemi qui en vouloit à la liberté Germanique, ils seroient obligés de prendre contre lui les mesures qu'ils jugeroient convenables.

Henri, frappé sans doute de cette déclaration des Princes Allemans; instruit d'ailleurs, par des lettres qu'il reçut dans ce même tems du Prince Maurice, de l'accommodement que ce Chef de la Ligue étoit sur le point de conclure avec l'Empereur; enfin plus que satisfait des avantages considérables qu'il avoit su tirer à la faveur de cette guerre intestine de l'Empire, par la conquête de la Lorraine & des trois Evêchez: sur ces circonstances, Henri n'eut point de peine à prendre le parti de se retirer. Ainsi il rassembla toute son Armée, & après avoir passé la Meuse, il courut le Duché de Luxembourg qu'il mit à feu & à sang, reprit Stenai sur la droite de la Meuse que les Flamans avoient abandonné, & revint vers la Moselle, où il prit Macheren, & continua de faire le dégât du pays.

Après cette digression que j'ai cru nécessaire, je reviens à ce que l'Empereur fit depuis la paix de Passau. Aussitôt qu'il en eut signé les articles, il se transporta à Inspruck, pour y déterminer les préparatifs de la guerre qu'il méditoit contre le Roi de France: déjà même il avoit résolu de faire une place d'armes en

Ba-

Se retrai-
te de l'Al-
lemagne.

Ambassa-
deurs de
divers
Princes
de Mo-
natque

Bavière, où il avoit en même tems ordonné d'assembler en un corps d'Armée toutes les troupes qu'il avoit fait venir d'Espagne, d'Italie, & de ses autres Etats, & dont il vouloit donner le commandement général au Duc d'Albe, le Capitaine le plus expérimenté qu'il eût alors à son service.

Pendant que de toutes parts on étoit en mouvement pour accélérer cette entreprise, l'Empereur expédia l'ordre à la Reine Marie sa sœur Gouvernante des Pays-Bas de mettre en liberté le Landgrave Philippe : mais comme il avoit oublié de mettre dans le paquet certains signaux pour le Commandant de la garde de ce Prince, cet Officier refusa absolument d'obéir, & alléguait pour sa défense, que Sa Majesté Impériale lui avoit enjoint sous les plus rigoureuses punitions de ne point élargir le Landgrave en aucune manière, quand même on lui en présenteroit l'ordre signé de sa propre main, à moins qu'il ne vît certaines marques dont il avoit le secret. Ce contretems retarda la délivrance, il fallut dépêcher en poste un Gentilhomme à l'Empereur, au grand déplaisir de quantité de Seigneurs Allemans que Guillaume fils de Philippe avoit amenez à Malines, pour accompagner son père dans ses Etats ; ils eurent même plus que le chagrin du délai, ils conçurent de violens soupçons qu'il n'y eût quelque fourberie cachée sous cet incident : mais bientôt après ils furent désabusés par le retour de l'Expres, qui apporta les contrescings nécessaires, & sur le champ le Landgrave fut mis en liberté. Ce Prince avant que de sortir de prison y laissa des

Ce qui arrive à la délivrance du Landgrave.

Arrivée de l'Empereur.

marques de sa splendeur & de sa générosité, & prit avec une joye inexprimable le chemin de Cassel. Adriani raporte au contraire que Philippe ne fut pas délivré, mais que l'Empereur le remit entre les mains de l'Electeur de Cologne & du Duc de Clèves, pour être gardé jusqu'à ce qu'il vît l'Allemagne parfaitement tranquille; mais on peut assurer que cet Auteur se trompe.

D'Inspruck Charlequint passa vers la mi-Aout à Strasbourg, & cependant il faisoit agir tous ses amis auprès du Marquis de Brandebourg, pour l'engager à faire la paix: en cela la politique lui fit étouffer le vif ressentiment qu'il conservoit des injures qu'il avoit reçues d'Albert, parce que ce Prince étoit encore maître d'une puissante Armée qui se faisoit craindre sur les bords du Rhin. Quoique ce Marquis manquât d'argent, & que le Roi de France ne voulût point lui en fournir dans la crainte qu'il ne suivît l'exemple de Maurice, il refusoit avec obstination de joindre ses forces à celles de l'Empereur, malgré l'accommodement de tous les Princes de la Ligue. Pendant cette négociation, l'Empereur, résolu de chasser les François de Lorraine, rassembla son Armée qui se trouva forte de quarante mille combattans, sans compter les troupes qu'il attendoit de Brabant. Il la fit marcher au Siège de Metz, toujours flatté que le Marquis de Brandebourg se laisseroit enfin persuader de rentrer dans ses bonnes grâces; ce qui en effet arriva bientôt après: ce Prince, chagrin du refus que le Duc de Guise Gouverneur de Metz faisoit de lui

Armée de
l'Empe-
reur.

four-

fournir des vivres, déterminé de plus par un combat que le Duc d'Aumale frère de Guise lui avoit livré, & où ce Général avoit été battu & même fait prisonnier, se déclara ouvertement pour l'Empereur, qui reçut cette nouvelle avec un plaisir égal à l'avantage que ce retour lui donnoit. Aussi il embrassa ce Marquis avec toute la tendresse imaginable, & Albert de son côté lui rendit les soumissions & le respect qu'il pouvoit attendre, avec de vives protestations d'un zèle inaltérable, & du dessein où il étoit d'employer toutes ses forces à son service, jusqu'à ce que le Roi de France fût humilié & chassé des domaines qu'il avoit usurpez sur l'Empire, & il termina cette première entrevue par ces paroles, *Tenons nous inséparablement unis, & notre ennemi ne prévaudra jamais contre nous.*

On poussa donc le Siège de Metz avec la dernière vigueur, & le 19. d'Octobre il y eut une action considérable, par une sortie que firent les assiégés, pour empêcher les Impériaux de reconnoître la Place, de prendre leurs logemens, & de dresser leurs batteries. Ils étoient en état de faire de fréquentes & de fortes sorties, puisque le Duc de Guise, le plus grand Capitaine que la France eût alors, avoit dans cette Place où il commandoit en Chef une garnison de dix mille hommes, l'élite de l'Infanterie Française, & de quinze cens Chevaux, outre quantité de Seigneurs de la première noblesse, qui s'y étoient enfermez pour signaler leur courage à la deffense d'une ville aussi importante: au nombre de ces derniers parut le Prin-

Siège de Metz.

ce Alphonse de Ferrare, qui à l'insu de son père étoit passé au service de la France pour avoir part à la gloire des exploits de cette belliqueuse Nation.

Les Généraux de l'Armée Impériale avoient jugé qu'il ne convenoit pas à un Empereur d'assiéger en personne une ville, dans laquelle il n'y avoit pas au moins un Roi, comme s'ils eussent prévu les disgrâces qui devoient leur arriver: ainsi sur cette décision Charlequint s'étoit contenté de se rendre à Thionville, pour animer au moins par son voisinage la valeur des assiégeans, & il remit la conduite du Siège au Marquis de Brandebourg & au Duc d'Albe. Malheureusement il n'y eut point de concert entre ces deux Chefs, que la jalousie du commandement & de leur réputation rendoit toujours de sentiment contraire, qu'ils se faisoient un point d'honneur de soutenir avec opiniâtreté, ce qui produisoit des délais préjudiciables, des irrésolutions sans fin: en sorte qu'il falloit à tout moment, & très souvent pour des affaires de rien, envoyer à Thionville les délibérations du Conseil de guerre, & attendre les ordres de Sa Majesté Impériale.

Les Historiens assurent qu'il n'y avoit point encore eu de Siège, où l'on eût fait un feu plus terrible & plus continuel; les Assiégés se défendoient avec tant de bravoure & de succès, qu'on commença au camp des Impériaux à désespérer de sortir d'affaire avec honneur: cependant l'Empereur n'avoit rien plus à cœur que de reprendre cette Place, tant à cause de son impor-

tan-

tance, que pour soutenir en quelque manière sa réputation qui devoit recevoir un coup mortel s'il échouoit dans son entreprise. Ce motif le détermina à se rendre en personne au Camp, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il visita tous les quartiers, anima ses soldats par de belles paroles & de grandes promesses, les exhortant à soutenir avec patience les incommoditez de la saison, & tâchant de les engager à faire leur devoir & des efforts de valeur par la vue de la gloire qu'ils devoient acquérir, & des récompenses qu'il leur faisoit entrevoir proportionnées à leurs exploits. Il prodigua les louanges, fit quelques réprimandes avec beaucoup de ménagement, changea beaucoup de choses, & par sa promptitude à prendre son parti & à faire agir dans toutes les occasions qui se présentoient, il donna à entendre qu'il étoit résolu de périr au pied de la brèche, plutôt que de se déterminer à une honteuse retraite.

Malgré toutes ces démarches, malgré cette généreuse résolution, il connut par une triste expérience que les Princes ne sont pas plus exemts que le commun des hommes de se repaître de belles & vastes espérances, dont le succès contraire à leurs idées détruit les projets les mieux concertez. Il ne se peut rien concevoir de plus triste que la situation des Impériaux, les combats, le froid, les glaces, la faim, les maladies, la disette, & d'autres accidens, en avoient emporté la plus grande partie; beaucoup d'ailleurs desertoient, dans la crainte de subir un aussi malheureux sort: il n'étoit donc plus possible

Il y va en
personne.

ble de s'aheurter contre tant de revers. Aussi l'Empereur fut contraint de se résoudre à la retraite, & partit du Camp, après avoir fait prendre les devans à la Cavalerie légère que le Comte d'Egmont eut ordre de ramener en Flandres, & brusquement il permit au reste de son Armée d'abandonner le Siège. Le Marquis Albert se chargea de couvrir l'arrière-garde avec ses troupes; il lui fallut avoir affaire à presque toute la garnison de Merz qui se mit à le suivre: il y eut un combat vivement opiniâtré, les assiégez l'attaquèrent avec une terrible impétuosité, qu'il soutint dans le commencement avec toute la conduite, toute la fermeté, toute la valeur dont il étoit capable; mais enfin le desordre se mit dans ses troupes, elles se débandèrent, en peu de tems la confusion fut si grande qu'il ne put les rallier, & il se vit lui-même forcé de prendre la fuite, & de les laisser à la discrétion de l'ennemi.

Deffaite
de l'Elec-
teur de
Brandebourg.

Générosité
du Duc
de Guise.

Le Duc de Guise fit cesser le carnage, avec deffense de faire aucun mal à tous les malheureux qui tomberoient entre les mains de ses Soldats, & il donna cet ordre non seulement parce qu'il détestoit tout ce qui étoit contraire à l'humanité, mais encore pour ne pas donner à toute la Nation Allemande une haine irréconciliable contre les François. Véritablement ce Prince se fit à ce Siège une réputation immortelle, & acquit par cette action le titre de Très-clément, ne s'étant pas borné à sauver la vie aux prisonniers, mais leur ayant de plus fait four-

PARTIE I. LIVRE IX. 459

nir des vivres & de l'argent, & accordé à la plupart la liberté de s'en retourner dans leur pays sans rançon. Le Duc se trouva maître de presque toute l'artillerie & de tout le bagage des assiégeans, & le butin fut si considérable qu'il n'y eut point assez de bêtes de charge pour le transporter tout d'un coup à Metz, où le dernier de Décembre & le premier jour de l'an 1553. l'on célébra cette éclatante victoire par des actions de grâces solennelles & des réjouissances extraordinaires.

Le sentiment le plus général des Historiens qui ont écrit le détail de ce Siège, est que de plus de cinquante mille hommes tant Infanterie que Cavalerie qui composoient l'Armée Impériale, il en resta plus de vingt mille tuez dans l'espace de deux mois & un peu davantage dans les combats, ou par le canon des assiégez, ou par la rigueur de la saison. Je trouve pourtant plusieurs Ecrivains qui font monter ce nombre au double, & d'autres qui vont jusqu'à trente mille: mais ceux qui augmentent ainsi la perte de l'Empereur, assurent que son Armée étoit de quatre vingts mille combattans, nombre qu'il est bien plus facile de coucher par écrit, que possible à un Prince Chrétien de mettre en campagne; attendu que parmi nous il n'y a point de Souverain qui ne soit obligé de tenir ses forces dispersées, sans compter celles qu'il employe à la garde de ses Places, & qui ne font pas la moindre partie des troupes qu'il entretient à sa solde.

On convient assez unanimement dans les histoires que jamais Charlequint ne fit pa-

460 VIE DE PHILIPPE II.

roitre tant de constance , tant de grandeur d'ame , que dans deux événemens de sa vie remarquables par les disgraces les plus mortifiantes ; son expédition d'Afrique où il épouva la fortune si contraire , & le Siège de Metz qui n'eut pas un succès moins malheureux. Quoique dans le fond il ne pût s'en prendre qu'à lui-même de cette dernière disgrace , puisque pour exécuter son entreprise il avoit pris une saison peu propre à faire la guerre , puisque d'ailleurs il n'avoit formé brusquement ce projet que par le seul desir de se vanger , & contre toutes les règles de la prudence ; néanmoins cet échec le mortifia beaucoup plus , que tous les chagrins qu'il avoit eus l'année précédente de la révolte du Prince Maurice. Tous ces revers joints ensemble lui donnèrent un tel dégoût des embarras attachez à son rang , que dès ce tems il prit la résolution de remettre le soin des affaires de la guerre & de la paix au Roi Ferdinand son frère & à son fils Philippe : résolution très raisonnable , puisque la sagesse nous prescrit de ne plus nous exposer aux caprices de la fortune , aussitôt que nous nous apercevons qu'elle commence à retirer ses faveurs.

Fin du Livre IX.



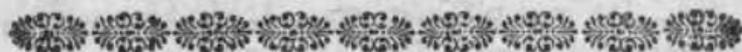


LA VIE

DE

PHILIPPE II.

ROI D'ESPAGNE.



PREMIERE PARTIE.

LIVRE X.

ARGUMENT

DU LIVRE DIXIEME.

*Ambassadeurs de la ville d'Agria auprès de
Charlequint. Ravages du Marquis de Bran-
debourg. Il est mis au Ban de l'Empire.
Ligue contre ce Prince. Victoire des Confé-
derez. Mort de l'Electeur Maurice. Et
d'Albert Marquis de Brandebourg. Affai-
res de Transsilvanie. Irruption des Turcs*

462 VIE DE PHILIPPE II.

dans la Calabre. Les François s'unissent avec eux. Comment la ville de St. Boniface est surprise. Mutinerie des Espagnols. Mouvements de Sienne. Don Garcias de Tolède. Mort du Viceroy de Naples. Discours du Public à ce sujet. Regret de Charlequint. La vraie cause de la guerre de Sienne. Siège & prise de cette ville. Gouvernement de Philippe en Espagne. Amours de ce Prince. Affaires d'Angleterre. La Princesse Marie y est couronnée Reine. L'Empereur songe à marier Philippe son fils avec elle. Son dessein est découvert. Ses soupçons contre le Cardinal Polus. Cette affaire s'accomplit. Articles du contrat de mariage. Revolte à ce sujet. Philippe s'embarque pour l'Angleterre. La Princesse Jeanne Gouvernante en Espagne. Stratagème de l'Empereur pour surprendre Metz. Il échoue. Calomnies intentées contre Don Ferrand de Gonzagues. Il est reconnu Innocent. Conquêtes des François en Lombardie. Arrivée du Prince Philippe en Angleterre. Sa réception. Il envoie faire compliment à la Reine son épouse. Il va à Winchester. Comment il est reçu. Cérémonie des épousailles. Le Marquis de Pescaire envoyé à Naples. Le Cardinal Polus passe en Angleterre. Sa réception à Londres. Convocation du Parlement de ce Royaume. Obstacle à l'entière réunion. La Religion Catholique-Romaine y est rétablie. Actes rigoureux du Parlement contre les Protestans. Mort de Jules III. Election de Marcel II. Elévation de Paul IV. au Pontificat. Congrès pour la paix, inutile. Condamnation & supplice de Thomas Cranmer

PARTIE I. LIVRE X. 463

Archevêque de Cantorbéri. Voyage de Philippe à Brusselles. Instructions que lui donne l'Empereur son père. Combat naval entre les François & les Hollandois. Avis envoyez à l'Empereur par son Ambassadeur à Rome. Résolution de ce Monarque de se démettre de ses Royaumes en faveur de son fils. Sentiment sur ce dessein. Etats-Généraux convoquez à Brusselles. Discours au nom de l'Empereur. Protestations qu'il fait lui-même aux Etats. Discours qu'il adresse à son fils. Réponse de Philippe. Compliment de ce Prince aux Etats. Leur réponse. Discours de la Reine Régente à l'Empereur. Et aux Etats. Philippe reçoit les hommages des Etats. Actes de générosité du Roi Philippe. Tenue du Chapitre de l'Ordre de la Toison d'or. Entière abdication de l'Empereur de tous ses Royaumes. Il se réserve la seule dignité Impériale. A laquelle il se résout aussi de renoncer. Comment le Pape reçoit cette nouvelle. Son opposition sur quoi fondée. Réflexions politiques sur les prétentions des Papes. Accident arrivé à Rome. Charlequint part pour l'Espagne. Evénement merveilleux. Action remarquable de Charlequint. Mortifications qu'il reçoit à Burgos. Don Carlos Infant d'Espagne va au devant de lui. Jugement qu'il porte de ce jeune Prince. Charles se retire dans une solitude.


Outre le chagrin que l'Empereur ressentoit de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Metz, ce malheur le plongeoit dans des inquiétudes réelles, à la vue

1553.

464 VIE DE PHILIPPE II.

de l'impuissance où il étoit alors d'opposer des forces suffisantes au torrent de la bonne fortune d'un ennemi victorieux & triomphant : ce fut dans cette agitation d'esprit qu'il arriva à Brusselles: on l'y vit pourtant avec un visage gai & ouvert, sachant assez prendre sur lui-même pour renfermer au fond de son cœur les mouvemens qui le déchiroient, & cette passion furieuse de se vanger qui s'irritoit par cette contrainte. Presqu'en même tems que lui quatre Gentilshommes des principaux de la ville d'Agria arrivèrent dans cette Capitale, ils se nommoient Jean Vaivada, George Vitezzo, André Soma-ghi, & Albert Cufegi, & ils venoient en qualité d'Ambassadeurs de la part de leurs concitoyens, pour se réjouir avec Sa Majesté Impériale du succès des armes de Ferdinand, qui, bien secondé de la valeur à jamais mémorable des Habitans, avoit mis en fuite Soliman qui depuis longtems tenoit cette ville étroitement assiégée, & qui ne s'étoit retiré qu'avec une perte considérable. Cette grande victoire devenoit de la dernière conséquence pour les affaires de Ferdinand, aussi l'Empereur en reçut la nouvelle avec toute la satisfaction imaginable: & après s'être fait rendre un détail exact de toutes les particularitez de cette guerre, il voulut savoir celles de la mort du Cardinal Giorgio, que Ferdinand avoit fait poignarder sous prétexte qu'il entretenoit une correspondance secrète avec le Grand-Seigneur. On n'est pas encore bien assuré si cette accusation étoit bien fondée, car dès ce tems là on fit courir le bruit que ses grandes richesses firent tout

Ambassa-
deurs de
la ville
d'Agria
auprès de
l'Empe-
reur.

tout son crime, & que Pallavicini & les autres assassins ses complices se chargèrent de l'exécution de ce meurtre par l'espérance de faire une grosse fortune, & d'avoir part aux trésors immenses qu'on savoit être entre les mains de ce Prélat. Quoiqu'il en soit, Charlequin, après avoir été instruit de toutes ces circonstances, renvoya les Ambassadeurs chargez de présens.

L'affront que le Marquis de Brandebourg avoit reçu devant Metz, & la perte qu'il avoit faite en se retirant, bien loin de l'humilier, n'avoient produit d'autre effet sur cet esprit féroce & sanguinaire, que d'augmenter le desir de se refaire par les rapines & le ravage des campagnes & des villes, auquel il s'étoit tellement accoutumé qu'il lui devenoit impossible de vivre sans exercer l'infame métier de brigand, comme il n'avoit pas honte de l'avouer & de s'en faire gloire. Ainsi il ne fut pas plutôt de retour dans ses Etats, qu'il se mit non seulement à rassembler le peu de ses troupes qui étoit échappé des mains du Duc de Guise, mais encore à faire de nouvelles levées; ensorte qu'en peu de tems il se vit en état de paroître en campagne, où il commit encore plus d'excès que les années précédentes; & pour se rendre puissant & redoutable, son Armée étoit très forte en Cavalerie & encore plus en Infanterie, & elle n'avoit d'autre solde que le butin qu'elle faisoit. Dans cette expédition, Albert s'attacha plus particulièrement à ravager les terres des Evêques de Franconie.

Charlequin s'y prit d'abord par les voyes

466 VIE DE PHILIPPE II.

de douceur, il écrivit à ce Prince plusieurs lettres par lesquelles il l'exhortoit de mettre fin à des violences si préjudiciables à la liberté publique ; mais l'impétuosité du caractère de ce Marquis, jointe peut-être à l'idée qu'il pouvoit avoir conçue qu'une Armée aussi nombreuse que la sienne le rendoit invincible, ne lui permit pas de répondre comme il devoit aux remontrances de l'Empereur ; il s'en moqua, & ne discontinua pas ses ravages. Enforte que Charlequint, touché des plaintes de quantité de Princes qui ne pouvoient plus soutenir la ruine de leurs domaines, mit de l'avis unanime de son Conseil cet ennemi public au Ban de l'Empire, qui fut publié avec la dernière rigueur ; & ce qu'il y a de remarquable, personne ne parla en faveur du proscrit, tant étoit générale & forte la haine qu'il s'étoit attirée par ses rapines & l'insolence insupportable de ses soldats.

D'abord Albert ne tint aucun compte de cette procédure, qui au contraire l'anima à renforcer ses troupes : mais il ne fut pas longtems à apercevoir, quoique trop tard, le précipice où il s'étoit jetté : car aussitôt que le Ban eut été publié, plusieurs Princes Allemans animez du desir, les uns de se venger, les autres de piller son pays, mirent sur pied une forte Armée, dans le dessein de porter le fer & le feu dans ses Etats & de l'en dépouiller, comme il arriva, au moins pour la plus grande partie.

Cette Ligue contre Albert Marquis de Brandebourg étoit composée des Evêques de Franconie, du Prince Maurice Elec-

Il est mis
au Ban de
l'Empire.

Ligue contre ce
Prince.

PARTIE I. LIVRE X. 467

Electeur de Saxe, & d'Henri le jeune Duc de Brunswick: d'un autre côté Albert avoit dans son parti Albert-François Duc de Saxe & un autre Henri Duc de Brunswick. Ainfi l'on vit en campagne deux Armées considérables, qui quelque tems ne firent autre chose que de s'escarmoucher; mais enfin au commencement de Juillet elles se livrèrent une sanglante bataille, où l'on combattit de part & d'autre avec toute l'opiniâtreté imaginable: sur tout le Marquis, qui sentoit que son salut ou sa ruine totale dépendoit du succès de cette action, fit des prodiges inouis de valeur, qui ne purent pourtant point mettre la fortune dans ses intérêts; il fut à la fin défait à platte couture, & il ne vit d'autre ressource pour sa personne que de prendre la fuite.

Victoire
des Con-
fédérez.

Les Confédérez achetèrent bien cher cette victoire, tout éclatante qu'elle étoit, & de quelque conséquence qu'elle fût pour le repos de l'Allemagne; l'Electeur Maurice, Chef de la Ligue & Généralissime de son Armée, fut blessé dans le côté d'un coup d'arquebute dont il mourut trois jours après, au grand regret de tous les Soldats. Par le même accident, mais en différens endroits, périrent en combattant avec la dernière bravoure Charles & Philippe fils d'Henri le jeune Duc de Brunswick, le premier âgé de dix huit ans, l'autre de seize: de manière que les Princes unis ne furent assurez du triomphe, qu'après avoir vu répandre de leur côté quantité de sang, & même beaucoup plus qu'ils ne s'y étoient attendus, &

Mort de
l'Electeur
Maurice.

468 VIE DE PHILIPPE II.

du sang le plus illustre qu'il y eût dans leur Armée.

Si Albert fut obligé de s'enfuir lorsqu'il vit ses affaires entièrement desespérées, il acquit au moins la gloire d'avoir rempli dans le combat les devoirs du plus expérimenté capitaine & du soldat le plus vaillant, même de s'être vu au moment de pouvoir compter sur le gain de la bataille. Par sa défaite & sa fuite son pays resta à la discrétion des ennemis, qui le mirent à feu & à sang. La querelle n'en fut pas terminée pour cela: le Marquis ne fut pas plutôt guéri d'une blessure considérable qu'il avoit reçue dans la dernière action, qu'il se remit en campagne dès l'année suivante avec le plus de monde qu'il lui fut possible de ramasser en si peu de tems, & renouvela fièrement les troubles, dans l'espérance d'avoir sa revanche, ou du moins de défendre ses domaines. Il ne fit que se plonger dans de plus grands malheurs, il fut entièrement dépouillé de ses biens, & réduit encore une fois à pourvoir à la sûreté de sa personne, il se retira chez Charles Marquis de Bade, où après avoir mené pendant cinq ans la vie d'un simple particulier, pour ainsi dire, la mort finit ses inquiétudes, & délivra l'Allemagne d'un Prince qui de son vivant ne s'étoit fait d'autre occupation que de la remplir de meurtres & de carnages.

Et d'Albert
Marquis
de Brandebourg.

Affaires de
Transilvanie.

En Transsilvanie les affaires au commencement de cette année prirent un très mauvais train pour le Roi Ferdinand: les Peuples de cette Principauté, résolus de faire leur

leur accommodement avec les Turcs, le conclurent à cette condition qu'ils renonceroient à l'obéissance du Roi Ferdinand, & reconnoitroient pour leurs Souverains Jean & Isabelle; ce qui fut exécuté au grand préjudice de la Chrétienté, parce qu'en peu de tems les Infideles se rendirent maitres de cette Province. Pour expliquer cette révolution, je dirai que les Transsilvains formèrent au mois de Février le complot de se deffaire des troupes étrangères qui vivoient à discrétion dans leur pays, faute de recevoir la solde qu'on leur avoit promise, & que Ferdinand qui manquoit d'argent étoit hors d'état de leur payer: dans la vue d'exécuter ce dessein, ils prirent le parti de rappeler Isabelle & le Prince Jean son fils, fondez sur les secours que Soliman leur avoit promis, & ils commencèrent à faire toutes les démarches nécessaires au succès de l'entreprise, dont la conduite fut confiée à Pierre Chendi, qui eut bientôt pour adjoint Thomas Varcocchio, & dans laquelle plusieurs Barons entrèrent pour avoir part à l'honneur d'être les libérateurs de leur patrie.

Quelque attention qu'on pût avoir à mener avec tout le secret possible cette intrigue & les traitez qu'il fallut faire en conséquence, Ferdinand en fut instruit, & par les circonstances il comprit aisément qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il devenoit indispensable d'apporter à ce mal naissant un prompt remède, s'il ne vouloit voir sa dignité & son autorité, non seulement diminuées, mais entièrement anéanties dans

470 VIE DE PHILIPPE II.

cette Province. Sur cette crainte, il mit en usage tous les moyens qu'il crut les plus propres à s'accommoder à l'amiable avec Isabelle, Sigismond, la Reine Bonne, & tous les Adhérens de cette faction; mais ce fut en vain, les Conjurez furent l'amuser par de belles paroles, pendant que sous main ils continuoient avec plus d'ardeur leurs pratiques, résolus de remettre leur pays dans sa première indépendance. L'Empereur, qui aimoit sincèrement son frère, apprit cette nouvelle avec une douleur sensible, à la vue du préjudice que cette résolution alloit causer à sa Maison, & il en fut d'autant plus pénétré, que ces mouvemens arrivoient dans un tems où il sembloit que la fortune prît plaisir à lui susciter tant d'affaires, qu'il ne savoit lui même de quel côté se tourner, bien loin d'être en état d'entreprendre des guerres étrangères.

Irruption
des Turs
dans la
Calabre.

Pendant toutes ces agitations, les Turcs avoient mis en mer une flotte de cent vaisseaux & galères sous le commandement du corsaire Dragut Rais, qui s'étoit jetté sur les côtes de la Calabre qu'il avoit ravagées, & de là avoit fait voile vers la Sicile où il avoit pris & pillé Alicata; mais il échoua devant Sacca qui fut sauvée par l'adresse & la bonne contenance du Baron de Vallevlongue, lequel fit montre de ses gens comme s'il y en eût eu un grand nombre dans la Place & au dehors, en sorte que les Barbares n'osèrent hazarder l'attaque. Ensuite Dragut descendit dans l'île Pantalaria, où il fit plus de deux mille prisonniers, & après s'être retiré en Sardaigne pour y radou-

douber ses vaisseaux, il fondit brusquement sur l'Île de Corse, d'où suivant l'accord fait avec les François il tourna vers l'Île d'Elbe qu'il ruina de fond en comble; mais il ne put réussir à Porto-Ferraio qu'il tâta inutilement, parce que cette Place étoit trop bien fortifiée & deffendue par une nombreuse garnison, que le Duc de Florence y avoit fait entrer avec quantité de munitions.

Au sujet de la prise de S. Boniface ville importante de l'Île de Corse, les François qui avoient joint leur flotte à celle des Turcs, promirent à Dragut vingt mille ducats pour garantir cette Place du pillage; mais comme ils ne purent payer sur le champ cette somme, l'Amiral prit pour ses suretez quelques pièces d'artillerie, les effets les plus précieux qu'il trouva, & même il retint pour ôtages plusieurs Officiers. Ces expéditions achevées, Dragut très satisfait du butin immense qu'il emportoit, voyant d'ailleurs l'aproche de l'automne, fit voile vers le Levant, non sans ravager dans sa route les côtes de Sardaigne & de la Pouille. Le Costo raconte qu'au territoire de Vieste en cette dernière Province, une Demoiselle, pour éviter l'infamie de devenir la proie des Infideles, après avoir longtems sollicité en vain ses frères de la tuer, se précipita du haut des murailles de sa ville. Enfin Dragut ramena heureusement à Constantinople sa flotte, chargée d'esclaves & de richesses. Ces nouvelles pénétrèrent Charlequint de la plus vive douleur: il se voyoit alors dans une impuissance absolue de

Les François s'unissent avec eux.

472 VIE DE PHILIPPE II.

de mettre ses Etats à couvert de pareilles insultes, Doria n'avoit point de forces capables de faire tête au Corsaire, & de plus il avoit lui-même fait venir en Flandres presque toutes ses troupes d'Italie.

Comment
la ville de
St. Bonifa-
ce est sur-
prise.

Mais avant que de passer à d'autres affaires, je ne crois pas devoir passer sous silence le moyen dont les Turcs & les François se servirent pour surprendre la ville de St. Boniface, dont ils ne pouvoient se rendre maîtres par la force. Après avoir perdu bien du tems sans pouvoir entamer cette Place, que le Gouverneur deffendoit avec une bravoure qui faisoit échouer tous leurs efforts, ils eurent recours à un stratagème, dont le succès acquit autant d'honneur à ceux qui l'inventèrent que de honte & de blâme aux Assiégez, qui sans aucune réflexion se laissèrent prendre à une lettre dont il n'étoit que trop facile de reconnoître la fausseté. Voici la ruse. Les Assiégeans contrefirent un ordre du Sénat de Gènes adressé au Gouverneur, par lequel il lui étoit enjoint de rendre sa Place, sans attendre les dernières extrêmités, aux conditions les plus avantageuses qu'il lui seroit possible d'obtenir, attendu qu'il ne devoit espérer aucun secours de la République. Sans autre examen de l'écriture & du sceau, le Gouverneur par une imprudence qui ne peut s'excuser entra sur le champ en pourparler, & fut si pressé d'obéir à ses Maîtres qu'en peu de jours il conclut sa capitulation, en vertu de laquelle les François prirent possession d'une forteresse où ils trouvèrent une quantité prodigieuse de munitions de guerre & de bouche, sans compter

ter

PARTIE I. LIVRE X. 473

ter celles qu'on avoit rassemblées aux environs pour le secours de la Place. La République reçut cette nouvelle avec tout le chagrin imaginable, elle le fit ressentir à l'imprudent Gouverneur, qui aussitôt après son retour à Gènes fut mis en prison, & condamné à perdre la tête: punition d'autant plus méritée, que la faute de ce Commandant laissoit toute l'Île à la discrétion de l'ennemi, & qu'il n'avoit stipulé d'autre condition que celle d'emmener sa garnison saine & sauve. Cette perte ne toucha pas moins l'Empereur, qui sur le champ donna ordre à André Doria d'assembler en diligence ses forces & celles de la République, & de faire tout ce qui dépendroit de lui pour chasser les François de l'Île de Corse, comme en effet il y réussit l'année suivante.

Charlequint eut une mortification encore plus sensible que tous ces revers, par le soulèvement de ses braves cohortes Espagnoles qui se mutinèrent contre sa propre personne, à l'occasion que je vais rapporter. Pour remplir la haine irréconciliable qu'il avoit conçue contre les François, depuis tant de conquêtes qu'ils avoient faites, tant d'affaires qu'ils lui avoient suscitées en tant de lieux, sur tout ne pouvant se pardonner à lui-même la honte qu'il s'étoit attirée au Siège de Metz, qui sembloit avoir été la source de cent disgraces consécutives dont la fortune l'avoit accablé après ce malheureux succès; pour réparer ces revers, il mettoit alors toute son attention à faire amas d'argent & de troupes, résolu de paroître de bon-

Mutinerie
des Espagnoles.

474 VIE DE PHILIPPE II.

bonne heure en campagne, dans la vue de recouvrer les pays qu'il avoit perdus sur les frontières de la Flandre, & par là de rétablir sa réputation presque ruinée par tant d'infortunes survenues coup sur coup en si peu de tems.

Pour cet effet, après avoir reçu des Flamans des secours considérables en deniers & en troupes, il envoya ordre de faire sortir de leurs quartiers les Espagnols & le peu d'Italiens qui étoient les tristes restes du Siège de Metz, & qui ne montoient pas à plus de cinq mille fantassins : mais ces vieux Régimens demandèrent avec hauteur ce qui leur étoit dû de leur solde, & refusèrent absolument d'entrer en campagne avant que d'avoir été payez de ces arrérages; des plaintes ils en vinrent à une revolte ouverte, chassèrent leurs Officiers, établirent entr'eux une nouvelle forme de gouvernement & de discipline militaire. Cette nouvelle acheva d'abattre l'esprit de l'Empereur, qui malgré sa colère crut devoir céder aux malheureuses circonstances de ses affaires, & à la considération des longs & fideles services de ces braves milices, dignes d'ailleurs des plus grands égards par tous les maux qu'elles avoient soufferts avec tant de constance & de zèle dans les campagnes précédentes : ainsi il ne songea qu'à les faire rentrer dans l'obéissance par les voyes de la douceur, ce que Ferdinand de la Cerva exécuta avec beaucoup d'adresse. Toutefois cet incident fut pour Charlequint un vaste sujet de réflexions, & il empêcha pendant quelque tems qu'on ne mît l'Armée en campagne.

Sans

PARTIE I. LIVRE X. 475

Sans avoir de relâche, il apprit la révolution de Sienne, qui mit le comble, je ne dirai pas à ses disgrâces, mais à ses chagrins & au dégoût que lui donnoient tous les jours les coups réitérés de sa mauvaise fortune. Quelque sensible qu'il pût être à ces nouveaux troubles d'Italie, il eut la politique de renfermer au dedans de son cœur les mouvemens qui le déchiroient, & il soutint en public cette fâcheuse nouvelle avec une fermeté digne d'un grand Empereur. Cependant comme il se sentoît grièvement offensé dans toutes les circonstances de la revolte des Siennois, dont les suites, s'il ne les prévenoit pas, ne pouvoient manquer d'être d'un extrême préjudice aux intérêts de sa Maison & à la sûreté de ses domaines d'Italie; il avoit expédié à Don Pierre de Tolède Viceroy de Naples un ordre de partir sur le champ en personne à la tête d'une puissante Armée pour mettre les rebelles à la raison, attendu qu'il ne convenoit pas à un Prince revêtu de la dignité Impériale de souffrir impunément qu'une ville, qui étoit sous sa protection, eût l'insolence de chasser de la manière la plus outrageante les troupes Espagnoles qu'elle avoit reçues en garnison, & cela par le secours de ses ennemis les plus déclarez.

Au premier ordre le Viceroy fit toutes les provisions qu'il jugea nécessaires pour une expédition, que par toutes sortes de raisons il prévoyoit devoir être très longue & pleine de dangers, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que les François ne seroient pas d'humeur d'abandonner un pays, qu'ils regardoient

Mouvements de Sienne.

com-

comme très propre à faire valoir leurs anciennes prétentions contre la Maison d'Autriche. Il confia le commandement de l'Infanterie Italienne à Don Ascanio de la Cornia, & de l'Allemande à François Oforio Lombardo, & ce Corps de troupes fut embarqué sur les galères : mais auparavant il avoit fait partir par terre vers le milieu du printems Don Garcias de Toléde son fils avec quatre cens hommes d'armes du Royaume, mille chevaux-légers, & huit mille fantassins mêlez de soldats Italiens, Allemans, & Espagnols. Don Garcias prit sa route par l'Etat de l'Eglise qu'il traversa, ce qui donna l'allarme au Souverain Pontife, par la crainte qu'il eut que ces troupes ne pillassent son pays, suivant la coutume trop usitée des gens de guerre, qu'encore aujourd'hui, malgré les loix sévères, malgré la belle discipline établies dans les Armées, on a bien de la peine à contenir en pareille rencontre, & qui dans leurs passages ne respectent pas plus les terres des Puissances amies que s'ils étoient au milieu de celles des ennemis. Aussi le Pape ne manqua pas de prendre ses précautions, il fit assembler huit mille hommes d'Infanterie & douze cens Chevaux sous les ordres de Camille Orfino, pour mettre sa ville de Rome à couvert de toute insulte de la part des Espagnols qui devoient passer dans son voisinage. Il est vrai qu'on lit dans quelques Historiens que Don Garcias fit le trajet par mer, mais ils se trompent ; il est très certain qu'il alla par terre, qu'il entra dans Rome suivi de quelque Cava-

Don Gar-
cias de
Toléde.

lerie , & qu'il y baifa les piez du Souverain Pontife.

Le Viceroy fon père partit de Naples au commencement de l'année le propre jour de la fête de l'Epiphanie , ainfi que le raporte le Costo , qui le vit embarquer avec toutes fes troupes , fa femme , & grand nombre de Barons , après avoir remis pour le tems de fon absence le gouvernement du Royaume à Don Louis un autre de fes fils. Quoiqu'il fût parti longtems après Don Garcias , il arriva cependant avant lui en Toscane , où il débarqua à Livourne avec toute fa maison qui étoit fort nombreuse ; de là il passa à Florence pour y voir le Duc son gendre & la Duchesse fa fille : il resta quelques jours dans cette Capitale dans le dessein de s'y remettre des fatigues qu'il avoit effuyées sur mer où il avoit toujours eu un gros tems. Le Duc tâcha de le divertir par des plaifirs & des fêtes qu'il lui donna pour lui marquer sa joye , mais peu après il tomba malade , & sa mort changea en pompe funébre les réjouissances qui célébroient son heureuse arrivée. Adriani , qui paroît avoir ignoré à ce sujet certains faits qui d'ordinaire ne viennent pas à la connoissance du Public , allé-
gue pour causes extérieures de cette mort les incommoditez inévitables des secouffes d'une mer agitée par les tempêtes , le grand âge de ce Seigneur , le changement d'air , plus que tout cela des efforts au dessus des forces d'un vieillard pour répondre aux careffes passionnées de sa femme , qui étoit très belle & qui l'aimoit éperduement , enforte que très souvent ces deux époux s'emportoient à des

Mort du
Viceroy de
Naples.

478 VIE DE PHILIPPE II.

excès qui ne font permis que dans le feu de la première jeunesse, & que les liens de l'himen ont la vertu de contenir dans les bornes de la modération.

Discours
du Public
à ce sujet.

Ceux qui se mêlent de pénétrer les secrets des Princes, ne manquèrent pas dans ce tems-là de murmurer contre la résolution que l'Empereur prit de choisir le Viceroy de Naples pour l'expédition de Siéne. Ils trouvoient tous étrange qu'on ôtât de ce Royaume un Ministre qui l'avoit gouverné vingt ans de suite, & dont l'expérience acquise par une longue pratique des affaires de ce pays, des forces & du génie des Peuples, devenoit nécessaire dans un tems que les Turcs unis avec les François menaçoient toutes ces côtes; ils trouvoient, dis-je, étrange un pareil changement, fait sous prétexte de remettre à ce Viceroy la conduite d'une entreprise, qui avoit besoin d'un Général plus propre que lui au manège de la guerre.

Quelques-uns prétendoient que, dès le tems de la revolte des Napolitains, l'Empereur avoit déterminé le rapel de ce Viceroy, pour répondre aux instances des Habitans de Naples & surtout de la Noblesse qui le lui avoient demandé comme une grace particulière; mais que ce Monarque avoit voulu attendre une occasion qui pût lui fournir le prétexte de le faire, sans intéresser la réputation d'un Ministre dont les services toujours soutenus avec un zèle, une prudence & une valeur peu ordinaires, n'avoient pas peu contribué à lui conserver cette Couronne en lui procurant même de

nouveaux avantages considérables. D'autres disoient que Charlequint ayant des affaires de la dernière importance à ménager en Toscane, ne pouvoit pas en confier le secret & le maniement à un personnage d'une plus grande capacité & plus digne à tous égards de toute sa confiance, & que ce Seigneur auroit sans doute terminé ces négociations, si la mort ne l'en avoit pas empêché. Quel qu'ait été le motif de l'Empereur, que quant à moi je n'ai pu ni voulu développer ici, il est certain que la perte de ce Viceroy lui causa une douleur sensible, & que pendant deux jours on le vit d'une humeur sombre & hors de son assiette ordinaire: on fait de plus que le jour même qu'il reçut cette nouvelle, il la manda en Espagne à Philippe son fils, & qu'entre autres choses touchantes à ce sujet il y avoit ces mots à la fin de la lettre, *Nous avons perdu Toléde, qui étoit un grand homme, mais je ne sais où nous pourrions trouver son semblable pour réparer cette perte.*

Regret
de Char-
lequint.

Je reviens aux mouvemens de Sienne. Pour bien entendre la cause de cette guerre, il faut entrer dans le détail de cette affaire qu'il est important de savoir pour la suite de cette histoire. Les Siennois ne furent pas longtems à se lasser du gouvernement des Espagnols, pour plusieurs raisons, principalement par rapport à la manière dont ils étoient traitez par Mendozza que l'Empereur leur avoit donné pour Gouverneur, & qui sous prétexte d'entretenir la paix & la tranquillité dans leur Ré-

Vraye cause de la guerre de Sienne.

pu-

publique prenoit toutes les mesures propres à leur faire perdre leur liberté, & à les réduire sous le joug du Roi d'Espagne. Ce qu'il y a de certain à cet égard, c'est que Mendozza étoit odieux à tout le monde par sa hauteur & ses violences, & même il faisoit si peu se modérer, que pour un léger sujet il avoit fait battre le Prévôt de Rome avec la dernière cruauté, action qui lui avoit attiré toute la colère & l'indignation du Pape.

L'Empereur, informé de la conduite de Mendozza, prit sur le champ la résolution de rapeller ce Gouverneur; mais dans l'intervalle les Siennois avoient fait connoître que la haine qu'ils avoient conçue contre ce Commandant, s'étendoit sur tous les Espagnols de la garnison; en sorte que Mendozza avant son départ se mit en tête de les empêcher de suivre à l'avenir les mouvemens de leur mauvaise humeur, en les bridant par une forte citadelle. A peine fut-elle élevée, que les Habitans prirent l'allarme, & pour se garantir de la servitude qu'ils voyoient inévitable, ils chassèrent les Espagnols & avec eux les troupes de Florence qui faisoient partie de la garnison, de même que tous ceux qui avoient donné les mains à la construction de la forteresse, qu'ils démolirent: mais cette démarche par laquelle ils croyoient assurer leur indépendance, fut dans la suite l'occasion ou le prétexte qui leur fit perdre sans retour la liberté. Cependant comme ils étoient hors d'état de se soutenir par leurs propres forces contre la puissance de l'Espagne, ils se mirent sous la protection des François.

Cette

Cette action d'éclat des Siennois excita toute la colere de Charlequint. Dès le printemps de l'année 1553., Jaques de Medicis Marquis de Marignan eut ordre de marcher contre ces rebelles avec un bon Corps d'Armée, auquel se joignirent les troupes de Côme de Medicis, qui depuis fut le premier Grand-Duc de Toscane, & qui soutint la plus grande partie des frais de cette expédition. Ainsi ces deux Puissances unies assiégèrent la ville de Sienne avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, que malgré la brave résistance des Assiégez, malgré les efforts des François qui y étoient entrez sous la conduite de Pierre Strozzi, dont l'habileté & le courage mirent plus d'une fois les Assiégeans au point d'une honteuse retraite, la Place fut enfin contrainte de se rendre, après que ce Général eut été défait dans deux rencontres. Presque aussitôt Charlequint remit cette conquête avec ses dépendances entre les mains de Philippe son fils, lequel la céda depuis au Prince Côme, après que l'Empereur son père eut fait en sa faveur une entière renonciation de ses Royaumes héréditaires.

Pendant que toutes ces choses se passaient, Philippe gouvernoit les Royaumes & les Provinces de la Monarchie d'Espagne, avec la sage attention de ne donner de sa part aucun embarras à l'Empereur son père en lui demandant trop souvent ses conseils sur les affaires dont il avoit la souveraine administration, ni le chagrin de se voir importuné par les demandes des Peuples & des Grands, ou par leurs plaintes contre les Ministres,

Gouvernement de Philippe en Espagne.

comme il n'arrive que trop souvent dans les Etats, surtout chez les Espagnols. En effet, quoique Charlequint eût laissé à son fils un plein pouvoir de régir ce vaste Royaume sans être obligé d'avoir recours à des ordres supérieurs, ce jeune Prince s'étoit fait une loi de ne résoudre rien d'un peu de conséquence, jusqu'à ne faire aucun changement dans le Ministère, sans recevoir les avis de l'Empereur, soit qu'il craignît de faire quelque fausse démarche, soit qu'il voulût par cette déférence marquer à son père toute l'étendue de son respect & de sa soumission. Mais lorsqu'il le vit accablé de tant de revers arrivez coup sur coup l'année précédente & celle-ci, il changea de conduite à cet égard, de peur d'augmenter ses peines par un surcroit d'occupations extraordinaires : & quand, depuis ces fâcheuses révolutions, quelqu'un de ses Ministres lui disoit dans le Conseil, qu'il seroit bon d'écrire à l'Empereur sur certaines affaires, il répondoit, *Mon père a plus besoin à présent d'être soulagé, que de se voir fatigué d'un pareil détail; faisons de notre côté du mieux qu'il nous sera possible, & remettons nous à la conduite de Dieu.*

Amours
de ce
Prince.

Nous avons vu que ce Prince étoit demeuré veuf dans l'âge le plus bouillant de la jeunesse : cette situation, son tempérament plus porté à la taciturnité qu'à la joye, cette liberté de se satisfaire que fournit la grandeur de la Souveraineté, tous motifs qui entraînent invinciblement à l'amour, étoient chez lui de puissans aiguillons qui animoient ce penchant aux plaisirs sensuels, que la nature paroît donner à tous les Princes,

cés, & qui éclate d'autant plus qu'il leur est impossible d'agir par eux-mêmes pour remplir leurs desirs, & qu'ils sont contraints de confier leurs intérêts de cœur à certains Ministres de leurs passions, qui pour s'élever aux premiers honneurs par la faveur du Prince, ont le plus souvent la scélératesse de corrompre ses bonnes inclinations par des discours propres à le plonger dans les délices de la volupté. Il faut le dire à la louange de Philippe, il eut toujours pour ces sortes de gens une haine & un mépris extrêmes, témoin Antoine Perez dont je rapporterai l'aventure en son lieu. En voici une autre. Un jour ce Prince parlant à Don François Quevos Gentilhomme de sa chambre, de la grande beauté d'une Dame, dit qu'il en étoit frappé, mais qu'il la croyoit d'une vertu inaccessible à toutes les sollicitations; le Courtisan répondit que l'opinion de St. Jean Chrysostome étoit, qu'il n'y avoit de femme chaste que celle qui n'avoit pas encore été priée; Philippe indigné de cette profanation chassa cet Officier de sa Cour, en lui disant que les Princes ne devoient pas souffrir de semblables discours.

On n'avoit peut-être jamais vu jusqu'alors de Prince plus réservé & qui eût plus d'attention que Philippe à éviter l'éclat dans ses intrigues amoureuses, quoiqu'il fût d'un tempérament très lascif, & il avoit coutume de dire par manière de sentence, que les maîtresses des Souverains étoient la peste des Etats. Il maria cette année Catherine Lenez, dont j'ai parlé au commencement du

livre précédent, avec laquelle il avoit eu un commerce très intime parce qu'il l'aimoit avec beaucoup de passion; cependant il ne voulut jamais reconnoître une fille qu'elle lui avoit donnée, & ce qui doit paroître fort singulier, il donna lui-même les mains à l'attachement qu'un de ses Courtisans avoit pour cette belle personne, pour avoir un prétexte légitime en apparence de refuser toutes les prières qu'on lui faisoit au sujet de cette légitimation. Il est certain que cette fille étoit le fruit de ses amours, aussi il l'entretint d'une manière convenable avec sa mère, qui l'éleva jusqu'à l'âge d'être mise dans un Couvent à Tolède. Pour finir cet article, quoique Philippe ait eu un grand nombre de maitresses, il n'y eut de déclarées que cette Lenez & la femme de Rui Gomez, dont je parlerai dans la suite: il maria la première, comme je viens de dire, avec Antoine de Casores, auquel il fit donner je ne fais quel emploi au Royaume de Naples, où quelques mois après son mariage il l'obligea de mener sa femme, qu'il ne laissa point partir sans l'avoir comblée de présens considérables en argent comptant & en pierreries.

Affaires
d'Angle-
terre.

Vers le même tems mourut à Londres au commencement de Juillet, à l'âge de seize ans, le Roi Edouard, en qui finit la race masculine d'Henri VIII. Ce jeune Monarque, à l'instigation du Duc de Northumberland son Tuteur & le Régent du Royaume pendant sa minorité, disposa par son testament de la succession à la Couronne, de manière qu'elle tomboit sur la tête de la belle-

le-fille de ce Duc, ainfi que je vais l'expliquer fuccinctement. Henri VIII. père d'Edouard eut deux fœurs: Marguerite l'ainée fut mariée à Jaques IV. Roi d'Ecoffe, & dans ces derniers tems la pofterité de cette Princeffe eft parvenue au Trône d'Angleterre: la feconde nommée Marie époufa en premières noces Louis XII. Roi de France, après la mort duquel elle fe remaria à Charles Brandon Seigneur Anglois, qui eut de cette Reine une fille unique apellée Françoife, laquelle fut mariée à Henri Grai Marquis de Dorchefter, qui par le crédit du Duc de Northumberland fut élevé au titre de Duc de Suffolck. De cette alliance fortirent trois filles, cousines d'Edouard, & qui n'étoient pas encore mariées. Quand le Duc de Northumberland vit la maladie du Roi fon pupile defefpérée, il fit fi bien qu'en un même jour les trois Princeffes ci-deffus furent mariées, favoir, les deux cadettes à deux des premiers Barons du Royaume, & l'ainée Jeanne à Guilford fon quatrième fils; & quoiqu'il connût la haine que le Peuple lui portoit, il ne laiffa pas, après la mort du Roi, de faire prendre à fa belle-fille les ornemens de la Royauté, & de la faire proclamer Reine par fes plus intimes confidens.

Après cette révolution, Marie fille de Catherine Reine répudiée écrivit au Parlement de la reconnoître pour véritable héritière d'Henri VIII. comme née de fon légitime mariage, & en cette qualité de lui prêter ferment de fidélité. Cette démarche eut un prompt succès: tout le monde reconnut

486 VIE DE PHILIPPE II.

la justice du droit de la Princesse ; & comme l'action de Northumberland avoit excité l'horreur & l'indignation générale, les troupes se rendirent de toutes parts auprès de Marie , pour deffendre sa personne des attentats de celles que le Duc avoit fait partir pour empêcher que sa concurrente n'arrivât à Londres , où cependant malgré tous ses efforts elle se fit couronner sans aucune opposition. Le Duc de Suffolck père de l'infortunée Jeanne alla lui porter cette triste nouvelle , lui ôta le Bandeau royal & la Couronne de dessus sa tête , & poussant un grand soupir lui dit , Ma fille , j'avois bien prévu le précipice que vous vous creusiez , dès le moment que votre malheureuse étoile vous a chargée de cette Couronne.

Northumberland fut arrêté & mis en prison avec tous ses enfans & ses complices ; sur le champ on instruisit leur procès , on les traita dans toute la rigueur , & en peu de tems ils furent condamnez à la mort. Le Duc demanda grace pour ses fils , alléguant pour leur justification , qu'il les avoit contraints par menaces de suivre son parti , & qu'ils n'avoient obéi que par le respect & la soumission qu'ils croyoient devoir à l'autorité paternelle ; mais ces deffenses devinrent inutiles , la Cour regardoit cette affaire comme un crime d'Etat qu'il étoit dangereux de laisser impuni , elle fut inflexible & ne voulut point accorder de pardon. Le lendemain Marie se transporta au Palais de Westminster , qu'on avoit préparé pour la cérémonie du Couronnement : elle étoit superbement vêtue & portoit sur la tête une très riche guirlande de

La Prin-
cesse Ma-
rie y est
couron-
née Rei-
ne.

dia-

diamans, de perles, & de pierres précieuses; en un mot cette solemnité se passa avec toute la pompe imaginable, & une affluence extraordinaire de peuple qui s'y rendit de Londres & de toutes les Provinces du Royaume, & même on y vit plusieurs grands Princes venus pour faire la cour à la nouvelle Reine.

Cet événement fut célébré en Angleterre par des réjouissances extraordinaires. Rome marqua la part qu'elle y prenoit par des feux de joye, dans l'espérance que l'autorité d'une Reine Catholique alloit remettre l'Angleterre sous l'obéissance du St. Siège. Sur le champ le Pape fit partir le Cardinal Polus avec le titre de Légat Apostolique, pour travailler avec Marie à la consommation de ce grand ouvrage; mais par un intérêt particulier l'Empereur empêcha le retour de ce Prélat, qu'il retint auprès de lui sur différens prétextes. Le motif de cette conduite étoit que Charlequint crut la conjoncture de l'avènement de Marie au Trône d'Angleterre très favorable à la grandeur de sa Maison, & songea d'abord à marier Philippe son fils avec cette Princesse, & pour cet effet il n'y eut point d'intrigues qu'il ne mît en usage: or comme il craignoit que Polus ne traversât ce mariage, il jugea nécessaire de le tenir éloigné, au grand déplaisir de ce Cardinal qui n'avoit pu pénétrer le véritable dessein de ce Monarque.

Mais les Anglois ne furent pas longtems à découvrir les vues de l'Empereur, & même ils eurent connoissance des préliminaires du contrat de mariage qui avoient été arrêtez

L'Empereur songe à marier Philippe son fils avec elle.

Son dessein est découvert.

secrètement de concert avec la Reine. Aufitôt que cette affaire fut publique, on n'eut plus de peine à connoître la cause des ombrages que ce Prince avoit conçus contre Polus, d'autant plus vifs qu'il savoit qu'un neveu de ce Cardinal, par une liberté naturelle aux Anglois, mais qui tenoit de l'imprudencce d'un jeune homme, s'étoit emporté à blâmer publiquement ce mariage, & à témoigner son chagrin de ce que la Reine vouloit assujettir sa personne & sa patrie à un Roi étranger, dont la trop grande puissance devoit un jour devenir formidable à l'Angleterre: cependant ce même neveu rendit dans la suite des services signalez à Marie, contre tous ceux qui s'étoient soulevez pour faire échouer cette négociation. Un autre neveu de Polus, ne pouvant en aucune manière entendre parler de ce mariage, sortit mécontent d'Angleterre, & voulut se retirer auprès de son oncle qui étoit alors en France, mais il en reçut ordre de ne point paroître devant lui.

Ses soupçons contre le Cardinal Polus.

La véritable raison des inquiétudes que le Cardinal Polus donnoit à l'Empereur, étoit que comme un jour on avoit demandé à ce Prélat son sentiment sur ce mariage, il avoit répondu qu'il ne savoit quel jugement en porter; paroles qu'il expliqua ensuite à plusieurs de ses confidens, en leur disant qu'en effet il ne pouvoit dire s'il étoit avantageux ou préjudiciable, mais ajoutant qu'il lui paroïssoit que cette affaire ne seroit jamais que très onéreuse à l'Empereur, pleine d'écueils & d'embaras, & d'un autre côté qu'elle étoit directement contraire aux intétêts de la Reine.

PARTIE I. LIVRE X. 489

Reine, qui alloit aliéner l'affection de ses Sujets, dont la plus grande partie desaprouvoit cette alliance. Voilà ce qui déterminâ Charlesquint à tenir ce Cardinal éloigné jusqu'à la conclusion du traité.

Elle ne tarda pas à devenir publique, & 1554. dès les premiers jours du mois de Janvier 1554. les articles furent arrêtez. Marie, déjà parvenue à l'âge de près de quarante ans, avoit pris la résolution de se marier au plutôt, dans l'espérance d'avoir quelque héritier qui pût mettre la succession hors de litige, & le Royaume à couvert des troubles qui devoient naître à l'occasion des divers Prétendans à la Couronne; & dans ce dessein elle se fixa à l'alliance de Philippe fils de Charlesquint, dans laquelle elle trouvoit tous les avantages qu'elle pouvoit souhaiter. Ainsi quand elle eut fait savoir ses intentions, l'Empereur fit partir en diligence pour Londres le Comte d'Egmont, Charles Comte de Lalaing, Jean de Montmorenci Seigneur de Courières, Philippe Nigri Prieur d'Harlebec, & Simon Renard Conseiller: aussitôt que ces Ambassadeurs furent arrivez, la Reine nomma de sa part pour Commissaires Etienne Gardiner Evêque de Winchester & Chancelier du Royaume, Henri Comte d'Arondel, Guillaume Lord Paget Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, le Chevalier Robert Rochester, & Guillaume....., lesquels après quelques conférences convinrent des articles suivans.

„ Que Marie portoit en dot à Philippe
 „ son époux le titre & la dignité de Roi
 „ d'Angleterre, pour gouverner ce Royau-
 „ me

Cette affaire s'accomplit.

Articles du contrat de mariage.

490 VIE DE PHILIPPE II.

» me conjointement avec elle , suivant les
» immunités , privilèges , loix , & coutu-
» mes de la Nation , qui seront inviolable-
» ment observés , sans que ledit Roi y puis-
» se donner aucune atteinte.

» Que tous les offices , charges , dignitez ,
» & bénéfices seront conférés par la Reine
» aux seuls Anglois de naissance.

» Que les enfans qui naitront du présent
» mariage , succéderont au Royaume d'An-
» gleterre & Etats qui en dépendent , selon
» les loix & coutumes de cette Couronne.
» A l'égard de Don Carlos fils unique de
» Philippe & de Marie de Portugal , il de-
» meurera l'héritier des domaines du côté
» paternel : & en cas que ce Prince vien-
» ne à mourir sans postérité , les enfans
» mâles de Marie d'Angleterre seront apel-
» lez à sa succession , & à leur deffaut les
» filles succéderont , en suivant en l'un &
» l'autre cas le droit d'ainesse.

» Que la Reine ne pourra être trans-
» portée hors du Royaume , encore moins
» aucun de ses enfans , sans son consente-
» ment.

» Que Philippe ne pourra prendre à son
» service aucun étranger , mais que toutes
» les charges de sa maison seront remplies
» par des Anglois naturels , ou d'autres nez
» Sujets de Marie.

» Que ledit Philippe ne pourra aliéner , ou
» envoyer hors du Royaume , les bijoux &
» autres effets appartenans à la Couronne.

» Enfin , que Marie venant à mourir sans
» postérité , le Roi son époux n'aura rien à
» prétendre au Royaume d'Angleterre ».

On voit combien ces articles lieoient les mains à Philippe; en effet il paroiffoit s'être rendu l'esclave des Anglois, & l'on ne pouvoit guères imposer des conditions plus limitées que dans le cas que la Reine eût époufé quelqu'un de fes vaffaux. Malgré les précautions qu'on avoit prises pour assurer les privilèges des Peuples contre les desseins des étrangers, il se trouva un grand nombre de mécontens dans le Royaume, & ce mariage devint le prétexte d'une revolte qui éclata sous la conduite du Chevalier Thomas Wyat : mais la Reine donna de si bons ordres, aidée des conseils de Jean Scheyt Ambassadeur de l'Empereur, que les troubles furent bientôt apaisez par le supplice des plus coupables. Il en couta la vie à la Reine Jeanne, qui perdit la tête sur un échafaut à l'âge de dix-sept ans : cette Princesse souffrit cette mort infame avec une constance qui excita l'admiration de tout le monde, & malgré les exhortations des plus favans Théologiens de l'Eglise Romaine; elle persista jusqu'au dernier soupir dans la Religion Protestante.

Revolte à ce sujet.

Pendant que Marie étoit occupée à apaiser les troubles de son Royaume, Philippe se dispofoit à partir, ou plutôt avoit déjà fait voile pour l'Angleterre. Mais avant son départ, il fit la maison de Don Carlos, auquel il donna une suite magnifique.

Il s'embarqua à la Corogne sur une nombreuse & très florissante escadre, composée de bâtimens Espagnols & Anglois: il avoit résolu de faire le trajet sur une galère qu'on

Philippe s'embarque pour l'Angleterre.

492 VIE DE PHILIPPE II.

estimoit à l'épreuve des plus violentes tempêtes; mais les Ambassadeurs que la Reine son épouse lui avoit envoyez, le prièrent d'entrer dans un vaisseau de Roi qu'on avoit choisi entre les plus forts & les plus considérables d'Angleterre: il y alla sur les instances qu'ils lui en firent, & après l'avoir visité & bien examiné par-tout, il ne lui plut pas, & il refusa de le monter, sur le prétexte qu'il croyoit que sa personne seroit plus en sûreté dans un autre. Ce refus déplut infiniment aux Ambassadeurs, qui lui repliquèrent que puisqu'il ne vouloit pas leur accorder cette première demande, ils en avoient une autre à lui faire, qui étoit qu'il s'embarquât sur un autre vaisseau Espagnol qu'ils lui indiquèrent, savoir celui de Martin Brentendone Gentilhomme de Biscaye & pilote très expert, & Philippe le promit: mais comme il avoit auparavant résolu de faire le voyage sur le bâtiment que montoit Don Alvarez Bazan, celui-ci se voyant frustré de l'honneur de conduire le Prince, fit grand bruit de ce changement qu'il regardoit comme un affront, desorte que Philippe, qui dans toutes ses actions avoit donné des preuves d'une prudence singulière, & à qui l'on avoit déjà commencé dans le monde de donner le surnom de Sage, depuis qu'il étoit entré dans les affaires, trouva un sage tempérament pour empêcher les suites fâcheuses de la jalousie des concurrens: il prit auprès de sa personne Don Alvarez qui par là eut la satisfaction de ne point quitter le Prince, & l'autre fut content de commander le vaisseau qui portoit son maître. Il s'éleva encore

core d'autres différends pour le rang entre les vaisseaux des deux Nations, comme il arrive d'ordinaire en semblables conjonctures; Philippe les accommoda tous d'une manière si équitable qu'il n'y eut jamais de part ni d'autre sujet de se plaindre: aussi c'étoit un plaisir de les voir tous s'empresser à l'envi à lui rendre leurs services avec une égale affection, quoiqu'ils fussent les uns & les autres attentifs à soutenir leurs intérêts. L'embarquement se fit le 12. du mois de Juillet, & à peine eut-on levé l'ancre qu'on fut arrêté par un calme extraordinaire, accompagné d'une chaleur qui devenoit insupportable, si deux jours après il ne s'étoit élevé un vent qui rafraichit l'air & enfla les voiles, au grand contentement de toute la Flotte.

Il falloit pourvoir au gouvernement de l'Espagne en l'absence de Philippe. L'Empereur se trouva embarrassé sur le choix du Sujet, parce qu'il croyoit plus convenable de remettre à Maximilien son neveu l'administration de ce Royaume, qu'à sa fille Jeanne qui depuis peu étoit veuve de Don Jean Prince de Portugal: mais après avoir murement réfléchi sur cette affaire, il jugea que, s'il suivoit sa première idée, ce seroit faire un affront à la Princesse, ainsi elle fut préférée, d'autant plus que Philippe paroissoit moins porté pour son cousin que pour sa sœur, qu'il avoit même avant son départ fait reconnoître Gouvernante de tous les Royaumes de la Monarchie.

La Princesse Jeanne Gouvernante en Espagne.

Cependant l'Empereur & le Roi de France se faisoient une guerre fort animée par

494 VIE DE PHILIPPE II.

terre & par mer, & non seulement ils employoient la voye des armes, ils mettoient encore en usage les ruses & les stratagèmes. Charlequint n'avoit pu oublier la perte de Metz, c'étoit une playe qui rongeoit son cœur, & à laquelle il ne voyoit d'autre remède que de reprendre cette Place de quelque manière que ce fût; mais cette conquête lui paroissoit impossible par la force des armes, ainsi il la tenta par les moyens qui deviennent ordinairement les dernières ressources du desespoir, c'est-à-dire par les intelligences & la trahison.

Stratagème de l'Empereur pour surprendre Metz.

Pour cet effet il traita avec le Visiteur général de l'Ordre de St. François, qui promit de faire tenir à Metz un Chapitre Provincial, & d'y mener un bon nombre de Religieux, capables de soutenir une entreprise vigoureuse, & chargez d'armes sous leurs habits: on étoit convenu qu'à une certaine heure ils se rendroient maîtres d'une porte, qu'ils l'ouvreroient par le moyen du petard, & qu'ils la livreroient à un Corps considérable de Cavalerie, qui devoit se rendre aux environs au jour déterminé. Comme ce complôt avoit été formé un peu à la

Il échoue.

légère & sans concerter les mesures nécessaires au succès, il fut découvert avant qu'on fût en état de l'exécuter; on fit pendre quelques soldats qui étoient venus déguisez en moines, les Religieux coupables ne furent pas épargnez, plusieurs furent chassés honteusement de la ville après y avoir été exposez à toutes sortes d'ignominies, d'autres furent condamnez aux galères, les Supérieurs mis en prison: & depuis ce tems là les

Fran-

François se tinrent si bien sur leurs gardes, qu'il n'y eut plus jour à de semblables entreprises.

L'Empereur reçut encore du côté de Lombardie d'autres sujets de chagrin beaucoup plus mortifiants, en ce qu'ils donnèrent occasion à ses ennemis d'y faire des conquêtes considérables. On lui envoya des mémoires contre Ferrand de Gonzagues, dans lesquels, comme il arrive d'ordinaire aux grands hommes, ce Gouverneur du Milanez n'étoit accusé de rien moins que de félonnie & de crime de haute trahison: ce Seigneur, sûr de son innocence, demanda à l'Empereur même avec beaucoup d'instance la permission de se rendre à la Cour, pour être puni s'il se trouvoit coupable, ou justifié si ses accusateurs demeuroient convaincus de la calomme. Il obtint cette grace, & quoiqu'accablé d'infirmité il se mit en chemin, & arriva en Flandres au commencement d'Avril: le jour même qu'il sortit de Milan, Bernard de Borea & François Pacheco y entrèrent en qualité de Commissaires chargez de faire des perquisitions sur sa conduite & celle de ses Ministres, mais après les plus rigoureuses informations il ne se trouva aucun chef à sa charge, en sorte que l'Empereur le déclara innocent de la manière la plus honorable, & punit très sévèrement les plus emportez de ses calomnieux.

Calomnies inventées contre Don Ferrand de Gonzagues.

Il est reconnu innocent.

Gonzagues, en conformité des ordres qu'il avoit reçus de Bruffelles, laissa en partant le gouvernement du Milanez à Don Gomez Suarez de Figueroa, qui étoit alors Amba-

bas

496 VIE DE PHILIPPE II.

bassadeur de Sa Majesté Impériale auprès de la République de Gènes : mais ce nouveau Gouverneur n'avoit que le seul commandement des troupes & pour les affaires de la guerre, le Sénat & le Chancelier de Milan furent chargez de l'administration de la justice. Figueroa étoit si pesant par son grand âge & ses infirmités, qu'il paroissoit absolument hors d'état de conduire la plus petite affaire, encore moins les expéditions militaires qui demandent l'activité du Général ; aussi comme il ne songeoit qu'à se procurer du repos, toutes ses vues, toutes ses démarches ne tendoient qu'à ramener la paix & la tranquillité dans son gouvernement, & il pouvoit ce dessein beaucoup plus loin que les conjonctures ne le permettoient, car par cette indolence il fournit aux François toute la facilité de faire des conquêtes, qu'ils n'auroient jamais osé entreprendre si Gonzagues étoit resté dans le Milanez : entr'autres avantages ils saccagèrent Verceil, prirent Yvrée, & ruinèrent tout le pays qu'ils parcoururent.

Conquêtes
des
François
en Lom-
bardie.

Arrivée
du Prince
Philippe
en An-
gleterre.

Philippe continuoit son voyage avec un vent favorable, qui le conduisit en peu de tems à la vue de Southampton, & comme toute cette côte a toujours été fort dangereuse & renommée par les naufrages de ceux qui y ont abordé, il trouva à son arrivée jusqu'à trente six vaisseaux, partie de ceux de la Reine, partie de Flandres, pour faire l'escorte. Aussitôt qu'on aperçut du port la Flotte qui amenoit le Prince, on lança en mer un vaisseau d'une richesse extraordinaire, & relevé d'ornemens d'un prix inef-

ineestimable; il étoit suivi de dix autres destinez à recevoir le Roi & toute sa Cour, & il portoit les plus grands Seigneurs du Royaume, tous accompagnés d'un cortège superbe, tel qu'on peut l'attendre d'une Nation naturellement portée au faste, & assez riche pour soutenir la magnificence & le luxe au plus haut point qu'il est possible d'imaginer. La Reine avoit envoyé ces Grands au devant de son époux pour lui faire une réception aussi honorable qu'il convenoit, ils lui présentèrent de sa part le Collier de l'Ordre de la Jarrettière, qu'il reçut avec tous les témoignages de joye, & sur le champ il mit devant eux le ruban à sa jambe gauche suivant la coutume.

Sa réception.

Il ne permit de débarquer avec lui qu'au Duc d'Albe, à Rui Gomez de Silva, à Antoine de Tolède, & à Pierre Lopez, le premier son Majordome-Major, le second son Grand-Chambellan, le troisième son Grand-Ecuyer, & le dernier Gentilhomme de sa chambre: ce n'est pas qu'après nombre de grands Seigneurs ne descendissent à terre pour l'accompagner, tous avec des équipages & une suite magnifiques, c'est tout dire qu'il ne fallut pas moins que trois jours pour faire le débarquement. Au sortir du vaisseau, Philippe monta un cheval Anglois richement harnaché, que la Reine lui avoit envoyé, il se mit en marche suivi de quantité de Seigneurs de la première distinction, & au bruit des acclamations du Peuple il se rendit à la Cathédrale où il fut reçu solennellement par le Clergé: après y avoir fait une courte prière, il alla au Palais

lais qu'on lui avoit préparé, & comme il étoit fatigué de la mer, il congédia avec beaucoup de politesse cette foule de monde qui l'environnoit, pour prendre le repos dont il avoit besoin.

Il envoya
faire com-
pliment à
la Reine
son épou-
se.

Le lendemain il fit partir Rui Gomez de Silva, (quelques-uns ont écrit que ce fut le Duc d'Albe) avec une nombreuse suite de Gentilshommes Espagnols, pour rendre visite de sa part à la Reine, & lui porter un présent de pierreries & de pierres précieuses de diverses sortes qui pouvoient monter à la valeur de deux cens mille écus, & que Marie fit exposer sur une petite table, comme des pièces fort rares, à la vue de tout le monde, pour satisfaire la curiosité des Dames & des Seigneurs de sa Cour. Ce même jour Philippe dina en public, & ne fut servi que par des Anglois, ce qui donna aux Espagnols une sensible mortification d'être exclus de cet honneur, & de voir leur Prince entre les mains des étrangers : le repas fut aussi superbe qu'on pouvoit l'attendre, on y but d'abord à la santé de l'Empereur Charlequint, ensuite à celles des deux époux Marie & Philippe, & à chaque coup le canon de toute la Flotte répondoit, les timballes, les trompettes, & autres instrumens de guerre formoient une musique martiale qui animoit au plaisir : ce ne fut pourtant pas cette table où l'on fit le plus de bruit, la seconde fut & plus animée & plus joyeuse, elle étoit remplie d'Espagnols & d'Anglois pêle-mêle, les derniers cédant aux autres les places d'honneur parce qu'ils étoient dans leur pays.

PARTIE I. LIVRE X. 499

Marie s'étoit rendue à Winchester, qui n'étoit qu'à dix milles de l'endroit où Philippe avoit son logement. Au premier avis de l'arrivée de la Reine, ce Prince monta à cheval quoiqu'il plût à verse, & malgré le mauvais tems il ne voulut s'arrêter nulle part, quelque instance que les Ambassadeurs lui fissent de se mettre à couvert de la pluye; il poursuivit son chemin, pour marquer l'extrême impatience qu'il avoit de voir son épouse.

A un mille de Winchester il trouva la plus grande partie de la Cour de la Reine, tous superbement vêtus & suivis d'un grand nombre de domestiques distinguez par des livrées superbes suivant le gout des Anglois: le Roi & toute sa suite changèrent de chevaux, & avec ce pompeux cortége il arriva à la porte de la ville, où l'Evêque accompagné de huit des premiers Officiers du Royaume lui rendit la foi & l'hommage au nom de toute la Nation. Ce Prélat étoit revêtu de ses habits pontificaux, & sa harangue finie il marcha sous un dais à la gauche du Prince qu'il conduisit à la Cathédrale, où peu après la Reine parut habillée d'une magnificence extraordinaire, couverte de pierreries les plus éclatantes, & suivie d'un si grand nombre de Dames d'une beauté si éblouissante, qu'il sembloit que toutes les graces, toutes les beautez eussent quitté les autres parties de l'Univers pour donner à cette cérémonie tout le lustre imaginable: aussi les Espagnols, qui avec leur teint olivâtre paroissoient comme des ombres disposées pour relever l'éclat de tant de soleils, étoient eux mêmes si frap-
pez

Il va à
Winchester.

500 VIE DE PHILIPPE II.

pez de cette vue qu'on les voyoit immobiles comme des statues, la bouche ouverte, marquer leur surprise par cette espèce d'extase, qui dans ce moment leur fit oublier toute la jalousie dévorante qu'ils avoient déjà conçue contre la Nation Angloise.

Céré-
monie des
épousail-
les.

Ensuite l'Evêque mena le Roi & la Reine sur un Trône des plus superbes, où ils s'affirent, & aussitôt on fit la lecture de la renonciation que Charlequint faisoit en faveur de Philippe son fils du Royaume de Naples, du Duché de Milan, & d'autres domaines. La lecture de cet acte achevée, le mariage fut célébré avec les solemnitez ordinaires le 25. du mois de Juillet jour de la fête de St. Jaques patron de l'Espagne, ce qui en quelque manière consola les Espagnols de tous les sujets qu'ils croyoient avoir de se plaindre de la triste figure qu'ils faisoient à cette cérémonie.

L'Empereur ne voulut pas, & les Anglois ne crurent pas convenable que leur Reine épousât un Prince qui ne fût pas revêtu du titre de Roi, c'est ce qui donna lieu à la cession que Charlequint fit à son fils du Royaume de Naples: ainsi les deux époux furent proclamez Roi & Reine d'Angleterre, de France, de Naples, de Sicile, de Jérusalem, & d'Irlande, Deffenseurs de la Foi, Duc & Duchesse de Milan, & depuis ils firent battre monnoye sous ces titres.

Le Mar-
quis de
Pescaire
envoyé à
Naples.

Dès le lendemain le Marquis de Pescaire eut ordre de partir pour aller prendre possession du Royaume de Naples au nom de Philippe & de Marie, mais cette cérémonie ne put se faire qu'au mois de Novembre

bre suivant, comme le Costo le rapporte, & elle se fit avec toute la pompe possible, avec l'intervention du Cardinal Pacheco qui étoit pour lors Viceroy de ce Royaume, & du Prince de Bisignano qui à cet effet fut créé Syndic de la ville de Naples.

Après que tous les articles du contrat de mariage eurent été solennellement confirmés, on fit la cérémonie, la Messe fut célébrée par l'Evêque, qui présenta au Roi la paix à baiser, & ce Prince la remit ensuite à la Reine qu'il embrassa en même tems. Le service fini, les deux époux allèrent dans leur Palais, où ils dinèrent avec tout l'appareil d'un véritable triomphe, la Reine fut servie par les Grands d'Espagne, & le Roi par les Pairs d'Angleterre. Le repas fut suivi d'un bal & de tous les plaisirs convenables à une pareille fête, les réjouissances durèrent jusqu'à la nuit, & ne finirent que lorsque le Roi & la Reine se furent retirés dans leur appartement, pour consommer le mariage qui n'avoit rien d'inégal que la disproportion de l'âge des deux époux.

Quand on n'eut plus de traverse à craindre, il fut résolu de faire venir en Angleterre le Cardinal Polus, que le Pape avoit nommé son Légat *a Latere* dans ce Royaume, & auquel pour des raisons particulières la Cour Impériale avoit jugé à propos de ne point permettre l'entrée dans cette Ile jusqu'à la consommation du mariage. Tous les ombrages dissipés, on crut le ministère de ce Prélat indispensablement nécessaire, pour absoudre la Nation du crime d'avoir embrassé des erreurs contraires

Le Cardinal Polus passe en Angleterre.

à la foi de l'Eglise Romaine: & pour cela Marie & Philippe envoyèrent à Brusselles où il étoit, Milord Paget & Edouard Hastings Grand-Ecuyer de la Couronne, avec la qualité d'Ambassadeurs, pour le presser de faire ce voyage, ce qu'il fit aussitôt en la compagnie de ces Seigneurs & d'un nombre considérable de Barons; à son débarquement il fut reçu des Peuples avec tous les témoignages de la plus vive joye, & sur le chemin de Cantorbéri & de Londres il trouva la plus grande partie de la Noblesse Angloise qui venoit à sa rencontre.

Sa réception à Londres.

Avant que d'entrer dans cette Capitale du Royaume, le Roi & la Reine lui dépêchèrent le Comte de Shrewsburi pour lui donner avis que le Conseil d'Etat avoit cassé par un acte autentique la sentence de bannissement prononcée & publiée par les Rois Henri & Edouard, par laquelle il étoit proscriit à perpétuité, privé de tous ses biens, & déchu des droits de sa naissance, & le Comte lui remit l'arrêt de son rétablissement scéllé du grand sceau du Royaume. L'Evêque de Winchester vint au devant de lui à la porte de Londres, & le conduisit au Palais à l'entrée duquel il trouva le Roi qui l'attendoit, & la Reine s'avança jusqu'à la salle pour le recevoir. Enfin on n'oublia rien pour célébrer son retour avec toute la magnificence possible, & après avoir reçu trois jours de suite tous les honneurs qu'on put imaginer, & dont on combla le monde qu'il avoit amené & qui consistoit en un petit nombre de personnes respectables par l'intégrité de leurs mœurs & illustres par leur

leur science & la pureté de leur doctrine, il présenta à Leurs Majestez la Bulle du Souverain Pontife, qui levoit les censures fulminées par ses prédécesseurs contre le Royaume d'Angleterre, que le St. Siège prétendoit les avoir encourues, pour s'être soustrait à son obéissance, & avoir renoncé aux dogmes & aux rits de l'Eglise Romaine.

Dès le commencement de l'année 1555. le Parlement s'assembla, en conséquence des lettres de convocation qui avoient été expédiées quelque tems auparavant, pour ordonner l'entier rétablissement de la Religion Romaine dans tout le Royaume, sans lequel Charlequint prévoyoit qu'il seroit absolument impossible au Roi son fils de se maintenir sur le Trône des Anglois; aussi sollicitoit-il les nouveaux époux avec le plus vif empressement de consommer au plutôt cette affaire importante, que le Pape ne pressoit pas avec moins d'impatience. Le Roi & la Reine voulurent assister en personne à l'ouverture de l'assemblée, ils y parurent sur deux superbes Trônes dressés pour cette cérémonie, ayant à leurs côtez le Légat & l'Evêque de Winchester; ce dernier comme Grand-Chancelier du Royaume prononça une harangue qui fut généralement applaudie, après que le Cardinal eut dans un discours fort éloquent représenté la grace que le Souverain Pontife faisoit à la Nation Angloise, qu'il exhorta d'abandonner les fatales résolutions qu'elle avoit ci-devant prises contre la véritable Religion, & d'effacer son crime par une promte & fin.

1555.

Convocation du
Parlement
de ce Ro-
yaume.

504 VIE DE PHILIPPE II.
sincère réunion au Corps de l'Eglise Ro-
maine.

Obsta-
cle à l'en-
tière ré-
union;

Adriani écrit que le Légat, convaincu que tous les Anglois étoient disposez à reprendre la Religion de leurs pères, redoubla ses instances pour la tenue du Parlement qui se rassembla dès le lendemain. Tout s'y passa à la satisfaction du St. Siège, à un obstacle près, qui empêcha l'entier accomplissement de l'affaire; ce fut la renoncia- tion absolue aux biens ecclésiastiques que le Légat prétendoit devoir être faite sans difficulté. Pour éclaircir ce point, il faut savoir, comme je l'ai déjà dit, qu'Henri VIII. dans le tems qu'il se sépara de la communion de Rome, distribua aux Grands du Royaume & à la Noblesse du Parlement tous les revenus des Eglises & des Couvens, ce qui, selon les Auteurs Catholiques, fut l'unique apât par lequel il fut animer ses Sujets contre l'Eglise Romaine: ensorte que de parler de cette restitution, c'étoit revolter un nombre infini de familles puissantes, dont les unes quoique riches par elles-mêmes ne consentiroient jamais à se défaire de ces donations, encore moins la plus grande partie des autres qui n'avoient point d'autres revenus pour leur subsistance.

Sur cet incident qui parut de la dernière importance, le Roi, la Reine, le Légat, & l'Evêque de Winchester tinrent plusieurs conseils; mais enfin après avoir vu l'impossibilité qu'il y avoit d'obtenir ce point, ils trouvèrent à propos de s'en départir, pour ne point rencontrer d'opposition aux autres articles. Dans cette vue ils conclurent qu'il
fal-

falloit publier un Decret dans la forme la plus autentique pour écarter toutes les méfiances, par lequel acte tous les possesseurs des biens d'Eglise par la concession d'Henri VIII. seroient assurez dans la pleine & libre jouissance de ces revenus à perpétuité, sans qu'ils pussent être contraints de les restituer, à moins qu'ils ne voulussent le faire par le pur mouvement d'une volonté libre, & sans qu'aucun ecclésiastique fût en droit de les troubler dans leur possession de quelque manière & sous quelque prétexte que ce pût être. Leurs Majestez & le Légat au nom du Pontife ratifièrent cette résolution, & par là tous les obstacles étant levez, le Parlement tout d'une voix (Campana assure que de quatre cens quarante il n'y en eut que deux contraires) déclara le St. Siège & tous les Ecclésiastiques remis dans leurs anciens droits & dans leur ancienne jurisdiction seulement pour ce qui concernoit le ministère sacré, & non par raport à leurs biens aliénez dont ils ne pourroient pas prétendre la restitution, comme il vient d'être dit. Cet acte passé & lu, on n'entendit dans toute l'assemblée que ce seul cri, *Gloire à Dieu, vive l'Eglise Romaine!* Ensuite le Cardinal Légat prononça solennellement l'absolution, & donna la bénédiction en nommant les Anglois des enfans soumis à l'Eglise leur mère; après quoi l'Evêque de Winchester entonna le *Te Deum* qui fut chanté avec une joye extraordinaire, tout le monde s'embrassant en signe de réjouissance d'un événement aussi remarquable. Enfin on peut dire que la satisfaction fut générale, si

La Religion Catholique Romaine y est rétablie.

506 VIE DE PHILIPPE II.

l'on excepte les Ecclésiastiques qui ne purent soutenir sans chagrin l'aliénation de leurs anciens revenus.

Actes rigoureux du Parlement contre les Protestans.

On ne s'en tint pas à ce simple rétablissement, on travailla à détruire la Religion contraire, & pour y parvenir le Parlement rendit des actes très-rigoureux contre tous ceux qui persisteroient dans la profession de la doctrine des Protestans, qu'il condamna à perdre leurs biens & la vie. En conséquence de cette proclamation, on résolut d'examiner tous les Evêques, Ministres, & Docteurs qu'on avoit mis dans les prisons depuis l'avènement de Marie, ce qu'on exécuta, & tous ceux qui refusèrent de se rendre aux exhortations & aux principes des Théologiens de l'Eglise Romaine furent condamnés à expier leur fermeté par le supplice du feu. Cette cruelle persécution dura sans relâche avec la même rigueur pendant tout le regne de Marie, & l'on vit jusqu'à quatorze personnes brûlées le même jour: même la Princesse Elizabet, sœur de la Reine & fille d'Anne de Bollen, se vit impliquée dans ces procédures sanguinaires, & peu s'en fallut qu'elle ne fût condamnée à la mort.

Rome reçut avec des transports de joye inconcevables la nouvelle de cette révolution, le Pape Jules III. ordonna une procession solennelle pour rendre graces à Dieu du retour de l'Angleterre à l'obéissance du St. Siège; mais dans le tems qu'on faisoit les préparatifs de cette cérémonie, il passa de cette vie en l'autre le 23. du mois de Mars de cette année. Sa mort est remarquable en ce qu'il se laissa lui-même mourir de faim:

Mort de Jules III.

faim: on lui avoit ordonné une diète très-rigide comme un remède propre à le délivrer des douleurs insupportables que la goutte lui causoit; il exécuta le régime un peu trop à la lettre, & se mettant dans la tête que son mal ne tiendrait pas contre une abstinence complète, il fut trois jours entiers sans prendre aucun aliment, ce qui l'exténuade de manière qu'il mourut, lorsqu'il comptoit se guérir d'une cruelle maladie, pour se donner & à toute sa Cour le plaisir de recevoir avec pompe, la solennelle Ambassade d'obédience que le Roi & la Reine d'Angleterre lui avoient envoyée, & qui étoit composée de trois des plus grands Seigneurs qui représentoient les trois Ordres du Royaume, le Clergé, la Noblesse, & le Tiers Etat.

Les Cardinaux s'enfermèrent dans le Conclave pour procéder à une nouvelle élection, qui fut faite en peu de jours en la personne de Marcel II. qui ne voulut point changer de nom suivant la coutume: mais il n'occupa la Chaire de St. Pierre que vingt-deux jours, & sa mort arrivée le 30. d'Avril laissa le Siège vacant jusqu'au 23. de Mai qu'on y éleva le Cardinal Caraffe Napolitain, qui prit le nom de Paul IV. Le Pontificat de ce Pape fut signalé par les troubles que ses Neveux excitèrent dans l'Eglise & dans la ville de Rome: la première action qu'il fit en public, fut de donner audience aux Ambassadeurs d'Angleterre & à Hercule Duc de Ferrare.

Le même jour 23. de Mai il y eut aux environs de Calais une Assemblée pour traiter le Congrès pour la paix iauti-

Election
de Marcel
II.Eléva-
tion de
Paul IV. au
Pontificat.

ter la paix entre l'Empereur & le Roi Très-Chrétien; les Plénipotentiaires étoient, de la part de la Reine d'Angleterre, le Cardinal Polus Légat du St. Siège, l'Evêque de Winchester, & le Comte d'Arondel; pour l'Empereur, le Duc de Medina-Celi, Granvelle, & le Comte de Lalaing; & au nom du Roi de France, le Cardinal de Lorraine, le Connétable, & d'autres. Quoique tous ces Ministres fussent les plus habiles négociateurs de leur siècle, ils ne purent trouver les moyens d'accommoder les différends des deux Puissances ennemies, & ils se séparèrent sans rien conclure.

Immédiatement après le retour des Ambassadeurs Anglois, Charlequint manda à Philippe son fils de se rendre en toute diligence auprès de lui à Brusselles, & sur le champ ce Monarque partit par la route de Calais, le 4. du mois de Septembre, le propre jour que Thomas Cranmer Archevêque de Cantorbéri & Primat du Royaume fut brûlé vif à Londres, après avoir été dégradé & condamné comme hérétique. Le Roi d'Angleterre fut reçu de l'Empereur son père avec toute la tendresse imaginable, & il resta deux mois à sa Cour, où il ne se passoit point de jour que Charlequint ne lui donnât des instructions sur la conduite qu'il devoit tenir pour le maintien de sa grandeur & la conservation de ses Royaumes & de tous ses Etats: il lui recommanda de mettre tout en usage pour entretenir une solide amitié & une étroite correspondance avec les Rois & Princes, tant ceux de sa Maison, que les étrangers qui étoient ses confédérés, pour
en

Con-
damna-
tion &
supplice
de Tho-
mas
Cranmer,
Archevê-
que de
Cantor-
béri.

Voyage
de Philip-
pe à Brus-
selles.

en recevoir des conseils & des secours dans toutes les occasions.

Entr'autres principes qu'il lui donna pour le gouvernement, il lui représenta combien il étoit nécessaire de reconnoître la fidélité & les services de ses Ministres par ses bienfaits, sa confiance & leur élévation aux honneurs & aux premières dignitez; & pour preuve de cette maxime, il lui fit voir que les Souverains pouvoient à juste titre se dire très-riches, lorsque leurs Sujets vivoient dans l'abondance, & que la science & la sagesse des Ministres donnoient au Prince la réputation d'habile & prudent politique. Il lui remontra qu'il valloit mieux se faire aimer que se faire craindre, gagner les cœurs par des manières douces & affables, que de forcer la soumission des Peuples par la violence & les rigueurs; alléguant à ce sujet la maxime des Politiques: Payons l'amitié de nos amis par un retour sincère, haïssons nos ennemis.

Instruc
tions que
lui donna
l'Empe-
reur son
père.

Delà il vint aux règles pour l'administration de la justice: laisser plutôt de légères fautes impunies, que de hazarder la condamnation d'un innocent, ou de laisser des services importans sans récompense. Qu'il falloit avoir une extrême attention à fuir cette dangereuse curiosité qui engage à vouloir pénétrer les actions les plus secrètes des hommes. Un Prince, ajouta ce sage Empereur, doit par toutes sortes de raisons abandonner à Dieu la connoissance des secrets des causes & des pensées les plus cachées, & par une suite nécessaire de cette maxime il doit remettre à la justice divine & au bon-plaisir

510 VIE DE PHILIPPE II.

du souverain Juge la punition des péchez couverts dans l'intérieur de la conscience de l'homme; parce qu'il est contraire à l'équité naturelle & aux loix de la raison de punir des actions que toutes nos lumières ne peuvent découvrir avec évidence.

Sur tout, continua-t-il, il est de l'exacte justice & de la saine politique de ne jamais oublier ses anciens serviteurs, il convient au contraire de chercher tous les moyens de reconnoitre leurs services par des récompenses proportionnées, pour animer leur zèle & en recevoir dans la suite de plus grands secours. Il lui recommanda d'assujettir autant qu'il lui seroit possible le naturel altier des Espagnols, attendu que, s'il leur laissoit la liberté de suivre les mouvemens de leur caractère impérieux, ils pouroient bien un jour lui causer la perte des Pays-Bas, dont les Peuples ne voudront jamais souffrir le gouvernement d'une Nation accoutumée à commander par-tout avec trop d'arrogance. Il lui dit ensuite qu'aussitôt qu'il seroit revêtu de la suprême puissance, son premier soin devoit être de faire tous les expédiens propres à conclure une paix ferme & stable avec la France, & cela sans aucun délai, parce que le plutôt ne seroit que le mieux.

Par-dessus toutes choses il lui enjoignit d'honorer son oncle Ferdinand Roi des Romains, & de vivre en bonne intelligence avec le Roi de Bohême Maximilien son cousin. Charlequint fit l'année suivante venir ce Prince à Brusselles, avec sa femme, dans le dessein d'établir entre lui & son fils l'union & l'amitié qu'il comptoit si nécessaires.

PARTIE I. LIVRE X. 511

fares au repos & à la grandeur de sa Maison, espérant que cette entrevue dissiperoit tous les sujets de mécontentement & de jalousie que ces Princes avoient l'un contre l'autre à l'occasion des partages qui s'étoient faits, Maximilien croyant n'avoir pas reçu tout ce qu'il s'imaginoit devoir lui revenir : division qui ne pouvoit que s'accroître, & que l'Empereur jugea important de détruire par toutes les voyes capables de les satisfaire & d'assurer une solide correspondance dans sa famille. On dit que depuis Maximilien accusa le Cardinal Granvelle d'avoir tenté de l'empoisonner pour ses intérêts particuliers, mais que par bonheur le poison n'avoit pas fait l'effet qu'il avoit attendu : ce fait n'est guères croyable, on l'a sans doute exagéré, quand même on auroit des preuves de quelque intrigue de la part de ce Ministre.

Vers la fin du mois d'Août il se donna sur mer une bataille des plus mémorables, & des plus sanglantes dont on eût entendu parler depuis fort long-tems entre les Chrétiens. Vingt-deux vaisseaux de charge Hollandois revenant d'Espagne, trouvèrent dans l'Océan auprès de Calais vingt-deux bâtimens de France bien armez, & qui étoient sortis du port dans le dessein de les attaquer. On combattit de part & d'autre avec tant d'opiniâtreté, que pendant six heures les deux Flottes qui se serroient de près furent considérablement endommagées par le fer & le feu des combattans, & cette action si meurtrière ne cessa que par un accident qui arriva à un vaisseau ; le feu s'y mit, & le

Combat
naval en-
tre les
François
& les Hol-
landois.

vent qui souffloit avec violence du côté des navires voisins fit craindre un embrasement général, enforte que ce ne fut plus qu'un desordre extraordinaire, chacun ne songea qu'à se garentir de l'incendie, & à prendre le large avec précipitation. Mais il ne fut pas possible de le faire avec toute la diligence qu'exigeoit le danger, le feu gagna avec tant de rapidité, qu'il y eut douze vaisseaux consumez avant qu'ils eussent pu se mettre à couvert par la fuite. La perte fut assez égale, mais on donna la victoire aux François, parce-qu'ils prirent cinq des vaisseaux qui restoient aux ennemis, cependant ils eurent plus de mille hommes tuez.

Avis en-
voyez à
l'Empe-
reur par
son Am-
bassadeur
à Rome.

Dans le tems que Philippe étoit à Brus-
selles, l'Empereur reçut une dépêche de Don
Jean Manriquez de Lara son Ambassadeur à
Rome, qui lui donnoit avis que le nouveau
Pontife commençoit à faire éclater ouver-
tement la haine qu'il portoit dans le cœur
contre la personne & la Maison de Sa Ma-
jesté Impériale; & que pour prévenir les ef-
fets de cette mauvaise volonté, il jugeoit
nécessaire que l'Empereur soutint de toute
son autorité la résolution que quelques Car-
dinaux paroissent embrasser avec ardeur,
de fournir de fortes preuves des moyens il-
légitimes par lesquels ce Pape avoit été éle-
vé sur la Chaire de St. Pierre, ou du moins
de se servir de ce prétexte pour avoir occa-
sion de mortifier l'insolence de ce Pontife,
& de lui ôter l'envie de mettre au jour ses
mauvais desseins contre la Maison d'Au-
triche.

Philippe étoit d'avis de suivre le senti-
ment

ment de l'Ambassadeur, mais Charlequint répondit qu'il ne s'agissoit pas d'alléguer des nullitez contre une élection faite en conséquence de la pluralité des suffrages, & qu'il ne convenoit pas de troubler l'Eglise pour des querelles personnelles, que Dieu prendroit soin des intérêts de la Maison d'Autriche: & là-dessus au lieu d'ordonner à son Ambassadeur de faire de la peine à Sa Sainteté, il lui manda de la saluer de sa part, & de l'assurer de son obéissance filiale.

Nous allons voir une scène extraordinaire. Charlequint se dégoutoit depuis quelque tems des embarras inséparables du gouvernement d'une si vaste monarchie; non que son esprit fût affoibli, au contraire il l'avoit aussi sain que jamais, un jugement toujours solide, une prudence & une sagesse capables de régir un autre monde; mais il se voyoit accablé d'infirmité, particulièrement de la goutte, qui commençoit de le mettre hors d'état de vaquer lui-même aux affaires, circonstance qu'il croyoit incompatible avec la dignité de Souverain, par la maxime qu'il s'étoit faite d'être son premier Ministre, & dont l'expérience lui avoit fait connoître l'absolue nécessité, contre le sentiment de ceux qui suivant l'opinion de Tibère, soutiennent le contraire, sans faire la distinction des différentes économies d'une République & d'une Monarchie. Quoi qu'il en soit, il prit la résolution de se décharger d'un fardeau aussi pesant, pour pouvoir mourir en repos, après avoir passé près de quarante ans dans des fatigues continuelles: mais avant que d'exécuter son dessein, il

Résolution de ce Monarque de se démettre de ses Royaumes en faveur de son fils.

514 VIE DE PHILIPPE II.

voulut remplir les Provinces & les Confeils des plus habiles Gouverneurs & Ministres, pour laisser un précieux souvenir de sa personne, & à son fils l'avantage de trouver dans les premières places les plus grands hommes de ses Etats. Entr'autres dispositions de cette nature, il établit Don Ferdinand de Toléde Duc d'Albe Viceroi de Naples & Gouverneur du Milanez, & la réputation seule de ce Général remit sans violence & sans tirer l'épée l'ordre & la tranquillité dans ces pays, qui étoient depuis long-tems dans le trouble & dans la confusion.

Senti-
mens sur
ce dessein.

On croira sans peine que cette résolution de l'Empereur causa une surprise générale, mais au sujet du motif chacun en raisonna selon ses idées particulières, & cette diversité de jugemens se trouve dans les Historiens. Quantité de personnes, écrivent les uns, entr'autres Meteren, trouvèrent étrange que ce Monarque, qui avoit fait voir tant de sagesse & tant de prudence dans toutes ses actions, pût alors se résoudre à remettre la souveraineté des Pays-Bas à son fils, qui, quoique d'un jugement solide, étoit encore jeune, sans expérience, étranger & par là peu agréable aux Flamans: joint à tant d'inconvéniens, que Charlequin lui-même, si l'on en doit croire l'Ecrivain ci-dessus nommé qui assure ce fait, n'avoit qu'une très-médiocre opinion du mérite de son fils.

D'autres ont imaginé un motif d'amour-propre dans cette abdication volontaire, qui par cet endroit cesse d'avoir le relief de

mer-

merveilleuse & digne de l'admiration des siècles les plus reculez. On nous dit que la seule vue de Charlequint fut de s'acquérir auprès de la postérité le renom de s'être mis au-dessus de tous les Princes de la Chrétienté par une démarche aussi singulière qu'éclatante, & fondée sur ce principe, que la conquête des Royaumes par la voye des armes n'étoit qu'une simple preuve du courage, mais qui ne pouvoit pas être comparée à la vertu de se vaincre soi-même, & d'obtenir une pleine victoire sur cette passion si maîtresse de tous les hommes, l'ambition & le desir de commander, pour se réduire non-seulement à une vie privée, mais même à une espèce de dépendance & de servitude.

A la vérité il n'est guères possible d'affeoier un jugement fixe, à la lecture d'un si grand nombre de préjugés & tous si différens. Il y a des Ecrivains bien moins favorables à la mémoire de Charlequint; ceux-ci prétendent que son abdication fut un coup de desespoir: il ne pouvoit plus, disent ils, soutenir le chagrin qui le rongeoit depuis les deux mortifiantes disgraces qu'il avoit essuyées, à Inspruck lorsqu'il se vit contraint de fuir devant le Prince Maurice, & à sa retraite peu honorable de Metz. Quand on voudroit suposer que ces deux affronts furent les seuls sujets qui le déterminèrent, pourroit-on avec justice l'accuser d'avoir agi par un pur mouvement de desespoir? N'y trouveroit-on pas plutôt matière à combler d'éloges la prévoyance qu'il eut de se soustraire par une sage retraite aux caprices de la fortune,

tune, qui l'avoit abandonné brusquement, après l'avoir accablé si long-tems, pour ainsi dire, sous le poids de ses plus précieuses faveurs?

Quant à moi je trouve, & je pense ainsi, que le vrai dessein de Charles fut de se mettre en état dans une vie privée d'instruire avec plus de fruit Philippe son fils des véritables maximes du gouvernement & de la politique, en observant de près la conduite qu'il tiendrait dans la place de Souverain, pour le louer lorsqu'il le mériteroit, & lui faire sentir les fautes qu'il pourroit commettre. Mais je ne faurois m'empêcher de traiter de foible, pour ne rien dire de plus, l'opinion de ceux qui veulent que l'Empereur n'ait suivi que les conseils des amis du Prince, qui comptoient porter leur fortune jusqu'au plus haut degré, & remplir leur ambition démesurée par la faveur de leur nouveau maître. Cette idée ne mérite pas la plus petite attention: en effet peut-on mettre ainsi en tutelle un Empereur qui gouvernoit une si vaste Monarchie par la force de son esprit, & peut-on attribuer la soif de regner à son fils, qui, dépouillé de toute vanité, ne se faisoit d'étude plus intéressante que celle d'acquérir les vertus propres à lui assurer un jour le glorieux titre de prudent, par lequel en effet il se distingua dans la suite des autres Princes de son siècle? Sur ce caractère de Philippe, on doit conclure que ce Prince n'étant pas capable de donner les mains à une pareille démarche, ses favoris n'auroient osé d'eux-mêmes hazarder de tels conseils à son père.

Quoi

Quoi qu'il en soit, l'Empereur entièrement déterminé convoqua les Etats-Généraux des Pays-Bas à Brusselles, pour remettre en leur présence à son fils la Souveraineté de ces Provinces: & aussitôt que cette nouvelle fut répandue, on vit arriver de toutes parts un concours infini de monde de toutes les conditions. Cette cérémonie se consumma le 25. d'Octobre au matin; l'Empereur se rendit dans la grande salle du Palais Impérial, accompagné de plusieurs Têtes couronnées, il s'assit sur un Trône, & fit asseoir en même tems à sa droite Philippe son fils comme Roi d'Angleterre, Maximilien son neveu Roi de Bohême qui étoit déjà de retour d'Espagne, & Emanuel Philibert Duc de Savoye; de l'autre côté étoient Eléonor Reine de France, Marie Reine de Hongrie, toutes deux veuves, Marie Reine de Bohême, & Christierne fille du Roi de Danemarck, & Duchesse de Lorraine; & tout autour se placèrent les Ambassadeurs des Princes circonvoisins. D'abord l'Empereur avec les cérémonies accoutumées créa Philippe son fils Grand-Maitre de l'Ordre de la Toison d'or, & sur le champ ce Prince reçut les complimens que les Grands lui firent à ce sujet en peu de paroles. Ensuite tous s'étant remis dans leurs places, l'Empereur se tourna du côté de Philibert Brusselli son Conseiller d'Etat, & lui fit signe d'exposer à l'assemblée ce qu'il lui avoit ordonné de dire en son nom aux Etats de Flandres, qui étoient rangez autour de la salle, & ce Ministre réduisit sa harangue à ce peu de mots.

Etats-
Généraux
convo-
quez à
Brusselles.

918 VIE DE PHILIPPE II.

Discours
au nom de
l'Empereur.

„ Que Sa Majesté Impériale se sentant
 „ tous les jours affoiblie par des maladies
 „ continuelles & fort douloureuses, elle les
 „ regardoit comme les avant-coureurs de sa
 „ fin, qui l'avertissoient de mettre ordre à
 „ ses affaires, & de pourvoir au repos de
 „ sa conscience par une retraite tranquille:
 „ & dégagée des embarras & des soins de
 „ ce monde; que ses forces exténuées par
 „ ses maux ne lui permettoient plus de sou-
 „ tenir le poids du gouvernement d'une
 „ aussi vaste Monarchie, avec l'éclat & la
 „ majesté convenables à l'Empire & à sa
 „ personne; que sur ces considérations Sa
 „ Majesté étoit résolue de remettre la Sou-
 „ veraineté des Pays-Bas à Philippe son fils,
 „ capable de les gouverner par l'expérience
 „ qu'il avoit acquise, & par un âge mur
 „ ayant vingt-sept ans, c'est-à-dire huit de
 „ plus que l'Empereur son père n'en avoit
 „ lorsqu'il commença de regner. Que Sa
 „ Majesté Impériale prioit le Ciel de tourner
 „ la résolution qu'elle prenoit au bien de
 „ sa propre personne, à l'utilité du Roi son
 „ fils, & à l'avantage de ses Etats: qu'elle
 „ lui cédoit en toute propriété la Flandre
 „ & la Bourgogne, & remettoit aux Peu-
 „ ples de ces Provinces le serment de fidé-
 „ lité qu'ils lui avoient rendu, pour recon-
 „ noître son fils comme leur Souverain &
 „ propriétaire de ces pays, en vertu de ce
 „ transport. Que Sa Majesté remercioit les
 „ Etats du zèle qu'ils lui avoient toujours
 „ témoigné dans toutes les rencontres, soit
 „ pour payer les contributions, ou pour
 „ toute autre chose qu'on avoit exigée de
 „ leur

„ leur obéissance : qu'elle les prioit de con-
 „ server cette même bonne volonté pour le
 „ service de son fils, dont il étoit persuadé
 „ qu'ils recevroient toutes les marques
 „ de tendresse qu'ils pouvoient souhaiter,
 „ & qu'ils auroient lieu d'être pleinement
 „ satisfaits de son attention à leur rendre
 „ la plus exacte justice.

Dès que Brusselli eut cessé de parler, l'Em-
 pereur se leva appuyé sur le bras de Guillau-
 me Prince d'Orange, parce que la foiblesse
 où la goutte l'avoit réduit lui ôtoit la liber-
 té de se tenir seul debout. Il fit un discours
 en François, qu'il tenoit écrit pour soulager
 sa mémoire, & le commença par le détail
 de ce qu'il avoit fait depuis l'âge de dix-sept
 ans jusqu'à ce jour, ses entreprises, le dénom-
 brement de ses voyages, neuf dans les Pro-
 vinces d'Allemagne, six dans ses Royaumes
 d'Espagne, sept en Italie, quatre en France,
 dix dans les Provinces des Pays-Bas, deux
 en Angleterre, deux en Afrique, onze sur-
 mer : il fit ensuite l'énumération des Guerres
 qu'il avoit soutenues, des traitez de Paix
 dont elles avoient été suivies, des Alliances
 qu'il avoit faites avec les Puissances étrangé-
 res, de ses Victoires ; enfin, après avoir d'une
 manière concise, mais distincte & avec plus
 de majesté que de faste, exposé ses actions.
 à l'Assemblée qui prêtoit un grand silence,
 il finit par les protestations suivantes.

„ Que dans tous ces événemens il n'avoit Protesta-
 „ jamais eu d'autre vue que de deffendre la tions qu'il
 „ Religion & l'Empire : qu'il avoit senti fait lui-
 „ dans toutes ses entreprises les effets visi- même
 „ bles de la protection singulière de Dieu : aux Etats.
 „ qu'il

„ qu'il n'avoit jamais été oisif tant que sa
 „ santé lui avoit permis d'agir : qu'il avoit
 „ rempli ses devoirs de manière qu'il pou-
 „ voit se flatter que ses ennemis seuls a-
 „ voient eu lieu de se plaindre de son gou-
 „ vernement. Que jamais l'ambition de
 „ dominer n'avoit affoibli dans son cœur
 „ les sentimens d'amour qu'il portoit à ses
 „ Sujets ; que se voyant vieux , sans force,
 „ & languissant , cette même tendresse l'en-
 „ gageoit à leur donner en sa place un Sou-
 „ verain jeune , robuste , d'un grand courage,
 „ & d'un esprit vif & formé dans les affai-
 „ res par une grande expérience. Qu'avec
 „ les plus vives instances il prioit les États
 „ de rendre à ce digne successeur , l'o-
 „ béissance qu'ils lui devoient , d'entretenir
 „ parmi les Peuples de leurs Provinces une
 „ concorde inaltérable , de se conserver avec
 „ constance dans la pureté de la Religion
 „ Catholique , enfin de vouloir lui pardon-
 „ ner généreusement les fautes qu'il pouvoit
 „ avoir commises à leur égard dans le cours
 „ de son administration ; en leur protestant
 „ que de son côté il prioit Dieu , à qui
 „ il alloit consacrer le peu de jours qui lui
 „ restoit à vivre , de récompenser les servi-
 „ ces qu'ils lui avoient rendus avec tant de
 „ fidélité”.

Ensuite se tournant vers son fils , qui dans
 le même moment se leva & fit une incli-
 nation très-respectueuse , il lui adressa ce dis-
 cours.

Discours
 qu'il a-
 dressé à
 son fils.

„ Mon fils , quand vous ne seriez parvenu
 „ que par ma mort à la possession de ces
 „ Provinces , vous ne pourriez pas vous dis-

„ pen-

„ penser de m'avoir obligation de vous avoir
 „ laissé héritier d'un si vaste & si riche pa-
 „ trimoine, que j'ai tant augmenté. Mais
 „ aujourd'hui que je vous l'abandonne par
 „ un mouvement libre de ma volonté, &
 „ sans y être contraint par une nécessité in-
 „ dispensable, aujourd'hui que pour antici-
 „ per en votre faveur la jouissance d'un bien
 „ que vous ne pouviez attendre qu'après
 „ ma mort suivant les loix ordinaires de la
 „ nature, il me plait de mourir au monde
 „ avant qu'une mort naturelle ait tranché
 „ le fil de mes jours, je suis en droit d'exi-
 „ ger que vous me teniez compte de ce
 „ tems que je veux bien avancer, & la re-
 „ connoissance que je vous demande pour ce
 „ bienfait, est que vous employiez ce tems
 „ à rendre vos Peuples heureux par la sa-
 „ gesse & la douceur de votre gouverne-
 „ ment.

„ Les autres Princes de l'univers mettent
 „ toute leur félicité à se voir renaître par
 „ une suite nombreuse de Descendans,
 „ mais bornez au seul plaisir de leur avoir
 „ donné la naissance, on n'en voit point
 „ qui poussent la tendresse jusqu'à se dé-
 „ pouiller en leur faveur de leurs États avant
 „ la mort. Pour moi j'ai voulu vous re-
 „ mettre les miens pendant ma vie, sans at-
 „ tendre que j'y sois forcé par cette loi
 „ inévitable qui réduit tous les hommes à
 „ la nécessité de transmettre leurs héritages:
 „ par là je me procure la double satisfaction
 „ de vous avoir donné le jour, & de vous
 „ voir de mon vivant maitre de mes Royau-
 „ mes; & ma joye sera à son comble, si,

„ com-

„ comme je l'espère, vous les gouvernez.
 „ avec autant d'affection pour vos Sujets,
 „ que j'ai de plaisir à vous les céder. J'ose
 „ prédire que la postérité verra bien peu de
 „ Souverains suivre mon exemple, puisque
 „ moi-même en parcourant l'histoire des siècles
 „ passez, j'ai eu peine à trouver un mo-
 „ dele de l'action que je fais. Que je se-
 „ rois heureux, mon fils, si par votre con-
 „ duite vous donniez lieu à tout le monde
 „ de se féliciter de ma résolution! Vous y
 „ parviendrez en vous montrant digne de
 „ remplir le Trône que vous recevez au-
 „ jourd'hui par une disposition qui n'a point
 „ encore eu d'exemple; & le moyen de par-
 „ venir à cette gloire, c'est de conserver
 „ précieusement cette sagesse dont je vois
 „ chez vous de si fortes semences, de ne
 „ jamais perdre de vue la crainte de celui
 „ qui régit l'Univers, d'être toute votre vie
 „ le ferme deffenseur de la Religion Catho-
 „ lique, & de prendre sous votre protection
 „ la justice & les loix qui sont les plus soli-
 „ des fondemens des Empires. Il ne me
 „ reste plus, en qualité de père, qu'à de-
 „ mander au Ciel la grace de vous faire
 „ voir vos enfans en âge & dignes de re-
 „ cevoir vos Royaumes de votre libéralité;
 „ & de la même manière que je vous les
 „ remets ”.

Réponse
 de Philip-
 pe.

Aussitôt qu'il eut achevé, il embrassa ten-
 drement son fils, qui en se jettant à ses
 piez, lui répondit qu'il reconnoissoit son
 incapacité pour remplir dignement ses espé-
 rances, qu'il n'avoit pas mérité une si
 grande faveur de sa bonté paternelle; mais
 que,

que, puisque tel étoit son bon-plaisir & l'effet de sa tendresse, il lui promettoit de faire de son côté tout ce qui seroit en son pouvoir pour ne lui point donner lieu de se repentir de sa résolution, & qu'il tâcheroit de gouverner de manière que les Etats reconnoitroient pleinement toute l'étendue de l'affection qu'il avoit toujours eue pour les Peuples de ces Provinces. Cette protestation faite, Philippe demanda la main de son père, qu'il baisa avec la plus respectueuse soumission, & l'Empereur en la lui donnant lui souhaita les plus précieuses bénédictions du Ciel; il n'en put dire davantage, les larmes lui coupèrent la parole, & ce spectacle touchant tira jusqu'à des sanglots de toute l'assemblée, surtout des Reines, des Princesses, & des Dames.

Philippe se leva après avoir baisé la main de son père, & se tournant vers les Etats, il leur dit en François: „ Messieurs, je voudrois savoir assez la langue du Pays, pour vous exprimer moi-même les sentimens de la tendre affection que j'ai pour les Peuples de ces Provinces; mais parce que je ne puis m'énoncer en ce langage aussi bien qu'il seroit nécessaire pour me faire entendre, j'ai chargé l'Evêque d'Arras de vous dire ce que je pense ”.

Sur le champ ce Prélat, qui se nommoit Antoine Perrenot de Granvelle, se leva, & dit en peu de mots mais avec beaucoup d'éloquence, que la reconnoissance du Roi pour les bienfaits de l'Empereur son père étoit telle, qu'il n'auroit point d'attention plus présente que de suivre exactement les instructions.

Compliment
de ce
Prince aux
Etats.

tions qu'il lui avoit données pour faire le bonheur des Peuples des Pays-Bas: qu'au surplus les Etats pouvoient d'autant mieux compter sur la promesse de leur nouveau maitre, que l'inclination de ce Monarque lui dictoit les mêmes sentimens; qu'ainfi il leur protestoit de sa part qu'ils devoient être furs de l'intention où il étoit de gouverner ces Provinces avec justice & clémence, & de soutenir leurs privilèges de toute sa protection, comme un bon Souverain devoit faire. Ce discours fini, le Roi & Granvelle s'assirent, & en même tems Jaques Mafius, très-habile Jurisconsulte & Orateur fort éloquent, se leva pour répondre au nom des Etats, ce qu'il fit en ces termes en adressant la parole à l'Empereur.

Leur réponse. „ Très invincible Empereur, sacrée Ma-
 „ jesté. Les Etats de ce Pays, qui affem-
 „ bléz ici en votre présence représentent la
 „ généralité de nos Provinces, poussez par
 „ les mouvemens de l'affection, de la fidé-
 „ lité, & de l'amour qu'ils ont pour Votre
 „ Majesté, lui témoignent par ma bouche
 „ leur surprise, & de plus leur douleur ex-
 „ trême de la voir résolue de les abandon-
 „ ner dans des tems si fâcheux, si pleins
 „ de troubles & de dangers, après en avoir
 „ reçu, comme elle le fait, tant de servi-
 „ ces dans toutes les occasions. Cependant,
 „ comme ils considèrent que c'est le bon-
 „ plaisir de Votre Majesté, & qu'elle ne
 „ prend cette résolution que pour se procu-
 „ rer du repos, ils trouvent un grand sujet
 „ de consolation dans la bonté qu'elle a de
 „ les remettre au pouvoir du Roi son fils,
 „ au-

„ auquel, malgré les charges extraordinaires
 „ dont ils font accablez, & la misère où des
 „ guerres si longues & si onéreuses les ont
 „ réduits, ils promettent de faire con-
 „ noître dans toutes les rencontres qu'ils
 „ font ses fideles vassaux, & des serviteurs
 „ toujours disposez par leur volonté libre à
 „ sacrifier leurs biens & leur vie pour son
 „ service ”.

Marius ayant fini sa harangue, la Reine Marie Régente des Pays-Bas se leva, & après avoir fait à l'Empereur son frère une révérence très-profonde, elle lui dit que pendant vingt-cinq ans qu'elle avoit gouverné les Provinces des Pays-Bas, en vertu de la commission qu'elle en avoit reçue de Sa Majesté Impériale, elle avoit toujours fait tout ce qui dépendoit d'elle pour remplir les devoirs de sa charge à la satisfaction de Sa Majesté & à l'avantage du pays: que si malgré ses soins & sa bonne volonté elle avoit manqué en quelque chose, elle suplioit Sa Majesté de le lui pardonner. L'Empereur ne lui répondit rien, mais par certains signes de main & de tête il donna à entendre à toute l'assemblée qu'il étoit entièrement satisfait.

La Reine se tourna ensuite vers les Etats, qu'elle salua très-civilement, & leur dit presque dans les mêmes termes qu'elle venoit de le dire à l'Empereur, que sa conscience ne lui reprochoit point d'avoir rien fait à leur égard qui fût contre les principes de la justice & des attentions que sa charge avoit exigées; qu'elle avoit mis en œuvre pour remplir ses engagements toutes les lumières.

Discours
de la Reine
Régente
à l'Em-
pereur.

Et aux
Etats.

526 VIE DE PHILIPPE II.

mières qu'elle avoit reçues de la divine Providence , & que s'il s'étoit passé quelque chose dont ils eussent eu lieu de se plaindre, sa volonté n'y avoit eu aucune part, qu'elle les prioit d'excuser ces inadvertences , & d'être convaincus que la déclaration qu'elle leur faisoit étoit aussi sincère que véritable. Masius se leva , & répondit au nom des Etats, qu'ils avoient tous les sujets possibles de se louer de son administration, & qu'ils la remercioient très-humblement de ses soins & de son affection.

Immédiatement après ces cérémonies, des Notaires rédigerent par écrit les actes de l'abdication & tout ce qui s'étoit fait en conséquence , & l'Empereur signa le tout de sa propre main , & le fit sceller de son sceau particulier. Cela fait, il se leva de son Trône , y mit lui-même à sa place le Roi son fils pour dernier témoignage du transport qu'il lui faisoit, & après avoir prié Dieu de le combler de ses bénédictions, il sortit de l'assemblée. Aussitôt Philippe séant sur son Trône reçut les hommages des Etats, on cassa les sceaux de l'Empereur en présence de l'assemblée, on leur substitua ceux du nouveau Souverain , avec lesquels il scella sur le champ quelques lettres de grace. Ainsi se termina solennellement cette fameuse cérémonie, au sujet de laquelle j'ai oublié de dire que l'Empereur en se retirant se tourna du côté des Etats, & leur dit: „ Adieu, „ mes chers enfans, vous me percez le cœur „ de tendresse, je vous abandonne avec cha- „ grin ”.

Philippe signala les commencemens de sa sou-

Discours
de la Reç-
te de l'É-
dit de l'É-
dit de l'É-
dit de l'É-

Philippe
reçoit les
homma-
ges des
Etats.

Actes
de généro-
sité du Roi
Philippe.

souveraineté des Pays-Bas par une distribution éclatante de graces & de bienfaits, qu'il répandit sur un grand nombre de personnes considérables & qu'il jugea les plus dignes de ses récompenses. Il donna au Prince d'Orange quarante mille ducats à prendre sur les revenus des Indes, & le déclara Gouverneur de Hollande, de Zélande, de l'Evêché d'Utrecht, & Colonel de huit bannières Espagnoles. Au Comte d'Egmont cinquante mille ducats assignez sur les mêmes revenus des Indes, le gouvernement des Comtez de Flandres & d'Artois, & le commandement de huit bannières Espagnoles. Au Comte de Horn quarante mille ducats, comme dessus, & la charge d'Amiral. Au Comte d'Arenberg quarante mille ducats, & le Généralat de l'Infanterie Flamande. Au Comte de Meguem vingt mille ducats, le gouvernement du Hainaut, de la ville de Cambrai & du Cambresis, avec l'emploi de Capitaine-Général des Vallons. Au Seigneur de Gretz cinquante mille ducats, & la charge de Général de l'artillerie, dont il avoit déjà fait les fonctions dans les guerres précédentes. Au Seigneur de Barlaimont quinze mille ducats, & quatre mille au Seigneur de Bergues.

Ce Monarque tint encore à Anvers le Chapitre de l'Ordre de la Toison d'or, & ce fut le vingt-deuxième depuis l'institution. Plusieurs Princes furent créez Chevaliers de cet Ordre si célèbre, entr'autres Don Carlos Infant d'Espagne fils de Philippe, Ferdinand Archiduc d'Autriche cousin de ce Roi, Henri Duc de Brunswick, Gonzales-Ferdinand

Tenue
du Chapi-
tre de
l'Ordre de
la Toison
d'or.

de

528 VIE DE PHILIPPE II.

de Cordoue Duc de Sessa & de Terra-Nova, le Duc de Medina del Rio-Secco Amiral, le Duc de Cardone, Philippe de Montmorenci Comte de Horn, Guillaume de Nassau Prince d'Orange, Antoine Doria Marquis de St. Etienne, Don François-Ferdinand d'Avalos Marquis de Pefcaire & du Guast, le Comte de Sainte Fleur de la Maison de Sforce.

Deux mois après la cession des Pays-Bas & de la Bourgogne, c'est-à-dire le 6. de Janvier 1556., l'Empereur fit son abdication de tous ses autres Royaumes avec plus de pompe & un plus grand concours de Peuple que la précédente, parce que toute l'Europe étoit alors informée de sa résolution. Cette solemnité se passa en présence des deux Reines Marie & Eléonor, du Duc de Savoye, du Duc de Medina-Celi, du Comte de Feria, du Marquis de las Navas, de Don Louis de Zuniga & d'Avila Grand-Commandeur d'Alcantara, de Don Louis Manriquez, de Don Louis Quisada Gentilhomme de la chambre de Charlequint, de Don Pierre de Cordoue, de Don Jaques Alzavedo, & de Gautier Lopez, qui tous souscrivirent comme témoins l'acte de renonciation, par lequel Charles transportoit à Philippe son fils la possession en toute souveraineté des Royaumes, Iles, & Provinces, qui lui appartenoient dans le vieux & le nouveau Monde. Après la cérémonie l'Empereur se retira dans son appartement, accompagné de Philippe, auquel il recommanda particulièrement le Secrétaire François Erafo Commandeur de Moralez, en lui disant: „ Mon fils, tout ce
 „ que

1556.
 Entière
 abdication
 de l'Em-
 pereur de
 tous ses
 Royau-
 mes.

que je viens de vous céder n'est rien en
comparaison de ce fidelle serviteur que je
vous présente.

De Vera l'un des Historiens de Charlequint
raporte que cet Empereur après son abdica-
tion donna à Philippe un Mémoire, dont
voici la teneur. „ Accordez à Don Jaques
d'Alzevedo la grace qu'il demande par ce
billet, parce qu'il la mérite, & qu'on ne
peut se dispenser de la lui accorder. Con-
firmmez à Don Ferdinand de Vera le don
que je lui ai fait de la charge de Grand-
Veneur, parce que je ne lui ai jamais don-
né d'autre récompense pour plusieurs
grands services que son père m'a rendus
en diverses occasions; & comme cette
charge étoit vacante par la mort de Don
Innigo de Guevara, j'ai donné à son fils
ainé celle de Gentilhomme de ma cham-
bre. Rendez à Garcilasso le gouverne-
ment qu'il avoit, & que je lui ai ôté
dans le mouvement trop précipité d'u-
ne violente colére, il m'a toujours ren-
du d'importans services pour lesquels il
n'a jamais eu de récompense.

„ Si Pierre Portocarrero est en possession
de la Commanderie de Caravacca, que
j'avois conférée à Gautier Lopez de Padri-
glia sans avoir connoissance de la Bulle
qui y mettoit empêchement, donnez-en
une autre audit Lopez, parce qu'il m'a
servi fidellement contre son propre père
dans les affaires qui se sont passées à son
occasion. Je vous recommande instam-
ment de donner à l'Evêque de Coria qui
est un sujet plein de vertu, un Evêché

Vice-Chancelier, de Wolfgang Xaller Secrétaire de l'Empereur, & de quelqu'autre Jurisconsulte, outre un nombreux & magnifique cortége convenable à une Ambassade aussi solemnelle. Il avoit un plein pouvoir, conjointement avec les Docteurs ses adjoints, de transporter de sa part à Ferdinand son frère l'administration & le gouvernement de l'Empire, le titre, le nom, la dignité, le Sceptre, la Couronne, & toutes les autres marques & droits, de la même manière que s'il étoit mort : comme aussi de prier les Electeurs Ecclésiastiques & Séculiers d'agréer ce transport, & de reconnoître Ferdinand pour véritable & légitime Empereur.

Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Rome, Paul IV. qui n'avoit rien tant à cœur que de trouver les occasions de remplir la haine qu'il avoit contre la Maison d'Autriche, qui pour satisfaire sa vengeance travailloit par ses intrigues à allumer contre elle le feu de la guerre, & qui même avoit déjà formé des ligues; Paul IV., dis je, dans ces dispositions, malgré les instances les plus pressantes que lui faisoit l'Ambassadeur de Charlequint qui étoit de la Maison de Gufman, non seulement refusa de confirmer la renonciation de ce Monarque à l'Empire, alléguant qu'il ne lui étoit pas permis en aucune manière d'abdiquer la Dignité Impériale & de la transporter à un autre sans la permission expresse du Souverain Pontife, quand même tout le Collège Electoral mettroit par ses suffrages le sceau à une pareille abdication; mais de plus il

Comment le Pape recevoit cette nouvelle.

Son opposition sur quoi fondée.

écrivit aux Electeurs des lettres très fortes pour les engager à ne la pas recevoir. Cet incident, & une maladie qui survint à Ferdinand, retardèrent la cérémonie de l'installation du nouvel Empereur jusqu'à l'année 1558. , qu'enfin le 24. de Février dans une Diète tenue à Francfort les Electeurs le reconnurent & proclamèrent Empereur avec les formalitez ordinaires.

Réflexions politiques sur les prétentions des Papes.

On peut dire au sujet du refus de Paul, que pour satisfaire ses caprices & sa passion ce Pontife hazarda la réputation & l'honneur du Siège Apostolique, parce que si le Collége Electoral avoit eu dans ce tems-là le courage de soutenir la gloire & les droits de l'Empire, comme il y étoit obligé par honneur & par devoir, il se seroit mocqué du refus de ce Pape, & sans lui demander sa ratification il auroit consommé cette affaire par sa seule autorité libre & indépendante, attendu qu'à lui seul appartient incontestablement le droit d'élire l'Empereur. Il n'est pas moins vrai que les Papes ne doivent avoir aucune part à cette élection, & s'ils s'arrogent cette prérogative, c'est une prétention qui n'a d'autre fondement que dans leurs idées; par conséquent ils peuvent encore moins empêcher la cession de l'Empire à une autre personne, puisque, comme je viens de le dire, elle n'a besoin que du consentement des Electeurs, comme les seuls en possession du droit d'élire les Empereurs.

Je n'ignore pas qu'on m'objectera qu'il existe des Bulles, des Decrets, qui font voir sans réplique la suprême autorité des Pontifes

ses Romains dans ce qui concerne la confirmation des Empereurs. A cela je répons que toutes les Bulles des Papes qui interviennent dans des affaires de cette nature sont de nulle valeur, parce qu'ils torquent eux mêmes leurs droits à leur fantaisie, & ils lancent leurs Decrets à tout hazard, en attendant quelque conjoncture favorable pour les mettre à exécution, & parvenir s'ils peuvent à la pleine puissance de leur prétendue prérogative, ce qui arrivant leur donne en cas de contradiction la hardiesse de soutenir leur droit par l'exemple d'une prise de possession, & par là de perpétuer leur puissance souveraine ainsi établie sur une origine purement imaginaire.

Combien a-t-on vu de Pontifes excommunié des Empereurs & des Rois, & par les mêmes foudres s'adjuger leurs Etats, ou les transporter à d'autres Princes? Combien y en a-t-il eu qui ont appliqué à leur domaine, ou du moins à celui du Siège Apostolique, une bonne partie de l'Univers, & transféré l'autre à leurs amis? Il est donc visible que ces Bulles n'ont de force que dans l'imagination de ceux qui se font un cas de conscience de défendre l'autorité universelle & sans bornes des Souverains-Pontifes: car enfin si cette opinion doit être reçue, le Monde entier appartiendra aux Papes, parce que les Archives de Rome sont pleines de Bulles qui prouvent incontestablement la confiscation au profit du St. Siège des Etats de certains Princes, dont néanmoins les descendants ne laissent pas de les posséder encore aujourd'hui au mépris de ces sentences ful-

534 VIE DE PHILIPPE II.

minantes. A Dieu ne plaise que les Papes ayent un pareil pouvoir ! si cela étoit, il n'y auroit plus de Souverainetez dans l'Univers, on les verroit bientôt tomber dans leurs mains, comme il est arrivé plusieurs fois, au grand defastre de diverses familles qui se voyent dépouillées de leur ancien patrimoine. Jésus-Christ a déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde ; après cette déclaration du divin Fondateur de l'Eglise Chrétienne, je ne conçois pas comment les Souverains-Pontifes ont le front de s'attribuer le domaine absolu des Sceptres & des Seigneuries, & l'autorité de disposer selon leur bon-plaisir des Royaumes & des Empires. J'accorde que les Princes Catholiques doivent rendre au Pape, entant qu'ils le reconnoissent pour Chef visible de l'Eglise Romaine & Vicaire de Jésus-Christ sur la Terre, les plus profondes soumissions, le respect le plus étendu, & toute sorte d'obéissance filiale : mais cette domination ne doit tout au plus s'étendre que dans les affaires qui touchent la Religion & la conscience, & je soutiens que dans ce qui concerne les Etats, le gouvernement politique, & le domaine temporel, les Papes doivent regarder ce qui se passe sans y prendre part, & mettre sous les piez cette prétendue juridiction qu'ils retiennent que de la passion servile de quelque Théologien à gages, ou des chimères forgées par leur ambition sans bornes. Je sais qu'ils n'ont d'autre attention que d'usurper de jour en jour quelque nouveau degré de supériorité sur les Princes, mais ces mêmes tentatives devroient tenir les Princes sur leurs gardes, &

armer leur indignation contre ces entreprises illégitimes : en un mot les Souverains ne doivent pas empiéter sur l'autorité spirituelle, ni les Successeurs de St. Pierre prendre l'épée des Rois & des Empereurs.

Pendant ce tems-là Paul faisoit à Rome de grands amas de munitions, pour conten-ter son humeur guerrière, ou pour mieux dire dans la vue de remplir la vengeance qu'il méditoit contre la Maison d'Autriche; & il avoit d'autant plus de raison de faire tant de préparatifs de guerre, qu'il voyoit le Duc d'Albe, qui ne manquoit aucune occasion de manifester la haine qu'il avoit contre sa personne, lever de toutes parts des soldats, amasser des provisions, & se mettre en situation de prévenir les desseins de ses ennemis. Les choses étoient en cet état, lorsqu'il arriva dans Rome même un accident, qui donna lieu & au Pape & aux Espagnols de faire réciproquement éclater tous les sujets de plaintes qu'ils avoient les uns contre les autres, quoique cependant on puisse assurer que dans cette rencontre le tort fut du côté du Marquis de Saria Ambassadeur de l'Empereur, qui agit avec beaucoup d'imprudence. Voici le fait.

Accident
arrivé à
Rome.

On faisoit à Rome, ainsi que je l'ai dit, une garde très exacte, il y avoit de gros Corps de garde à toutes les portes qui ne s'ouvroient que fort tard, comme on a cou-tume de faire dans les Places exposées aux surprises des ennemis. Un jour le Marquis voulut sortir de bonne heure pour aller à la chasse, il prévint le Comte de Monto-

534 VIE DE PHILIPPE II.

minantes. A Dieu ne plaise que les Papes ayent un pareil pouvoir ! si cela étoit, il n'y auroit plus de Souverainetez dans l'Univers, on les verroit bientôt tomber dans leurs mains, comme il est arrivé plusieurs fois, au grand defastre de diverses familles qui se voyent dépouillées de leur ancien patrimoine. Jésus-Christ a déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde ; après cette déclaration du divin Fondateur de l'Eglise Chrétienne, je ne conçois pas comment les Souverains-Pontifes ont le front de s'attribuer le domaine absolu des Sceptres & des Seigneuries, & l'autorité de disposer selon leur bon-plaisir des Royaumes & des Empires. J'accorde que les Princes Catholiques doivent rendre au Pape, entant qu'ils le reconnoissent pour Chef visible de l'Eglise Romaine & Vicaire de Jésus-Christ sur la Terre, les plus profondes soumissions, le respect le plus étendu, & toute sorte d'obéissance filiale : mais cette domination ne doit tout au plus s'étendre que dans les affaires qui touchent la Religion & la conscience, & je soutiens que dans ce qui concerne les Etats, le gouvernement politique, & le domaine temporel, les Papes doivent regarder ce qui se passe sans y prendre part, & mettre sous les piez cette prétendue juridiction qu'ils ne tiennent que de la passion servile de quelque Théologien à gages, ou des chimères forgées par leur ambition sans bornes. Je sais qu'ils n'ont d'autre attention que d'usurper de jour en jour quelque nouveau degré de supériorité sur les Princes, mais ces mêmes tentatives devroient tenir les Princes sur leurs gardes, &

armer leur indignation contre ces entreprises illégitimes : en un mot les Souverains ne doivent pas empiéter sur l'autorité spirituelle, ni les Successeurs de St. Pierre prendre l'épée des Rois & des Empereurs.

Pendant ce tems-là Paul faisoit à Rome de grands amas de munitions, pour contenir son humeur guerrière, ou pour mieux dire dans la vue de remplir la vengeance qu'il méditoit contre la Maison d'Autriche; & il avoit d'autant plus de raison de faire tant de préparatifs de guerre, qu'il voyoit le Duc d'Albe, qui ne manquoit aucune occasion de manifester la haine qu'il avoit contre sa personne, lever de toutes parts des soldats, amasser des provisions, & se mettre en situation de prévenir les desseins de ses ennemis. Les choses étoient en cet état, lorsqu'il arriva dans Rome même un accident, qui donna lieu & au Pape & aux Espagnols de faire réciproquement éclater tous les sujets de plaintes qu'ils avoient les uns contre les autres, quoique cependant on puisse assurer que dans cette rencontre le tort fut du côté du Marquis de Saria Ambassadeur de l'Empereur, qui agit avec beaucoup d'imprudence. Voici le fait.

On faisoit à Rome, ainsi que je l'ai dit, une garde très exacte, il y avoit de gros Corps de garde à toutes les portes qui ne s'ouvroient que fort tard, comme on a coutume de faire dans les Places exposées aux surprises des ennemis. Un jour le Marquis voulut sortir de bonne heure pour aller à la chasse, il prévint le Comte de Monto-

538 VIE DE PHILIPPE II.

„ ma très chère mère; & si ma naissance fut
 „ l'effet nécessaire des loix générales de la
 „ nature, le sacrifice que je fais aujourd'hui
 „ devient plus noble, parce qu'il est l'effet
 „ du mouvement libre de ma volonté.

Mortifica-
 tions qu'il
 reçoit à
 Burgos.

De la Biscaye Charlequint se rendit à Burgos. En entrant dans cette Capitale de la Castille Vieille, il eut un grand sujet de chagrin, ce fut de ne voir venir à sa rencontre qu'un très petit nombre de Gentilshommes, ce qui lui tira cette plainte, „ A
 „ présent je puis dire avec vérité que je suis tout à fait nud”. En effet il ne pouvoit attribuer cet abandonnement général qu'à l'état où il s'étoit réduit, dépouillé de tous ses titres & de toute sa grandeur, & dans une situation peu propre à se faire rechercher. Il reçut encore au même lieu une mortification bien plus sensible, il avoit besoin d'une partie des cent mille écus qu'il s'étoit réservés tous les ans de toutes ces richesses immenses qu'il possédoit auparavant, il ne put en recevoir que deux mille qui lui servirent à payer quelques-uns de ses domestiques qu'il vouloit congédier, & il fut obligé de s'arrêter quelque tems dans cette ville avant qu'on lui eût fait remettre toute la somme. Il ressentit vivement le peu d'attention qu'on avoit pour lui, & ce sont ces circonstances qui ont donné lieu de dire que ce Prince avoit à peine abdiqué tous ses Royaumes, qu'il s'en étoit repenti, quoique plusieurs Historiens ayent donné d'autres raisons de ce prétendu repentir, dont effectivement le bruit fut répandu dans le public, mais ces raisons sont si foibles que je ne les

crois

crois pas dignes de la curiosité du Lecteur.

Charles, après avoir enfin reçu son argent qu'il avoit été huit jours à attendre, continua son voyage seul dans sa litière, peut-être pour méditer à son aise sur le bonheur de la vie tranquille qu'il alloit mener dans sa chère solitude. Le Prince Don Carlos fils unique de Philippe vint au devant de lui, & l'accompagna jusqu'à Valladolid, mais à peine eut-il examiné les manières, l'humeur, & la portée de l'esprit de cet héritier présomptif de la Monarchie Espagnole, que la mauvaise opinion qu'il conçut de son caractère alla jusqu'à l'horreur. Il communiqua là-dessus sa pensée à sa sœur Eléonor en ces termes, „ Il me semble que Philippe mon fils „ est mal pourvu en enfant, les traits, l'air, „ & le naturel de Don Carlos dans cette „ première jeunesse ne me plaisent pas, je „ n'en augure rien de bon pour l'avenir, & „ je ne fais ce qui arrivera lorsqu'il sera par- „ venu à un âge plus avancé”. La Reine Eléonor, que Philippe avoit chargée du soin de l'instruire de ce que faisoit son fils Don Carlos, lui manda le jugement que Charles quint en avoit porté pour ne l'avoir pratiqué que trois jours: elle envoya ce détail sans doute sans réfléchir aux suites qu'il pouroit produire, ou pour quelque autre raison qu'on ignore; en effet cette lettre en eut de terribles, car elle fit une telle impression sur l'esprit du père, qu'il prit dès ce moment pour son malheureux fils une haine si violente, qu'il portoit cette aversion jusqu'à l'horreur.

Don Carlos Infant d'Espagne va au devant de lui.

Jugement qu'il porte de ce jeune Prince.

Ce fut à Valladolid que Charles, réduit à la condition de simple particulier sans titres & sans domaines, prit congé des Reines ses sœurs, des Gentilhommes, & autres Courtisans qui l'avoient suivi, & cette séparation ne put se faire sans verser beaucoup de larmes. Il poursuivit sa route accompagné de soixante & dix personnes qui composoient alors toute sa maison, & il arriva au monastère de Saint Just occupé par des Religieux de St. Jérôme, & situé aux confins du Portugal & de la Castille, dans le voisinage de la ville de Plazencia. Il y avoit déjà long-tems que, dans le dessein d'en faire le lieu de sa retraite, il y avoit fait élever un petit bâtiment dans un endroit délicieux où l'on respiroit un air très pur, au fond d'une charmante vallée, entourée de collines richement ornées par la nature & qui offroient de toutes parts une perspective des plus agréablement diversifiées, en un mot cette solitude pouvoit être apellée à juste titre un Paradis terrestre, nom qu'en effet Charlequint lui donnoit.

Ce Prince, ainsi que je viens de le dire, l'avoit choisie pour y consommer le plan qu'il s'étoit fait de renoncer aux grandeurs de ce monde, & l'année précédente il y avoit fait bâtir une maisonnette contiguë au monastère, dans laquelle étoient six chambres toutes égales en grandeur aux cellules des Religieux, & de plein pied à un petit jardin baigné d'une source d'eau vive, & planté de cédres, de limoniers, & d'orangers, qui portoient leurs fleurs & leurs fruits jusqu'à la hauteur des fenêtres.

Tel

Tel étoit le lieu où Charlequint voulut mettre des bornes à ses vastes desirs, poser les colonnes d'Hercule, le *nec plus ultra* de son ambition ; ce fut là que ce grand Empereur, à qui un Monde seul ne suffisoit pas, s'érigea un mausolée, dans lequel il s'enfvelit de son vivant lui & toutes ses grandeurs ; ce fut dans cet espace si étroit qu'on vit se resserrer cet énorme géant, auquel on avoit coutume d'attribuer avec tant de faste la gloire d'avoir étendu les bras au delà des colonnes d'Hercule. Il entra dans cette solitude le 24. de Février de l'année 1557., jour qui toute sa vie lui avoit été heureux, jour auquel il avoit reçu la lumière, & qu'il choisissoit pour commencer de vivre pour le Ciel. Aussitôt qu'il fut établi dans sa retraite, il envoya à Serradiglia Seigneurie voisine la plus grande partie de son monde, pour s'en servir en cas qu'il en eût besoin dans la fuite, & ne garda avec lui pour son service actuel que douze domestiques, un cheval, & je ne fais quels meubles qui n'étoient pas plus magnifiques que le changement de sa condition le requeroit, en un mot il se réduisit au seul nécessaire.

Si jamais l'Univers a vu un spectacle surprenant & digne de toute son admiration, c'est sans doute celui de la métamorphose extraordinaire de cet Empereur. En effet qui auroit pu s'imaginer qu'un homme, à qui les Indes ouvroient tous les jours leurs entrailles pour le combler d'or & d'argent, qui faisoit trembler les Royaumes, & qui voyoit je ne dirai pas les Peuples seulement, mais les Potentats prosterner à ses piez de la

manière la plus soumise; qui, dis-je, se seroit jamais imaginé qu'un tel homme eût eu la force de se résoudre à mépriser tant de grandeur, tant de gloire, à renoncer à soi-même, à se dépouiller des sentimens que la nature inspire à tous les hommes? C'est pourtant ce que fait Charlequint, qui confiné dans une solitude, hors du commerce du monde, ne veut plus entendre parler ni de ses trésors des Indes, ni du bruit des guerres que ses propres Généraux faisoient sous ses enseignes par terre & par mer dans toute l'Europe. Ce que je dis ici contredit quelques Auteurs qui ont écrit qu'il se plaisoit à recevoir de tems en tems des nouvelles de ce qui se passoit dans le monde, qu'il avoit même laissé par-tout des ordres de l'informer des événemens les plus remarquables, & sur-tout qu'il vouloit être instruit de la conduite de son fils. A l'égard du premier de ces articles, les Historiens les plus célèbres le démentent formellement, ils s'accordent tous à dire que depuis son abdication il n'avoit jamais pensé à se remplir la tête des affaires de la guerre ou de la paix, ni en aucune manière de ce que faisoient les Princes Chrétiens, quoiqu'il en reçût de tems en tems des lettres, mais c'étoient des lettres de complimens, auxquelles il faisoit sur le même ton de très courtes réponses. Sur l'autre point qui concerne Philippe, il faudroit dépouiller Charlequint des entrailles de père, de tout sentiment d'humanité, pour vouloir qu'il ait été indifférent sur la bonne ou mauvaise fortune de son fils; il étoit curieux de savoir où il tenoit sa Cour, comment

PARTIE I. LIVRE X. 543

ment il se comportoit avec les Puissances de l'Europe, de quelle manière il traitoit ses Sujets, ses succès dans la guerre, les avantages qu'il tiroit de la paix; mais on ne lui mandoit ces nouvelles qu'en général sans entrer dans aucun détail des circonstances, d'autant qu'il ne donna plus de conseils à Philippe, depuis les instructions qu'il lui laissa lors de son abdication. Mais il est tems de laisser le père jouir en repos des délices de sa solitude, pour voir le fils au milieu des fatigues & des embarras du gouvernement de ses vastes domaines.

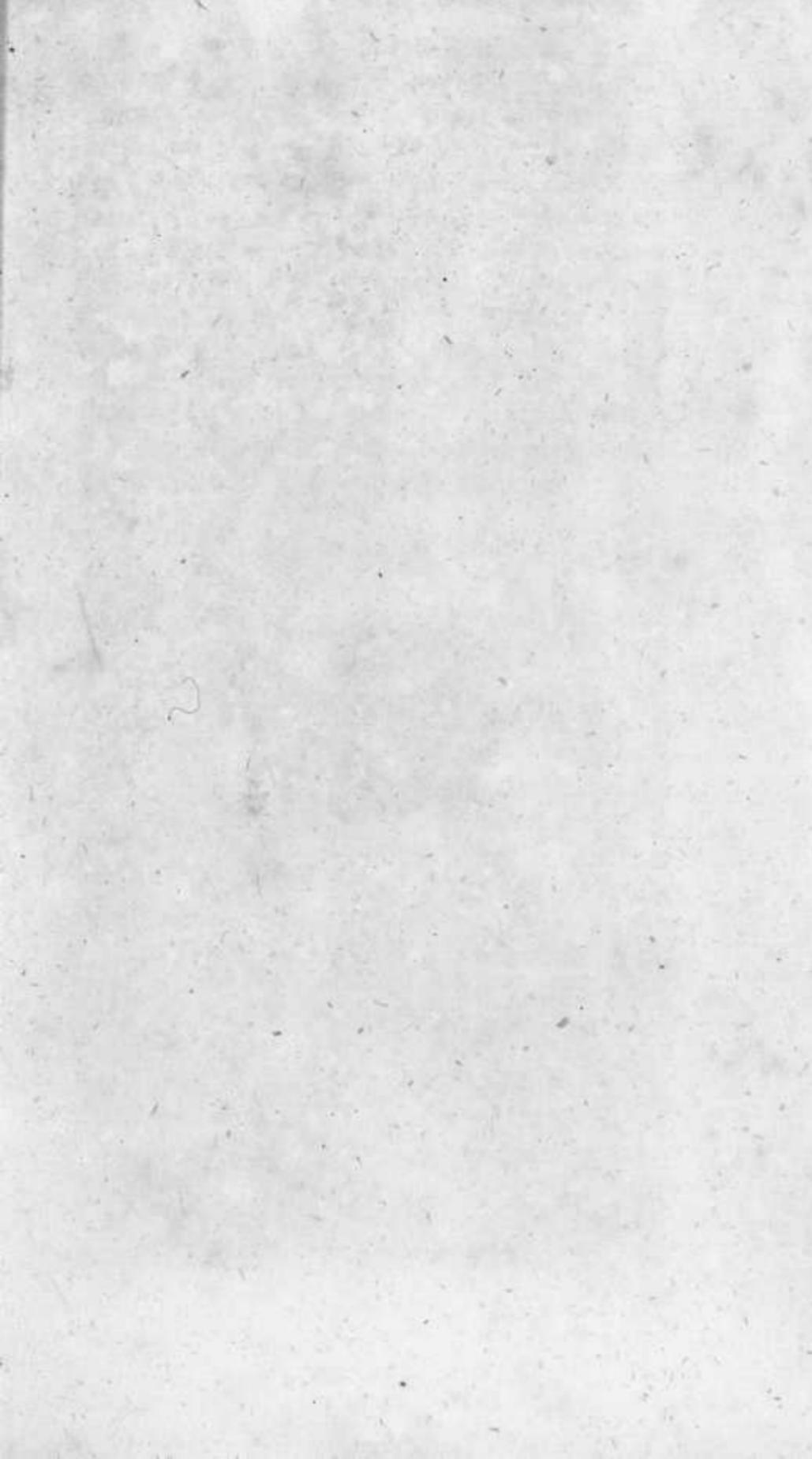
Fin du Livre X.



ment il se comparoit avec les Puissances
de l'Europe, de quelle manière il traitoit
les Sujets, les succès dans la guerre, les a-
vantages qu'il tiroit de la paix; mais on ne
lui mandoit ces nouvelles qu'en général sans
entrer dans aucun détail des circonstances,
d'autant qu'il ne donna plus de conseils à
Philippe, depuis les instructions qu'il lui
laissa lors de son abdication. Mais il est
temps de laisser le père jouir en repos des bé-
nédicte de sa sagesse, pour voir le fils au mi-
lieu des laïques & des enfaras du gouver-
nement de ses vassales domaines.

Fin du Livre X.





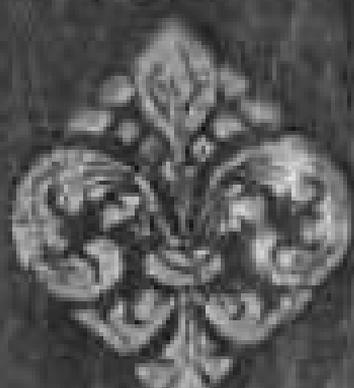






LA VIE
DE
HILIPPE II
ROI D'ESPAGNE

TOM I



G-E 241

